



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Taylor
Institution Library
OXFORD

PRESENTED BY

Miss Emma Dunston



Vet. Fr. II A. 1509

1



CONTES
ET
NOUVELLES
DE
MARGUERITE
DE
VALOIS,
REINE DE NAVARRE.

Mis en beau langage, & accommodé au goût de
ce tems :

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez GEORGE GALLET.

M. D. C. C. VIII.





PREFACE

DE LA

REINE

DE

NAVARRRE.



Le premier jour de Septembre que les bains des monts Pyrénées commencent d'avoir de la vertu, plusieurs personnes tant de France, d'Espagne, que d'ailleurs se trouverent à ceux de Caulderets, les uns pour boire des eaux, les autres pour s'y baigner, & les autres pour prendre de la bouë; choses si merveilleuses, que les malades abandonnez des Medecins s'en retournent guëris. Ma prétention n'est pas de vous parler ni de la situation, ni de la vertu des Bains; mais seulement de raconter

P R E F A C E.

ce qui sert à la matière que je veux écrire. Les malades demeurèrent à ces Bains-là, jusques à ce que par leur amendement ils reconnurent qu'ils pouvoient s'en retourner. Mais vers le tems de ce retour vinrent des pluyes si excessives & si extraordinaires, qu'il sembloit que Dieu eût oublié la promesse qu'il avoit faite à Noé, de ne détruire plus le monde par eau. Les maisons de Caulderets furent si remplies d'eau, qu'il fut impossible d'y demeurer. Ceux qui étoient venus d'Espagne, s'en retournerent par les montagnes du mieux qu'il leur fut possible, & ceux qui sçavoient les chemins, furent ceux qui se tirèrent le mieux d'affaire. Mais les François pensant s'en retourner à Therbes aussi facilement qu'ils en étoient venus, trouverent les petits ruisseaux si enflés, qu'à peine purent-ils les passer à gué. Mais quand il falut passer le Gaye Bearnois, qui en allant n'avoit pas deux pieds de profondeur, il se trouva si grand & si impétueux, qu'ils furent obligés de se détourner pour aller chercher des ponts : Mais comme ces ponts n'étoient que de bois, ils furent emportés par la violence de l'eau. Quelques-uns se mirent en devoir de rompre la vehemence du cours pour se joindre plusieurs de compagnie ; mais ils furent emportés avec tant de rapidité, que les autres n'eurent pas envie de les suivre. Ils se separerent donc, ou pour chercher un autre chemin, ou parce qu'ils ne se trouverent pas de même avis. Les uns traverserent les montagnes, & passant par l'Arragon vinrent dans la Comté de Roussillon,

P R E F A C E.

Jellon , & de là à Nathonne : Les autres s'en allerent droit à Barcelone , & passerent par mer les uns à Marseille , les autres à Aigues-mortes. Une veuve de longue experience , nommée Oysille , resolut de bannir de son esprit la crainte des mauvais chemins , & se rendit à Nôtre-Dame de Serrance , persuadée que s'il y avoit moyen d'échaper d'un danger , les Moines devoient le trouver. Elle eut des peines infinies ; mais enfin elle y arriva , après avoir passé par des lieux presque impratiquables , & si difficiles à monter & à descendre , que nonobstant son grand âge & sa pesanteur , elle fut contrainte de faire la plus grande partie du chemin à pied. Mais la pitié fut que la plupart de ses gens & de ses chevaux moururent en chemin , & qu'avec un homme & une femme seulement elle arriva à Serrance , où elle fut reçue des Religieux avec beaucoup de charité.

Il y avoit aussi parmi les François deux Gentilshommes qui étoient allez aux Bains plus pour accompagner les Dames qu'ils aimoient , que pour le besoin qu'ils avoient de se baigner. Ces Gentilshommes voyant que la compagnie partoît , & que les maris de leurs maîtresses les emmenoiént séparément , jugerent à propos de les suivre de loin , sans s'en ouvrir à personne. Les deux Gentilshommes mariez étant un soir arrivez avec leurs femmes chez un homme plus Bandit que Païsan. Les deux jeunes Gentilshommes qui s'étoient logez à une Borderie tout proche , entendant un grand bruit vers le mi-

P R E F A C E.

naît, se leverent avec leurs valets, & demandèrent à leur hôte ce que c'étoit que ce tumulte. Le pauvre homme qui n'étoit pas sans peur, leur dit, que c'étoit des garnemens qui venoient partager la proye qui étoit chez le Bandit leur voisin. Les Gentilsbommes prirent incontinent leurs armes, & coururent avec leurs valets au secours des Dames, s'estimant beaucoup plus heureux de mourir avec elles, que de vivre sans elles. En arrivant chez le Bandit, ils trouverent la premiere porte rompue, & les deux Gentilsbommes & leurs femmes se défendant vigoureusement. Mais comme le nombre de Bandits étoit le plus grand, & que les Gentilsbommes mariez étoient fort blessez, & avoient déjà perdu une bonne partie de leurs valets, ils commencerent à prendre le parti de se retirer. Les Amans mettant la tête aux fenêtres, virent les deux Dames pleurant & criant si fort, que la pitié & l'amour leur inspirant un nouveau courage, ils se jetterent sur les Bandits comme deux Ours enragés qui descendent des montagnes, & fraperent avec tant de fureur, qu'un grand nombre des Bandits étant déjà sur le carreau, le reste lâcha le pied, & se retira en lieu qui ne lui étoit pas inconnu. Les Gentilsbommes ayant défait ces garnemens, dont l'hôte étoit l'un des morts, & ayant appris que l'hôtesse valoit encore moins que son mari, l'envoyerent après lui par un coup d'épée, & étant entrez dans une chambre basse, ils trouverent un des Gentilsbommes

P R E F A C E.

mes mariez qui rendoit l'esprit. L'autre n'avoit point eu de mal, & en avoit été quitte pour ses habits percez & pour son épée rompue. Le Gentilhomme voyant le secours que ces deux lui avoient donné, après les avoir embrassez & remerciez, les pria de ne le point abandonner, ; ce qu'ils lui accorderent bien volontiers. Après avoir fait enterrer le mort, & consolé sa femme du mieux qu'ils purent, ils partirent sous les auspices de la Providence, ne sçachant où ils alloient.

Si vous voulez sçavoir le nom des trois Gentilshommes, le marié se nommoit Hircan, & sa femme Parlamente. La veuve avoit nom Longarine : L'un des jeunes Gentilshommes s'appelloit Dagoucin, & l'autre Saffredant. Ils furent à cheval toute la journée, & découvrirent sur le soir un clocher où ils se rendirent du mieux qu'ils purent, non sans travail & sans peine. L'Abbé & les Moines les reçurent humainement. L'Abbaye se nomme saint Savin. L'Abbé qui étoit de fort bonne maison, les logea honorablement dans son appartement, & les pria de lui raconter leurs aventures. Après lui en avoir fait le recit, il leur dit, qu'ils n'étoient pas les seuls infortunés, & qu'il y avoit dans une autre chambre deux Demoiselles qui avoient eu pareille ou plus fâcheuse destinée. Les hommes, ajouta l'Abbé, ont encore quelque compassion ; mais les bêtes n'en ont point : Et ces pauvres Dames à demi-lieu en deçà de Peyrcbite ont rencontré un Ours qui descendoit de la montagne,

P R E F A C E

• Ont pris la fuite à toute bride , en sorte que leurs chevaux sont tombés morts sous elles en entrant ici. Deux de leurs femmes arrivées longtemps après elles , leur ont appris que l'Ours avoit tué tous leurs Domestiques. Les deux Dames & les trois Gentilshommes entrèrent ensuite dans la chambre des Demoiselles. Ils les trouverent pleurant , & virent que c'étoit Nomerside & Emar suite. Ils s'embrassèrent les uns les autres , & après s'être conté leurs aventures , ils commencerent à se consoler par les sages exhortations du bon Abbé , comptant pour beaucoup de s'être si heureusement retrouvés. Le lendemain ils entendirent la Messe avec beaucoup de dévotion , & rendirent grâces à Dieu des périls dont il les avoit délivrés. Dans le tems que tout le monde étoit à la Messe , on vit entrer dans l'Eglise un homme en chemise , fuyant comme si quelqu'un l'eût poursuivi , & criant secours. Hircan & les autres Gentilshommes allerent d'abord à lui pour voir ce que c'étoit , & virent deux hommes qui le suivoient l'épée à la main. Ceux-ci voyant tant de gens voulurent prendre la fuite ; mais Hircan & sa compagnie les suivirent de si près , qu'ils y laisserent la vie. Hircan de retour , il se trouva que l'homme en chemise étoit un de leurs compagnons nommé Guebron. Il leur conta comme étant à une Borderie près de Peyrchite , il étoit arrivé trois hommes qui l'avoient pris au lit ; qu'il avoit sauté en chemise à son épée , & blessé tellement un d'eux , qu'il avoit demeuré sur

P R E F A C E

sur la place ; que tandis que les deux autres étoient occupez à secourir leur compagnon, Guebron se voyant un contre deux , lui nud & eux armés ; crut que le plus sûr étoit de chercher son salut dans la fuite, d'autant mieux que ses habits ne l'empéchoient point de fuir. Il loia Dieu de sa délivrance , & remercia ceux qui l'avoient vengé de son ennemi. Après qu'on eût entendu la Messe & dîné , ils envoyèrent voir si l'on ne pourroit point passer la riviere de Gave. Voyant donc qu'il étoit impossible de passer , ils furent fort consternezz , quoi que l'Abbé les pria plusieurs fois de demeurer chez lui jusques à ce que les eaux fussent baissées ; ce qu'ils ne voulurent jamais promettre que pour ce jour-là.

Sur le soir comme on alloit se coucher , il arriva un vieux Moine , qui venoit regulierement tous les ans à Serrance à la Nôtre-Dame de Septembre. On lui demanda des nouvelles de son voyage. Il dit qu'à cause des grosses eaux il étoit venu par les montagnes , & avoit passé par les plus mauvais chemins qu'il eût jamais vû : mais qu'il avoit vû quelque chose de bien triste. C'est qu'il avoit rencontré un Gentilhomme nommé Simonault , lequel ennuyé du long débordement de la riviere , avoit résolu d'en tenter le passage, comptant sur la bonté de son cheval , & avoit fait mettre ses Domestiques autour de lui pour rompre l'eau : Mais qu'étant au gros courant, les plus mal montez avoient été emportez , & n'étoient plus revenus. Le Gentilhomme voyant l'accident arrivé aux siens se mit en devoir de

P R E F A C E.

regagner le rivaage d'où il étoit parti. Son cheval tout bon qu'il étoit lui manqua au besoin : Mais heureusement cela arriva si près du rivaage , que le Cavalier , non sans boire beaucoup d'eau , se trainant à quatre pieds se rendit enfin sur les cailloux ; mais si las & si épuisé , qu'à peine pouvoit-il se soutenir.

Un Berger qui remenoit le soir ses Brebis aux champs , le trouva assis sur les pierres tout mouillé , & non moins triste des gens qu'il avoit vu perir , que d'avoir pensé perir lui-même. Le Berger qui comprit sa nécessité & à le voir , & à l'entendre , le prit par la main , & le mena à sa cabane , où il fit un petit feu , & le secha du mieux qu'il pût. Le soir même la Providence mena à la cabane le vieux Religieux , qui lui enseigna le chemin de Nôtre-Dame de Serrance , & l'assûra qu'il y seroit mieux logé qu'ailleurs , & y trouveroit une veuve nommée Oysille , à laquelle il étoit arrivé une aventure aussi fâcheuse que la sienne. La compagnie témoigna une joye extrême au nom d'Oysille & de Simontault ; & tout le monde loua Dieu de ce qu'il avoit sauvé les maîtres après la perte des serviteurs. Parla-
mente en eût une joye particuliere ; car elle avoit eu autrefois de l'estime pour Simontault. Ils s'enquirent avec soin du chemin de Serrance , & quoi que le Vieillard le leur fit fort difficile , ils ne laisserent pas de partir dès le jour même , si bien pourvus de toutes les choses nécessaires , qu'ils n'avoient plus rien à desfer. L'Abbé leur fournit les meilleurs chevaux qui
fussent.

P R E F A C E.

fussent en Lavedan , de bonnes capes de Bearn , force vivres , & bonne escorte pour les mener sûrement au travers des montagnes. On les passa plus à pied qu'à cheval , & l'on arriva enfin après bien des peines , & des travaux à Notre-Dame de Serrance. Quoi que l'Abbé fût d'assez mauvaise composition , il n'osa refuser de les loger , craignant de desobliger le Seigneur de Bearn , duquel il sçavoit qu'ils étoient confiderez. Il leur fit donc le meilleur visage qu'il pût , & les mena voir la Dame Oysille & le Gentilhomme Simontault. Chacun eut également de la joye de se voir ainsi miraculeusement rassemblez , & la nuit se passa à louer Dieu de la grâce qu'il leur avoit faite. Après avoir pris vers le matin un peu de repos , ils allerent entendre la Messe , & recevoir le saint Sacrement d'union , par le moyen duquel tous les Chrétiens sont unis en un , demandant à Dieu qui les avoit rassemblez par sa bonté , la grâce d'achever leur voyage à sa gloire.

Après dîné l'on envoya sçavoir si les eaux avoient baissé ; mais trouvant au contraire qu'elles étoient plus hautes , & qu'ils ne sçauroient de long-tems passer sûrement , ils resolurent de faire faire un pont sur le bout de deux rochers fort proches l'un de l'autre , & où il y a encore des planches sur lesquelles passent les gens de pied , qui venant de Cleron , ne veulent pas passer par le Gave. L'Abbé bien-aise qu'ils fissent une dépense qui augmenteroit le nombre des Pelerins , leur fournit des ouvriers ; mais il étoit
si

P R E F A C E

fi avare qu'il n'y voulut pas mettre un denier du sien. Mais les ouvriers ayant déclaré qu'il falloit du moins dix à douze jours à faire le pont, la compagnie commença de s'ennuyer. Parlamente femme de Hircan, toujours active & jamais mélancolique, ayant demandé permission à son mari de parler, dit à Madame Oysille. Je m'étonne, Madame, que l'âge vous ayant acquis tant d'expérience, que de l'heure qu'il est vous tenez lieu de mere aux femmes; je m'étonne, dis-je, que vous n'imaginiez quelque divertissement pour adoucir le chagrin que nous va causer un si long séjour; car à moins que nous ne nous occupions à quelque chose d'agréable & de vertueux, nous courons risque de tomber malades. Longarine la jeune veuve ajouta à cela: Le pis est encore que nous deviendrons fâcheuses, qui est une maladie incurable; d'autant plutôt qu'il n'y a personne de nous qui n'ait sujet d'être extrêmement triste. Chacune n'a pas perdu son mari comme vous, répondit Emar, suite en riant. Pour avoir perdu des Domestiques, il n'y a pas lieu à se desesperer, puis qu'on peut aisément les remplacer. Cependant je suis bien d'avis que nous passions le tems le plus agréablement que nous pourrons. Nomerfide su compagnie dit, que c'étoit fort bien pensé; & que si elle passoit un jour sans divertissement, elle seroit morte le lendemain. Les Gentilshommes trouverent la chose de leur goût, & prièrent la Dame Oysille d'ordonner de ce qu'il y avoit à faire.

Vous

P R E F A C E

*Vous me demandez une chose , mes enfans ,
répondit la vieille Dame , que je trouve fort
difficile. Vous voulez que j'invente un divertis-
sement qui chasse vos ennuis. C'est un remède
que j'ai cherché toute ma vie , & n'en ai ja-
mais trouvé qu'un , qui est la lecture des sain-
tes Lettres. C'est dans cette lecture que l'es-
prit trouve sa vraie & parfaite joye ; & c'est
de cette joye de l'esprit que procedent le repos
& la santé du corps. Si vous me demandez ce
que je fais pour être si gaye & si saine dans
un âge avancé , je vous dirai qu'aussi-tôt que
je suis levée je lis la sainte Ecriture. Je
vois & je contemple la volonté de Dieu , qui a
envoyé son Fils en terre pour nous prêcher cet-
te sainte Parole , & nous annoncer cette bon-
ne nouvelle , qui nous promet de nous pardon-
ner nos pechez , & de payer nos dettes , en nous
donnant son Fils qui nous a aimez , qui a souf-
fert , & est enfin mort pour nous. Cette idée me
donne tant de joye , que je prens mon Psautier ,
& chante de cœur , & prononce de bouche le
plus humblement qu'il m'est possible , les beaux
Cantiques que le Saint Esprit a inspirez à Da-
vid & aux autres Auteurs sacrez. Le plaisir
que j'en reçois me ravit tellement , que je re-
garde comme des biens les maux qui m'arri-
vent tous les jours , parce que j'ai dans le cœur
par la foi celui qui a souffert tous ces maux pour
moi. Avant soupé je me retire pareillement pour
donner quelque leçon à mon ame. Le soir je fais
la revue de tout ce que j'ai fait durant la jour-
née :*

P R E F A C E.

née : Je demande pardon de mes fautes ; je remercie Dieu de ses graces , & me couche en son amour , en sa crainte , & en sa paix , l'esprit dégagé de toute crainte. Voilà , mes enfans , quel a été depuis long-tems mon divertissement. Après avoir bien cherché , je n'en ai point trouvé de plus solide & de plus satisfaisant. Il me semble donc que si vous vous voulez donner tous les matins une heure à la lecture , & faire vos oraisons dévotement durant la Messe , vous trouverez dans cette solitude les charmes qui peuvent être dans toutes les villes. En effet qui connoît Dieu , trouve toutes choses belles en lui , & sans lui tout est laid & désagréable. Ainsi , je vous prie , de me croire si vous voulez trouver des agrémens dans la vie.

Hircan prit la parole & dit : Ceux qui ont lu la sainte Ecriture , comme je croi que nous avons fait , confesseront , Madame , que ce que vous dites est vrai : Mais il faut aussi que vous considériez que nous ne sommes pas encore si mortifiés , que nous n'ayons besoin de quelque divertissement & exercice corporel. Quand nous sommes chez nous , nous avons la chasse qui nous fait oublier mille folles pensées : Les Dames ont leur ménage & leurs ouvrages ; quelquefois même la dance , qui sont des exercices bonnêtes. Ainsi je suis d'avis pour ce qui regarde les hommes , que vous comme la plus ancienne , nous lisiez le matin l'histoire de la Vie de Nôtre-Seigneur Jesus-Christ , & de ce qu'il a fait pour nous de grand & d'admirable. Après le dîné jusqu'à Vêpres il faut choisir quelque passe-tems qui ne soit pas préjudi-

P R E F A C E

judiciable à l'ame, & qui soit agreable au corps. C'est le moyen de passer gayement la journée. La Dame Oysille répondit qu'elle avoit tant de peine d'oublier les vanitez, qu'elle craignoit de mal réussir dans le choix d'un parcil passe-tems, & qu'il falloit renvoyer la chose à la pluralité des voix; & vous, Monsieur, dit-elle parlant à Hircan, vous opinerez, s'il vous plaît le premier.

Pour moi, répondit Hircan, si je croyois que le passe-tems que je voudrois choisir, fût aussi agreable à quelqu'une de la compagnie qu'à moi, mon avis seroit bien-tôt dit: Mais comme je crains que cela ne fût pas, je vous declare que je n'ai rien à dire, & que je m'en rapporte à ce que les autres diront. Ce discours fit rougir sa femme Parlamente, parce qu'elle crût qu'il s'adressoit à elle. Peut-être, Hircan, répondit-elle un peu en colere, & riant à demi, que celle que vous croyez la plus difficile, trouveroit si elle vouloit de quoi se recompenser: Mais laissons-là le passe tems auquel deux seulement peuvent avoir part, & cherchons quelque chose où tout le monde puisse entrer. Puisque ma femme a si bien compris ma pensée, dit alors Hircan aux Dames, & qu'un divertissement particulier n'est pas de son goût, je croi qu'elle inventera mieux que personne un passe-tems qui accommodera tout le monde: Ainsi je declare à l'avance que je suis de son sentiment. Toute la compagnie en dit autant.

Parlamente voyant qu'on la laissoit maîtresse
du

P R E F A C E.

du jeu, leur dit. Si je me sentojs autant de capacité que les Anciens qui ont inventé les arts, j'imaginerois un divertissement qui rempliroit l'obligation où vous me mettez : Mais comme je me connojs, & que je ſçai que j'ai de la peine à me ſouvenir de ce qui s'eſt fait de bon autrefois, je m'eſtimerai heureuſe ſi je puis ſuivre de près ceux qui ont déjà fait ce que vous ſouhaitez. Je croi qu'il n'y a perſonne de vous qui n'ait lu les Nouvelles de Bocace nouvellement traduites en François. Le Roi Très-Chrétien François I. du nom, Monſeigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, & Madame Marguerite en ont fait tant de cas, que ſi Bocace avoit pû les entendre, les louanges que ces illuſtres perſonnes lui donnoient, auroient dû le reſſuſciter. Je ſuis témoin que les deux Dames que je viens de nommer, & pluſieurs autres perſonnes de la Cour, reſolurent d'imiter Bocace, ſi ce n'eſt en une choſe, qui eſt de n'écrire rien qui ne ſoit véritable. Monſeigneur & ces Dames arrêterent d'abord d'en faire chacun dix, d'aſſembler juſques à dix perſonnes, & de choiſir celles qu'ils croiroient les plus capables de conter avec grace, les gens de lettres préalablement exclus, ſoit parce que Monſeigneur ne voulut pas que l'art s'en mêlât, ou qu'il craignît que les fleurs de Rethorique fuſſent en quelque manière prejudiciables à la vérité de l'hiſtoire. Mais les grandes affaires qui ſurvinrent depuis au Roi, la paix conclüe entre ce Prince & le Roi d'Angleterre, les couches de Madame la Dauphine, & pluſieurs autres choſes dignes

P R E F A C E.

dignes d'occuper toute la Cour, firent oublier ce dessein : Mais comme nous avons du tems de reste, nous l'exécuterons en attendant que nôtre pont soit achevé. Si vous le trouvez bon, nous irons depuis Midi jusqu'à quatre heures dans ce beau pré le long de la rivière de Gave, où les arbres font un couvert si épais, que le Soleil ne scauroit le pénétrer, ni nous incommoder par sa chaleur. Là assis à nôtre aise chacun contera ce qu'il aura vu, ou entendu dire à des gens dignes de foi. Dix jours suffiront pour faire la centaine. Si Dieu veut que nôtre travail soit trouvé digne d'être vu des Seigneurs & Dames que je viens de nommer, nous le leur présenterons à nôtre retour, & je suis persuadée qu'un tel présent ne leur déplaira pas. Toutefois si quelqu'un trouve quelque chose de plus agreable, je me rends à son opinion.

Toute la compagnie répondit, qu'on ne pouvoit imaginer rien de mieux, & chacun attendoit le lendemain avec impatience. Dès que le matin fut venu, ils allerent tous à la chambre de Madame Oyffille, qu'ils trouvaient déjà en Oraison. Ils donnerent une bonne heure à sa lecture, après cela ils entendirent la Messe, & à dix heures ils allerent dîner. Chacun ensuite se retira dans sa chambre, & y fit ses petites affaires. A Midi chacun ne manqua pas de se rendre au pré, qui étoit si beau & si agreable, qu'il faudroit un Bacque pour en dépeindre tous les charmes. Il suffit de dire qu'il n'y en eut jamais un pareil.

L'assem-

PREFACE.

L'assemblée étant assise sur l'herbe verte , si molle & si délicate , que personne n'avoit besoin ni de carreau , ni de tapis. Qui sera celui de nous , dit alors Simontault , qui commandera aux autres ? Puisque vous en avez fait l'ouverture , répondit Hircan , il est juste de vous déferer le commandement : car au jeu tout le monde est égal. Plût à Dieu , repliqua Simontault , que je n'eusse d'autre bien au monde que de pouvoir commander à une telle compagnie. Parlamente qui comprit fort bien ce que cela vouloit dire , se mit à tousser. Hircan s'aperçut qu'elle avoit changé de couleur , & dit à Simontault qu'il commençât à conter , & qu'on l'écouterait. Simontault sollicité par toute la compagnie dit. J'ai été si mal récompensé de mes longs services , Mesdames , que pour me venger de l'amour & de la Belle qui me traite avec tant de cruauté , je vais faire un recueil des piéces que les femmes ont fait aux hommes ; & en tout cela je ne dirai que la pure vérité.



CON-



CONTES
ET
NOUVELLES
DE LA
REINE DE NAVARRE.



PREMIERE JOURNEE.

I. NOUVELLE.

Une Femme d'Alençon ayant deux Amans, l'un pour le plaisir & l'autre pour le profit, fit tuer celui des deux qui s'apperçût le premier de ses galanteries. & obtint sa grace & celle de son Mari qui étoit en fuite. Le Mari pour sauver quelque argent s'adressa depuis à un Necromancien. La chose fut découverte & punie.

DU vivant du dernier Duc Charles il y avoit à Alençon un Procureur nommé
Tom. I. A saint

2 LES NOUVELLES DE LA
saint Aignan , qui avoit épousé une femme
du pais, plus belle que vertueuse. Quoi qu'a-
vec sa beauté elle eût beaucoup de legereté,
elle ne laissa pas d'être fort poursuivie d'un
Prélat, duquel par respect je tairai le nom.
Le Prélat pour parvenir à ses fins , sçût si
bien entretenir le Mari, qu'il ne s'aperçût
ni du manège de sa femme , ni de celui du
Prélat : Bien loin des'en appercevoir le Pré-
lat fit si bien, que le Mari oublia l'attache-
ment qu'il avoit toujours eû pour ses maîtres.
Il passa tout d'un coup de la fidélité à la per-
fidie , & en vint finalement aux invocations
pour faire mourir la Duchesse. Le Prélat eût
un long commerce avec cette malheureuse
femme, qui l'aimoit plutôt par intérêt que
par amour ; à quoi elle étoit sollicitée par son
Mari. Mais elle aimoit si fort le fils du Lieu-
tenant Général d'Alençon, qu'elle en étoit
demi folle. Elle se servoit souvent du Prélat
pour faire donner commission à son Mari ,
afin de pouvoir voir à son aise le fils du Lieu-
tenant Général. Ce commerce dura long-
tems , le Prélat étant pour la bourse de la
Belle, & l'autre pour son plaisir. Elle juroit
à ce dernier qu'elle ne recevoit bien le Pré-
lat, que pour pouvoir lui continuer ses cares-
ses avec plus de liberté. Que quoi qu'elle fit
le Prélat n'avoit eu que des paroles, & qu'il
pouvoit compter que personne que lui n'en
auroit jamais autre chose. Un jour que le
Mari devoit aller chez le Prélat, elle lui de-
manda permission d'aller à la campagne, di-
sant pour raison que l'air de la ville ne lui étoit
pas

pas bon. Elle ne fut pas plutôt à sa métairie qu'elle écrivit au fils du Lieutenant de ne manquer pas à la venir trouver vers les dix heures du soir. Le jeune homme n'avoit garde d'y manquer ; mais en arrivant il trouva la servante qui avoit de coutume de l'introduire , & qui lui dit , cherchez fortune ailleurs, Monsieur , car vôtre place est prise. Le Galant s'imaginant que le Mari fût venu , demanda à la servante comme tout alloit. Cette fille voyant un homme bien fait , jeune & honnête ne peut s'empêcher de voir avec pitié qu'il aimât si fort , & qu'il fut si peu aimé , & de lui apprendre le manège de sa Maîtresse , croyant qu'il se repentiroit de l'avoir tant aimée , & ne l'aimeroit plus si éperduement. Elle lui dit que le Prélat ne faisoit que d'entrer , & qu'il étoit couché avec sa Maîtresse : qu'elle avoit été trompée , & qu'elle n'attendoit cette visite que le lendemain ; mais que le Prélat ayant retenu le Mari chez lui , s'étoit dérobé la nuit pour venir voir la Belle. Qui fût bien consterné ce fût le fils du Lieutenant , qui ne le pouvoit croire encore. Pour s'en éclaircir il se cacha dans une maison voisine , où il demeura en sentinelle jusqu'à trois heures après minuit. Il vit enfin sortir le Prélat , qui n'étoit pas si bien déguisé qu'il ne le reconnût mieux qu'il n'auroit voulu. Il revint à Alençon dans ce desespoir , & la Belle y vint aussi bien-tôt après. Comme elle ne doutoit pas de le duper comme à l'ordinaire , elle ne manqua pas de lui venir parler. Il lui dit d'abord d'un air dédaigneux , qu'ayant touché

4 LES NOUVELLES DE LA
aux choses sacrées elle étoit trop sainte pour
parler à un pecheur comme lui ; mais un pe-
cheur si repentant , qu'il esperoit que son pe-
ché lui seroit bien-tôt pardonné. La Belle
surprise de se voir découverte , & voyant que
les excuses , les sermens , & les promesses de
ne plus tomber dans la même faute , ne ser-
voient de rien , s'en plaignit à son Prélat.
Après avoir long-tems délibéré , la Belle vint
dire à son Mari , qu'elle ne pouvoit plus de-
meurer à Alençon , parce que le fils du Lieu-
tenant qu'il croyoit tant de ses amis , la pour-
suivoit incessamment ; & le pria pour prévenir
tout soupçon de prendre maison à Argentan.
Le Mari qui se laissoit mener , y consentit ai-
sément.

Ils n'eurent pas demeuré quelques jours à
Argentan , que cette malheureuse fit savoir au
fils du Lieutenant , qu'il étoit le plus méchant
de tous les hommes , & qu'elle n'ignoroit pas
qu'il médisoit publiquement & d'elle & du
Prélat ; mais qu'elle pourroit trouver moyen
de l'en faire repentir. Le jeune homme qui
n'en avoit jamais parlé qu'à elle même , &
qui craignoit de se brouiller avec le Prélat ,
monta à cheval , & s'en fût à Argentan , ac-
compagné de deux valets seulement. Il trou-
va la Belle aux Jacobins , où elle entendoit
Vêpres. Je viens ici , Madame , lui dit-il , pour
vous protester devant Dieu , que je ne me
suis jamais plaint de vous qu'à vous-même.
Vous m'avez fait un si vilain tour , que je ne
vous ai pas dit la moitié des injures que vous
meritez. Mais s'il y a quelqu'un qui dise que
j'aye

j'aye mal parlé de vous, je suis ici pour lui en donner le démenti devant vous. Elle voyant qu'il y avoit beaucoup de monde à l'Eglise, & qu'il étoit accompagné de deux bons hommes, se fit violence, & lui parla le plus obligeamment qu'il lui fût possible. Elle lui dit qu'elle ne doutoit point de la vérité de ce qu'il disoit; qu'elle le croyoit trop honnête homme pour dire du mal de qui que ce fût, & encore moins d'elle qui l'aimoit toujours. Mais que comme il en étoit revenu quelque chose à son Mari, elle le prioit de vouloir dire devant lui qu'il n'en avoit jamais parlé, & qu'il n'en croyoit rien. Il y consentit volontiers, & se mit en devoir de lui donner la main pour la conduire chez elle; mais elle le pria de ne la pas accompagner de peur que son Mari ne crût qu'elle lui eût fait sa leçon. En disant celz elle prit un de ses gens à la manche, & dit; laissez-moi celui-ci, & quand il sera tems il viendra vous querir. Vous pouvez en attendant aller vous reposer à votre logis. Comme le Cavalier ne se défioit point de la conspiration, il fit sans répugnance ce qu'on voulut. La belle regala le valet qu'elle avoit retenu, & le compere qui se trouvoit bien lui demandoit souvent s'il n'étoit pas bien-tôt tems d'aller querir son Maître? Elle lui répondit toujours qu'il viendrait assez tôt.

Mi-nuit étant sonné elle envoya sans bruit querir le Galant par un de ses Domestiques. Le Cavalier qui ne se défioit de rien vint sans faire aucune difficulté chez saint Aignan où étoit la Belle avec le valet qu'elle avoit

8 LES NOUVELLES DE LA
emmené: Si bien qu'il n'en avoit qu'un autre
avec lui. A l'entrée de la maison le guide lui
dit, que sa maîtresse voudroit bien l'entretenir
avant qu'il parlât à son Mari: qu'elle l'atten-
doit dans une chambre avec un seul valet, &
qu'il feroit fort bien de renvoyer le sien; ce
qu'il fit. En montant par un petit degré fort
obscur, le Procureur qui avoit mis des gens
en embuscade, entendant le bruit demanda ce
que c'étoit. On lui répondit que c'étoit un
homme qui vouloit entrer chez lui en cachete.
D'abord un nommé Thomas Guerin Affassin
de profession, & pour lors aux gages du Pro-
cureur, se jetta sur le pauvre jeune homme, &
lui donna tant de coups d'épée, qu'enfin il
tomba mort. Le valet qui parloit à la Demoi-
selle lui dit, j'ai entendu dans le degré la voix
de mon Maître; je vais à lui avec votre per-
mission. La Belle le retint, & lui dit: Ne vous
mettez pas en peine, il viendra assez tôt. Peu
de tems après le valet entendant son Maître
crier je suis mort, mon Dieu ayez pitié de moi,
voulut aller à son secours: Mais elle le retint
encore, & lui dit: Ne vous inquiétez point;
mon Mari l'a châtié de ses fredaines. Allons
voir ce que c'est. Appuyée sur le bout du de-
gré: Est-ce fait demanda t'elle à son Mari? Ve-
nez voir, répondit le Mari. Vous êtes vengée
de celui qui vous a fait tant de honte: Et en
disant cela il donna dix ou douze coups de
poignard à un homme qu'il n'auroit osé re-
garder de travers durant sa vie. Après que
l'affaire fut faite, & que les valets de celui
qu'on venoit d'assassiner eurent pris la fuite
pour

pour en porter les nouvelles au pere, saint Aignan considerant que la chose alloit eclater, que les valets du mort ne pouvoient pas être reçus en témoignage, & que personne n'avoit vû le fait que les meurtriers, une vieille Domestique, & une fille de quinze ans, voulut se saisir de la vieille; mais elle trouva moyen d'échaper, & se sauva aux Jacobins. Ce fut le meilleur témoin que l'on eût de ce crime. La jeune fille demeura quelques jours chez saint Aignan: Mais ayant trouvé moien de la faire suborner par un des Assassins, elle fut conduite à Paris dans un lieu scandaleux pour empêcher qu'elle ne fut crüe en témoignage. Pour ne rien laisser qui pût prouver son crime, il brûla le corps, & les os que le feu ne pût consumer furent mis dans du mortier; car il faisoit alors bâtir. Tout cela ne fût pas plutôt fait qu'il envoya à la Cour demander sa grace, & exposa qu'ayant sçu que le mort cherchoit à deshonor sa femme, il lui avoit souvent fait défendre sa maison: Que nonobstant cette défense il étoit venu de nuit en lieu suspect pour parler à elle; & que l'ayant trouvé à la porte de la chambre de sa femme, il l'avoit tué avec plus de colere que de raison. Mais quelque diligence qu'il eût faite pour faire expedier ses lettres de grace à la Chancellerie, le Duc & la Duchesse avertis par le Pere de ce qui venoit d'arriver firent informer M. le Chancelier de la verité du fait, & empêcherent que saint Aignan n'obrint ce qu'il demandoit. Le malheureux voyant cela s'enfuit en Angleterre avec sa

3. LES NOUVELLES DE LA

femme , & plusieurs de ses parens. Avant que de partir il dit à l'homicide dont il s'étoit servi, qu'il avoit ordre exprès du Roi de l'arrêter & de le faire mourir ; mais qu'en considération du service qu'il lui avoit rendu, il vouloit lui sauver la vie. Il lui donna dix écus pour s'en aller hors du Royaume , & on n'a pas entendu parler de lui depuis. Cependant le meurtre fut si bien verifié tant par les valets du mort, que par la servante qui s'étoit retirée aux Jacobins, & par les os qui furent trouvez dans le mortier, que le proces fut fait & parfait en l'absence de saint Aignan & de sa femme, qui furent condamnés à mort par contumace, leurs biens confisquez au Prince, & quinze cents écus au pere pour les frais du proces.

Saint Aignan étant en Angleterre, & se voyant condamné à mort en France, scût si bien gagner par ses services la bienveillance de plusieurs grands Seigneurs , & fit agir si utilement les parens de la femme, que le Roi d'Angleterre pria le Roi de lui faire grace, & de le rétablir en ses biens & honneurs. Le Roi ayant été informé de la noirceur de cette affaire, envoya le proces au Roi d'Angleterre , & le pria de considerer si c'étoit un crime à pouvoir être pardonné ; ajoutant que dans toute l'étendue de son Royaume, il n'y avoit que le seul Duc d'Alençon qui eût le privilege de donner grace dans son Duché. Le Roi d'Angleterre ne se rendit point à ces raisons, & sollicita si pressamment la grace de saint Aignan, qu'il l'obtint enfin.

Le

Le Procureur de retour chez lui, fit connoissance pour comble de méchanceté avec un enchanteur nommé Gallery, esperant qu'il lui apprendroit le moyen de s'empêcher de payer les quinze cents écus qu'il devoit au pere du mort. Pour cet effet saint Aignan & sa femme s'en allerent deguisez à Paris: Mais la femme voyant qu'il étoit si long-tems enfermé avec Gallery, sans lui en dire la raison, l'observa un matin, & vit que Gallery lui montrait cinq images de bois, dont trois avoient les mains pendantes, & les deux autres levées. Il nous faut faire des images de cire comme celles-ci, disoit Gallery au Procureur; celles qui auront les bras pendans, seront ceux que nous ferons mourir; & celles qui les auront élevez seront ceux de qui nous rechercherons la bienveillance. Soit, dit le Procureur. Celle-ci sera donc pour le Roi de qui je veux être aimé, & celle-ci pour Mr. le Chancelier d'Alençon Brinon. Il faut, reprit Gallery, mettre les images sous l'Autel où ils entendront la Messe, avec des paroles que je vous apprendrai. Le Procureur venant ensuite aux images qui avoient les bras pendans, dit que l'une étoit pour Maître Gilles du Mesnil pere du mort, bien persuadé que tant que ce vieillard vivroit il ne cesseroit de poursuivre le meurtrier de son fils. Une des femmes à bras pendans étoit pour Madame la Duchesse d'Alençon sœur du Roi, parce qu'elle aimoit si fort son vieux serviteur du Mesnil, & avoit connu en tant d'autres occasions la méchanceté du Procureur; que

que si elle ne mouroit il ne pouvoit vivre. La seconde femme à bras pendans étoit pour sa femme, qui étoit la cause, disoit-il, de tous ses malheurs, & qu'il savoit bien qui ne se reformeroit jamais. Sa femme qui voyoit tout par le trou de la porte voyant qu'il la mettoit au rang des morts, songea dès lors à le prévenir. Elle avoit un oncle qui étoit maître des Requêtes du Duc d'Alençon, auquel sous pretexte de vouloir lui emprunter de l'argent elle conta tout ce qu'elle avoit vû & entendu. L'oncle, venerable vieillard & bon serviteur du Duc, alla trouver le Chancelier d'Alençon, & lui communiqua tout ce qu'il venoit d'apprendre. Comme le Duc & la Duchesse n'étoient point ce jour-là à la Cour, le Chancelier alla conter l'aventure à Madame la Regente Mere du Roi, & à la Duchesse, qui mirent d'abord en queste le Prevôt de Paris nommé la Barre. Le Prevôt fit si bien son devoir, & le fit avec tant de diligence, que le Procureur & son Necromancien furent arrêtés. Il ne falut ni torture ni contrainte pour leur faire avouer le fait, & sur leur aveu leur procez fut fait & rapporté au Roi. Quelques-uns qui voulurent sauver la vie aux coupables représenterent au Roi, que les accusez n'avoient pour bût dans leurs enchantemens que de s'aquerir ses bonnes grâces: Mais le Roi à qui la vie de sa Sœur n'étoit pas moins chere que la sienne propre, voulut qu'ils fussent jugez comme s'il avoient attenté à sa personne. La Duchesse d'Alençon pria néanmoins le Roi de faire grace de la vie au Procureur,

eur, & de le condamner à une grosse peine corporelle. Cela lui fut accordé, & les criminels furent envoyez aux galeres, où ils finirent leurs jours, & eurent loisir de reconnoître l'atrocité de leurs crimes. La femme du Procureur continua ses déreglemens en l'absence de son Mari, fit pis qu'elle n'avoit jamais fait, & mourut enfin misérablement.

Confidez, Mesdames, je vous prie, quels desordres une méchante femme cause, & de combien de maux fut suivi le peché de celle dont il s'agit. Depuis qu'Eve fit pecher Adam, les femmes se sont mises en possession de tourmenter, de tuer, & de damner les hommes. Pour moi j'ay tant fait d'expériences de leur cruauté, que je ne mourrai que du desespoir où une m'a jetté. Encore suis-je assez fou pour confesser, que cet enfer m'est plus agreable venant de sa main, que le Paradis qu'un autre pourroit me donner. Parlamente faisant semblant de ne pas entendre que ce fût d'elle qu'il parloit, répondit. Si l'enfer est aussi agreable que vous le dites, vous ne devez pas craindre le Diable qui vous y a mis. Si mon Diable, repliqua Simontault en colere, devenoit aussi noir qu'il m'a été mauvais, il feroit autant de peur à la compagnie, que je me fais de plaisir de le regarder: Mais le feu de l'amour me fait oublier le feu de cet enfer: Et pour n'en dire pas davantage, je donne ma voix à Madame Oyssille, bien persuadé que si elle vouloit dire des femmes ce qu'elle en sçait, elle appuye-

appuyeroit mon sentiment. Toute la compagnie se tourna de son côté, la priant de vouloir commencer; ce qu'elle fit par ce petit preambule qui fut précédé d'un souris. Il me semble, Mesdames, dit-elle, que celui qui m'a donné sa voix, a tant dit de mal des femmes par l'histoire véritable qu'il vient de conter d'une malheureuse, que je dois me rapeller toutes les années de ma vie, pour trouver une femme de qui la vertu démente la mauvaise opinion qu'il a du sexe. Il m'en vient une à point nommé qui mérite de n'être pas oubliée. Je vais vous en conter l'histoire.



II. NOUVELLE

Triste & chaste mort de la femme d'un des Muletiers de la Reine de Navarre.

IL y avoit à Amboise un Muletier qui servoit la Reine de Navarre Sœur de François I. Cette Princesse étant à Blois où elle avoit accouché d'un Prince, le Muletier s'y rendit pour demander le payement de son quartier, & laissa sa femme à Amboise dans une Maison au-delà des ponts. Il y avoit long-tems qu'un valet de son Mari l'aimoit avec tant de passion, qu'il ne pût s'empêcher de lui en parler un jour. Mais comme elle avoit de la vertu elle le sabroûa si aigrement, le menaçant de le faire battre & chasser par son

Son Mari, qu'il n'osa depuis lui tenir de pareils discours. Le feu de son amour, quoi qu'étouffé, n'étoit pourtant pas éteint. Son maître étant donc à Blois, & sa maîtresse à Vêpres à Saint Florentin qui est l'Eglise du Château, fort éloigné de la maison du Muletier, & lui seul à la maison, résolut d'avoir par force ce qu'il n'avoit pû avoir ni par prieres ni par ses services. Pour cet effet il rompit un ais de la Cloison qui separoit la Chambre de sa maîtresse & celle où il couchoit. Comme les rideaux du lit de son maître d'un côté, & de l'autre ceux du lit des valets couvroient la cloison, l'on ne s'aperçût point de l'ouverture qu'il avoit faite. Cette pauvre femme étant couchée avec une petite fille de douze ans, & dormant profondement, comme on fait d'ordinaire au premier somme, le valet entra par l'ouverture tout en chemise & l'épée à la main, & se mit au lit avec elle. Aussi-tôt qu'elle le sentit elle se jetta hors du lit, & lui fit les remontrances qu'une femme d'honneur peut faire en pareil cas. Lui dont l'amour n'étoit que brutalité, & qui eût mieux entendu le langage de ses Mulets, que ces raisons d'honnêteté, parut plus bête que les bêtes mêmes avec lesquelles il avoit été long-tems. Car voyant qu'elle couroit si vite autour d'une table, qu'il ne pouvoit la prendre, & d'ailleurs elle étoit si forte, qu'encore qu'il l'eût prise deux fois elle s'étoit toujours tirée de ses mains, desesperant de pouvoir jamais la prendre vive, lui donna un coup d'épée
dans

14 LES NOUVELLES DE LA
dans les reins , voyant que si la peur & la
force n'avoient pû la faire rendre , la dou-
leur le feroit. Mais ce fut tout le contrai-
re. Car comme un brave foldat quand il
voit son sang , est plus échaufé à se ven-
ger de ses ennemis , & à acquérir de l'hon-
neur , de même son chaste cœur reprenant
de nouvelles forces , elle courut plus vite
qu'auparavant pour s'empêcher de tomber
entre les mains de ce malheureux , auquel
elle donnoit cependant les meilleures paro-
les qu'elle pouvoit , pensant par ce moyen
lui faire reconnoître sa faute. Mais il étoit
dans une si grande fureur , qu'il n'étoit pas
capable de profiter d'un bon conseil. El-
le reçût encore plusieurs coups quelque usage
qu'elle fit de ses jambes pour les éviter tant
qu'il lui resta des forces. Mais se trou-
vant affoiblie par la grande quantité de
sang qu'elle perdoit , & sentant que la mort
approchoit , elle leva les yeux aux ciel , &
joignant les mains rendit grâces à son Dieu
qu'elle nommoit sa force , sa vertu , sa pa-
tience , & sa chasteté , le suppliant d'agréer
le sang , qui suivant son commandement étoit
répandu par respect pour celui de son fils ,
dans lequel elle étoit fortement persuadée
que tous les pechez étoient lavez , & effa-
cez de la memoire de sa colere. Puis s'é-
criant , Seigneur recevez l'ame que vôtre
bonté a rachetée , elle tomba le visage en ter-
re , & reçût encore plusieurs coups de ce
miserable. Après qu'elle eût perdu la pa-
role & les forces , le malheureux prit par
violence

violence celle qui ne pouvoit plus se défendre. Sa brutalité étant assouvie, il s'enfuit avec tant de précipitation, qu'on n'a jamais pû le trouver depuis avec quelque diligence qu'on l'ait cherché. La jeune fille qui étoit couchée avec la Muletierre fut si éfrayée qu'elle se cacha sous le lit. Mais voyant que l'homme étoit sorti, vint à sa maîtresse, & la trouvant sans parole & sans mouvement, cria par la fenêtre aux voisins de venir à son secours. Ceux qui estimoient & aimoient la Muletierre autant que femme de la ville accoururent incontinent, & amenèrent avec eux des Chirurgiens, qui trouverent qu'elle avoit vingt-cinq playes mortelles. Ils firent tout ce qu'ils pûrent pour la secourir; mais il n'y eût pas moyen de la sauver. Elle languit cependant encore une heure sans parler, faisant signe des yeux & des mains, & montrant par-là qu'elle n'avoit pas perdu connoissance. Un homme d'Eglise lui ayant demandé en quelle foi elle mouroit, elle répondit par des signes si évidens & aussi peu équivoques que la parole, qu'elle mettoit sa confiance en la mort de Jesus-Christ, qu'elle esperoit voir en sa gloire celeste. Ainsi avec un visage tranquille, & les yeux élevez au Ciel, elle rendit son chaste corps à la terre, & son ame à son Createur.

Son mari arriva dans le tems précisément qu'on alloit la porter en terre, & fut bien surpris de voir sa femme morte avant que d'en avoir sçu aucunes nouvelles. Mais quand on lui
eut

eut dit de quelle maniere elle étoit morte, il eut double sujet de s'affliger. Aussi sa tristesse fut-elle si grande, qu'il pensa lui en coûter la vie. Cette martire de la chasteté fut enterrée dans l'Eglise de saint Florentin. Toutes les femmes vertueuses de la ville assisterent à sa sepulture, & lui firent autant d'honneur qu'il leur fut possible, s'estimant heureuses d'être concitoyennes d'une femme de si grande vertu: Et celles qui avoient mal vécu, voyant les honneurs qu'on faisoit à la morte, se reformerent, & resolurent de mieux vivre à l'avenir.

Voilà, Mesdames, une histoire véritable, & bien capable de porter à la chasteté, qui est une si belle vertu. Ne devrions-nous pas mourir de honte, nous qui sommes de bonne maison, de sentir nos cœurs pleins de l'amour du monde, puis que pour l'éviter, une pauvre Muletierre n'a point appréhendé une mort si cruelle? Telle se croit femme de bien qui n'a pas encore sçu comme celle-ci résister jusques au sang. C'est pourquoi il faut s'humilier, puis que Dieu ne fait point des graces aux hommes parce qu'ils sont nobles ou riches; mais suivant qu'il plaît à sa bonté qui n'a point d'égard à l'apparence des personnes, il choisit ceux qu'il veut. Il honore de ses vertus, & couronne enfin de sa gloire ceux qu'il a élus; & souvent il choisit les choses basses & méprisées pour confondre celles que le monde croit hautes & honorables. Ne nous réjouissons point de nos vertus, comme dit JESUS-CHRIST; mais réjouissons-nous de ce que nous sommes

hommes écrits dans le livre de vie. Les Dames furent si touchées de la triste & glorieuse mort de la Muletierre, qu'il n'y en eut pas une qui ne versât des larmes. Chacune se promettoit de travailler à suivre un pareil exemple en cas que la fortune les exposât à une pareille épreuve. Madame Oyssille voyant enfin qu'on perdoit le tems à louer la morte : Si vous ne dites quelque chose pour faire rire la compagnie, dit-elle à Saffredant, il n'y a personne de nous qui puisse oublier la faute que j'ai faite de la faire pleurer. Ainsi je vous donne ma voix. Saffredant qui eut bien souhaité de dire quelque chose de bon, & d'agréable à la compagnie, & sur tout à une des Dames, répondit que cet honneur ne lui étoit pas dû, & qu'il y en avoit de plus âgés & de plus habiles que lui qui devoient parler les premiers. Mais puis qu'ainsi est, ajouta-t-il, le meilleur est de se tirer d'affaire au plutôt ; car plus il y en aura qui parleront bien avant moi, plus mon tour sera difficile à remplir.



III. NOUVELLE.

Un Roi de Naples ayant abusé de la femme d'un Gentilhomme porte enfin lui-même les cornes.

Comme j'ai souvent souhaité d'avoir eu part à la bonne fortune de celui dont je vais vous faire un conte, je vous dirai, que du tems du Roi Alfonse, le Prince de son

18 LES NOUVELLES DE LA
siècle le plus amoureux, il y avoit à Naples
un Gentilhomme bien fait, agreable, & en
qui la nature & l'éducation avoient mist tant
de perfections, qu'un vieux Gentilhomme lui
donna sa fille, qui pour la beauté & pour les
agréemens ne cedit en rien à son mari. Ils
s'aimèrent beaucoup durant les premiers mois
de leur mariage. Mais le Carnaval étant venu,
& le Roi allant en masque dans les maisons,
où chacun tâchoit de le recevoir de son mieux,
il vint chez ce Gentilhomme, & y fut
mieux reçu qu'il ne l'avoit été ailleurs. Les
confitures, la musique, les concerts, & plu-
sieurs autres divertissemens n'y furent pas ou-
bliez : Mais ce qui plut le plus au Roi fut la
femme ; la plus belle à son gré qu'il eût jamais
vûë. A la fin du regal la Belle chanta avec
son mari, & le fit de si bon air, qu'elle en
parut beaucoup plus belle. Le Roy voyant
deux perfections en une même personne, prit
bien moins de plaisir aux doux accords de son
mari & d'elle, qu'à penser aux moyens de les
rompre. L'amitié mutuelle qu'il y avoit en-
tr'eux lui paroissoit un grand obstacle à son
dessein. Il dissimula sa passion du mieux qu'il
lui fut possible : Mais pour la soulager en quel-
que maniere, il regaloit les Seigneurs & Da-
mes de Naples, & n'oublioit pas le Gentil-
homme & sa femme. Comme on croit aisé-
ment ce que l'on voit, & que les Amans ont
de bons yeux, il crut que ceux de cette Da-
me lui promettoient quelque chose d'agreable
pour l'avenir, pourvu que ceux du mari n'y
fissent point d'obstacle. Pour sçavoir si sa
con-

conjecture étoit juste, il fit faire au mari un voyage à Rome de quinze jours ou trois semaines. Il ne fut pas plutôt parti, que sa femme qui ne l'avoit pas encore perdu de vûe pour ainsi dire, fut dans une très-grande affliction. Le Roi l'alla voir souvent, & la consola de son mieux par paroles obligeantes & par presents. En un mot il fit si bien, qu'elle se trouva non seulement consolée, mais même bien-aise de l'absence de son mari. Avant les trois semaines que le mari devoit revenir, elle fut si amoureuse du Roi, qu'elle étoit aussi affligée du retour de son Epoux, qu'elle l'avoit été de son départ. Pour n'être pas privée de la presence du Roi, il fut convenu entr'eux, que quand le mari iroit à la campagne elle en feroit avertir le Roi, qui pourroit la venir voir en toute sûreté, & si secretement, que le mari qu'elle respectoit plus que sa conscience, ne se défiant de rien & ne sçachant rien, n'en seroit point blessé ; esperance qui faisoit beaucoup de plaisir à la Belle. Le mari de retour fut si bien reçu de sa femme, qu'encore qu'il eût appris que le Roi la cherissoit pendant son absence, il ne le pût jamais croire. Mais avec le tems ce feu qu'on cachoit avec tant de peine, commença peu à peu à se faire voir, & parut si visiblement, que le mari justement alarmé prit si bien ses mesures, qu'il n'eut presque plus aucun lieu de douter. Mais comme il craignoit que celui qui lui faisoit affront ne lui fît quelque chose de pis s'il remuoit, il resolut de dissimuler, aimant mieux vivre avec chagrin, que d'exposer sa vie pour une femme qui

ne l'aimoit pas. Il songea néanmoins dans son ressentiment de rendre la pareille au Roi, s'il étoit possible.

Comme il sçavoit que l'amour attaque principalement celles qui ont le cœur grand, il se donna la liberté de dire un jour à la Reine, qu'il avoit de la douleur que le Roi son Epoux la traitât avec indifférence. La Reine à qui il étoit revenu quelque chose des amours du Roi & de sa femme, répondit qu'elle ne pouvoit avoir l'honneur & le plaisir tout ensemble. Je sçai bien, ajouta-t-elle, que j'ai l'honneur dont une autre reçoit le plaisir; mais aussi celle qui a le plaisir, n'a pas le même honneur que moi. Lui qui comprit fort bien à qui ces paroles s'adressoient; l'honneur est né avec vous, Madame, répondit-il d'abord. Vous êtes de si bonne maison, que la qualité de Reine ou d'Imperatrice n'ajouteroit rien à votre noblesse: Mais votre beauté, vos agrémens, & votre honnêteté méritent tant de plaisir, que celle qui vous ravit celui qui vous est dû, se fait plus de tort qu'à vous. Car pour une gloire qui tourne à honte, elle perd autant de plaisir que vous ou femme du Royanme sçauriez avoir: Et je puis vous dire, Madame, que la couronne, à part le Roi, n'est pas plus en état que moi de contenter une femme. Bien loin de cela je suis persuadé que pour satisfaire une femme de votre mérite le Roi devrait souhaiter d'être de mon temperament. Quoique le Roi soit d'une complexion plus délicate que vous, répondit la Reine en riant, l'amour qu'il a pour moi me
con-

Contente si fort, que je la préfère à toute autre chose. Si cela est, Madame, repliqua le Gentilhomme, je ne vous plains plus. Je sçai que si le Roy avoit pour vous un amour aussi puré que celui que vous avez pour lui, vous jouiriez au pied de la lettre du contentement que vous dites : Mais Dieu ne l'a pas voulu, & il veut vous apprendre par là que vous ne devez pas vous en faire une divinité terrestre. Je vous avouë, dit la Reine, que l'amour que j'ai pour lui est si grand, qu'il n'y a point de cœur qui puisse aimer avec tant de passion. Permettez-moi s'il vous plaît de vous dire, Madame, répartit le Gentilhomme, que vous ne connoissez pas bien l'amour de tous les cœurs. J'ose vous assurer, Madame; que tel vous aime d'un amour si parfait & si passionné, que celui que vous avez pour le Roi, ne peut pas entrer en comparaison. Son amour se fortifie à mesure que celui du Roi s'affoiblit, & si vous le trouvez bon, Madame, vous serez récompensée de reste de tout ce que vous perdez.

La Reine commença de connoître tant à ses paroles qu'à son air, que sa langue étoit l'interprete de son cœur. Là dessus elle va se rappeler qu'il cherchoit depuis long-tems les occasions de lui rendre service, & les cherchoit avec tant d'empressement, qu'il en étoit devenu tout melancolique. Elle avoit d'abord cru que sa femme étoit la cause de sa melancolie; mais alors elle ne douta point que tout cela ne fût pour son compte. Comme l'amour se fait sentir quand il est veritable, la

Reine n'eut pas de peine à démêler ce qui étoit un secret pour tout le monde. Le Gentilhomme donc lui paroissant plus aimable que son mari, considérant d'ailleurs qu'il étoit abandonné de sa femme comme elle l'étoit de son mari, animée de dépit & de jalousie contre son époux, & d'amour pour le Gentilhomme, Faut-il, ô Dieu ! dit-elle en soupirant & les larmes aux yeux, que la vengeance fasse en moi ce que l'amour n'a jamais pû faire ? Le Gentilhomme qui comprit fort bien le sens de cette exclamation, répliqua : La vengeance est douce, Madame, lors qu'au lieu de tuer son ennemi, on donne la vie à un véritable ami. Il me semble qu'il est tems que la vérité vous guérisse de l'amour peu raisonnable que vous avez pour une personne qui n'en a point pour vous ; & qu'un amour juste & bien fondé chasse la crainte qui est fort mal logée dans un cœur aussi grand & aussi vertueux que l'est le vôtre. Mettons à part, Madame, votre qualité de Reine, & considérons que vous & moi sommes les deux personnes du monde les plus indignement dupées & trahies de ceux que nous avons le plus parfaitement aimez. Vengeons-nous, Madame, moins pour leur rendre ce qu'ils nous prêtent, que pour satisfaire à l'amour, qui de mon côté ne sçauroit aller plus loin, à moins qu'il ne m'en coûte la vie. Si vous n'avez le cœur plus dur qu'un Diamant, vous devez sentir quelque étincelle d'un feu qui s'augmente à mesure que je fais des efforts pour le cacher. Je souffre parce que je vous aime.

Aimez-

Aimez-moi par pitié, ou du moins par respect. Votre mérite est si parfait, qu'il est digne du cœur de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens ; cependant vous êtes méprisée & abandonnée de celui pour qui vous avez abandonné tous les autres.

Ces paroles causerent à la Reine de si violens transports, que pour cacher le trouble de son esprit, elle prit le Gentilhomme par le bras, & le mena dans un jardin près de sa chambre, où elle fut long-tems à se promener sans pouvoir lui dire un seul mot. Mais le Gentilhomme la voyant demi vaincue, ne fut pas plutôt au bout d'une allée, où personne ne pouvoit les voir, qu'il l'entretint de la bonne sorte de la passion dont il lui avoit fait un si long secret. Comme ils se trouverent tous deux d'accord, ils se vengerent par reprefailles : Et il fut arrêté que toutes les fois que le Roi iroit voir la femme du Gentilhomme, le Gentilhomme viendrait voir la Reine. Ainsi trompant les trompeurs, ils furent quatre à partager le plaisir dont deux s'imaginoient jouir seuls. Cela étant fait chacun se retira, la Reine dans sa chambre, & le Gentilhomme chez lui, tous deux si contens, qu'ils ne se souvenoient plus de leurs déplaisirs passez. Le Gentilhomme bien loin d'avoir peur que le Roi allât voir sa femme, souhaitoit au contraire qu'il la vît ; & pour lui en donner occasion il alloit à la campagne plus souvent qu'à l'ordinaire. Le Roi n'étoit pas plutôt averti qu'il étoit à son village, qu'il n'étoit qu'à demi lieu de la ville, qu'il alloit trouver la

24 LES NOUVELLES DE LA .

Belle ; & la nuit n'étoit pas plutôt venue , que le Gentilhomme de son côté se rendoit auprès de la Reine , où il faisoit l'office de Lieutenant de Roi si secretement que jamais personne ne s'en apperceût. Ce commerce dura long-tems : Mais quelque soin que le Roi pût prendre pour cacher ses amours , tout le monde en fut informé. Les honnêtes gens plaignoient beaucoup le Gentilhomme , duquel plusieurs mauvais plaisans se moquoient , & lui faisoient les cornes par derriere , dequoi il s'appercevoit fort bien. Mais il étoit si aise qu'on se moquât de lui de cette maniere , qu'il estimoit autant les cornes que la couronne du Roi. Ce Prince étant avec la femme du Gentilhomme , ne pût un jour s'empêcher de dire en riant devant le Gentilhomme même au sujet d'un bois de cerf qui étoit attaché dans la maison : *Ce bois convient fort bien à cette maison.* Le Gentilhomme qui n'avoit pas moins de cœur que le Roi , fit écrire sur ce bois : *io porto le corna , si ascun le vede , maràlle porta chi no le crede.* Le Roi retournant chez le Gentilhomme , & y trouvant ce nouvel écriteau lui en demanda l'explication. Si le cerf , répondit le Gentilhomme , *ne sçait pas le secret du Roi , il n'est pas juste que le Roi sçache le secret du cerf.* Contentez-vous de sçavoir, Sire, que tous ceux qui portent les cornes n'ont pas le bonnet hors de la tête ; que les cornes sont si douces , qu'elles ne décoiffent personne , & que tel les porte qui ne croit pas les porter. Le Roi vit bien par là qu'il sçavoit quelque chose de ses affaires ; mais il ne soupçonna jamais ni la Reine ni lui.

III. Cette Princesse joua fort bien son rôle ; car plus elle étoit contente de la conduite de son époux , plus feignoit-elle d'en être mal satisfaite. Aussi vécurent-ils de part & d'autre en bonne amitié , jusques à ce que la vieillese vint traverser leurs mutuels plaisirs.

Voilà une histoire , Mesdames , que je vous propose volontiers en exemple , afin que quand vos maris vous donneront des cornes , vous leur en donniez aussi. Je suis fort assurée Saffredant , dit alors Emar suite en riant , que si vous aimiez comme vous avez fait autrefois , vous souffririez des cornes aussi grandes qu'un chêne , pour en donner une à vôtre gré : Mais aujourd'hui que vos cheveux commencent à grisonner , il est tems de faire trêve à vos desirs. Quoi que celle que j'aime , Mademoiselle , ne me laisse aucune espérance , repliqua Saffredant , & que l'âge ait épuisé mes forces , le desir me reste encore tout entier. Mais puis que vous me censurez d'un si honnête desir , vous conterez , s'il vous plaît , la quatrième Nouvelle ; & nous verrons si vous trouverez quelque exemple qui puisse me démentir. Une de la compagnie qui sçavoit que celle qui prenoit les paroles de Saffredant à son avantage , n'en étoit pas assez aimée pour qu'il eût voulu porter des cornes de sa façon , ne pût s'empêcher de rire de la maniere avec laquelle elle les avoit relevées. Saffredant qui sentit que la rieuse étoit au fait , en fut fort aise , & laissa parler Emar suite. Pour faire voir , Mesdames , à Saffredant & à toute la compagnie , dit alors Emar suite,

suite, que toutes les femmes ne sont pas fai-
 tes comme la Reine dont il vient de parler,
 & que tous les temeraires ne sont pas heureux,
 je vais vous entretenir de l'aventure d'une
 Dame qui jugea que le dépit d'échouer en
 amour étoit plus difficile à soutenir que la
 mort même. Je ne nommerai point les per-
 sonnes, parce que l'histoire est si nouvelle,
 que je ne manquerois pas de me faire des affai-
 res avec leurs Parens.



IV. NOUVELLE.

*Temeraire entreprise d'un Gentilhomme contre
une Princesse de Flandres, & la honte qu'il
en reçut.*

IL y avoit en Flandres une Dame de la meilleure maison du pais, veuve pour la seconde fois, & n'ayant jamais eu d'enfans. Durant son veuvage elle se retira chez son Frere qui l'aimoit beaucoup, & qui étoit un fort grand Seigneur, étant marié à une des filles du Roi. Ce jeune Prince donnoit fort au plaisir, & aimoit la chasse, les divertissemens, & les Dames, comme font d'ordinaire les jeunes gens. Il avoit une femme de fort mauvaise humeur, & qui ne s'accommodoit point des divertissemens de son époux. Comme la sœur étoit fort enjouée, & néanmoins fort sage & fort vertueuse, elle accompagnoit toujours le Prince par tout où il menoit son époux.

Te. Il y avoit à la Cour du Prince un Gentilhomme qui surpasseoit tous les autres Courtisans en taille, en beauté, & en bonne mine. Ce Cavalier voyant que la sœur de son maître étoit une femme enjouée & qui rioit volontiers, crut qu'il devoit tenter si un amant honnête homme seroit de son goût : Mais il trouva tout le contraire de ce que l'enjouement de la belle veuve lui avoit fait espérer. Cependant en faveur de sa bonne mine & de son honnêteté elle fit grâce à son audace, & lui faisoit même connoître qu'elle n'étoit point fâchée qu'il lui parlât, l'avertissant au reste de ne lui plus tenir le même langage : ce qu'il lui promit pour ne pas perdre le plaisir & l'honneur de l'entretenir. Mais sa passion augmentant avec le tems, il oubliâ sa promesse : cependant il n'eut point recours aux paroles, car l'expérience lui avoit appris qu'elle sçavoit faire des réponses sages. Il crut enfin qu'étant veuve, jeune, vigoureuse, & de bonne humeur, elle auroit peut-être pitié de lui & d'elle s'il pouvoit la trouver en lieu qui fût à son avantage. Pour cet effet il fit entendre au Prince qu'il avoit une maison qui étoit un fort bel endroit pour la chasse, & que s'il lui plaisoit d'y venir courre trois ou quatre cerfs dans la belle saison, il auroit le plus grand plaisir qu'il eût jamais eu. Le Prince soit qu'il aimât le Gentilhomme, ou qu'il fût bien-aise de prendre le plaisir de la chasse, lui promit d'aller chez lui, & lui tint parole. Il trouva une belle maison, & en aussi bon ordre que si elle eût appartenu au plus

28 LES NOUVELLES DE LA
plus riche Gentilhomme du pais. Il logea
celle qu'il aimoit plus que soi-même dans un
appartement qui étoit vis-à-vis de celui qu'il
avoit donné au Prince & à la Princesse. La
chambre de la belle veuve étoit si bien tapis-
sée par le haut, & si bien natée par le bas,
qu'il étoit impossible de s'appercevoir d'une
trappe qu'il avoit ménagée dans la ruelle, &
qui descendoit dans la chambre de la Mere du
Cavalier, femme âgée & infirme. Comme
la bonne femme toussoit beaucoup, & qu'elle
craignoit que le bruit de sa toux n'incom-
modât la Princesse, elle changea de chambre
avec son fils. Il ne se passoit point de soir
que la vieille Dame ne portât des confitures
à la belle veuve. Son fils ne manquoit pas
de l'y accompagner : & comme il étoit fort
aimé du Frere, il lui étoit permis de se trou-
ver au coucher & au lever de la sœur, où il
trouvoit toujours de quoi augmenter son
amour. Il fut un soir si tard avec la Princes-
se, que voyant qu'elle s'endormoit, il fut
contraint de la laisser, & de se retirer dans sa
chambre. Il prit la plus belle chemise & la
mieux parfumée qu'il eût, & un bonnet de
nuit si propre & si riche qu'il n'y manquoit
rien ; puis se regardant au miroir, il fut si
content de soi-même, qu'il crût qu'il n'y
avoit point de Dame qui pût tenir contre sa
beauté & sa bonne mine. Se promettant
donc des merveilles de son entreprise, il se
mit dans son lit, où il ne croyoit pas faire
long séjour, parce qu'il esperoit d'en avoir
un meilleur & un plus agréable.

Il n'eut pas plutôt congédié ses gens, qu'il se leva, & ferma la porte. Il fut long-tems à écouter s'il n'entendrait point de bruit à la chambre de la Princesse, qui comme on a déjà dit, étoit au dessus de la sienne. Quand il pût s'assurer que tout dormoit, il se mit en devoir de commencer sa belle entreprise, & abbatit peu à peu la trape, qui étoit si bien faite, & si bien garnie de drap, qu'il ne fit pas le moindre bruit. Ayant monté par là dans la ruelle de la Princesse qui dormoit profondément, il se coucha sans cérémonie auprès d'elle, sans avoir égard ni aux obligations qu'il lui avoit, ni à la maison dont elle étoit, & sans en avoir au préalable son consentement. Elle le sentit plutôt entre ses bras, qu'elle ne s'apperceut de son arrivée. Mais comme elle étoit forte, elle se débarassa de ses mains, & en lui demandant qui il étoit, elle se servit si bien de ses mains & de ses ongles, que craignant qu'elle ne criât au secours, il se mit en devoir de lui fermer la bouche avec la couverture ; mais il n'en pût jamais venir à bout. Car comme elle vit qu'il faisoit de son mieux pour la deshonor, elle fit de son mieux pour s'en défendre, & appela de toute sa force sa Dame d'honneur qui couchoit dans sa chambre ; femme âgée & fort sage qui courut en chemise au secours de sa Maîtresse.

Le Gentilhomme se voyant découvert, eut tant de peur d'être reconnu, qu'il descendit par sa trape le plus vite qu'il pût, son dessein de s'en retourner en si mauvais état ne fut

fut pas moins grand qu'avoit été le desir & la confiance d'être bien reçu. Il retrouva sur sa table sa chandelle & son miroir, & se vit le visage tout sanglant d'égratignures & de morsures. Le sang ruisselant sur la belle chemise, qui étoit plus sanglante que dorée. Te voilà, beauté cruelle, récompensée de ton mérite, dit alors l'infortuné. Tes vaines promesses m'ont fait entreprendre une chose impossible, & qui bien loin d'augmenter mon bonheur, sera peut-être un surcroît de malheur. De quoi deviendrai-je si elle sçait que contre ma promesse j'ai fait cette folie ? Le moins qui m'en puisse arriver est d'être banni de sa présence. Devois-je employer la fraude pour ravir un bien que ma naissance & ma bonne mine pouvoient me faire obtenir par des voyes legitimes ? Est-ce par violence que je devois me rendre maître de son cœur ? Ne devois-je pas attendre au contraire que l'amour m'en mît en possession pour récompenser ma patience & mes longs services ? car sans amour à quoi aboutissent la vertu & le credit d'un Amant ? Le reste de la nuit se passa à faire ces tristes reflexions, qui furent souvent interrompues par des larmes, des regrets, & des doleances qui ne peuvent s'exprimer. Le matin venu, le Gentilhomme fit le malade pour cacher le desordre de son visage, faisant semblant de ne pouvoir souffrir la lumière jusques à ce que la compagnie fût sortie. La Dame persuadée qu'il n'y avoit personne à la Cour capable de faire un coup si méchant & si déterminé, que celui qui avoit eu la hardiesse de lui déclarer son

Son amour, visita la chambre avec sa Dame d'honneur ; mais ne trouvant point d'endroit par où l'on pût être venu, elle se mit en grosse colere. Soyez assurée, dit-elle à la Dame d'honneur, que le Seigneur de cette maison a fait le coup. Mais je m'en vengerai, & l'autorité de mon Frere immolera sa tête à ma chasteté. La Dame d'honneur voyant ses transports ; je suis ravie, Madame, lui dit-elle, que l'honneur vous soit si précieux, que de ne vouloir pas épargner la vie d'un homme qui l'a exposée par un excez d'amour : Mais en cela comme en autre chose tel recule souvent en pensant avancer. Dites-moi donc, Madame, la pure verité. A-t-il eu quelque chose de vous ? Rien je vous assure, répondit la belle Veuve, que des égratignures & des coups de poing ; & à moins qu'il n'ait trouvé un bon Chirurgien, je suis persuadée que nous en verrons demain des marques. Cela étant, Madame, repliqua la Dame d'honneur, il me semble que vous devez plutôt louer Dieu, que de penser à vous venger. Puisqu'il a eu le cœur de tenter une pareille entreprise, le dépit de n'y avoir pas réussi lui sera plus sensible que la mort même. Voulez-vous être vengée d'une manière qui vous fasse honneur ? Abandonnez-le à son amour & à sa honte qui sçauront bien mieux le faire souffrir que vous. Ne tombez pas, Madame, dans l'inconvenient où il s'est jetté. Ils s'étoit promis le plus doux de tous les plaisirs, & il s'est précipité dans la plus cruelle douleur où l'on puisse jamais tomber. Profitez
de

32 LES NOUVELLES DE LA
de son exemple, Madame, & ne diminuez
point vôtre gloire en pensant l'augmenter.
Si vous vous plaignez de l'aventure, vous al-
lez publier ce que personne ne sçait ; car vous
pouvez compter que de son côté ce sera un
secret éternel. Supposé que le Prince vous fas-
se la justice que vous demandez, & qu'il en
coûte la vie au Gentilhomme, on dira que
vous l'avez sacrifié après lui avoir tout accor-
dé : Et la plûpart des gens croiront difficile-
ment qu'il eût fait une pareille entreprise si
vous ne l'y aviez encouragé. Vous êtes bel-
le, jeune, & enjouée. Toute la Cour sçait
que vous recevez bien le Gentilhomme que
vous soupçonnez : Ainsi chacun jugera qu'il
n'a entrepris cela que parce que vous l'avez
bien voulu. Vôtre honneur qui n'a souffert
jusqu'ici aucune atteinte, deviendra pour le
moins douteux dans tous les lieux où l'aventu-
re sera contée.

La Princesse se rendit à de si bonnes rai-
sons, & demanda à sa Dame d'honneur ce
qu'elle devoit faire. Puisque vous trouvez
bon, Madame, répondit la Demoiselle, que
je vous parle avec liberté, & avec le zèle que
j'ai toujours eu pour vous, je vous dirai qu'il
me semble que vous devez avoir une verita-
ble joie, que l'homme le mieux fait que je
connoisse, n'ait pû ni par amour ni par vio-
lence vous détourner du chemin de la vertu.
Cela doit, Madame, vous obliger à vous hu-
milier devant Dieu, & à reconnoître que
c'est son ouvrage & non pas le vôtre. En
effet plusieurs femmes ont vécu avec plus d'au-
torité.

torté que vous, & n'ont pas laissé de se
 rendre à des hommes qui ne meritoient pas
 si bien d'être aimez que lui. Vous devez être
 plus en garde que jamais contre tout ce qui
 s'appelle discours tendres, & considerer que
 plusieurs ont résisté aux premières attaques,
 qui ont succombé aux secondes. Souvenez-
 vous, Madame, que l'amour est aveugle, &
 qu'il aveugle de manière qu'on croit n'avoir
 rien à craindre, lors même qu'on est le plus
 exposé. Il me semble donc, Madame, que
 vous ne devez dire à personne ce qui vous est
 arrivé; & quand même il voudroit vous en
 parler, faites semblant de ne pas entendre.
 Par là vous éviterez deux inconveniens : L'un
 est la vaine gloire de la victoire que vous avez
 remportée; L'autre le plaisir que vous pour-
 riez prendre de vous souvenir de choses si
 agréables à la chair, que les plus chastes ont
 bien de la peine, quelques efforts qu'elles fas-
 sent, à s'empêcher d'en sentir quelque cho-
 se. D'un autre côté, Madame, afin qu'il ne
 croye pas que ce qu'il a fait soit de votre goût,
 je suis d'avis que vous lui fassiez sentir sa fo-
 lie, en lui retranchant peu à peu quelque
 chose du bon accueil que vous aviez coûtum-
 me de lui faire. Il sentira en même tems que
 vous avez bien de la bonté de vous contenter
 de votre victoire, & de renoncer à la ven-
 geance. Dieu vous fasse la grace, Madame, de
 perseverer dans la vertu qu'il a mise en vous,
 & que reconnoissant qu'il est le Principe de
 tous les biens, vous l'aimiez & le serviez à
 l'avenir mieux que vous n'avez fait jusqu'ici.

La Princesse suivit le sage conseil de sa Demoiselle, & dormit le reste de la nuit avec autant de tranquillité, que le Gentilhomme veilla avec trouble & inquietude. Le lendemain le Prince voulant s'en retourner, demanda son hôte. On lui dit, qu'il étoit si malade qu'il ne pouvoit voir la lumière, ni entendre parler personne. Le Prince en fut surpris, & voulut l'aller voir : Mais ayant appris qu'il reposoit, & ne voulant pas l'éveiller, il partit sans lui dire adieu avec sa femme & sa sœur. Celle-ci concluant que les marques qu'elle avoit fait au Gentilhomme, & qu'il ne vouloit pas faire voir, étoient le véritable prétexte de sa maladie, n'eut plus aucun doute que ce ne fût lui, qui lui avoit fait la piece. Le Prince lui manda souvent de revenir à la Cour ; mais il n'obéit qu'après qu'il fut bien guéri de toutes ses blessures, à la réserve de celles que l'amour & le dépit lui avoient fait au cœur. De retour à la Cour il parut tout autre, & ne pût sans rougir soutenir la présence de sa charmante ennemie. Quoi qu'il fût le plus hardi de toute la Cour, il fut si déconcerté, qu'il parut souvent devant elle tout décontenancé ; nouvelle preuve que les soupçons de la Belle étoient bien fondez. Aussi rompit-elle avec lui peu à peu. Quelque adroitement qu'elle pût le faire, il ne laissa pas de s'en apercevoir ; mais il n'osa pas le témoigner de peur de pis. Il garda son amour dans le cœur, & souffrit patiemment une disgrâce qu'il avoit bien meritée.

Voilà , Mesdames , une histoire qui doit
faire

faire peur à ceux qui veulent s'emparer de ce qui ne leur appartient pas , & relever le courage aux Dames par la considération de la vertu de la jeune Princesse , & du bon sens de sa Demoiselle. Si pareille chose arrivoit à quelqu'une de vous , le remède est tout trouvé. Il me semble, dit Hircan, que le Gentilhomme dont vous venez de parler , avoit si peu de cœur , qu'il ne meritoit pas qu'on lui fit honneur de relever son aventure. Puisqu'il avoit une si belle occasion, rien ne devoit l'empêcher d'en profiter. Il n'étoit pas bien amoureux, puisque la crainte de la mort & de la honte, trouva place dans son cœur. Et qu'eût fait le pauvre Gentilhomme contre deux femmes, dit alors Nomerfide ? Il falloit tuer la vieille, répliqua Hircan, & la jeune se voyant seule auroit été demi-vaincue.

Tuer, repartit Nomerfide ! vous voudriez donc faire un meurtrier d'un Amant ? De l'humeur dont vous êtes, on doit craindre de tomber entre vos mains. Si j'avois poussé les choses si loin, continua Hircan, je me croirois perdu de réputation si je n'en venois pas à la conclusion. Trouvez-vous étrange, dit alors Guebron, qu'une Princesse élevée à la vertu soit difficile à prendre à un seul homme ? Vous seriez donc bien surpris si l'on vous disoit qu'une femme du commun a échappé à deux hommes ? Guebron, dit Emar suite, je vous donne ma voix pour dire la cinquième Nouvelle. Je suis trompée si vous n'en sçavez quelqu'une de cette pauvre femme, qui ne

36 LES NOUVELLES DE LA
déplaira pas à la compagnie. Puis qu'ainfi est,
répondit Guebron, je vais vous conter une
hiftoire que je tiens pour veritable, parce que
je m'en fuis informé fur les lieux. Vous ver-
rez par là que les Princeffes ne font pas les
feules fages & les feules vertueufes, & que
ceux qui paffent fouvent pour fort amoureux
& fort fins, ne le font pas autant qu'on
penfe.



V. NOUVELLE.

*Une Bateliere échapa à deux Cordeliers qui vou-
loient la forcer & fit fi bien que leur crinie
fut fçû de tout le monde.*

IL y avoit au port à Coulon près de Niort
une Bateliere qui ne faisoit jour & nuit que
passer des gens. Deux Cordeliers de Niort
passerent seuls la riviere avec elle. Comme le
trajet est un des plus larges qu'il y ait en Fran-
ce, de peur qu'elle ne s'ennuyât ils s'avise-
rent de lui parler d'amour. Elle fit à cela la ré-
ponse qu'elle devoit. Mais les bons Peres qui
n'étoient ni fatiguez du travail du passage, ni
refroidis de la froideur de l'eau, ni honteux
du refus de la femme, résolurent de la forcer,
ou de la jetter dans la riviere si elle faisoit
la fâcheuse. Elle aussi sage & aussi fine qu'ils
étoient fous & malins, leur dit. Je ne fuis
pas si difficile que vous pourriez croire : Mais je
vous prie, accordez-moi deux choses, & vous
verrez

verrez que j'ai plus d'envie de vous satisfaire, que vous n'en avez d'être satisfaits. Les Cordeliers jurèrent par leur bon saint François qu'il n'y avoit rien qu'ils ne lui accordassent pour avoir d'elle ce qu'ils souhaitoient. Je vous demande premièrement, dit-elle, que vous me promettiez & juriez, qu'homme vivant ne sçaura jamais de vous ce qui se passera entre nous; ce qu'ils firent très-volontiers. Je vous demande en seconde lieu d'avoir affaire à moi l'un après l'autre; car je serois trop honteuse si cela se faisoit en présence de vous deux. Convenez entre vous qui m'aura la premiere. Cela fut trouvé juste, & le plus jeune donna la preference au plus vieux.

En approchant d'une petite Isle, elle dit au jeune Cordelier: Faites là vos oraisons tandis que vôtre camarade & moi passerons dans un autre Isle. Si au retour il se trouve bien de moi, nous le laisserons ici, & nous en irons ensemble. Le jeune sauta d'abord dans l'Isle en attendant le retour de son compagnon que la Bateliere mena à une autre Isle. Quand ils furent arrivez elle fit semblant d'attacher son bateau, & dit au Moine: Voyez je vous prie où nous pourrons nous mettre. Le Cordelier mit bonnement pied à terre pour chercher un lieu commode. Il n'y fut pas plutôt que donnant du pied contre un arbre, elle reprit le large, & laissa les bons Peres auxquels elle fit force huées. Attendez, Messieurs, leur disoit-elle, que l'Ange de Dieu vienne vous consoler; car pour aujourd'hui vous n'aurez rien de moi. Les Cordeliers se voyant dupez



38 LES NOUVELLES DE LA
se mirent à genoux sur le rivage, lui demandant par grace de ne leur point faire cet affront, & de les mener au port avec promesse qu'ils ne lui demanderoient rien. Je serois bien fole, leur disoit-elle toujours chemin faisant, de me remettre entre vos mains puisque je m'en suis tirée.

De retour à son village, elle dit à son mari ce qui s'étoit passé, & avertit la justice de venir prendre deux Loups dont elle avoit su éviter la dent. La justice y alla si bien accompagnée, qu'il n'y eut petit ni grand qui ne voulût avoir part à cette chasse. Les pauvres Moines voyant venir si grosse compagnie, se cachèrent chacun dans son Ille, comme fit Adam devant Dieu après qu'il eut mangé la pomme. La honte leur fit envisager la grandeur de leur peché, & la peur d'être punis les effrayoit si fort, qu'ils paroissoient demi morts. Cela n'empêcha pas qu'ils ne fussent pris & menez prisonniers; ce qui ne se fit pas sans être moquez & huez des hommes & des femmes. Ces bons Peres, disoient les uns, nous prêchent la chasteté, & veulent forcer nos femmes. Ils n'osent toucher l'argent, disoit le mari, mais ils veulent bien manier les cuisses des femmes quoi qu'elles soient plus dangereuses. Ce sont des tombeaux, disoient les autres, dont les dehors sont blanchis; mais le dedans est plein de pourriture. A leurs fruits, s'écrioit un autre, vous connoissez la nature de ces arbres. Tous les passages de l'Ecriture contre les hypocrites furent citez contre les pauvres prisonniers. Le
Prieur

Prieur vint enfin à leur secours, les demanda, & les eut, assurant le Magistrat qu'il les puniroit plus rigoureusement que la Justice seculiere ne sçauroit faire. Pour réparation aux parties interessées, le Prieur promit qu'ils diroient autant de Messes & de prieres qu'on souhaiteroit. Le Magistrat se contenta de cela, & rendit les prisonniers. Comme le Gardien étoit homme de bien, ils en furent chapitrez de maniere, que jamais ils ne passerent depuis la riviere, sans faire le signe de la croix, & se recommander à Dieu.

Si cette Bateliere eut l'esprit de tromper deux hommes si malins, que doivent faire ceux qui ont vû & lû tant de beaux exemples ? Si celles qui ne sçavent rien, & qui n'entendent qu'à peine deux bons sermons par an, qui n'ont le loisir que de penser à gagner leur vie, gardent leur chasteté avec soin, que ne doivent point faire celles qui ayant leur vie gagnée, ne s'occupent qu'à lire les saintes Lettres, à entendre des prédications, & à s'exercer à toute sorte de vertus ? C'est à cela qu'on connoît que le cœur est véritablement vertueux ; car plus l'homme est simple & peu éclairé, plus sont grands les ouvrages de l'Esprit de Dieu. Malheureuse la Dame qui ne conserve pas avec soin le trésor qui lui fait tant d'honneur étant bien gardé, & tant de deshonneur au contraire quand elle le garde mal ! Il me semble, Guebron, dit Longarine, qu'il ne faut pas avoir beaucoup de vertu pour refuser un Cordelier. Il me semble

au contraire qu'il seroit impossible d'aimer ces sortes de gens. Celles qui ne sont pas accoutumées, repliqua Guebron, d'avoir des Amans comme vous en avez, ne méprisent pas tant les Cordeliers. Ils sont bien faits, vigoureux, gens de relais, parlans comme des Anges, & la plupart importuns comme des Diables. Ainsi les Grifetes qui échapent de leurs mains ont bien de la vertu. Oh ! par ma foi, dit alors Nomerfide, en haussant la voix, vous en direz tout ce que vous voudrez ; mais j'aurois mieux aimé qu'on m'eût jeté dans la rivière, que de coucher avec un Cordelier. Vous sçavez donc nager, repartit Oysille en riant ? Nomerfide ne trouva pas cela bon, & croyant qu'elle ne lui faisoit pas toute la justice qu'elle meritoit, elle répondit avec chaleur. Il y en a qui ont refusé des gens qui valent mieux que des Cordeliers, sans pourtant en faire sonner la trompette. Encore moins ont-ils fait battre le tambour de ce qu'ils ont fait ; reprit Oysille, qui rioit de la voir fâchée. Je vois bien, dit alors Parlementé, que Simontault a envie de parler. Je lui donne ma voix, parce que je vois à son air qu'après deux tristes Nouvelles, il ne manquera pas de nous en conter une qui ne nous fera point pleurer. Je vous remercie, répondit Simontault, car en me donnant vôtre voix, peu s'en faut que vous ne m'appelliez plaisant ; qualité que je n'aime pas, pour m'en venger je vais vous montrer qu'il y a des femmes qui sont les chastes à l'égard de certaines gens & pour quelque tems, qui sont néanmoins dans

le fond telles que va vous les représenter l'histoire véritable que vous allez entendre.



VI. NOUVELLE.

Stratageme d'une femme qui fit évader son Galant, lors que son mari, qui étoit borgne, croyoit le surprendre avec elle.

Charles dernier Duc d'Alençon, avoit un valet de chambre borgne, qui se maria avec une femme beaucoup plus jeune que lui. Le Duc & la Duchesse aimoient ce valet autant que Domestique de cet ordre qui fut en leur maison; ce qui étoit cause qu'il ne pouvoit aller voir sa femme aussi souvent qu'il l'eût voulu. La femme qui ne s'accommodoit pas d'une si longue absence, oublia tellement son honneur & sa conscience, qu'elle s'amourache d'un jeune Gentilhomme du voisinage. On en parla enfin, & le bruit en fut si grand, qu'il parvint jusqu'au mari, qui ne pouvoit le croire, tant sa femme lui témoignoit d'amitié. Il résolut néanmoins un jour de sçavoir ce qui en étoit, & de se venger, s'il pouvoit, de celui qui lui faisoit cet affront. Pour cet effet il feignit d'aller en quelque lieu près de là pour deux ou trois jours seulement. Il ne fut pas plutôt parti, que sa femme envoya querir le Galant. A peine avoient-ils été demi-heure ensemble, que le mari arrive, & heurte de toute sa force. La Belle qui con-

nut

nur bien que c'étoit son mari, le dit à son
 Amant, qui en fut si étonné, qu'il eût vou-
 lu être encore au ventre de sa Mere. Com-
 me il pestoit contre elle & contre l'amour qui
 l'avoient exposé à un tel danger, la Belle le
 rassura, & lui dit de ne se mettre point en
 peine; qu'elle trouveroit moyen de le tirer
 d'affaire sans qu'il lui en coûtât rien, & qu'il
 n'avoit qu'à s'habiller le plus promptement
 qu'il pourroit. Le mari cependant heurtoit
 toujours, & appelloit sa femme à tuë tête:
 mais elle faisoit semblant de ne le pas con-
 noître. Que ne vous levez-vous, disoit-elle
 tout haut au valet, pour aller faire taire ceux
 qui font tant de bruit à la porte? Est-il heu-
 re de venir chez des gens d'honneur? Si mon
 mari étoit ici il vous en empêcheroit bien.
 Le mari entendant la voix de sa femme l'ap-
 pella de toute sa force, & criant ma femme
 ouvrez-moi: me ferez-vous demeurer à la
 porte jusqu'au jour? Quand elle vit que son
 Amant étoit prêt à sortir: ô mon mari, dit-
 elle à son époux, que je suis aise que vous
 soyez venu. Mon esprit s'occupoit à un son-
 ge qui me faisoit le plus grand plaisir que j'aye
 reçu de ma vie. Il me sembloit que vôtre
 œil étoit devenu bon. Sur cela elle l'embras-
 sa & le baïsa, & le prenant par la tête, elle
 lui fermoit d'une main son bon œil, & lui
 demandoit, s'il ne voyoit pas mieux que de
 coutume? Pendant que le mari avoit l'œil
 fermé, le Galant s'évada. Le mari s'en défia
 & lui dit. Je ne vous observerai plus, ma fem-
 me: je croyois vous tromper; mais j'ai été
 la

La dupe, & vous m'avez fait le tour le plus fin qui ait jamais été inventé. Dieu veuille vous convertir ; car il n'y a point d'homme qui puisse ramener une méchante femme à moins que de la faire mourir. Mais puisque les égards que j'ai eu pour vous n'ont pû vous rendre plus sage, peut-être que le mépris avec lequel je veux désormais vous regarder, vous sera plus sensible, & produira un meilleur effet. Après cela il s'en alla, & là laissa bien étonnée. Cependant les sollicitations des parens & des amis, les excuses & les larmes de la femme, l'obligerent de revenir encore avec elle.

Vous voyez par là, Mesdames, combien une femme est habile à se tirer d'un mauvais pas. Si pour cacher un mal elle trouve promptement un expédient, je croi qu'elle seroit encore plus prompte & plus ingenieuse pour trouver moyen de s'empêcher de faire un bien ; car comme j'ai entendu dire, le bon esprit est toujours le plus fort. Vous parlerez de finesses tant que vous voudrez, dit Hircan ; mais je croi que si la même chose vous eût arrivé, vous n'auriez sçu la cacher. J'aimerais autant, répondit Nomerfide, que vous disiez tout net, que je suis la plus forte femme du monde. Je ne dis pas cela, répliqua Hircan ; mais je vous regarde comme une femme plus propre à s'allarmer d'un bruit, qu'à trouver finement moyen de le faire cesser. Il vous semble, repartit Nomerfide, que tout le monde est fait comme vous, qui pour étoufer un bruit en faites courir un autre. Il est

44. LES NOUVELLES DE LA

est à craindre que la couverture ne ruine en fin sa compagnie, & que le fondement ne soit si chargé de couvertures, que l'édifice n'en soit renversé. Mais quoique vous passiez pour un homme fort fin, si vous croyez que les hommes aient plus de finesse que les femmes, je vous cède mon rang pour nous en compter quelqu'autre. Et même pour nous apprendre bien des malices vous n'avez qu'à vous proposer pour exemple, Je ne suis pas ici, répondit Hircan, pour me faire pire que je ne suis, quoi qu'il y en ait qui en disent plus que je ne voudrois. En disant cela, il regarda sa femme. Que je ne vous empêche point, lui dit-elle d'abord, de dire la vérité: J'aime mieux vous entendre conter vos finesse, que de vous les voir faire; Mais soyez assuré que rien ne peut diminuer l'amour que j'ai pour vous. Aussi ne me plains-je pas, répartit Hircan, des faux jugemens que vous avez fait de moi. Ainsi puisque nous nous connoissons l'un l'autre, nous n'en serons que plus tranquilles à l'avenir. Mais je ne suis pas homme à conter de moi une histoire dont la vérité puisse vous chagriner. Toutefois j'en dirai une d'une personne qui étoit bien de mes amis.





VII. NOUVELLE.

Un Marchand de Paris trompa la Mere de sa Maîtresse pour lui cacher ses amours.

IL y avoit à Paris un Marchand amoureux d'une fille de son voisinage, ou pour mieux dire plus aimé d'elle, qu'elle ne l'étoit de lui : car il ne faisoit semblant de l'aimer que pour cacher une autre amourette plus relevée & plus honorable. Mais elle qui vouloit bien être trompée, l'aimoit tant qu'elle oublia la maniere avec laquelle les femmes ont de coutume de refuser les hommes. Le Marchand après s'être long-tems donné la peine d'aller dans les lieux où il pouvoit la trouver, la faisoit venir à son tour où il vouloit. La Mere, qui étoit une honnête femme, s'en apperçût, & défendit à sa fille sous peine du Convent de ne jamais parler à ce Marchand : Mais la fille qui aimoit plus le Marchand qu'elle ne craignoit sa Mere, fit encore pis qu'auparavant. La fille étant un jour seule en une Garderobe, le Marchand entra. Trouvant la Belle en lieu commode, il se mit en devoir de l'entretenir de choses où il ne faut point de témoins. Une servante qui avoit vû entrer le Galant, courut le dire à la Mere, qui vint au plus vite interrompre l'entretien. La fille l'entendant venir, dit au Marchand les larmes aux yeux. L'amour que j'ai pour vous, mon Ami,

va

và me coûter bon. Voici ma Mere qui va se convaincre de ce qu'elle a toujours craint. Le Marchand sans s'étonner quitte incontinent la fille , va au devant de la Mere , lui saute au cou , l'embrasse le plus fort qu'il peut , & avec la fureur où la fille l'avoit déjà mis , il jetta la bonne femme sur un petit lit. La pauvre vieille fut si surprise de cette maniere d'agir , qu'elle ne sçavoit que lui dire , sinon que voulez-vous faire ? Revez-vous ? Tout cela n'étoit pas capable de lui faire lâcher prise , comme si c'eût été la plus belle fille du monde : Et sans qu'elle cria , & qu'à son cri les valets & les servantes vinrent à son secours , elle auroit passé par où elle craignoit que sa fille passât. Les Domestiques tirèrent la bonne femme à force de bras d'entre les mains du Marchand , sans que la pauvre creature ait jamais sçu , ni pû sçavoir pourquoi il l'avoit ainsi tourmentée. Durant ce grabuge la fille se sauva chez une de ses voisines , où il y avoit nôce. Le Marchand & sa maîtresse ont souvent ri aux dépens de la bonne femme , qui ne s'apperçut jamais de leur commerce.

Vous voyez par là , Mesdames , qu'un homme a été assez fin pour tromper une vieille & pour sauver l'honneur d'une jeune. Si je vous nommois les personnes , ou que vous eussiez vû la contenance du Marchand & la surprise de la bonne vieille , vous auriez eu la conscience bien délicate si vous n'en aviez ri. Il suffit que je vous prouve par cette histoire que les hommes ne sont pas moins ingénieux

genieux que les femmes pour inventer au besoin des expédiens sur le champ : Ainsi, Mesdames, vous ne devez pas appréhender de tomber entre leurs mains, puisque vous voyez qu'ils trouvent des ressources qui mettent votre honneur à couvert. Je confesse, Hircan, répondit Longarine, que le conte est plaisant, & la ruse bien inventée ; mais il ne s'ensuit pas pour cela que ce soit un exemple que les filles doivent imiter. Je croi bien qu'il y en a qui voudroient vous le faire trouver bon ; mais vous êtes trop habile pour vouloir que votre femme & votre fille, desquelles vous aimez mieux l'honneur que le plaisir, jouassent à pareil jeu. Je croi qu'il n'y auroit personne qui les observât de plus près, & qui y remediât plutôt que vous. En conscience, repliqua Hircan, si ma femme avoit fait la même chose, je ne l'estimerois pas moins, pourvu que je n'en scüssse rien. Je ne sçai si quelqu'un n'a point fait un si bon tour : Mais heureusement comme j'ignore tout, je ne prens rien pour mon compte. Les méchans, dit alors Parlamente, sont toujours défiants ; mais bien heureux sont ceux qui ne donnent pas sujet de se faire soupçonner. Je n'ai guere vû de feu, reprit Longarine, qui ne fût quelque fumée ; mais j'ai bien vû de la fumée où il n'y avoit point de feu ; car aussi ceux qui ont le cœur mauvais soupçonnent également quand il y a du mal, & quand il n'y en a point. Vous avez, Longarine, ajoûta Hircan, si bien soutenu les Dames injustement soupçonnées, que je vous
 donne

40 LES NOUVELLES DE LA
donne ma voix pour dire vôtre Nouvelle.
J'espère que vous ne nous ferez pas pleurer,
comme a fait Madame Oyſille, par trop louer
les femmes de bien. Puisque vous avez envie
que je vous fasse rire à mon ordinaire, repli-
qua Longarine, en riant de tout son cœur, ce
ne sera pas aux dépens du sexe. Je vous fe-
rai voir combien il est aisé de tromper des
femmes jalouses qui croient être assez sages
pour tromper leurs maris.



VIII. NOUVELLE.

*D'un homme qui ayant couché avec sa femme,
pensant coucher avec sa servante, y envoya
son voisin, qui le fit cocu sans que
sa femme en sçût rien.*

IL y avoit dans la Comté d'Allez un nommé
Bornet, qui avoit épousé une femme ver-
tueuse, de laquelle il aimoit l'honneur & la re-
putation, comme font je croi de leurs fem-
mes tous les maris qui sont ici. Quoi qu'il
voulût que sa femme lui fût fidèle, il ne vou-
loit pas être obligé à la même fidélité. En ef-
fet il s'amouracha de sa servante. Ce qu'il
craignoit dans ce changement étoit que la di-
versité des viandes ne lui pleût pas. Il avoit
un voisin de même étoffe que lui, nommé
Sandras, Tambour & Tailleur de son mè-
tier. Il y avoit entr'eux une si parfaite ami-
tié, que tout étoit commun hormis la fem-
me

me. Bornet déclara donc à son ami le dessein qu'il avoit fait sur la servante. Non seulement il l'approuva ; mais fit même ce qu'il pût pour le faire réussir dans l'espérance d'avoir part au gâteau. La servante qui ne vouloit point y entendre, se voyant persécutée de tous côtez, s'en plaignit à sa maîtresse, & la pria de trouver bon qu'elle s'en allât chez ses parens, ne pouvant plus vivre dans cette persécution. La maîtresse qui aimoit beaucoup son mari, & duquel elle étoit déjà jalouse, fut bien-aise d'avoir ce reproche à lui faire, & de pouvoir lui montrer que c'étoit avec raison qu'elle le soupçonnoit. Pour cet effet elle obligea la servante de ménager le terrain, de faire espérer peu à peu, & de promettre enfin au mari de coucher avec lui dans la Garderobe. Pour le reste, dit-elle, c'est mon affaire. Je ferai en sorte que vous n'y ferez pour rien, pourvu que vous me fassiez sçavoir la nuit qu'il devra venir, & qu'une ame vivante n'en sçache rien. La servante executa fidèlement l'ordre de sa maîtresse, & le maître en fut si aise, qu'il alla d'abord porter cette bonne nouvelle à son ami, qui le pria que puisqu'il avoit été du marché, il fût aussi du plaisir. La promesse faite, & l'heure venue, le maître s'en alla coucher, à ce qu'il pensoit avec la servante. Mais sa femme, qui avoit renoncé à l'autorité de commander, pour avoir le plaisir de servir, avoit pris la place de la servante, & reçut son mari, non comme femme, mais faisant l'étonnée, & la faisant si bien, que son

mari ne se défia de rien. Je ne sçaurois vous dire lequel étoit le plus aise des deux, lui de croire tromper sa femme, ou elle de croire tromper son mari.

Après avoir demeuré avec elle non autant qu'il voulut, mais autant qu'il pût, car il sentoît le vieux marié, il sortit de la maison, & alla trouver son ami, plus jeune & plus vigoureux que lui, & lui conta le bon repas qu'il venoit de faire. Vous sçavez, lui dit l'ami, ce que vous m'avez promis. Allez donc vite, dit le maître, de peur qu'elle ne se leve, ou que ma femme n'ait besoin d'elle. Le compagnon ne perdit pas de tems. Il y alla, & trouva la même servante que le mari n'avoit pas reconnuë. Comme elle le pronoit pour son mari, elle lui laissa faire tout ce qu'il voulut, & tout cela sans dire un seul mot de part ni d'autre. Celui-ci fit bien plus longue seance que le mari; de quoi la femme s'étonna fort, n'étant pas accoutumée d'être si bien regalée. Elle prit cependant le tout en patience, se consolant sur la resolution qu'elle avoit faite de lui parler le lendemain, & de se moquer de lui. L'ami dénicha vers le point du jour; mais ce ne fut pas sans prendre le vin de l'étrier. Durant la ceremonie il lui prit du doigt l'anneau avec lequel son mari l'avoit épousée, ce que les femmes de ce pais gardent avec beaucoup de superstition, & font grand cas d'une femme qui garde cet anneau jusqu'à la mort. Et si par hazard elle le perd, elle est regardée comme ayant donné sa foi à un autre qu'à son mari. Elle

fut

fut bien-aise qu'il lui prît cet anneau, espérant que ce seroit une preuve de la tromperie qu'elle lui avoit faite. Quand l'ami eut rejoint le mari, il lui demanda ce qu'il en disoit. Je n'ai rien vû de plus gentil, répondit l'ami, & si je n'avois pas eu peur que le jour m'eût surpris, je n'en serois pas si-tôt revenu. Cela dit, ils se couchèrent & reposèrent le plus tranquillement qu'ils pûrent. En se levant le mari s'aperçoit que son ami avoit au doigt l'anneau qu'il avoit donné à sa femme en l'épousant. Il lui demanda qui lui avoit donné cet anneau ? Il fut fort surpris d'apprendre qu'il l'avoit pris au doigt de la servante. Me serois-je fait cocu moi-même, & sans que ma femme en ait rien sçu, dit alors le mari en se donnant de la tête contre la muraille ? Peut-être, répondit l'ami pour le consoler, vôtres femme donna-t-elle hier au soir son anneau à garder à la servante. Le mari s'en va chez lui, & trouve sa femme plus belle & plus gaye qu'à l'ordinaire, ravie qu'elle étoit d'avoir empêché sa servante de faire un péché, & d'avoir éprouvé son mari sans y rien perdre que de passer une nuit sans dormir. Le mari la voyant si enjouée : si elle sçavoit l'aventure, dit-il en soi-même, elle ne me feroit pas si bon visage. L'entretenant de plusieurs choses il la prit par la main, & vit qu'elle n'avoit point l'anneau qu'elle portoit toujours au doigt. Il en demeura tout interdit, & lui demanda d'une voix tremblante ce qu'elle avoit fait de son anneau ? elle bien-aise qu'il lui donnât sujet d'entrer en matière. O le plus méchant

de tous les hommes, lui dit-elle ! A qui pensez-vous l'avoir ôté ? Vous avez cru l'ôter à la servante, & faire plus pour elle que vous n'avez jamais fait pour moi. La première fois que vous êtes venu coucher avec elle, je vous ai cru aussi amoureux d'elle qu'il étoit possible. Mais après que vous fûtes sorti, & revenu pour la seconde fois, il sembloit que vous fussiez un Diable sans ordre ni mesure. Par quel aveuglement, malheureux, vous êtes-vous avisé de me tant louer ? Il y a long-tems que je suis à vous, & que vous ne vous souciez guère de moi. Est-ce la beauté & l'embonpoint de votre servante qui vous ont fait trouver le plaisir si agréable ? Non, infame, c'est le crime & le feu de vos desirs déreglez qui brûle votre cœur, & vous étourdit tellement de l'amour de la servante, que dans la fureur où vous étiez, je croi que vous auriez pris une chèvre coiffée pour une belle fille. Il est tems, mon mari, de vous corriger, & de vous contenter de moi, qui suis votre femme, & comme vous sçavez femme d'honneur. Pensez à ce que vous avez fait lors que vous m'avez prise pour une femme vicieuse. Mon unique but en cela a été de vous retirer du vice, afin que sur nos vieux jours nous pussions vivre en bonne amitié & repos de conscience. Car si vous voulez continuer la vie que vous avez faite jusqu'ici, j'aime mieux me separer, que de vous voir marcher tous les jours dans le chemin de l'enfer, & user en même tems votre corps & vos biens. Mais s'il vous plaît d'en agir mieux, de craindre

Dieu,

Dieu, & de garder ses Commandemens, je veux bien oublier le passé, comme je veux que Dieu oublie l'ingratitude dont je suis coupable de ne l'aimer pas autant que je dois.

Qui fut bien étonné & bien consterné ce fut le pauvre mari. Il étoit au desespoir quand il songeoit, qu'il avoit quitté sa femme qui étoit belle, chaste, vertueuse, & toute pleine d'affection pour lui, pour une autre qui ne l'aimoit pas. Mais c'étoit bien autre chose quand il se representoit, qu'il avoit été assez malheureux pour la faire sortir du chemin de la vertu malgré elle & à son insçu, pour partager avec un autre des plaisirs qui n'étoient que pour lui, & pour avoir été lui-même l'instrument de son deshonneur. Mais voyant sa femme assez en colere de l'amour qu'il avoit fait paroître pour sa servante, il n'eut garde de lui dire le vilain tour qu'il lui avoit fait. Il lui demanda pardon, lui promit de reparer le passé par une conduite sage, & lui rendit son anneau qu'il avoit repris à son ami, qu'il pria de ne rien dire de ce qui s'étoit passé. Mais comme avec le tems tout se sçait, on sçut enfin toutes les circonstances de l'aventure; & s'il ne fut pas appelé cocu, c'est qu'on ne voulut pas faire ce déplaisir à sa femme.

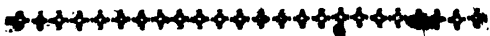
Il me semble, Mesdames, que si tous ceux qui ont fait à leurs femmes une pareille infidélité, étoient punis de même, Hircan & Saffredant devroient avoir grande peur. Ouais, Longarine, répondit Saffredant, sommes-nous Hircan & moi les seuls de la compagnie ma-

riez ? Vous n'êtes pas les seuls mariez , repliqua Longarine ; mais vous êtes bien les seuls capables de faire un semblable tour. Qui vous a dit , reprit Saffredant , que nous ayons voulu débaucher les servantes de nos femmes ? Si celles qui y ont intérêt , ajouta Longarine , vouloient dire la vérité , il se trouveroit bien des servantes qu'on a congédié avant leur tems. Vous êtes assurément plaisante , interrompit Guebron , vous avez promis à la compagnie de la faire rire , & au lieu de cela vous chagrinez ces Messieurs. C'est la même chose , repartit Longarine : pourvû qu'ils n'en viennent pas aux épées , leur colere ne laissera pas de nous faire rire. Si nos femmes , dit Hircan , s'amusoient à cette Dame , il n'y a point de bon menage en la compagnie qu'elle ne brouillât. Je sçai bien devant qui je parle , répondit Longarine. Vos femmes sont si sages , & vous aiment tant , que quand vous leur feriez porter des cornes aussi grandes que celles d'un Daim , elles croiroient , & voudroient faire accroire aux autres , que ce sont des chapeaux de roses. La compagnie , & même les Dames interessées , se mirent si fort à rire , que la conversation auroit fini là , si Dagoucin qui n'avoit encore rien dit , ne s'étoit avisé de dire. L'homme est bien peu raisonnable , d'avoir de quoi se contenter , & de ne se contenter pas. J'ai souvent vû des gens qui pensant être mieux , étoient encore plus mal pour ne sçavoir pas se contenter de la raison. Ces gens là ne sont point à plaindre ; car enfin l'inconstance est toujours condamnable.

nable. Mais que feriez-vous, dit Simontault, à ceux qui n'ont pas trouvé leur moitié ? Appelleriez-vous inconstance de la chercher par tout où l'on peut la trouver ? Comme il est impossible de sçavoir, repliqua Dagoucin, où est cette moitié dont l'union est si égale, que l'un ne differe pas de l'autre, il faut s'en tenir où l'amour attache, & ne changer, quoi qu'il arrive ni de cœur ni de volonté. Car si celle que vous aimez est si semblable à vous, & n'a que la même volonté, vous vous aimerez vous-même, & non pas elle. Quand on n'aime une femme, Dagoucin, dit Hircan, que parce qu'elle a de la beauté, des agrémens, & du bien, & que la fin que nous nous proposons est le plaisir, les honneurs, ou les richesses, un tel amour n'est pas de longue durée ; car le principe qui nous fait aimer venant à cesser, l'amour s'envole tout aussi-tôt. Je demeure donc persuadé que celui qui aime, & qui n'a d'autre fin & d'autre desir que de bien aimer, mourra plutôt que de cesser d'aimer. De bonne foi, Dagoucin, dit alors Simontault, je ne croi pas que vous ayez jamais été amoureux. Si vous aviez passé par-là comme les autres, vous ne nous peindriez pas ici la Republique de Platon, fondée sur de beaux discours, & sur peu ou point d'experience. Si j'ai aimé j'aime encore, repliqua Dagoucin, & j'aimerai toute ma vie. Mais j'ai si grande peur que la demonstration fasse tort à la perfection de mon amour, que je crains que mon amour ne vienne à la connoissance de celle de qui je devrois pareille-

ment souhaiter d'être aimé. Je n'ose même penser que je l'aime de peur que mes yeux ne trahissent le secret de mon cœur, plus je cache mon feu, plus trouve-je de plaisir à sentir que j'aime parfaitement. Je croi pourtant, dit Guebron, que vous seriez bien-aise d'être aimé. Je l'avoue, repartit Dagoucin; mais quand je serois autant aimé que j'aime, comme mon amour ne sçauroit diminuer, quoique j'aime beaucoup, & que je ne sois point aimé, aussi ne sçauroit-il augmenter quand je serois autant aimé que j'aime. Parlamente, à qui certe fantaisie étoit suspecte, lui dit alors. Prenez garde, Dagoucin. J'en ai vu d'autre qui ont mieux aimé mourir, que de parler. Ceux-là s'estiment donc heureux, répondit Dagoucin. Oüi, repliqua Saffredant, & dignes au surplus d'être mis au rang des innocens pour qu'il l'Eglise chante, *non loquendo, sed moriendo confessi sunt*. J'ai beaucoup entendu parler de ces amoureux transis; mais je n'en ai pas vu encore mourir un seul. Puisque j'en suis revenu après bien des ennuis soufferts, je ne croi pas qu'un autre en puisse jamais mourir. Ha! Saffredant, dit Dagoucin, voulez-vous donc être aimé, puisque ceux qui sont de votre sentiment n'en meurent point? J'en sçai bon nombre d'autres qui ne sont morts que pour avoir trop aimé; puisque vous en sçavez les histoires, dit alors Longarine, je vous donne ma voix pour nous en conter une belle. Afin que ma parole, dit Dagoucin, suivie de signes & miracles puisse vous faire ajouter foi à ce que je vais vous

Vous dire , je veux vous conter une histoire qui n'est arrivée que depuis trois ans.



IX. NOUVELLE.

*Mort déplorable d'un Gentilhomme amoureux
pour avoir sçu trop tard qu'il étoit aimé
de sa Maîtresse.*

Entre le Dauphiné & la Provence , il y avoit un Gentilhomme beaucoup mieux partagé des dons de la nature & de l'éducation , que des biens de la Fortune. Il aimoit avec passion une Demoiselle dont je ne dirai pas le nom , à cause de ses parens qui sont de bonnes & grandes maisons : Mais comptez que le fait est véritable. Comme il n'étoit pas d'aussi bonne maison qu'elle , il n'osoit lui déclarer son amour. Quoique la disproportion de la naissance le fit désespérer de pouvoir jamais l'épouser , néanmoins l'amour qu'il avoit pour elle étoit si honnête & si raisonnable , qu'il eût mieux aimé mourir que de lui demander rien qui eût pû compromettre son honneur. Il ne l'aimoit donc que parce qu'il la trouvoit parfaitement aimable ; ce qu'il fit si longtemps qu'elle en eût enfin quelque connoissance. Voyant donc que l'amour qu'il avoit pour elle n'étoit fondé que sur la vertu , elle se crût heureuse d'être aimée d'un si honnête homme. Elle le recevoit si bien ,
que

58 LES NOUVELLES DE LA

que lui qui n'avoit pas tout-à-fait compté sur cela , étoit ravi d'aïse. Mais l'envie, ennemie de tout repos , ne pût souffrir une société si honnête & si douce. Quelqu'un fut dire à la mere de la fille , qu'on étoit surpris que le Gentilhomme allât si souvent chez elle , qu'on disoit que la beauté de sa fille l'y attiroit , & qu'on les avoit souvent vû ensemble. La mere qui étoit fort assurée de la probité du Gentilhomme , fût fort marrie d'apprendre qu'on expliquât mal les visites qu'il faisoit chez elle: Mais enfin craignant le scandale & les mauvaises langues, elle le pria de discontinuer pour quelque tems de lui faire l'honneur de la venir voir. Il trouva ce compliment d'autant plus mauvais que la maniere honnête & respectueuse dont il en avoit usé avec sa fille , ne méritoit rien moins que cela. Cependant pour étouffer les mauvais bruits il se retira tout-à-fait , & ne revint que quand on eût cessé de causer. L'absence ne diminua rien de son amour ; Mais un jour qu'il étoit chez sa maîtresse , il entendit qu'on parloit de la marier avec un Gentilhomme , qu'il ne croyoit pas plus riche que lui , & par conséquent pas plus en droit de pretendre à la Belle. Il commença de prendre cœur , & employa ses amis pour parler de sa part , dans l'esperance que si on laissoit choisir la Demoiselle, elle le prefereroit à son rival. Mais comme le dernier étoit beaucoup plus riche , la mere & les parens de la fille lui donnerent la preference. Le Gentilhomme

me qui ſçavoit que ſa maîtrefſe perdoit autant que lui , eût tant de déplaiſir de ſe voir exclus , que ſans autre mal il commença peu à peu à déchoir , & changea de telle forte , qu'on eût dit qu'il avoit la mort peinte ſur le viſage , & qu'il alloit mourir de moment en moment. Cela n'empêchoit pourtant pas qu'il ne parlât quelquefois à celle qu'il aimoit plus que ſoi-même. Mais enfin n'ayant plus de forces il fut contraint de garder le lit , & ne voulut jamais qu'on en donnât avis à ſa maîtrefſe pour lui épargner l'ennui qu'elle en pourroit recevoir. Il ſ'abandonna tellement à ſon deſeſpoir , qu'il ne mangedit , ne beuvoit , ne dormoit ni ne repoſoit : Auffi devint-il ſi maigre & ſi défiguré , qu'il n'étoit plus connoiſſable. Quelqu'un en avertit la mere de la Demoifelle , qui étoit fort charitable , & avoit d'ailleurs tant d'eſtime pour le Gentilhomme , que ſi les parens euſſent été de ſon avis , & de l'avis de la fille , l'honnêteté du malade eût été préférée aux pretendus biens de l'autre : Mais les parens paternels n'y voulurent jamais entendre. Cependant elle alla avec ſa fille voir le pauvre Gentilhomme , qu'elle trouva plus mort que viſ. Comme il connoiſſoit que la fin de ſa vie approchoit , il ſ'étoit confeſſé , & avoit communiqué , croyant de ne plus voir perſonné : Mais voyant encore celle qui étoit ſa vie & ſa reſurrection , les forces lui revinrent de maniere , qu'il ſe leva d'abord ſur ſon ſeant , & dit. Qu'eſt-ce qui vous amène ici, Madame ? & d'où vient que vous venez

avez voir un homme qui a déjà un pied dans la fosse, & que vous faites mourir ? Quoi, répondit la Dame ! seroit-il possible que nous fissions mourir une personne que nous aimons tant ? Dites-moi, je vous prie, pourquoi vous parlez de cette maniere ? J'ai caché tant que j'ai pu, Madame, l'amour que j'ai pour Mademoiselle votre fille ; cependant mes parens qui vous l'ont demandée en mariage ont été plus loin que je ne voulois, puisque j'ai eu par là le malheur de perdre esperance. Je dis malheur, non par rapport à ma satisfaction particulière ; mais parce que je sçai que personne ne la traitera jamais si bien, ni ne l'aimera jamais comme j'aurois fait. La perte qu'elle fait du meilleur & plus fidèle serviteur & ami qu'elle ait au monde, m'est plus sensible que la perte de ma vie que je voulois conserver pour elle seule. Néanmoins comme désormais elle ne peut lui servir de rien, je gagne beaucoup en la perdant. La mere & la fille tâcherent de le consoler. Prenez courage, mon ami, lui dit la mere. Je vous promets que si Dieu vous redonne la santé, ma fille n'aura jamais d'autre mari que vous. Elle est présente, & je lui ordonne de vous en faire la promesse. La fille en pleurant l'assura de ce que sa mere lui promettoit. Mais lui connoissant que quand Dieu lui redonneroit sa santé il n'auroit pas sa maîtresse : & qu'on ne lui donnoit ces esperances que pour tâcher de le faire revenir, leur dit. Si vous m'aviez parlé de cette maniere il y a trois mois, j'aurois été le plus sain & le plus heureux Gentilhomme de France

France: Mais ce secours vient si tard, que je ne puis ni le croire, ni l'espérer. Mais voyant qu'elles faisoient des efforts pour le persuader, il leur dit encore. Puisque vous me promettez un bien dont la foiblesse où je suis ne me permet pas de profiter quand même vous le voudriez bien, je vous en demande un beaucoup moindre que je n'ai jamais osé vous demander. Toutes deux lui jurèrent alors qu'elles le lui accorderoient; & qu'il pouvoit demander hardiment. Je vous supplie, continua-t-il, de me donner entre mes bras celle que vous me promettez pour femme, & de lui ordonner de m'embrasser & de me baiser. La fille qui n'étoit pas accoutmée à ces sortes de caresse, fut sur le point d'en faire difficulté, mais sa mere le lui commanda expressément voyant qu'il n'y avoit plus en lui ni sentiment, ni forces d'homme vivant. Après un tel commandement la fille s'avança sur le lit du malade. Rejouissez-vous, mon ami, lui dit-elle, jouissez-vous je vous en conjure. Le pauvre languissant, malgré son extrême foiblesse, étendit le plus fort qu'il pût ses bras maigres & décharnez, embrassa de toute sa force celle qui étoit la cause de sa mort, & appliquant sa froide & pâle bouche sur la sienne, il la tint le plus long-tems qu'il pût, & lui dit enfin. Je vous ai aimé d'un amour si grand & si honnête, qu'au mariage près je n'ai jamais souhaité de vous d'autre faveur que celle que je reçois maintenant. Mais comme Dieu n'a pas jugé à propos de nous unir par le mariage, je rends avec joie mon ame à celui qui est

amour

62 LES NOUVELLES DE LA
amour & parfaite charité, & qui ſçait com-
bien je vous ai aimée, & combien mes deſirs
ont été honnêtes, le ſupliant que puisqu'il
m'a fait la grace d'avoir entre mes bras le cher
objet de mes deſirs, il lui plaiſe de rece-
voir mon ame en ſes bonnes mains. En di-
ſant cela il la reprit entre ſes bras avec une
telle vehemence, que ſon cœur affoibli ne
pouvant ſoutenir cet effort, fut abandonné
de tous ſes eſprits; car la joye le dilata telle-
ment, que ſon ame s'envola à ſon Créateur.
Quoi qu'il y eût déjà du tems que le pauvre
Gentilhomme étoit expiré, & ne pût par conſe-
quent retenir ſa charmante homicide, l'amour
qu'elle avoit eu pour lui, & qu'elle avoit
toujours caché, éclata tellement dans cette
touchante conjoncture, que la mere & les do-
meſtiques eurent bien de la peine à détacher du
corps la vivante preſque morte. Le pauvre Gen-
tilhomme fut enterré honorablement: Mais
le plus grand triomphe des obſequés, furent
les larmes & les cris de cette pauvre Demoi-
ſelle, qui éclata après ſa mort autant qu'elle
s'étoit cachée durant ſa vie, comme ſi elle
eût voulu lui faire réparation du tort qu'elle
lui avoit fait. On m'a dit que quelque mari
qu'on ait voulu lui donner pour la conſoler,
elle n'a jamais eu depuis de véritable joie.

Ne vous ſemble-t-il pas, Meſſieurs, qui n'a-
vez pas voulu m'en croire, que cet exemple
ſuffit pour vous faire avouer, qu'un amour
parfait trop caché & trop peu connu, mène
les gens au tombeau? Il n'y a perſonne de
vous qui ne connoiſſe les parens de part &
d'autre

d'autre : Ainsi vous ne sçauriez douter du fait : Mais ce sont de ces choses qu'on ne croit qu'après en avoir fait l'expérience. Hircan voyant que les Dames pleuroient. Voilà, dit-il, le plus grand fou dont j'aye jamais entendu parler. Est-il raisonnable en bonne foi, que nous mourions pour les femmes qui ne sont faites que pour nous, & que nous craignons de leur demander ce que Dieu leur commande de nous donner. Je ne parle pas pour moi, ni pour les autres qui sont mariez ; car pour moi j'ai autant ou plus de femme qu'il m'en faut : Mais je dis ceci pour ceux qui en ont besoin. Ils sont ce me semble bien fots de craindre celles qui les doivent craindre. Ne voyez-vous pas que cette fille se repentit de son imprudence, puisqu'elle embrassoit le mort ; ce qui repugne à la nature, comptez qu'elle eût encore mieux embrassé le vivant, s'il eût eu autant de hardiesse qu'il fit de pitié en mourant. Avec cela, dit Oysille, il fit voir qu'il l'aimoit honnêtement ; & c'est de quoi il sera éternellement louable ; car la chasteté dans un cœur amoureux est une chose plus divine qu'humaine. Madame, répondit Saffredant, pour confirmer ce qu'Hircan venoit de dire, je vous prie de croire que la Fortune favorise ceux qui sont hardis, & qu'il n'y a point d'homme aimé d'une Dame, qui n'en obtienne enfin ce qu'il demande ou en tout, ou en partie, pourvu qu'il sçache s'y prendre sagement & amoureuxment : Mais l'ignorance & la timidité font perdre aux hommes beaucoup de bonnes fortunes. Ce qu'il y a de

fin.

singulier est, qu'ils attribuent leur perte à la vertu de leur maîtresse; qu'ils n'ont jamais mis à la moindre épreuve. Comptez, Madame, que jamais place n'a été bien attaquée sans être prise. Je suis surprise, dit alors Parlamente, que deux hommes comme vous osent tenir un pareil langage. Celles que vous avez aimées ne vous sont guere obligées, ou vous avez employé vôtre adresse sur des sujets si faciles, que vous avez crû que toutes les autres étoient de même. Pour moi, Madame, repliqua Saffredant, j'ai le malheur de n'avoir pas de quoi me vanter; mais j'attribue bien moins mon malheur à la vertu des Dames qu'à la faute que j'ai faite de n'avoir pas assez sagement entrepris, ou conduit mes entreprises avec assez de prudence. Je ne produirai pour toute autorité que la vieille du Roman de la Rose, qui dit. *Sans contredit, Messieurs, nous sommes faits toutes pour tous, & tous pour toutes.* Ainsi je suis persuadé que si une femme est une fois amoureuse, l'Amant en viendra à bout à moins qu'il ne soit une bête. Je vous en nommerois une, répartit Parlamente, qui aime bien, qui fut bien sollicitée, pressée, & importunée, & demeura pourtant femme de bien, victorieuse de son amour & de son Amant. Direz-vous que ce fait, qui est la verité même, est impossible? Sans doute, je le dis, continua Saffredant. Vous êtes bien incrédule, dit encore Parlamente, si vous ne croyez l'exemple que Dagoucin vient de proposer. Puisque je vous prouve par un fait certain, reprit Dagoucin, l'amour vertueux d'un

d'un Gentilhomme qui se soutint jusqu'au dernier soupir, je vous prie, Madame, si vous savez quelqu'autre histoire à l'honneur de quelque Dame, de vouloir bien nous la conter pour finir la journée. Ne vous embarrassez point de la longueur; car il y a encore assez de temps pour dire beaucoup de bonnes choses. Puisque je dois finir la journée, dit Parlamente, je ne vous ferai pas long préambule, mon histoire étant si bonne, si belle, & si véritable, que je voudrois déjà vous l'avoir contée. Je n'en ai pas été le témoin oculaire; mais je la tiens d'un des intimes amis du Heros, qui me la raconta à condition que si je la contoïs à mon tour, je changerois le nom des personnes. Ainsi tout ce que je vais vous dire est vrai, hormis les noms, les lieux, & le país.



X. N O U V E L L E.

*Les amours d'Amadour & de Florinde, où
l'on voit plusieurs ruses & dissimula-
tions, & l'exemplaire chasteté de
Florinde.*

IL y avoit dans la Comté d'Arande en Aragon une Dame, qui toute jeune encore demeura veuve du Comte d'Arande, avec un fils, & une fille qui se nommoit Florinde. Comme ella passoit pour être d'une des meilleures maisons d'Espagne, elle n'oublia rien

pour élever ses enfans selon leur qualité à la vertu & à l'honnêteté. Elle alloit souvent à Tolède où le Roi d'Espagne faisoit alors son séjour : Et quand elle venoit à Sarragosse, qui n'étoit pas éloignée de sa maison, elle demouroit long-tems à la Cour de la Reine, où elle étoit autant estimée que Dame qu'il y eût. Allant un jour, selon sa coutume, faire la Cour au Roi, qui étoit pour lors en Sarragosse à sa maison de la Jaffiere, elle passa par un village appartenant au Vice-Roi de Catalogne, qui ne quittoit point les frontieres de Perpignan, à cause des guerres qu'il avoit à soutenir contre le Roi de France. Mais comme la paix étoit alors faite, le Vice-Roi accompagné de plusieurs Officiers étoit venu faire la reverence au Roi. Le Vice-Roi ayant eu avis que la Comtesse d'Arande devoit passer par ses terres, alla au devant d'elle, soit pour lui confirmer l'estime qu'il avoit pour elle depuis long-tems, soit qu'il voulût lui faire honneur comme étant alliée de la Couronne. Le Vice-Roi étoit accompagné de plusieurs Gentilshommes de merite, qui s'étoient aquis durant les guerres tant de gloire & de reputation, que chacun s'estimoit heureux d'avoir leur société. Il y en avoit un entr'autres nommé Amadour, qui nonobstant son peu d'âge, qui ne passoit pas dix-huit ou dix-neuf ans, avoit un air si assuré, & le jugement si formé, qu'on l'eût jugé capable entre mille de gouverner une Republique. Il est vrai qu'outre le bon sens il avoit une mine si engageante, & des agrémens si

vifs & si naturels, qu'on n'étoit jamais las de le regarder. Sa conversation répondoit si bien à tout cela, qu'on ne sçavoit dequoi la nature lui avoit été plus libérale de la beauté du corps, ou des charmes de l'esprit. Mais ce qui le faisoit le plus estimer, étoit sa grande hardiesse, peu ordinaire à des gens de cet âge. Il avoit fait voir en tant d'occasions dequoi il étoit capable, que non seulement l'Espagne, mais aussi la France & l'Italie estimoient beaucoup ses vertus, ne s'étant jamais épargné dans toutes les guerres où il s'étoit trouvé. Quand son pais étoit en paix, il alloit chercher la guerre chez les Etrangers, & s'acqueroit l'estime & l'amour des amis & des ennemis.

Ce Gentilhomme se trouva pour l'amour de son General à la terre où la Comtesse d'Arande étoit arrivée. Il ne pût voir sans être touché la beauté & les agrémens de la fille de la Comtesse, qui n'avoit alors que douze ans. Il n'avoit ce lui sembloit jamais rien vû de si beau & de si honnête, & crut que s'il pouvoit s'en faire aimer, il s'estimerait plus heureux que s'il possédoit tous les biens & tous les plaisirs qui pourroient lui venir d'ailleurs. Après avoir bien balancé il résolut enfin de l'aimer malgré toutes les impossibilités que la raison lui faisoit envisager pour le succès, soit à cause de la disproportion de la naissance, soit à cause de l'âge de la Belle, qui ne pouvoit encore écouter des discours tendres. Il opposoit à ces obstacles une ferme espérance, & se promettoit que le tems

L'A
ent les tra-
it soumis
ui faisoit
our re-
ni étoie
ud'oc-
il reso-
le con-
Perpi-
sur ces
t plutôt
a, qu'on
maison
it Cadet
de bien:
ant aban-
t de fai-
onner à fa
refusoient.
guerre, &
oient tant
us souvent
en peine de

nc en Sar-
Roi & de
Catalogne
Amadour
mpagner
à Florin-
e compa-
x Cheva-
it Aven-
on enfan-

ce avec Florinde, & ſçavoit tous les ſecrets de ſon cœur. Soit qu'Amadour la trouvât à ſon gré, ou que trois mille Ducats de rente qu'elle avoit en mariage lui donnaſſent dans la vûe, il lui parla comme voulant l'épouſer. Elle l'écouta avec plaifir; mais comme il étoit pauvre, & que le vieux Chevalier étoit riche, elle crut que le bon homme ne conſentiroit jamais au mariage, qu'à la ſolicitation de la Comteſſe d'Arande. Elle ſ'adreſſa donc à Florinde, & lui dit. Je croi, Madame, que ce Gentilhomme Caſtillan, qui comme vous voyez me parle ici ſouvent, a deſſein de me rechercher en mariage. Vous ſçavez quel homme eſt mon Pere, & vous voyez bien qu'il n'y conſentira jamais, à moins que Madame la Comteſſe & vous n'ayez la bonté de l'emprier de la bonne manière. Florinde qui aimoit la Demoifelle comme elle-même, l'aſſûra qu'elle en faiſoit ſon affaire propre. Aventure fit tant qu'elle lui preſenta Amadour, qui en lui baiſant la main penſa évanouir de joye. Quoi qu'il paſſoit pour un des hommes d'Eſpagne qui parloit le mieux, il ne pût retrouver ſa langue devant Florinde. Elle en fut fort ſurpriſe; car quoi qu'elle n'eût que douze ans, elle ſe ſouvenoit bien néanmoins d'avoir entendu dire, qu'il n'y avoit pas en Eſpagne un homme qui dît mieux ce qu'il vouloit, & qui le dit de meilleure grace.

Voyant donc qu'il ne lui diſoit mot, elle rompit le ſilencé. Vous êtes ſi connu de réputation dans toute l'Eſpagne, lui dit-elle,

90 LES NOUVELLES DE LA
qu'il seroit surprenant, Seigneur Amadour, que
vous fussiez inconnu ici ; & ceux qui vous
connoissent, souhaitent de trouver occasion de
vous rendre service : ainsi si je vous suis bon-
ne à quelque chose, je vous prie de m'em-
ployer. Amadour qui consideroit les beautés
de Florinde, étoit si transporté & si ravi, qu'à
peine pût-il la remercier de ses honnêtetez.
Quoi que Florinde fût surprise qu'il ne répon-
dît rien, comme elle attribuoit ce silence à
quelque badinerie plutôt qu'à la force de l'a-
mour, elle se retira sans dire autre chose.
Amadour démêlant les grandes vertus que la
jeunesse commençoit à faire briller en Florin-
de, dit à son introductrice. Ne vous éton-
nez point si j'ai perdu la parole devant Florin-
de. Elle parle si sagement, & sa grande jeu-
nesse cache tant de vertus, que l'admiration
m'a empêché de parler. Comme vous sçavez
ses secrets, je vous prie, Aventurade, de me
dire, comment il est possible que les cœurs
des Princes & Seigneurs de cette Cour puissent
tenir contre tant de charmes ? Pour moi, je
soutiens qu'il faut être pierre ou bête pour la
connoître & ne la pas aimer. Aventurade
qui dès lors aimoit Amadour plus que tous
les hommes du monde, & qui ne vouloit
lui rien cacher, lui dit que Florinde étoit ai-
mée de tout le monde ; mais qu'à cause de la
coutume du pais elle parloit à peu de gens, &
qu'elle n'avoit encore vû personne qui fît le
passonné pour Florinde, que deux jeunes Prin-
ces Espagnols qui vouloient l'épouser ; l'un
de la maison, & fils de l'Enfant fortuné ; &
l'au-

l'autre le jeune Duc de Cardonne. Je vous prie de me dire, reprit Amadour, lequel des deux vous croyez qu'elle trouve le plus à son gré ? Elle est si sage, repartit Aventurade, que tout ce qu'on peut lui faire dire est, qu'elle ne veut que ce que voudra sa mere : mais autant que nous en pouvons juger, elle aime mieux le fils de l'Enfant fortuné, que le jeune Duc de Cardonne. Je vous croi homme de si bon sens, ajouta-t-elle, que si vous voulez, vous pouvez dès aujourd'hui démêler ce qui en est. Le fils de l'Enfant fortuné a été nourri à cette Cour, & c'est le jeune Prince le plus beau & le plus parfait qu'il y ait en Europe. Si nous autres filles avions voix en chapitre, ce mariage se feroit, & l'on verroit ensemble le plus charmant couple qui soit dans toute la Chrétienté. Il faut que vous sçachiez qu'encore qu'ils soient tous deux bien jeunes, & qu'elle n'ait que douze ans, & lui quinze, il y a déjà trois ans qu'ils s'aiment. Si vous voulez bien faire votre Cour à Florinde, je vous conseille de vous mettre bien auprès du jeune Prince. Amadour fut bien-aïse d'apprendre que Florinde aimoit, esperant qu'avec le tems il deviendrait sinon son époux, au moins son Amant. Car sa vertu ne lui faisoit point de peur ; & toute sa crainte étoit qu'elle ne voulût rien aimer.

Amadour n'eut pas beaucoup de peine à s'introduire auprès du fils de l'Enfant fortuné. Il en eut encore moins à aquerir sa bienveillance ; car il sçavoit faire tous les exercices que le jeune Prince aimoit. Il étoit sur-

LES DE LA
val ; ſçavoit bien fai-
oit généralement tous
homme doit ſçavoir.
nt alors en Langue-
gé de s'en retourner
is ce ne fut pas fans
l'éloigna de Florinde.
a à ſon frere qui étoit
e d'Eſpagne , lui dit
avec Aventurade , le
ux durant ſon abſen-
euſſit , d'y employer
leine , & de tous ſes
qui aimoit ſon frere
on frere , que parce
ne , lui promit de fai-
Il fit ſi bien que le
u & avare oubliâ ſon
cher aux vertus d'A-
représentées par la
ſur tout par la belle
ne Comte d'Arande
dir , & à aimer en-
tueux. Après que le
entre les parens , le
on frere à la faveur de
s entre les deux Rois.
oi d'Eſpagne ſe retira
auvis air , & fit à la
Arande le mariage de
Medinacely & du pe-
tant pour le bien &
que pour la confide-
a Comteſſe. Les nœ-
ces

ces se firent au Château de Madrit. Amadour se trouva à ses nœces, & avança si fort ses siennes, qu'il épousa celle à qui il avoit plus donné d'amour qu'il n'en avoit reçu. Aussi ne se marioit-il que pour avoir un prétexte plausible de frequenter le lieu où étoit le charmant objet de sa passion.

Après son mariage il se rendit si hardi, si familier chez la Comtesse d'Arande ; mais en même tems si agréable, qu'on ne se défioit de lui non plus que d'une femme. Quoiqu'il n'eût alors que vingt-deux ans, il étoit néanmoins si sage, que la Comtesse lui communiquoit toutes ses affaires, & commandoit à son fils & à sa fille de l'entretenir, & de suivre ses conseils. Après avoir gagné un point si capital, il se conduisit si sagement & avec tant d'adresse, que Florinde même qu'il aimoit ne s'en appercevoit point. Comme Florinde aimoit beaucoup la femme d'Amadour, elle avoit tant de confiance au mari, qu'elle ne lui cachoit rien. Il fit même en sorte qu'elle lui declara qu'elle aimoit le fils de l'Enfant fortuné. Comme toutes ses vûes n'alloient qu'à le gagner entierement, il lui en parloit incessamment ; car il ne se soucioit guere de quoi il lui parlât, pourvu qu'il pût l'entretenir long-tems. A peine y avoit-il un mois qu'il étoit marié, qu'il fut contraint de retourner en campagne, & fut plus de deux ans sans pouvoir revenir auprès de sa femme, qui étoit toujours où elle avoit été nourrie. Il lui écrivit souvent durant ce tems-là ; mais le sort de ses lettres étoit des com-
pli-

plimens à Florinde, qui de son côté ne man-
quoit pas de les lui rendre, & souvent même
elle écrivoit de sa main quelque bon mot dans
la lettre d'Aventurade. Il n'en falloit pas da-
vantage pour obliger le mari d'écrire frequem-
ment à sa femme. Florinde ne connoissoit
encore rien à tout cela, sinon qu'elle l'aimoit
comme s'il eût été son propre frere. Ama-
dour ne fit qu'aller & venir, & durant l'es-
pace de cinq ans il ne fut pas deux mois avec
sa femme. Cependant malgré l'éloignement
& la longue absence, l'amour ne laissoit pas
non seulement de se soutenir, mais même de
se fortifier. Il arriva qu'Amadour vint voir
sa femme, & trouva la Comtesse bien loin
de la Cour. Le Roi étoit allé à Andalou-
sie, & avoit emmené le jeune Comte d'A-
rande qui commençoit déjà à porter les armes.
La Comtesse s'étoit retirée en une maison de
plaisance qu'elle avoit sur la frontiere d'Ara-
gon & de Navarre, & fut fort aise de voir
Amadour qu'elle n'avoit pas vu depuis près de
trois ans. Il fut bien reçu de tout le mon-
de, & la Comtesse commanda qu'on le trai-
tât comme son fils. Pendant qu'il fut avec
elle, elle lui communiqua toutes les affaires
de sa maison, & en passa par où il voulut.
En un mot, il se mit en si grand credit dans
cette maison, qu'on lui ouvrit la porte par
tout où il vouloit entrer, & on étoit si pre-
venu de sa probité, qu'on se fioit en lui pour
toutes choses comme s'il eût été un Ange du
Ciel. Pour Florinde, comme elle aimoit Aven-
turade & Amadour, elle lui témoignoit par
tout

tout, où elle le voyoit, qu'elle avoit de l'affection pour lui, ne démêlant rien de ses intentions. Comme le cœur de Florinde étoit sans passion, elle sentoit beaucoup de plaisir d'être auprès d'Amadour; mais elle ne sentoit rien de plus. Amadour se trouva fort embarrassé pour échaper à la pénétration de ceux qui connoissent per experience la difference qu'il y a entre les regards d'un homme qui aime, & ceux d'un homme qui n'aime pas; car quand Florinde, qui faisoit les choses sans dessein & sans consequence, venoit à lui parler familièrement, le feu qu'il cachoit en son cœur, brûloit avec tant de violence, qu'il ne pouvoit empêcher que le visage ne s'en sentît, & qu'il ne sortît quelques étincelles par les yeux. Pour donner donc le change, il entra en commerce avec une fort belle Dame qui avoit nom Pauline, femme qui de son tems avoit passé pour si belle, que peu d'hommes la voyoient & lui échapoient, Pauline ayant appris comme Amadour avoit fait l'amour à Barcelone & à Perpignan, & gagné le cœur des plus belles Dames du pais, & sur tout d'une certaine Comtesse de Palamos qui passoit pour la premiere beauté de toute l'Espagne, lui dit un jour qu'elle le plaignoit d'avoir épousé après tant de bonnes fortunes une femme aussi laide que la sienne. Amadour qui comprit fort bien qu'elle avoit la charité de vouloir suppléer à ses besoins, lui parla le plus obligeamment qu'il pût, dans l'esperance de lui cacher une verité en lui faisant croire un mensonge. Comme elle avoit de l'experience en amour, elle

elle ne se contenta pas de paroles, & sentant fort bien que le cœur d'Amadour ne s'accommodoit pas du sien, elle ne douta point qu'il n'eût dessein de la faire servir de couverture. Dans ce soupçon elle l'observoit de si près, qu'il ne lui échapoit pas un seul mouvement de ses yeux : mais il scût si bien les regler, non sans beaucoup de peine, qu'elle n'en pût jamais tirer que des conjectures. Florinde qui ne s'appercevoit point de ce qu'Amadour sentoît pour elle, lui parloit si familièrement devant Pauline, qu'il avoit une peine extrême à empêcher que ses yeux ne suivissent les mouvemens de son cœur. Pour prévenir les inconveniens, parlant un jour à Florinde appuyez tous deux sur une fenêtre, il lui dit. Je vous prie, Madame, de me donner un conseil, & de me dire lequel vaut le mieux de parler ou de mourir ? Je conseillerai toujours à mes amis de parler, répondit Florinde sans hésiter ; car il y a peu de paroles auxquelles on ne puisse remédier ; mais à la mort il n'y a plus de retour. Vous me promettez donc, Madame, reprit Amadour, que non seulement vous ne serez point fâchée de ce que je veux vous dire, mais même que vous n'en serez pas surprise jusques à ce que je vous aye entièrement fait connoître mon intention. Dites ce qu'il vous plaira, repliqua Florinde, car si vous me surprenez, qui que ce soit ne pourra me rassûrer. Deux raisons, Madame, dit alors Amadour, m'ont empêché de vous parler de la forte passion que j'ai pour vous : l'une que je voulois vous la faire con-

noître

notre par de longs services; & l'autre que je craignois que vous ne regardassiez comme une grande vanité, qu'un simple Gentilhomme comme moi portât ses desirs si haut. Quand ma naissance seroit aussi illustre que la vôtre, un cœur aussi fidèle que le vôtre trouveroit mauvais qu'autre que celui, à qui vous l'avez donné, vous parlât de tendresse. Mais Madame, comme la nécessité contraint durant une forte guerre à faire le dégât de son propre bien; & à ruiner son blé en herbe, afin que l'ennemi n'en profite pas; de même je prens la liberté d'avancer le fruit que j'espérois cueillir avec le tems, de peur que vos ennemis & les miens ne profitent de notre perte. Je dois vous dire, Madame, que dès le premier moment que j'ai eu l'honneur de vous voir, je me suis si entièrement consacré à votre service quoi que vous fussiez fort jeune, que je n'ai rien oublié pour m'acquiescer votre bienveillance; & c'est pour cela que j'ai épousé la première de vos Favorites. Vous voyez que j'ai eu le bonheur de me faire estimer de Madame la Comtesse votre mere; de Monsieur le Comte votre frere, & de tous ceux que vous aimez; & qu'on me regarde ici, non comme un serviteur, mais comme l'enfant de la maison. Tous les soins que j'ai pris depuis cinq ans n'alloient qu'à me procurer le bonheur de passer toute ma vie avec vous. Je ne pretens de vous ni bien, ni plaisir qui ne soit fondé sur la vertu. Je sçai que je ne puis pas vous épouser, & quand ie le pourrois, je ne le voudrois pas au préjudice

de

de celui que je voudrois vous voir pour époux, & à qui vous avez donné votre cœur. De vous aimer d'un amour criminel comme ceux qui prétendent que l'infamie des Dames doit être la recompense de leurs longs services, c'est de quoi je suis si éloigné, que j'aimerois mieux vous voir morte, que de sçavoir que vous meritez d'être moins aimée, & que votre vertu reçût la moindre atteinte quelque plaisir qu'il pût m'en revenir. Je ne vous demande qu'une chose en recompense de mes longs services, c'est de vouloir être ma Souveraine, de me conserver toujours l'honneur de votre bienveillance, de me laisser dans l'état où je suis, & de vous fier en moi plus qu'en personne. Au surplus, Madame, faites-moi l'honneur d'être bien persuadée qu'en quelque chose que ce pût être si vous aviez besoin de la vie d'un Gentilhomme qui vous estime & vous respecte infiniment, vous pourriez compter sur la mienne que je sacrifierois de bon cœur. Je vous supplie de croire encore, Madame, que tout ce que je ferai d'honnête & de vertueux sera fait pour l'amour de vous. Si j'ai fait pour des Dames qui n'avoient pas le mérite que vous avez des choses dont on ait fait cas, que ne ferai-je point pour une personne comme vous ? Je trouverai faciles les choses que je trouvois difficiles & impossibles. Mais si vous ne trouvez pas bon que je sois tout à vous, ma résolution est de quitter les armes, & de renoncer à la vertu qui ne m'aura pas secouru au besoin. Je vous supplie donc, Madame, de m'accorder la juste

grace

grace que je vous demande, & que vous ne pouvez me refuser en conscience & avec honneur.

Florinde changea de couleur à un discours si nouveau pour elle. La surprise lui fit baisser la vûe : Mais comme elle étoit sage, elle lui répondit. Faut-il une si longue harangue, Amadour, pour me demander, ce que vous avez déjà ? Je crains si fort que sous vos honnêtetez apparentes il n'y ait quelque chose de malin dont ma jeunesse peu éclairée soit la dupe, que je ne sçai ce que je dois vous répondre. De refuser l'honnête amitié que vous m'offrez, je ferois le contraire de ce que j'ai fait jusqu'ici ; & vous êtes le seul en qui j'ai eu le plus de confiance. Ma conscience & mon honneur ne repugnent ni à vôtre demande, ni à l'amour que j'ai pour le fils de l'Enfant fortuné, puisqu'il est fondé sur le mariage auquel vous ne prétendez pas. Rien ne m'empêche donc de vous répondre suivant vos desirs, que le peu de sujet que je sçai que vous avez de me parler comme vous faites. Si vous avez déjà ce que vous demandez, d'où vient que vous le demandez encore avec tant d'empressement ? Vous parlez très-prudemment, Madame, répondit Amadour qui avoit la réplique prête, & vous me faites tant d'honneur & tant de justice d'avoir en moi la confiance que vous dites, que si je n'étois pas content d'un tel bien, je serois indigne de tous les autres. Mais considérez, Madame, que qui veut bâtir un édifice perpétuel doit commencer par un fondement

dement bon & solide. Comme je me consacrerai pour toujours à votre service, je songe non seulement aux moyens d'être auprès de vous, mais même à empêcher qu'on ne s'aperçoive de l'attachement que j'ai pour vous. Quoi que cet attachement, Madame, soit fort honnête, cependant ceux qui ne connoissent pas le cœur des Amans en jugent souvent mal : Et cela donne occasion à autant de bruits que si les conjectures étoient bien fondées. Ce qui me fait prendre des devans, c'est, Madame, que Pauline qui sent bien que je ne sçaurois l'aimer, me soupçonne tellement, qu'en quelque lieu que je sois, elle a continuellement les yeux sur moi. Quand vous me parlez devant elle avec tant de bonté, j'ai tant de peur de faire quelque mouvement qui puisse lui donner lieu à former quelque jugement, que je tombe dans l'inconvénient que je veux éviter. C'est ce qui m'oblige, Madame, de vous supplier de ne me parler à l'avenir ni à coup devant elle, & devant celles que vous connoîtrez aussi malignes qu'elle ; car je vous proteste, Madame, que j'aimerois mieux être mort, que si quelqu'un s'en appercevoit. Si votre honneur m'étoit moins cher, je ne me ferois pas pressé de vous dire ceci, m'estimant si heureux, & étant si content de l'amour que vous avez pour moi, & de la confiance que vous me témoignez, que je ne demande rien de plus que la continuation de vos bontez.

Florinde fut si satisfaite, qu'elle avoit de la peine à se contenir, & sentit dès lors dans son

son cœur des mouvemens qui ne lui étoient pas ordinaires. La vertu & l'honnêteté répondent pour moi, lui dit-elle, ravie des sages raisons qu'il lui alleguoit, & vous accordent ce que vous demandez. Si Amadour fut ravi de joie, c'est de quoi ceux qui aiment, ne peuvent douter. Florinde suivit mieux son conseil qu'il n'auroit souhaité; car comme elle craignoit non seulement devant Pauline, mais aussi par tout ailleurs, elle ne le rechercha plus comme elle avoit de coûtume. Elle trouva même mauvais le commerce qu'il avoit avec Pauline, qui lui paroissoit si belle, qu'elle ne pouvoit croire qu'il ne l'aimât pas. Florinde passoit son chagrin avec Aventurade qui commençoit à être fort jalouse de son mari & de Pauline. Elle faisoit ses doléances à Florinde, qui étant malade du même mal, la consolait du mieux qu'elle pouvoit.

Amadour s'étant bien-tôt apperçu du changement de Florinde, crut non seulement qu'elle étoit en reserve, comme il lui avoit conseillé; mais même qu'elle avoit conçu de lui des sentimens défavantageux. Un jour qu'il l'accompagnait au retour d'un Convent où elle avoit été pour entendre Vêpres: Quel visage me faites-vous, Madame, lui dit-il? Tel que je croi que vous le voulez, répondit Florinde. Se défiant alors de la verité, & pour s'en éclaircir encore mieux, il lui dit. J'ai tant fait, Madame, que Pauline ne vous soupçonne plus. Vous ne sçauriez mieux faire pour vous & pour moi, lui répliqua-t-elle, car

en vous faisant plaisir, vous me faites honneur. Amadour comprenant par là qu'elle croyoit qu'il se faisoit un plaisir de parler à Pauline, en fut si outré, qu'il ne pût s'empêcher de lui dire en colere. Vous commencez bien-tôt, Madame, à me faire souffrir. Je suis plus à plaindre qu'à blâmer, & la plus cruelle mortification que j'aye eu de ma vie, est la fâcheuse necessité où je me trouve réduit de parler à une femme que je n'aime pas. Puisque vous expliquez mal ce que j'ai fait pour vôtre service, je ne parlerai jamais à Pauline, quoi qu'il puisse en arriver. Pour cacher mon déplaisir, comme j'ai caché ma joie, je vais me retirer en quelque lieu du voisinage, où j'attendrai que vôtre fantaisie ait passé. Mais j'espere que je recevrai nouvelles de mon Général, & je serai obligé de retourner à l'armée, où je demeurerai si longtemps, que j'espere que vous connoîtrez que rien ne me retient ici que vous; & en disant cela il se retira sans attendre sa réponse; ce qui causa à Florinde un ennui & une tristesse qu'il n'est pas possible d'exprimer. Ainsi commença l'amour par son contraire à faire sentir sa force. La belle revenue à elle, & reconnoissant qu'elle avoit tort, écrivit à Amadour, le priant de revenir; ce qu'il fit après que sa colere fut un peu calmée. Je ne puis pas bien vous faire le détail de ce qu'ils se dirent pour détruire ces prejuges de jalousie; mais je puis vous dire, qu'il se justifia si bien, qu'elle lui promit de ne croire jamais non seulement qu'il aimât Pauline; mais qu'elle demeureroit con-

convaincue, que ce feroit pour lui un martyre des plus cruels de parler à elle ou à quelqu'autre, que dans la seule vûe de lui rendre service.

Après que l'amour eut dissipé cet ombrage, & lors que les Amans commençoient à prendre plus de plaisir que jamais à s'entretenir, on reçut nouvelles que le Roi d'Espagne envoyoit toute son armée à Saltes. Amadour qui avoit de coûtume d'être à l'Armée des premiers, n'eut garde de manquer cette nouvelle occasion d'aquerir une nouvelle gloire: Mais il est vrai qu'il partit avec regret contre son ordinaire, soit à cause du plaisir qu'il perdoit, que parce qu'il craignoit de trouver du changement à son retour. Il considéroit que Florinde avoit déjà quinze ans, que plusieurs Princes & grands Seigneurs la recherchoient, & concluoit que si elle se marioit pendant son absence, il n'auroit plus occasion de la voir à moins que la Comtesse d'Arande ne lui donnât Aventurade pour compagnie. Il mena si bien son affaire, & scût si adroitement remuer ses amis, que la Comtesse & Florinde lui promirent, qu'en quelque lieu qu'elle fût mariée, sa femme ne la quitteroit jamais. Et comme on parloit alors de la marier en Portugal, il fut resolu qu'Aventurade l'y accompagneroit. Sur cette assurance Amadour partit, non sans un extrême regret, & laissa sa femme avec la Comtesse.

Florinde se trouvant seule après le départ de son Amant, vécut d'une manière qu'elle

espéroit par là d'aquerir la reputation de la plus parfaite vertu, & de faire avouer à tout le monde qu'elle meritoit un Amant d'un si bon caractère. Amadour de son côté arrivé à Barcelone, fut à l'ordinaire parfaitement bien reçu des Dames; mais elles le trouverent si changé, qu'elles n'auroient jamais cru que le mariage eût pû metamorphoser un homme de cette maniere. En effet il n'étoit plus le même, & on dit qu'il se fâchoit de voir les choses qu'il desiroit autrefois. Et la Comtesse de Palamos, qu'il avoit tant aimée, ne pût jamais trouver moyen de le faire seulement aller chez elle. Comme Amadour avoit de l'impatience d'arriver au lieu où il y avoit de l'honneur à aquerir, il ne demeura que le moins qu'il pût à Barcelone. Il ne fut pas plûtôt arrivé à Salses, que la guerre commença fort cruellement entre les deux Rois. Je n'entrerai ni dans le détail de cette guerre, ni dans l'énumération des actions heroïques qu'Amadour y fit; car au lieu de conter une nouvelle, il faudroit faire un gros livre. Il suffit de dire que sa renommée l'emportoit sur ses compagnons.

Le Duc de Nagyeres qui commandoit deux mille hommes, arriva à Perpignan, & pria Amadour d'être son Lieutenant. Il fit si bien son devoir avec son petit corps, qu'à toutes les escarmouches on n'entendoit crier que Nagyeres. Il arriva que le Roi de Tunis qui depuis long-tems étoit en guerre avec les Espagnols, apprenant que l'Espagne & la France se faisoient la guerre du côté de Perpignan

pignan & de Narbonne, crut qu'il devoit profiter de l'occasion pour chagriner le Roi d'Espagne, & envoya grand nombre de vaisseaux pour piller & ruiner tout ce qu'ils trouveroient mal gardé sur les frontières d'Espagne. Ceux de Barcelone voyant passer tant de vaisseaux en donnerent avis au Roi qui étoit à Salses, & qui envoya d'abord le Duc de Nagyeres à Palamos. Les Barbares trouvant le lieu si bien gardé, firent semblant de passer outre; mais ils revinrent durant la nuit, & mirent tant de gens à terre, que le Duc de Nagyeres s'étant laissé surprendre fut emmené prisonnier. Amadour qui étoit fort vigilant, entendant le bruit, rassembla incessamment le plus de ses gens qu'il pût, & se défendit si bien, que les ennemis, quelque supérieurs qu'ils fussent, furent long-tems sans pouvoir l'endommager. Mais enfin aiant appris que le Duc de Nagyeres étoit prisonnier, & que les Turcs étoient résolus de brûler Palamos, & la maison où il faisoit ferme, aima mieux se rendre, que d'être cause de la perte de ceux qui l'avoient suivi. D'ailleurs se mettant à rançon, il esperoit encore de voir Florinde. Il se rendit donc à un Turc nommé Derlin, Gouverneur du Roi de Tunis. Derlin le mena à son maître. Il fut honoré & fort bien reçu, mais encore mieux gardé; car l'ayant entre les mains, ils croyoient tenir l'Achille de l'Espagne. Il fut près de deux ans au service du Roi de Tunis.

Les nouvelles de cet accident arrivées en

Espagne, les parens du Duc de Nagyeres furent fort affligez de son malheur ; mais ceux qui aimoient la gloire du pais, crurent avoir perdu bien davantage en perdant Amadour. Le bruit en vint chez la Comtesse d'Arande, où étoit alors la pauvre Aventurade dangereusement malade. La Comtesse qui se défioit beaucoup des tendres sentimens qu'Amadour avoit pour sa fille ; ce qu'elle souffroit & dissimuloit en considération des vertus qu'elle reconnoissoit en lui, appella sa fille en particulier pour lui apprendre ces fâcheuses nouvelles. Florinde, qui sçavoit bien dissimuler, lui dit que la perte étoit grande pour toute leur maison, & qu'elle plaignoit sur tout sa pauvre femme, qui pour surcroît d'affliction étoit malade. Mais voyant que sa mere pleuroit beaucoup, elle laissa couler quelques larmes pour lui tenir compagnie, de peur que par trop feindre, la feinte ne fût découverte. La Comtesse lui en parla souvent depuis ; mais elle n'en pût jamais tirer de quoi faire un jugement certain. Je ne dirai rien des voyages, des prieres, des oraisons, & des jeûnes que faisoit ordinairement Florinde pour la conservation d'Amadour. On ne l'eut pas plutôt conduit à Tunis, qu'il donna de ses nouvelles à ses amis, & envoya un exprès à Florinde pour lui faire sçavoir qu'il étoit en bonne santé, & plein d'esperance de la revoir ; ce qui fut pour elle une grande consolation. Il ne faut pas demander si elle pouvoit écrire ; car elle le fit avec tant de diligence,

ligence, qu'Amadour n'eut pas le tems de s'impacienter.

En ce tems-là la Comtesse eut ordre de se rendre à Sarragosse où étoit le Roi. Le jeune Duc de Cardonne s'y trouva, & agit si puissamment auprès du Roi & de la Reine, qu'ils prièrent la Comtesse de conclure le mariage de lui & de Florinde. La Comtesse qui ne pouvoit & ne vouloit rien refuser à leurs Majestez, y consentit d'autant plus volontiers, qu'elle croyoit que sa fille dans l'âge où elle étoit, n'auroit d'autre volonté que la sienne. Tout étant fait elle dit à sa fille, qu'elle lui avoit choisi le parti qu'elle avoit crû le plus avantageux. La fille voyant qu'il n'y avoit point à delibérer puisque la chose étoit faite, prit le parti de l'obéissance. Pour surcroît de malheur elle apprit que l'Enfant fortuné étoit à l'extrémité. Elle ne témoigna jamais rien de son déplaisir ni devant sa mere, ni devant personne, & se contraignit si bien qu'au lieu de larmes il lui prit un enseignement de nez si abondant, qu'elle fut en danger de la vie. Pour se rétablir elle épousa celui qu'elle haïssoit plus que la mort. Les noces étant faites, Florinde s'en alla avec son mari dans le Duché de Cardonne, & emmena Aventurade à qui elle faisoit confiance en particulier, & des manieres dures de sa mere, & du regret qu'elle avoit d'avoir perdu l'Enfant fortuné: Mais pour Amadour elle ne lui en parloit que pour la consoler. Florinde résolut donc de mettre Dieu & l'honneur devant ses yeux, & de cacher si bien ses

88 LES NOUVELLES DE LA

ennuis , que personne des siens ne s'apperceut jamais que son mari ne fût pas à son gré. Florinde soutint long-tems cette vie qui ne valoit guere mieux que la mort. Elle ne manqua pas de donner avis de tout à Amadour , qui connoissant son grand cœur , & n'ignorant pas l'amour qu'elle avoit pour l'Enfant fortuné , crût qu'il étoit impossible qu'elle vécût long-tems , & la regretta comme une personne qu'il estimoit pire que morte. Cette affliction augmenta celle qu'il avoit déjà. Il eût voulu être esclave toute sa vie , & que Florinde eût eu un Epoux selon son cœur. L'idée des ennuis de son amie lui faisoit oublier les siens. Sur ces entrefaites il apprit par un ami qu'il s'étoit fait à la Cour du Roi de Tunis , que ce Prince étoit résolu de lui faire presenter le pal , ou qu'il renoncât à sa foi , parce qu'il avoit envie de le retenir en cas qu'il en pût faire un bon Turc. Pour prevenir le coup il fit si bien avec son maître , qu'il le laissa aller sur sa parole sans en parler au Roi , & mit sa rançon à un si haut prix , qu'il ne croyoit pas qu'un homme qui avoit si peu de bien , pût jamais la trouver.

De retour à la Cour d'Espagne , il y fit peu de séjour , & s'en alla chercher sa rançon dans la bourse de ses amis. Il fut droit à Barcelone , où le jeune Duc de Cardonne , sa mere , & Florinde étoient pour affaires. Aventure n'eut pas plutôt appris que son mari étoit revenu , qu'elle le dit à Florinde , qui s'en réjouit pour l'amour d'elle. Mais de peur que la joie de revoir Amadour ne produisît

duisit sur son visage un changement qui pût être mal expliqué par ceux qui ne le connoissoient pas, elle se tint à la fenêtre pour le voir venir de loin, & nel'apperceut pas plutôt, que descendant par un escalier si obscur qu'il n'étoit pas possible de discerner si elle changeoit de couleur, elle l'embrassa, le mena dans sa chambre, & le presenta ensuite à sa Belle-mere qui ne l'avoit jamais vû. Il n'eut pas là demeuré deux jours, qu'il y fut autant aimé que chez la Comtesse d'Arande. Je ne vous dirai rien des conversations que Florinde & Amadour eurent ensemble, ni des complimens qu'il lui fit sur ce que son absence l'avoit fait souffrir. Après plusieurs larmes du regret que la Belle avoit tant d'être mariée contre son inclination, que d'avoir perdu celui qu'elle aimoit avec tant de passion, & qu'elle n'esperoit de jamais revoir, elle prit resolution de se consoler avec Amadour qu'elle aimoit, & en qui elle avoit une entière confiance. Cependant elle n'osoit s'en expliquer ; mais lui qui s'en défioit, ne perdoit ni tems ni occasion pour lui faire connoître combien il l'aimoit.

Florinde ne pouvant plus se défendre de faire passer Amadour de l'état d'Amant esperant à la condition d'Amant favorisé, il arriva un contre-tems facheux. Le Roi pour une affaire importante manda à Amadour de se rendre à la Cour. Sa femme fut si frappée de cette nouvelle, qu'elle évanouit, & tombant d'un degré où elle étoit, elle se blessa si fort qu'elle n'en est jamais revenue. Florin-

de qui par cette mort perdoit toute sa consolation, en fut aussi affligée que le seroit une personne qui auroit perdu tous ses bons parens & amis. Amadour étoit inconsolable, car d'un côté il perdoit une des plus belles & des plus sages femmes qui fut jamais, & de l'autre le moyen de revoir Florinde. Tant de sujets de chagrin l'accablèrent tellement, qu'il pensa mourir subitement. La vieille Duchesse de Cardonne étoit toujours à son lit, & étoit, pour le consoler, toute sa Philosophie ; mais tout cela ne faisoit rien, car si la mort d'un côté l'affligeoit, l'amour de l'autre le rendoit martyr.

La femme d'Amadour enterrée, & les ordres du Roi étant pressans, il n'y avoit pas moyen de faire un plus long séjour ; ce qui augmenta si fort son désespoir, que la tête pensa lui tourner. Florinde qui le consolait, & qui avoit besoin elle-même de consolation, passa toute une après-dînée à l'entretenir le plus honnêtement qu'il lui fut possible, croiant le consoler un peu, en l'assurant qu'elle trouveroit moyen de le voir plus souvent qu'il ne pensoit. Comme il devoit partir le lendemain, & qu'il étoit si foible qu'il ne pouvoit quitter le lit, il la supplia de revenir le voir le soir après que chacun y auroit été. Elle promit de le faire, ne sachant pas qu'un amour extrême ne connoît point de raison. Désespérant donc de voir à l'avenir Florinde qu'il avoit si long-tems aimée, & de qui il n'avoit jamais eu que ce que vous avez vû, fut tellement combattu de son amour & de son désespoir, qu'il résolut comme on dit de jouer à
quatre

quitte ou à double, c'est-à-dire de tout gagner, ou de tout perdre, & de se payer en une heure de ce qu'il croyoit avoir mérité. Il fit mettre à son lit de si bons rideaux, que ceux qui étoient dans la chambre n'auroient sù le voir, & se plaignoit beaucoup plus qu'à l'ordinaire; de sorte que tous ceux de la maison ne croyoient pas qu'il eût encore vingt-quatre heures à vivre.

Après que chacun eut fait le soir sa visite, Florinde à la sollicitation même de son mari vint faire la sienne, résolue pour le consoler de lui déclarer son affection, & de lui dire sans détour ni sans enveloppe, qu'absolument elle vouloit l'aimer autant que l'honneur pourroit le lui permettre. Assise dans une chaise qui étoit au chevet du lit d'Amadour, elle commença pour le consoler par pleurer avec lui. Amadour la voyant attendrie crut avoir trouvé l'heure du Berger, & se leva sur son lit. Florinde qui crut qu'il étoit trop foible, se mit en devoir de l'en empêcher. Faut-il que je vous perde pour jamais, lui dit-il à genoux? Et en disant cela il se laissa tomber entre ses bras comme un homme à qui les forces manquent. La pauvre Florinde l'embrasse, & le soutint fort long-tems, faisant de son mieux pour le consoler: Mais le remède qu'elle lui donnoit pour diminuer sa douleur, l'augmentoient de beaucoup. En effet faisant le demi-mort, & ne parlant point, il se mit en devoir de chercher ce qui fait l'honneur des femmes. Florinde voyant sa mauvaise intention, & ne pouvant la croire, attendu les honnêtes discours qu'il lui avoit toujours tenus, lui de-
manda

manda ce qu'il vouloit faire. Amadour craignant la réponse de la Belle, qu'il sçavoit ne pouvoir être que chaste & honnête, alla sans rien dire à ce qu'il cherchoit. Florinde bien surprise aimant mieux croire que la tête lui avoit tourné, que de croire qu'il en voulût à son honneur, appella tout haut un Gentilhomme qu'elle sçavoit être dans la chambre. Amadour au dernier desespoir se rejetta sur son lit si brusquement, que le Gentilhomme crut qu'il étoit expiré. Florinde qui s'étoit levée de sa chaise, envoya le Gentilhomme chercher du vinaigre, & dit alors à Amadour : Etes-vous fou, Amadour ? Qu'est-ce que vous avez voulu faire ? Des services aussi longs que les miens, répondit Amadour, à qu'il l'amour avoit ôté la raison, méritent-ils tant de cruauté ? Et où est l'honneur que vous m'avez prêché tant de fois, répondit Florinde ? Ah ! Madame, repartit Amadour, il me semble qu'on ne peut pas plus aimer votre honneur que j'ai fait. Tant que vous avez été à marier, j'ai si bien sçu vaincre ma passion, que vous ne vous en êtes jamais apperçue : Mais à présent que vous êtes mariée, & que votre honneur est à couvert, vous fais-je tort de vous demander ce qui m'appartient ? car ne vous ai-je pas gagnée par la force de mon amour ? Le premier qui a eu votre cœur, a si peu cherché votre corps, qu'il a mérité de perdre l'un & l'autre. Celui qui possède votre corps, est indigne d'avoir votre cœur, & par conséquent votre corps même ne lui appartient pas. Mais j'ai tant pris de peines pour vous depuis cinq ou six ans, que
vous

vous ne pouvez ignorer, Madame, qu'à moi seul n'appartienne votre corps & votre cœur, pour lesquels je me suis oublié moi-même. Si vous prétendez vous excuser sur la conscience, vous devez compter que ceux qui connoissent par expérience ce que peut l'amour, vous condamneront. En effet vous m'avez ravi ma liberté, & vos attraits ont tellement ébloui mes sens, que ne sachant désormais que faire, je suis contraint de m'en aller sans espérance de vous revoir jamais. Cependant en quelque lieu que je sois ou sur terre, ou sur mer, ou entre les mains de mes ennemis, vous devez être assurée que mon cœur sera toujours à vous. Mais si j'avois de vous avant mon départ l'assurance que mon amour mérite, je soutiendrois patiemment les ennuis de cette longue absence. Mais si vous ne m'accordez pas ce que je vous demande, vous apprendrez bien-tôt que votre rigueur m'aura cruellement fait mourir.

Florinde aussi étonnée que fâchée d'entendre parler ainsi un homme dont elle ne se seroit jamais défiée. Sont-ce là, Amadour, répondit-elle en pleurant, les beaux & sages discours que vous m'avez tenu durant ma jeunesse ? Est-ce l'honneur & la conscience dont vous m'avez si souvent conseillé de faire plus de cas que de ma propre vie ? avez-vous oublié les Dames qui ont tenu bon contre l'amour criminel, & que vous m'avez proposé comme des exemples de vertu à imiter ? Et ne vous souvenez-vous plus du mépris que vous avez témoigné pour celles qui ont eu la faiblesse de succomber à cette sale passion ?

Je

Je ne puis croire, Amadour, que vous soyez si différent de vous-même, que votre conscience & mon honneur ne vous foyent plus d'aucune considération. Si ce que vous dites est vrai, je louë Dieu d'avoir prevenu le malheur où j'allois me précipiter, en me faisant connoître par votre langue le fond de votre cœur que je n'ai jamais bien connu qu'à présent. Après avoir perdu le fils de l'Enfant fortuné, non seulement par mon mariage, mais parce que je sçai qu'il en aime une autre, & me voyant mariée à un homme que je ne puis aimer quelques efforts que je fasse, j'avois résolu de vous aimer de tout mon cœur, fondant cette amitié sur la vertu qui m'avoit paru en vous, & que je croi avoir acquise par votre moyen, qui est d'aimer mon honneur & ma conscience plus que ma propre vie. Dans ces vûës d'honnêteté j'étois venue, Amadour, pour faire avec vous un bon fondement pour l'avenir ; mais vous m'avez fait voir que j'aurois bâti sur le sable mouvant, ou plutôt sur de la bouë infame. Une grande partie de l'ouvrage étoit fait par rapport à moi ; mais vous avez tout renversé d'un seul coup. Ainsi n'esperez plus rien de moi, & ne vous avisez pas de jamais me parler en quelque lieu que je sois ni de la langue ni des yeux ; & comptez que je ne changerai jamais de sentiment. Je vous le dis avec un extrême regret. Si je vous avois juré une amitié parfaite, je sens bien que mon cœur n'auroit pû sans mourir soutenir cette rupture, quoi qu'à dire vrai l'étonne-
ment

ment où je suis d'avoir été trompée est si grand & si douloureux, que s'il n'abrege pas ma vie, il la rendra du moins bien malheureuse. Je n'ai plus rien à vous dire sinon un adieu éternel. Je n'entreprendrai point de vous dire quel fut l'accablement où se trouva Amadour après un tel discours. Il seroit non seulement impossible de l'écrire, mais même de se l'imaginer, sinon à ceux qui se sont trouvez en pareil cas.

Amadour voyant qu'elle s'en alloit après cette cruelle conclusion l'arrêta par le bras, bien persuadé qu'il la perdoit pour toujours à moins qu'il ne lui ôtat les sentimens qu'il lui avoit donnez. J'ai souhaité toute ma vie, Madame, lui dit-il, en composant son visage du mieux qu'il pût, d'aimer une femme de vertu : Et comme j'en ai peu trouvé, j'ai voulu sçavoir si vous étiez autant estimable du côté de la vertu, que du côté de la beauté ; de quoi je suis maintenant, graces à Dieu, pleinement convaincu. Je me felicite d'avoir donné mon cœur à tant de perfections, & je vous supplie, Madame, de faire grace à mon caprice & à mon audace, puisque le denouement vous en est si glorieux, & me fait tant de plaisir. Florinde qui commençoit à connoître la malice des hommes par ce qui venoit de lui arriver, comme elle avoit été difficile à croire le mal où il étoit, elle le fut encore davantage à croire le bien où il n'étoit pas, & lui dit : Pleût à Dieu que ce que vous dites fût vrai ; mais je ne suis pas si ignorante, quel état de mariage où je suis, ne me fasse con-

noître

noître clairement que la force de la passion & l'aveuglement vous ont fait faire ce que vous n'avez fait. Si j'avois eu le malheur de lâcher la main, je suis assurée que vous n'auriez pas retiré la bride. Ce n'est pas par ce chemin-là qu'on cherche la vertu. Mais c'est assez, j'ai crû du bien de vous. Je connois présentement ce qui en est, & je ne suis plus dans l'erreur. En disant cela, Florinde sortit, & ne fit toute la nuit que pleurer. Elle avoit tant de douleur de ce changement, que son cœur eut bien de la peine à soutenir les regrets que l'amour lui causa. La raison lui disoit qu'elle ne devoit plus aimer; mais le cœur dont on n'est pas le maître, lui disoit tout autre chose. Ne pouvant donc se résoudre à l'aimer moins qu'à l'ordinaire, & sçachant que l'amour lui faisoit faire cette faute, elle resolut de satisfaire à l'amour, & de l'aimer de tout son cœur; mais de n'en rien témoigner pour satisfaire à son honneur.

Amadour partit le lendemain, content comme vous pouvez juger. Cependant comme il avoit le cœur grand, bien loin de se desesperer, il souhaita tout de nouveau de revoir Florinde, & de regagner sa bienveillance. Ayant donc pris le chemin de Toledè où étoit le Roi d'Espagne, il passa par la Comté d'Arande, où il arriva un soir fort tard, & trouva la Comtesse fort malade de chagrin de l'absence de Florinde. Elle baïsa & embrassa Amadour comme si c'eût été son propre fils, tant parce qu'elle l'aimoit, que parce qu'elle se desioit qu'il aimoit Florinde. Elle lui

en demanda des nouvelles, & il lui ne dit autant qu'il lui fut possible, mais non pas toutes véritables. Il lui avoua l'amitié qu'il y avoit entr'eux, ce que Florinde avoit toujours caché, la pria de lui faire avoir souvent de ses nouvelles, & de la retirer bien-tôt auprès d'elle. Il passa la nuit avec la Comtesse, & partit le lendemain.

Après avoir fait ses affaires avec la Reine, il partit pour l'armée si triste, & si prodigieusement changé, que ni les Dames, ni les Officiers qu'il fréquentoit, ne le connoissoient plus. Il ne portoit que des habits noirs, encore étoient-ils d'une frise beaucoup plus grosse qu'il ne falloit pour le dentil de sa femme, qui couvroit heureusement celui qu'il avoit dans le cœur. Amadour fut ainsi trois ou quatre ans sans revenir à la Cour. La Comtesse d'Arande ayant appris que Florinde faisoit pitié, tant elle étoit changée, l'envoya querir, esperant qu'elle reviendrait auprès d'elle; mais cela n'arriva pas: Car Florinde ayant eu avis qu'Amadour avoit déclaré leur amitié à sa mere, se trouva fort en peine. Elle consideroit d'un côté que si elle disoit la vérité à sa mere, Amadour pouvoit en recevoir du déplaisir; ce qu'elle n'auroit voulu faire pour sa vie, se croyant en état de punir son insolence sans le secours de ses parens. Elle voyoit d'un autre côté que cachant le mal, sa mere & ses amis l'obligeroient à lui parler & à lui faire bonne mine, craignant par là d'entretenir ou de fortifier ses mauvaises intentions. Mais le voyant éloigné, elle n'en fit

Tom. I. pas.

98 LES NOUVELLES DE LA
pas semblant, & ne lui écrivit que quand la
Comtesse le lui ordonna. Aussi Amadour
connut si bien que ses lettres venoient plû-
tôt d'obéissance que de bonne volonté, qu'il
lanquissoit en les lisant, au lieu qu'autrefois
il ne les recevoit qu'avec des transports de
joie.

Après avoir fait durant deux ou trois ans
tant de belles choses, que tout le papier d'Es-
pagne ne sçauroit les contenir, il crut avoir
trouvé moyen de regagner le cœur de Florin-
de. Pour vaincre son ennemie, puisqu'elle
se déclaroit telle contre lui, il mit à part &
la raison, & la crainte de la mort. Son par-
ti étant pris, il fit tant auprès du Général,
qu'il fut député pour aller entretenir le Roi
sur certaines entreprises qu'on faisoit sur Leu-
casc, & sans se mettre en peine des suites il
communica le sujet de son voyage à la
Comtesse d'Arande avant que d'en avoir par-
lé au Roi. Comme il sçavoit que Florinde
étoit auprès de sa mere, il se rendit en poste
chez la Comtesse sous pretexte de vouloir
prendre son conseil. Il envoya un de ses amis
pour l'avertir qu'il venoit pour la prier de
n'en rien dire, & de trouver bon qu'il lui
parlât de nuit sans que personne en fût rien.
La Comtesse bien joyeuse de cette nouvelle
en fit part à Florinde, & l'envoya deshabil-
ler dans la chambre de son mari, afin qu'elle
fût prête quand elle la feroit avertir, &
que chacun fût retiré. Florinde qui n'étoit
pas encore revenue de sa premiere peur, n'en
témoigna pourtant rien à sa mere, & s'en al-
la

la à son Oratoire se recommander à Dieu, & le prier de vouloir garentir son cœur de toute foiblesse. Se souvenant qu'Amadour l'avoit souvent louée de sa beauté qui n'avoit rien perdu par sa longue maladie, elle aimamieux la diminuer elle-même, que de souffrir qu'elle allumât un feu si criminel dans le cœur d'un si honnête homme. Pour cet effet elle prit une pierre qu'elle trouva à point nommé, & s'en donna de si grands coups par le visage, que sa bouche, les yeux, son nez en demeurèrent tout défigurés. Afin qu'on ne s'aperçût pas qu'elle l'eût fait, quand la Comtesse l'envoya querir, elle se laissa tomber en sortant de l'Oratoire. La Comtesse accourut à ses cris, & la trouva dans ce triste état. Florinde se releva, & dit à sa mère qu'elle avoit donné du visage contre une grosse pierre. Elle fut incontinent pensée, & son visage bandé. Ensuite la Comtesse la fit passer dans sa chambre, & la pria d'aller entretenir Amadour qui étoit dans son cabinet, jusques à ce qu'elle se fût défaite de la compagnie. Florinde obéit, croyant qu'Amadour avoit quelqu'un avec lui : mais se trouvant seule, & voyant la porte fermée, elle en eut autant de chagrin qu'Amadour en eut de joie, s'imaginant d'empotter par amour ou par force ce qu'il avoit tant souhaité.

Après l'avoir un peu entretenue, la trouvant dans les mêmes sentimens où il l'avoit laissée, & protestant que dût-il lui en coûter la vie, elle n'en auroit jamais d'autres, lui dit outré de desespoir. Il ne sera pas dit,

Madame, qu'un petit scrupule me prive du fruit de mes travaux. Puisque l'amour, la patience, & les supplications ne servent de rien, il faut donc y employer la force. Florinde voyant son visage & ses yeux si changez que le plus beau teint du monde étoit rouge comme feu, & le regard le plus doux & le plus agréable si horrible & si furieux, qu'il sembloit que le feu de son cœur sortoit par ses yeux; & que dans cette fureur il avoit pris d'une de ses fortes mains les deux sien-
 nes tendres & délicates: considérant d'un autre côté qu'elle étoit sans défense, & que ses mains & ses pieds étoient si bien tenus, qu'elle ne pouvoit ni fuir; ni se défendre, crut que le seul moyen qui lui restoit, étoit de tenter si son premier amour étoit tellement éteint qu'il ne pût defarmer sa cruauté. Si je dois, Amadour, vous regarder à présent comme un ennemi, lui dit-elle, je vous conjure par l'honnête amour dont j'ai cru autrefois que votre cœur étoit animé, de vouloir au moins m'écouter avant que de me tourmenter. A quoi songez-vous, Amadour, continua-t-elle, voyant qu'il l'écoutoit, de vouloir une chose qui ne sçauroit vous donner de plaisir, & qui me combleroit de douleur? Vous avez si bien connu mes sentimens durant ma jeunesse & ma plus grande beauté, qui pouvoit servir d'excuse à votre passion, que je m'étonne qu'à l'âge où je suis, & laide comme vous me voyez, vous puissiez vous résoudre à me tourmenter. Je suis persuadée que vous ne doutez point que mes sentimens ne soient tou-
 jours

REINE DE NAVARRE. ?

jours les mêmes, & qu'il n'y a par conséquent que la violence qui puisse vous faire avoir ce que vous souhaitez. Voyez comme mon visage est fait, oubliez la beauté que vous m'avez vûe, & vous perdrez l'envie de m'approcher. S'il y a en vous quelque reste d'amour, il est impossible que la pitié ne l'emporte sur votre fureur. C'est à votre pitié & à la vertu dont vous m'avez donné tant de preuves, que je m'adresse & que je demande grace. Ne troublez point mon repos, & n'entreprenez rien sur mon honneur que je suis résoluë de conserver jusqu'au dernier soupir. Si l'amour que vous avez eu pour moi a dégénéré en haine, & que vous ayez dessein plus par vengeance que par affection, de me rendre la femme du monde la plus malheureuse, je vous déclare qu'il n'en sera pas ainsi, & que vous me forcerez de me plaindre hautement de votre malhonnêteté à celle qui est si prévenue en votre faveur. Si vous me réduisez à cette extrémité, comptez que votre vie n'est pas en sûreté. S'il faut que je meure, répondit Amadour, un moment mettra fin à mes peines : mais la difformité de votre visage, qui est je croi votre ouvrage, ne m'empêchera pas de faire ce que j'ai résolu. Quand vous n'auriez que la peau & les os, je ferois la même chose.

Florinde voyant que les prieres, les raisons & les larmes étoient inutiles, s'aïda du secours qu'elle craignoit autant que la perte de sa vie, & d'une voix triste & pitoyable appella sa mere le plus haut qu'elle pût. A cette

TOUS LES NOUVELLES DE LA
voix la Comtesse se douta, d'abord de la vérité, & accourut le plus promptement qu'il lui fut possible. Amadour qui n'étoit pas si prêt à mourir qu'il le disoit, lâcha prise si promptement, que la Comtesse ouvrant le cabinet le trouva à la porte, & Florinde assez éloignée de lui. Qu'est ceci donc, Amadour, dit la Comtesse ? Dites-moi la vérité. Amadour qui s'étoit préparé à l'avance, & qui ne manquoit jamais d'expédient au besoin, répondit d'un visage pâle & transfé. Je ne connois plus Florinde, Madame, jamais homme ne fut plus surpris que je le suis. Je croyois comme je vous ai dit, avoir quelque part à sa bienveillance; mais je vois bien que je n'y ai plus rien. Il me semble, Madame, que du tems qu'elle étoit avec vous, elle n'étoit ni moins sage ni moins vertueuse qu'aujourd'hui; mais elle ne faisoit pas conscience de parler & de regarder les gens. J'ai voulu la regarder, mais elle n'a pas voulu le souffrir. Voyant cela j'ai cru que c'étoit un songe ou une rêverie, & lui ai demandé la main à baiser suivant la coutume du pays; mais elle me l'a absolument refusé. Il est vrai, Madame, que j'ai tort, & je vous en demande pardon, de lui avoir pris & baisé la main quasi par force. Je ne lui demandois pas autre chose; mais je vois bien qu'elle a résolu ma mort, & c'est pour cela je croi qu'elle vous a appelé, peut-être a-t-elle eu peur que j'eusse quelque autre dessein. Quoi qu'il en soit, Madame, je reconnois que j'ai tort : car quoi qu'elle doive aimer tous vos bons serviteurs,
mon

mon malheur veut que je n'aye aucune part à sa bienveillance. Mon cœur ne changera pas pour cela ni par rapport à vous, ni par rapport à elle; & je vous supplie, Madame, de me conserver votre bienveillance, puisque je pers la sienne sans l'avoir mérité. La Comtesse qui croyoit en partie, & en partie doutoit, demanda à sa fille pourquoi elle l'avoir appelé si haut? Florinde répondit qu'elle avoit eu peur. La Comtesse lui fit plusieurs autres questions, & n'eut jamais que la même réponse, parce qu'ayant échappé à son ennemi, elle le croyoit assez puni d'avoir manqué son coup. Après que la Comtesse eut long-tems entretenu Amadour, elle le laissa parler encore à Florinde en sa présence pour voir quelle mine il feroit; mais il lui dit peu de chose, & se contenta de la remercier de n'avoir rien dit à sa mere, la priant au moins que puisqu'il étoit banni de son cœur, un autre ne profitât point de sa disgrâce. Si j'avois pû me défendre par quelque autre voye, répondit Florinde, tout se seroit passé entre nous. Vous en serez quitte pour cela, à moins que vous ne me forciez à faire pis. Ne craignez pas que j'aime jamais, car puisque je me suis trompée à juger d'un cœur que j'avois cru tout plein de vertu, je ne croirai jamais qu'il y ait homme en qui on doive se fier. Ce malheur fera cause que je bannirai pour jamais les passions que l'amour peut produire. En disant cela elle prit congé de lui. La mere qui les observoit, ne pût former aucun jugement, mais elle s'apperçût bien dès

lors que sa fille n'avoit plus d'amitié pour Amadour ; & crut que c'étoit sans raison , & qu'il suffisoit qu'elle aimât quelqu'un pour que Florinde eût de l'aversion pour lui. Dès ce moment là elle fut si mal satisfaite d'elle , qu'elle fut sept ans sans lui parler qu'avec aigreur ; & tout cela à la sollicitation d'Amadour. Florinde qui ne fuyoit rien tant autrefois que la presence de son mari , resolut d'être toute sa vie auprès de lui , pour s'épargner les chagrins que sa mere lui faisoit. Mais voyant que rien ne lui réussissoit , elle prit le parti de tromper Amadour. Pour cet effet elle fit semblant pendant quelques jours de s'humaniser , & lui conseilla de s'attacher à une femme qu'elle disoit avoir entretenu de leur amour. Cette Dame qui étoit auprès de la Reine , & qui avoit nom Lorette , ravié d'avoir fait une telle conquête , fut si peu maîtresse de ses transports , que le bruit s'en répandit par tout. La Comtesse d'Arande même étant à la Cour , s'en apperçût , & traita depuis Florinde plus doucement qu'à l'ordinaire. Florinde ayant appris que le mari de Lorette qui étoit Capitaine , avoit si bien pris l'alarme , qu'il avoit résolu de tuer Amadour à quelque prix que ce fût ; Florinde, dis-je, qui quelque mine qu'elle fit ne pouvoit s'empêcher d'aimer Amadour , l'en avertit incontinent. Lui qui seroit volontiers revenu à elle , lui répondit , que si elle vouloit lui accorder tous les jours trois heures de conversation , il ne parleroit de sa vie à Lorette ; mais elle n'en voulut rien faire. Puis donc , repliqua

Ama-

Amadour, que vous ne voulez pas que je vive, pourquoi voulez-vous m'empêcher de mourir à moins que vous n'esperiez me faire plus souffrir en vivant, que mille morts ne sçauroient faire ? Que la mort me fuye tant qu'elle voudra, je la chercherai tant que je la trouverai, & ce sera alors que je serai en repos.

Sur ces entrefaites on reçut nouvelles que le Roi de Grenade avoit déjà commencé les actes d'hostilité contre le Roi d'Espagne, ce qui obligea le Roi d'y envoyer le Prince son fils avec le Connétable de Castille, & le Duc d'Albe, deux vieux & sages Seigneurs. Le Duc de Cardonne & le Comte d'Arande voulurent en être, & prièrent le Roi de leur donner quelque commandement. Le Roi leur donna des charges qui répondoient à leur qualité, & voulut qu'ils eussent pour conducteur Amadour, qui fit durant la guerre des actions si surprenantes, qu'il y paroissoit autant de temerité que de bravoure. Il en fit tant qu'à la fin il y laissa la vie. Car les Maures ayant fait mine de vouloir donner bataille, plierent au dernier choc, & firent semblant de fuir pour obliger l'armée Chrétienne à les suivre ; ce qui leur réussit. Le vieux Connétable & le Duc d'Albe se défiant de la ruse, retinrent malgré lui le Prince d'Espagne, & l'empêcherent de passer la riviere : mais le Comte d'Arande & le Duc de Cardonne la passerent nonobstant les défenses. Les Maures voyant qu'ils n'étoient suivis que de peu de gens firent volte-face. Le Duc de Cardonne fut tué d'un coup de cimeterre & le Comte d'Arande

fi dangereusement blessé, qu'on le laissa pour mort sur la place. Amadour étant survenu, fendit la presse avec tant de fureur, qu'on eût dit qu'il étoit enragé. Il fit emporter les corps du Duc & du Comte au camp du Prince qui les regretta comme s'ils eussent été ses propres freres. En visitant leurs playes on trouva que le Comte d'Arande n'étoit pas encore mort, & on l'envoya chez lui en litiere, où il fut long-tems malade. Le corps du jeune Duc fut transporté à Cardonne. Amadour ayant retiré ces deux corps, eut si peu soin de lui, qu'il se laissa envelopper par un grand nombre de Maures. Scachant donc que s'il tomboit entre les mains du Roi de Grenade il mourroit d'une mort cruelle, à moins qu'il ne renonçât à la Religion Chrétienne, résolut de ne donner la gloire de sa mort ni à sa prise ni à ses ennemis, & de rendre à Dieu & son corps & son ame. Baissant donc la croix de son épée il s'en donna un si grand coup, qu'il ne fut pas besoin d'y revenir.

Ainsi mourut le pauvre Amadour, aussi regreté que ses vertus le meritoient. La renommée en porta d'abord les nouvelles en Espagne. Florinde qui étoit alors à Barcelone où son mari avoit autrefois ordonné qu'on l'enterrât, après avoir fait faire avec pompe les obseques de son époux, sans en parler ni à Mere ni à Belle-mere, se retira dans le Monastere de Jesus, prenant pour époux & pour amant celui qui l'avoit délivrée d'un amour aussi violent que celui d'Amadour, & du chagrin que lui causoit la compagnie d'un
tel

tel mari. Elle ne s'occupa depuis que du soin d'aimer Dieu si parfaitement, qu'après avoir été long-tems Religieuse, elle lui rendit son ame avec la même joye qu'une épouse va voir son époux.

Je crains, Mesdames, qu'une si longue histoire ne vous ait été ennuyeuse ; mais elle auroit été encore plus longue, si j'avois voulu suivre celui qui me l'a contée. Imitez, Mesdames, la vertu de Florinde ; mais ayez moins de cruauté ; & n'estimez jamais tant les hommes, de peur que venant à vous dé- tromper, vous ne les reduisiez à mourir cruellement, & vous à vivre avec tristesse. Ne vous semble-t-il pas, dit Parlamente à Hircan, après cette longue audience, que cette femme ait été poussée à bout, & qu'elle ait vertueusement résisté ? Non, répondit Hircan ; car une femme ne peut faire moins de résistance que de crier. Et qu'auroit-elle fait si elle avoit été en lieu où elle n'eût pas été entendue ? D'ailleurs si Amadour n'eût pas eu plus de peur que d'amour, il n'auroit pas si aisément lâché prise. Ainsi je soutiens toujours, que jamais homme n'aima parfaitement, & ne fut aimé, qui n'ait obtenu de sa maîtresse ce qu'il lui a demandé s'il s'y est pris comme il faut. Mais encore faut-il que je loue Amadour d'avoir fait une partie de son devoir. Trouvez-vous, repliqua Oysille, qu'un serviteur fasse son devoir de faire violence à sa maîtresse, à laquelle il doit toute sorte de respect & d'obéissance ? Quand nos maîtresses, Madame, dit alors Saffredant, tien-

408 LES NOUVELLES DE LA
tiennent leur rang assises à leur aise comme
nos Juges, nous sommes à genoux devant
elles; & quand nous les menons dancer avec
crainte, & les servons avec tant de diligen-
ce, que nous prevenons leurs demandes,
nous avons tant de peur de les offenser, &
tant de desir de les bien servir, qu'on ne sçau-
roit nous voir sans nous regarder avec com-
passion. On nous croit souvent plus sots que
les bêtes, & on loue la fierté de nos Dames,
qui cependant parlent avec tant d'honnêteté,
qu'elles se font craindre, aimer & estimer de
ceux qui n'en voyent que les dehors. Mais
dans le particulier où l'on n'a pour juge que
l'amour, nous sçavons fort bien qu'elles sont
femmes & nous hommes. Le nom de maî-
tresse se change alors en celui d'amie, & ce-
lui qui étoit serviteur en public, devient ami
dans une tête à tête. De là est venu le vieux
proverbe;

*Pour bien servir & loyal être,
De serviteur on devient maître.*

Elles ont d'honneur autant que les hommes
en peuvent donner & ôter: & comme elles
voyent que nous souffrons avec patience, il
est juste qu'elles nous dédommagent de nos
souffrances, quand elles le peuvent faire sans
blesser leur honneur. Vous ne parlez pas, dit
Longarine du véritable honneur, qui est le
contentement le plus parfait qu'on ait en ce
monde. Quand tout le monde me croiroit
femme de bien, & que je sçauois seule le con-
traire,

traire, les louanges ne feroient qu'augmenter ma honte & ma confusion secrete. D'un autre côté quand toute la terre me condamneroit, & que ma conscience ne me reprochât rien, la calomnie me feroit une espece de plaisir, tant il est vrai que la vertu n'est jamais entierement malheureuse. Quoi que vous n'ayez rien laissé à dire, reprit Guebron, vous me permettrez de dire à mon tour, que je regarde Amadour comme le plus honnête & le plus vertueux Cavalier qui puisse être. Quoi qu'on lui ait donné un nom supposé, je crois néanmoins le connoître: mais puis qu'on ne l'a pas nommé, je ne le nommerai point aussi. Il suffit de dire, que si c'est celui que je pense, jamais son cœur ne fut susceptible de peur, ni exempt d'amour. Il me semble, dit alors Oyfille, que cette journée s'est passée si agréablement, que si cela continue, un entretien si divertissant nous fera trouver le tems court. Le Soleil est déjà bas; & il y a long-tems qu'on a sonné Vêpres à l'Abbaïe. Je ne vous en ai rien dit, parce que j'avois moins d'envie d'entendre Vêpres que de sçavoir la fin de cette histoire. Sur cela tout le monde se leva, & arrivant à l'Abbaïe ils trouverent les Religieux qui les attendoient depuis plus d'une heure. Après Vêpres on soupa: La soirée ne se passa pas sans parler des contes qui s'étoient faits, & sans chercher dans leur memoire de quoi passer le jour suivant avec le même plaisir. Après avoir fait dans le pré une infinité de jeux, chacun alla se coucher fort content des agrémens de la journée.

SECONDE JOURNÉE.

LE lendemain ils se leverent de bon matin, resolus de retourner au lieu où ils avoient eu tant de plaisir. Chacun avoit son conte prêt, & avoit de l'impatience de le mettre au jour. Après avoir entendu la Morale de Madame Oyffille, & la Messe, il fut question de dîner, & on se rapella en même tems plusieurs histoires passées.

Après dîné ils allerent se reposer dans leurs chambres, & à l'heure marquée chacun se rendit au pré, où il sembloit que le tems & le jour favorisoient leur dessein. Après qu'ils se furent tous assis sur des sieges verds faits des propres mains de la nature, Parlamente dit. Puisque je finis la journée d'hier, c'est à moi à choisir celle qui doit commencer celle-ci. Comme Madame Oyffille la plus sage & la plus âgée des femmes parla hier la première, je donne aujourd'hui ma voix à la plus jeune: Je ne dis pas à la plus folle, assurée que je suis que si nous la suivons toutes, les Religieux n'attendront pas à dire Vêpres aussi long-tems qu'ils firent hier. C'est à vous, Nomerfide, que ceci s'adresse: Mais je vous prie ne nous faites point commencer la journée par les larmes. Il n'étoit pas nécessaire de me le dire, répondit Nomerfide. J'avois déjà pris mon parti, m'étant rapellé tout à propos un conte qui me fut fait l'an passé par une Bourgeoise de Tours, qui m'assura qu'elle avoit entendu prêcher le Cordelier dont je vais vous parler.



XI. NOUVELLE.

Fragments facétieux des Sermons d'un Cordelier.

IL y a près de la Ville de Bleré en Touraine, un village nommé Martin le Beau, où un Cordelier de Tours fut appelé pour y prêcher les Avents & le Carême suivant. Ce Cordelier qui avoit plus de caquet que de sçavoir, se trouvant quelquefois court, s'avisoit pour achever son heure, de faire des contes qui ne déplaisoient pas tout-à-fait à ces bons villageois. Prêchant le Jeudi absolu sur l'Agneau Pascal, quand il fut question de dire qu'il se mangeoit de nuit, voyant à son Sermon de belles jeunes Dames d'Amboise, nouvellement arrivées dans le dessein de faire leurs Pâques, & d'y demeurer quelques jours après, il voulut se surpasser, & demanda à toutes les femmes, si elles ne sçavoient pas ce que c'étoit que manger de la chair cruë de nuit ? Je veux vous l'apprendre, Mesdames, leur dit-il. Les jeunes hommes d'Amboise, nouvellement arrivez les uns avec leurs femmes, les autres avec leurs sœurs & nieces, & qui ne connoissoient pas l'humeur du pelerin, commencerent à s'en scandaliser : mais après l'avoir entendu, au lieu d'être scandalisez ils rirent, & sur tout de ce qu'il dit que pour manger l'Agneau Pascal, il falloit *avoir les reins ceints,*
des

112. LES NOUVELLES DE LA
des pieds en ses souliers, & une main à son bâton.
Le Cordelier les voyant rire, & se défilant
pourquoi, se reprit incontinent. Et bien,
dit-il, *des souliers en ses pieds, & un bâton en*
sa main. Blanc chapeau, & chapeau blanc,
n'est-ce pas la même chose ? Si l'on se mit
alors à rire, je croy que vous n'en doutez
pas. Les Dames mêmes ne pûrent s'en em-
pêcher. Le Cordelier sentant que son heu-
re approchoit, fit de nouveaux efforts pour di-
vertir les Dames, & leur donner sujet d'être
contentes de lui. Quand vous serez tantôt,
Mesdames, à causer avec vos commeres, leur
dit-il, vous demanderez : Qui est ce maître
Frere qui parle si hardiment ? C'est quelque
bon compagnon. Je vous dirai, Mesdames,
je vous dirai, ne vous étonnez pas, non, si je
parle hardiment : Car je suis à votre comman-
dement. Et en disant cela il finit son Ser-
mon, laissant ses auditeurs plus disposez à ri-
re de ses sottises, qu'à pleurer de la passion
de nôtre Seigneur, dont on celebrait alors la
commemoration. Ses autres Sermons durant
les fêtes furent quasi de pareille efficacité. Et
comme vous sçavez que les freres de cet Ordre
n'oublient pas à faire faire la quête pour avoir
comme on parle leurs œufs de Pâques, qui
non seulement ne leur manquent pas ; mais
on leur donne même plusieurs autres choses
comme du linge, & de la filasse, des andouil-
les, des jambons, des échinées, & autres
petites choses. Le Mardi d'après Pâques qu'il
faisoit ses recommandations, dont telles gens
ne sont point chiches, il dit. Je suis obligé
Mes-

Mesdames , de vous remercier des charitez que vous avez faites à nôtre pauvre Convent , mais je ne scaurois m'empêcher de vous dire , que vous n'avez pas considéré les besoins que nous avons. Vous ne nous avez donné pour la plupart que des andouilles , dont Dieu merci nous ne manquons point , le Convent en étant tout farci. Que ferons-nous donc de tant d'andouilles ? Savez-vous ce que nous en ferons ? Je suis d'avis , Mesdames , que vous méliez vos jambons avec nos andouilles , & vous ferez une belle aumône. Puis continuant son Sermon , il fit venir le scandale à propos. Après s'être étendu là-dessus , & avoir produit quelques exemples , il s'écria avec chaleur. Je suis surpris , Messieurs & Mesdames de Saint Martin , que vous vous scandalisez pour une chose qui est moins que rien , & que vous fassiez par tout sans sujet des contes de moi , disant : Qui eût crû que le Pere eût engrossé la fille de son hôtesse ? Il y a vraiment bien là de quoi s'étonner. Un Moine a engrossé une fille. Belle merveille ! Mais venez ça , belles Dames , n'auriez-vous pas sujet d'être bien plus surprises , si la fille avoit engrossé le Moine ?

Voilà , Mesdames , les belles viandes dont ce bon Pasteur nourrissoit le troupeau de Dieu , Encore étoit-il si effronté après son peché , qu'il avoit l'impudence d'en parler en chaire , où l'on ne doit rien dire qui n'instruise le prochain , & qui ne tende premierement à la gloire de Dieu. Voilà un maître Moine , dit Saffredant. J'aimerois presque autant frere

Angibaut, sur le dos duquel on mettoit tous les discours facétieux qui se faisoient en bonne compagnie. Je ne trouve pas qu'il y ait là matière à rire, répondit Oy-fille; & la circonstance du tems n'est pas avantageuse au Moine. Vous ne dites pas, Madame, reprit Nomerfide, qu'encore qu'il ne s'agisse pas d'un tems bien éloigné, les bonnes gens de village, & la plupart même de ceux des bonnes villes, qui se croient plus habiles que les autres, avoient alors plus de respect pour de tels Prédicateurs, que pour ceux qui leur prêchoient purement & simplement le saint Evangile. Quoi qu'il en soit, dit alors Hircan, il n'avoit pas grand tort de demander des jambons pour des andouilles; car il y a bien plus à manger. Quand quelque devote eût entendu la chose par amphibologie; comme je croi que le Moine l'entendoit, ni lui ni ses Confreres ne s'en feroient pas mal trouvez, non plus que la jeune courtisane qui en eût plein son sac. Quelle effronterie, reprit Oy-fille, de renverser le sens du texte suivant son caprice, croyant avoir affaire à des gens aussi bêtes que lui, & cherchant impudemment par là à corrompre les femmeletes, pour leur apprendre à manger de nuit la chair crüe. Oüi; mais vous ne dites pas, dit Simontault, qu'il avoit devant les yeux ces jeunes Tripières d'Amboise, dans le baquet desquelles il eût volontiers lavé son.... Nommèrai-je? non. Vous m'entendez. Il eût bien voulu leur en faire goûter, non pas rôti, mais tout grouillant & fretillant, pour leur

que le Duc ne pouvoit pas coucher avec elle qu'elle n'eût un âge plus meur & plus avancé, il la traita fort doucement, & se rendit amoureux pour l'épargner de quelques autres Dames de la ville qu'il alloit voir la nuit tandis que sa femme dormoit. Il le fut entr'autres d'une fille aussi belle que sage & vertueuse, & sœur d'un Gentilhomme que le Duc aimoit comme lui-même, & auquel il donnoit tant d'autorité, qu'on lui obéissoit comme au Duc. Il n'avoit point de secrets qu'il ne lui communiquât, de maniere qu'on pouvoit le nommer le second Duc. Le Prince sçachant que la sœur du Gentilhomme étoit une femme d'une très-grande vertu, n'osoit lui parler de son amour. Après avoir tenté toutes choses, il s'adressa à son favori, & lui dit. S'il y avoit une chose au monde, mon ami, que je ne voulusse pas faire pour vous, je craindrois de vous dire ce que je pense, & encore plus de vous demander vôtre assistance. Mais j'ai tant d'amitié pour vous, que si j'avois une femme, une mere, ou une fille qui pût vous sauver la vie, vous devez être assuré que vous n'en mourriez pas. Je suis persuadé que vous m'aimez autant que je vous aime. Si moi qui suis vôtre maître ai une pareille affection pour vous, celle que vous devez avoir pour moi ne doit pas être moindre. J'ai donc un secret à vous dire. Pour l'avoir voulu cacher je suis tombé dans l'état où vous me voyez, d'où je n'espere sortir que par la mort, ou par le service que vous me rendrez si vous voulez le faire. Le Gentilhomme touché des

rai-

raisons de son maître, & voyant son visage baigné de larmes, en eût tant de pitié qu'il lui dit. Je suis vôtre creature, Monsieur : C'est de vous que je tiens le bien & la gloire que j'ai, & vous pouvez vous ouvrir à moi qui vous suis entierement dévoué. Le Duc alors lui déclara l'amour qu'il avoit pour sa sœur, & lui dit qu'il ne voyoit pas pouvoir vivre longtemps à moins qu'il ne lui en procurât la jouissance ; bien persuadé qu'il étoit que ni les prières, ni les presens ne feroient rien auprès d'elle. Si donc, ajouta le Duc en finissant, vous aimez ma vie autant que j'aime la vôtre, trouvez moyen de me faire avoir un bien que je ne puis jamais esperer que par votre entremise. Le Gentilhomme qui aimoit sa sœur, & l'honneur de sa maison, plus que le plaisir de son maître, lui fit quelques remontrances, & le supplia de ne le pas reduire à la cruelle nécessité de solliciter le deshonneur de sa famille, lui protestant qu'il n'y avoit rien qu'il ne fit pour lui ; mais que son honneur ne permettoit pas qu'il lui rendit le service qu'il demandoit de lui. Le Duc outré de colere mit le doigt entre les dents, & se mordant l'ongle lui répondit d'un air tout enflammé. Puisque je ne trouve en vous aucune amitié, je sçai ce que j'ai à faire. Le Gentilhomme qui sçavoit que son maître étoit cruel, eût peur, & lui dit. Puisque vous le voulez absolument, Monsieur, je lui parlerai ; & vous dirai sa réponse. Si vous faites cas de ma vie, je ferai cas de la vôtre, repliqua le Duc en se retirant. Le Gentilhomme entendit fort bien

ce que cela signifioit, & fut un jour ou deux sans voir le Duc, songeant aux moyens de se tirer d'un si mauvais pas. Il consideroit d'un côté l'obligation qu'il avoit à son maître, les biens & les honneurs qu'il en avoit reçus : De l'autre côté il se representoit l'honneur de sa maison, la vertu & la chasteté de sa sœur. Il sçavoit fort bien qu'elle ne consentiroit jamais à une action de cette infamie, à moins que la fourbe ou la violence ne s'en mêlât ; ce qu'il ne pouvoit se résoudre de mettre en œuvre, attendu la honte qui en reviendrait à lui & aux siens. Il conclut enfin qu'il aimoit mieux mourir, que de faire une pareille piece à sa sœur, qui étoit une des plus honnêtes femmes d'Italie, & prit le parti de délivrer sa Patrie d'un tiran qui vouloit violemment diffamer sa maison : car il étoit bien assuré que le seul & unique moyen de mettre à couvert sa vie, & la vie des siens, étoit de se défaire du Duc. Resolu donc sans parler à sa sœur, de sauver sa vie & de prevenir sa honte par un seul & même coup, il alla trouver le Duc au bout de deux jours, & lui dit qu'il avoit tant fait auprès de sa sœur, qu'après bien des peines, il l'avoit enfin portée à consentir à ce qu'il desiroit ; mais à condition que la chose demeureroit secrette, & que personne qu'eux trois n'en sçauroit rien. Comme on croit aisément ce qu'on desire, le Duc crut la chose de la meilleure foi du monde. Il embrassa le frere, lui promit tout ce qu'il pourroit lui demander, le pria de presser l'execu-

l'exécution de la parole qu'il lui donnoit ; & prit jour avec lui pour cela. Il ne faut pas demander si le Duc fut bien-aise,

Quand il vit approcher la nuit tant désirée ; nuit où il esperoit de vaincre celle qu'il avoit cru invincible , il se retira de bonne heure avec le Gentilhomme , & n'oublia pas de s'ajuster & de se parfumer du mieux qu'il pût. Tout le monde s'en étant allé , le frere le conduisit chez sa sœur , & le fit entrer dans une chambre magnifiquement parée. Le Gentilhomme le deshabilla & le mit au lit, où il le laissa , lui disant : Je vais vous querir, Monsieur, celle qui n'entrera pas dans cette chambre sans rougir : mais j'espere qu'avant que le jour vienne, elle sera assurée de vous. Après avoir quitté le Duc , il fut à sa chambre, & n'y trouva qu'un seul homme de ses gens, auquel il dit. Aurois-tu bien le cœur de me suivre en un lieu, où je veux me venger du plus grand de mes ennemis ? Oui, Mr. répondit l'homme qui ne sçavoit de quoi il s'agissoit, & fut-ce contre le Duc même. Le Gentilhomme sans lui donner le tems de se reconnoître, l'emmena si brusquement, qu'il n'eut le tems de prendre d'autres armes qu'un poignard qu'il avoit déjà. Le Duc l'entendant revenir, crût qu'il lui amenoit l'objet de son amour, & ouvrit le rideau & les yeux pour regarder & pour recevoir le bien qu'il avoit si long-tems attendu ; Mais au lieu de voir celle dont il esperoit la conservation de sa vie, il vit l'instrument qui devoit lui donner la mort, c'est-à-dire une épée nue que le Gen-

gentilhomme avoit tirée, & dont il le frapoit tout en chemise. Le Duc sans armes, mais non pas sans cœur, se leva sur son seant, saisit le Gentilhomme au travers du corps, & lui dit : Est-ce ainsi que vous me tenez parole ? Faute d'autres armes il se servit des ongles & des dents, mordit le Gentilhomme au pouce, & se défendit si bien, qu'ils tombèrent tous deux dans la ruelle. Le Gentilhomme qui n'étoit pas assuré d'être le plus fort, appella son homme, qui trouvant le Duc & son maître si acharnez l'un contre l'autre, que l'obscurité du lieu l'empêchant de les bien distinguer, il les prit tous deux par les pieds, les traina au milieu de la chambre, & se mit en devoir de couper la gorge au Duc avec son poignard. Il se défendit jusques à ce que la perte de son sang l'eût rendu si foible qu'il n'en pouvoit plus. Alors le Gentilhomme & son valet le porterent sur le lit, où ils l'acheverent de tuer à coups de poignard ; puis ayant tiré les rideaux, ils laissèrent le corps dans la chambre qu'ils fermentent.

Voyant qu'il avoit vaincu son ennemi, & qu'en le tuant, il avoit mis en liberté la République, il crut que son action ne seroit pas complete s'il ne faisoit la même chose à cinq ou six proches parens du Duc. Pour cet effet il donna ordre à son homme de les aller querir un à un pour en faire comme il avoit fait du Duc : Mais le valet qui n'étoit ni assez hardi, ni assez vigoureux répondit. Il me semble, Monfr. que vous en avez assez fait
pour

pour ce coup , & que vous feriez bien mieux de songer à vous sauver la vie , qu'à l'ôter aux autres. Si nous étions autant de tems à expedier chacun d'eux , que nous en avons mis à expedier le Duc , le jour viendrait avant que nous eussions achevé , quand même nous trouverions nos ennemis sans défense. Comme la peur s'empare aisément de ceux qui font mal , le Gentilhomme crut son valet , le prit seul avec lui , & s'en alla à un Evêque qui avoit charge de faire ouvrir les portes , & de donner les ordres nécessaires aux maîtres de poste. Le Gentilhomme dit au Prélat qu'il venoit de recevoir nouvelles qu'un de ses freres étoit à l'extrémité : Que le Duc lui avoit donné permission d'y aller , & qu'ainsi il le prioit d'ordonner à la poste qu'on lui donnât deux bons chevaux , & au portier d'ouvrir la porte de la Ville. L'Evêque qui n'estimoit guere moins sa priere que le commandement du Duc son maître , lui donna d'abord un billet , par le moyen duquel il eut incontinent ce qu'il demandoit. Mais au lieu d'aller voir son frere , il piqua droit à Venise , où il se fit guerir des morsures que le Duc lui avoit faites , & puis s'en alla en Turquie.

Le jour étant venu , les Domestiques du Duc voyant qu'il étoit si long-tems à revenir , ne douterent pas qu'il ne fût allé voir quelque Dame : Mais enfin voyant qu'il se passoit trop de tems , ils commencerent à le chercher de tous les côtez. La pauvre
Du-

Duchesse qui commençoit fort à l'aimer, sachant qu'on ne le trouvoit point, fut dans une peine extrême. Le Gentilhomme favori ne paroissant point non plus, on alla le chercher chez lui. On vit du sang à la porte de sa chambre ; mais personne qui pût en dire des nouvelles. La trace du sang mena les Domestiques du Duc jusques à la porte de la chambre où il étoit, qu'ils trouverent fermée. La porte ayant été d'abord enfoncée, & voyant le planché tout couvert de sang, ils tirèrent les rideaux du lit, & trouverent le pauvre Duc roide mort sur le lit. Representez-vous quelle fut l'affliction de ces pauvres Domestiques, qui emporterent le corps au Palais. L'Evêque y arriva dans le même tems, & leur conta comme le Gentilhomme s'étoit sauvé la nuit, sous pretexte d'aller voir son frere. Il n'en falut pas davantage pour faire conclure que c'étoit lui qui avoit fait le coup. Il parut clairement que sa sœur n'en avoit pas entendu parler. Quoi qu'elle fût surprise d'un événement si peu attendu, elle en aima davantage son frere, qui sans se mettre en peine de sa propre vie l'avoit délivrée d'un tiran qui en vouloit à son honneur. Elle vécut toujours avec la même vertu, & quoi qu'elle demeurât pauvre parce que tous les biens de la famille furent confisquez, sa sœur & elle ne laisserent pas de trouver des maris aussi honnêtes gens & aussi riches qu'il y en eût en Italie. L'une & l'autre ont toujours vécu depuis en très-bonne reputation.

Voilà

Voilà un fait, Mesdames, qui doit bien vous faire craindre ce petit Dieu, qui se fait un plaisir de tourmenter les Princes & les particuliers, les forts & les foibles ; & qui les aveugle tellement, qu'il leur fait oublier Dieu & leur conscience, & enfin leur propre vie. Les Princes & ceux qui ont l'autorité en main doivent craindre d'outrager leurs inferieurs. Il n'y a point de si petit homme qui ne puisse nuire quand Dieu veut se venger du pécheur, ni de si grand qui puisse mal faire à celui que Dieu veut protéger. Cette histoire fut bien écoutée de toute la compagnie ; mais on en jugea bien diversement. Les uns soutenoient que le Gentilhomme avoit bien fait de mettre sa vie & l'honneur de sa sœur en sûreté, & de délivrer sa Patrie d'un pareil tiran. Les autres disoient au contraire qu'il y avoit trop d'ingratitude d'ôter la vie à un homme qui l'avoit comblé de biens & d'honneurs. Les Dames disoient qu'il étoit un bon frere, & un vertueux citoyen. Les hommes au contraire soutenoient qu'il étoit maître & mauvais serviteur. C'étoit un plaisir d'entendre les raisons de part & d'autre : Mais les Dames à leur ordinaire parloient autant par passion que par raison, & disoient que le Duc méritoit la mort, & croyoient heureux celui qui l'avoit tué. Dagoucin voyant les grandes contestations qu'il avoit excitées. Je vous prie, Mesdames, dit-il, de ne point vous échauffer pour une chose déjà passée, & prenez garde seulement que vos beautés ne fassent faire des meurtres plus cruels que celui

lui dont je viens de faire la relation. La belle Dame sans compassion, dit Parlamente, nous a appris à dire qu'il ne meurt guere de gens d'une si agreable maladie. Pleût à Dieu, Madame, repartit Dagoucin, que toutes celles qui sont ici, scûssent combien cette opinion est fausse. Je croi qu'elles ne voudroient point avoir la reputation d'être sans compassion, ni ressembler à cette incredule, qui laissa mourir un bon serviteur faute de lui répondre favorablement. Vous voudriez donc, reprit Parlamente, que pour sauver la vie à un homme qui dit qu'il nous aime, nous exposassions nôtre honneur & nôtre conscience. Je ne vous dis pas cela, repliqua Dagoucin; Car celui qui aime parfaitement, craindrait plus de faire tort à l'honneur de sa maîtresse qu'elle-même: Et partant il me semble qu'une réponse honnête & satisfaisante, telle que requiert un amour honnête & parfait, ne feroit que plus éclater l'honneur & la conscience d'une Dame. Je dis un amour honnête; car je soutiens que ceux qui aiment autrement, n'aiment pas comme il faut. C'est toujours là le but de vos raisons, dit Emar suite. Vous commencez par l'honneur, & vous finissez par le contraire. Si tous ceux qui sont ici veulent en dire la verité, je les en croirai à leur serment. Hircan jura qu'il n'avoit jamais aimé que sa femme, à laquelle il ne vouloit point faire offenser Dieu. Autant en dit Simontault, qui ajouta qu'il avoit souvent souhaité que toutes les femmes fussent méchantes à la reserve de la sienne. Vous meritez

tez que la vôtre le soit, répondit Guebron : mais pour moi je puis bien jurer que j'ai tant aimé une femme , que j'eusse mieux aimé mourir que de lui faire faire quelque chose capable de diminuer l'estime que j'avois pour elle. Mon amour étoit tellement fondé sur ses vertus , que quelque chose de précieux que j'eusse pû obtenir d'elle , je n'aurois pas voulu y voir une tache. Je croyois, Guebron, dit Saffredant en riant , que l'amour que vous avez pour vôtre femme , & le bon sens dont la nature vous a partagé , vous eussent empêché d'être amoureux ; mais je vois bien que je me suis trompé , puisque vous vous servez encore des termes dont nous avons de coutume de tromper les plus fines , & à la faveur desquels nous nous faisons écouter des plus sages. En effet qui est celle qui ne nous prêtera pas l'oreille quand nous débiterons par l'honneur & par la vertu ? Mais si nous produisions nôtre cœur tel qu'il est , tels sont bien venus auprès des Dames , qui n'en seroient pas seulement regardez. Nous couvrons nôtre Diable du plus bel Ange que nous pouvons trouver , & sous cette couverture nous recevons bien des faveurs avant que nous soyons connus. Peut-être même menons-nous les Dames si loin , que pensant aller droit à la vertu , elles n'ont ni le tems , ni le moyen de reculer quand elles viennent à connoître le vice. Je vous croyois, dit Guebron , tout autre que vous ne dites , & je m'imaginois que la vertu vous étoit plus agréable que le plaisir. Quoi Saffredant ! y a-t-il de plus grande

de vertu que d'aimer comme Dieu l'a commandé ? Il me semble que c'est beaucoup mieux fait d'aimer une femme comme femme, que d'en faire son idole, comme font plusieurs autres. Pour moi je suis très-persuadé qu'il vaut mieux d'en user que d'en abuser. Toutes les Dames furent du sentiment de Guebron, & firent taire Saffredant, qui dit. Il m'est aisé de n'en plus parler, car j'en ai été si mal-traité, que je ne veux plus y retourner. Votre malice, repliqua Longarine, est cause que vous avez été mal-traité : Car qui est l'honnête femme qui vous voudroit pour Amant après ce que vous venez de dire ? Celles qui ne m'ont pas trouvé fâcheux, ne changeroient pas leur honnêteté pour la vôtre : Mais n'en parlons plus, afin que ma colère ne choque personne, & ne me choque moi-même. Songeons à qui Dagoucin donnera sa voix. Je la donne à Parlamente, répondit-il incontinent, persuadé que je suis qu'elle doit sçavoir mieux que personne ce que c'est qu'honnête & parfaite amitié. Puisque vous me choisissiez pour conter une histoire, dit Parlamente, je vais vous en dire une arrivée à une Dame qui a toujours été de mes bonnes amies, & ne m'a jamais rien caché.





XIII. NOUVELLE.

*Un Capitaine de Galere, sous ombre de Dévotion,
devint amoureux d'une Demoiselle, &
ce qui en arriva.*

IL y avoit auprès de Madame la Regente, Mere du Roi François, une Dame fort dévote, mariée à un Gentilhomme de même caractère. Quoique son mari fût vieux, & elle jeune & belle, néanmoins elle le servoit & aimoit comme s'il eût été le plus beau jeune homme du monde. Pour lui ôter tout sujet de chagrin, elle se mit à vivre comme une femme de l'âge dont il étoit, fuyant toutes compagnies, toute magnificence en habits, toute sorte de dances & de jeux que les femmes ont coûtume d'aimer, & faisant du service de Dieu son unique plaisir & divertissement. Elle gagna si bien par ce moyen le cœur & la confiance de son mari, qu'elle le menoit comme elle vouloit & lui & sa maison. Il arriva un jour que son mari lui dit, qu'il avoit souhaité dès sa jeunesse de faire le voyage de Jerusalem, & lui demanda ce qu'il lui en sembloit. Elle qui ne cherchoit qu'à lui plaire. Puisque Dieu, nous a privé d'enfans, mon ami, lui dit-elle, & nous a donné assez de biens, je serois fort d'avis d'en employer une partie à faire ce saint voyage ; car que vous alliez à Jerusalem ou ailleurs, je suis résolue de vous suivre & de ne vous abandonner jamais.

jamais. Le bon homme fut si aise de cette réponse, qu'il croyoit être déjà sur le Mont Calvaire. Sur ces entrefaites vint à la Cour un Gentilhomme qui avoit long-tems servi contre le Turc, & qui étoit venu pour faire approuver au Roi une entreprise qu'on avoit concerté contre une place des Ottomans, dont le succez devoit être fort avantageux à la Chrétienté. Le vieux dévot lui parla de son voyage, & ayant appris qu'il étoit résolu de le faire, il lui demanda si après celui-là il seroit d'humeur d'en faire un autre à Jerusalem, que sa femme & lui avoient fort grande envie de voir. Le Capitaine fort aise d'apprendre un si bon dessein, lui promit de l'accompagner, & de tenir la chose secreete. Il avoit de l'impatience de voir sa femme pour lui dire ce qu'il avoit fait. Comme elle n'avoit guere moins d'envie que son mari de faire le voyage, elle en parloit souvent au Capitaine, qui regardant plus la personne que les paroles, en devint si amoureux, qu'en lui parlant des voyages qu'il avoit fait en mer, il mettoit souvent l'embarquement de Marseille avec l'Archipel, & au lieu de dire un navire disoit souvent un cheval, tant il étoit hors de soi-même : cependant il la trouvoit d'un caractère si singulier qu'il n'osoit ni lui dire qu'il l'aimoit, ni faire semblant de l'aimer. Le feu de sa passion devint si violent à force d'être caché, qu'il en étoit souvent malade. La Demoiselle qui le regardoit comme son guide, en avoit autant de soin que de la croix, & l'envoyoit visiter si souvent, que les soins que le
malade

malade voyoit que la Belle avoit de lui, le guerissoient sans autre Medecine. Plusieurs personnes qui sçavoient que le Capitaine avoit eu plus de reputation pour la bravoure que pour la Dévotion, s'étonnoient du grand commerce qu'il avoit avec cette femme; & voyant qu'il avoit changé du blanc au noir, qu'il fréquentoit les Eglises, alloit aux Sermons, & faisoit tous les devoirs d'un dévot, ne doutèrent pas qu'il ne le fît pour se mettre bien auprès de la Dame, & ne pûrent mêmes'empêcher de lui en dire quelque chose. Le Capitaine craignant que cela ne vint aux oreilles de la Dévoté, se retira, & dit à son mari & à elle, qu'étant sur le point d'avoir ses dépêches de la Cour & de partir, il avoit plusieurs choses à leur dire; mais que pour plus grand secret il ne pouvoit plus leur parler qu'en particulier, & les pria pour cet effet de l'envoyer querir quand ils seroient tous deux retirez. Le Gentilhomme trouvant cela fort de son goût ne manquoit pas tous les soirs de se coucher de bonne heure, & de faire deshabiller sa femme. Après que tout le monde étoit retiré, il envoyoit querir le Capitaine pour parler du voyage de Jerusalem, où souvent le bon homme s'endormit dévotement. Le Capitaine voyant le vieux dévot endormi dans son lit, & se trouvant sur une chaise auprès de celle qu'il trouvoit la plus charmante du monde, avoit le cœur si serré entre la crainte & le desir de parler, qu'il perdoit souvent la parole. Mais afin qu'elle ne s'en apperçût pas, il se jettoit sur les saints lieux de

170 LES NOUVELLES DE LA
Jerusalem , où étoient les témoignages du
grand amour que Jesus-Christ a eu pour nous.
Ce qu'il disoit de cet amour n'étoit que pour
cacher le sien. En disant cela il regardoit la
Belle, pleuroit & soupiroit si à propos , que son
cœur étoit tout pénétré de pitié. A cet exte-
rieur de dévotion elle le croyoit si saint , qu'elle
le pria de lui dire comment il avoit vécu , &
comment il étoit venu à aimer Dieu avec tant
d'ardeur. Il lui dit qu'il étoit un pauvre Gentil-
homme qui pour acquérir des biens & des hon-
neurs avoit oublié sa conscience , & épousé une
femme qui étoit sa parente de trop près ; riche,
mais vieille & laide , & qu'il n'aimoit point.
Qu'après avoir tiré tout l'argent de sa femme,
il s'en étoit allé chercher fortune en Mer , &
qu'il avoit tant fait qu'il étoit devenu Capi-
taine de Galere : Mais depuis qu'il avoit eu
l'honneur de la connoître , ses saintes conver-
sations & ses bons exemples l'avoient telle-
ment fait changer de vie , qu'il étoit résolu ,
si Dieu lui faisoit la grace de revenir de son
expedition , de conduire elle & son mari à
Jerusalem , pour y faire penitence de ses
grands pechez qu'il avoit abandonnez , &
qu'il ne lui restoit qu'à faire réparation à sa
femme avec laquelle il esperoit de se recon-
cilier bien-tôt. Ces discours pleurent fort
à la Dévote , qui se felicitoit beaucoup d'a-
voir converti un pécheur de cette impor-
tance.

Ses conversations nocturnes continuerent
tous les soirs jusques au départ du Capitaine ,
qui n'osa jamais s'expliquer. Il lui fit seule-
ment

REINE DE NAVARRE. 131

ment present d'un Crucifix de Nôtre Dame de Pitié, la supliant quand elle le verroit de se souvenir de lui. Le tems de son départ étant venu, & ayant pris congé du mari qui s'endormoit, il falut enfin prendre congé de la Belle, à laquelle il vit les larmes aux yeux par bonne amitié qu'elle avoit pour lui. Sa passion en fut si fort émue, que n'osant s'en expliquer il tomba presque évanoui en lui disant adieu, & fut dans une sueur si grande, que non seulement ses yeux, mais aussi toutes les parties de son corps jettoient des larmes par maniere de dire. Ainsi ils se quitterent sans se parler, & la Belle qui n'avoit jamais senti tant de regret, en demeura toute étonnée. Elle n'eut pas pour cela moins bonne opinion de lui, & l'accompagna de ses prieres. Un mois après comme la Dévote se retiroit chez elle, elle trouva un Gentilhomme qui lui presenta une lettre du Capitaine, la priant de la lire en particulier, & l'assurant qu'il l'avoit vû embarquer bien résolu de faire une expedition qui plût au Roi, & qui fût avantageuse à la Foi. Il ajoûta en même tems qu'il s'en retournoit à Marseille pour donner ordre aux affaires du Capitaine. La Belle se mit à la fenêtre, & ouvrit la lettre qui étoit de deux feuilles de papier écrit de tous les côtez. Voici ce qu'elle contenoit,

*Mon long caler . ma saciturnité ,
Apporté m'a telle necessité ,
Que je ne puis trouver de reconfort
Ou qu'à parler , ou qu'à souffrir la mort.*

Ce parler là auquel j'ai deffendu
 De se montrer a attendu,
 De me voir seul & de mon secours loins
 Et lors m'a dit qu'il étoit de besoin,
 De le laisser aller s'évertuer,
 De se montrer ou bien de me tuer.
 Il a plas fait, car il s'est venu mettre
 Au beau milieu de cette mienne lettre,
 Et dit que puis qu'œil ne peut voir
 Celle qui tient ma vie en son pouvoir,
 Dont le regard sans pleur me contentoit,
 Quand son parler mon oreille écoutoit,
 Que maintenant par force il faillira
 Devant tes yeux, où point ne faillira
 De te montrer mes plaintes & douleurs,
 Dont le celer est cause que je meurs.
 Je l'ai voulu de ce papier ôter.
 Craignant que point ne vaulusse écouter.
 Ce sot parler qui se montre en absence,
 Qui trop craintif étoit en sa présence.
 Disant mieux vaut en me taisant mourir
 Que de vouloir ma vie secourir,
 Pour envier celle que j'aime tant;
 Car de mourir pour son bien suis content.
 D'autre côté ma mort pourroit porter
 Occasion de trop déconforter
 Celle pour qui seulement j'ai envie,
 De conserver ma santé & ma vie.
 Ne s'ai-je pas, ô Madame, promis,
 Que mon voyage à fin heureuse mis,
 Tu me verras devers toi retourner,
 Pour ton mari avec toi emmener,
 Au lieu où as tant de dévotion.
 Pour prier Dieu sur le mont de Sion.

Si je me meurs nul ne t'y menera,
 Trop de regret ma mort te donnera.
 Voyant à rien tourner nôtre entreprise,
 Qu'avecque tant d'affection as prise.
 Je viendrai donc, & puis t'y menerai,
 Et en bref tems à toi retournerai.
 La mort pour moi est bonne à mon avis,
 Mais seulement pour toi seule je vis.
 Pour vivre donc il me faut alléger
 Mon pauvre cœur, & du faix soulager
 Qui est à lui & à moi importable,
 De te montrer mon amour veritable,
 Qui est si grande, & si bonne, & si forte
 Qu'il n'y en eût jamais de telle sorte.
 Que diras-tu ? ô parler trop hardi !
 Que diras-tu ? je te laisse aller, di.
 Pourras-tu bien lui donner connoissance
 De mon amour ? Las ! Tu n'as la puissance
 D'en remonter la milliême part.
 Diras-tu point au moins que son regard
 A retiré mon cœur de telle force,
 Que mon corps n'est plus qu'une morte écorce.
 Si par le sien je n'ai vie & vigueur.
 Las ! mon parler foible & plein de langueur,
 Tu n'as pouvoir de bien au vrai lui peindre,
 Comment son œil peut un bon cœur contraindre.
 Encore moins à louer sa parole,
 Ta puissance est pauvre, debile & molle.
 Si tu pouvois au moins lui dire un mot,
 Qui bien souvent (comme muet & sot)
 Sa bonne grace & vertu me rendoit,
 Et à mon œil qui tant la regardoit,
 Faisoit jeter par grand amour des larmes,
 Et à ma bouche aussi changer ses termes.

134 LES NOUVELLES DE LA

Voire en un lieu de dire que l'aimois,
 Je lui parlois des signes & des mois,
 Et de l'étoile Artique & Antarctique.
 O mon parler tu n'as pas la pratique
 De lui compter en quel étonnement
 Me mettoit lors mon amoureux tourment.
 De dire aussi mes maux & mes douleurs,
 Il n'y a pas tant de valeurs.
 De déclarer ma grande & forte amour,
 Tu ne sçaurais me faire un si bon tour.
 Si tu ne peux au moins faire le tout
 De raconter commence à quelque bout,
 Et dis ainsi. Crainte de te déplaire
 M'a fait long-tems malgré mon vouloir taire
 Ma grande amour qui devant ton mérite,
 Et devant Dieu & Ciel doit être dite:
 Car la vertu en est le fondement,
 Et me rend doux mon trop cruel tourment.
 Vû que l'on doit un tel trésor ouvrir
 Devant chacun, & son cœur découvrir.
 Car qui pourroit un tel Amant reprendre,
 D'avoir osé ou voulu entreprendre
 D'aquerir Dame en qui la vertu toute,
 Voire & l'honneur font leur séjour sans doute?
 Mais au contraire on doit bien fort blâmer
 Celui qui voit un tel bien sans l'aimer.
 Or l'ai-je vû & l'aime d'un tel cœur,
 Qu'Amour sans plus en a été vainqueur.
 Las! ce n'est point Amour léger ou feint
 Sur fondement de beauté, fol & peint.
 Encore moins cet amour qui me lie,
 Regarde en rien la vilaine folie:
 Point n'est fondé en vilaine esperance
 D'avoir de toi aucune jouissance.

Car

Car rien n'y a au fond de mon desir,
Qui contre toi soubaite aucun plaisir,
J'aimerois mieux mourir en ce voyage,
Que te sçavoir moins vertueuse ou sage,
Ni que pour moi fût moindre la vertu,
Dont ton corps est, & ton cœur revêtu.
Aimer te veux comme la plus parfaite
Qui oncques fut. Parquoi rien ne soubaite,
Qui puisse ôter cette perfection,
La cause & fin de mon affection.
Et plus de moi tu es sage estimée,
Et plus encor parfaitement aimée,
Je ne suis pas celui qui se console
En son amour, & en sa Dame folle.
Mon amour est très-sage & raisonnable;
Car je l'ai mis en Dame tant aimable,
Qu'il n'y a Dieu ni Ange en Paradis,
Qui te voyant ne dît ce que je dis:
Mais si de toi je ne puis être aimé,
Il me suffit au moins d'être estimé,
Le serviteur plus parfait que fût oncques,
Ce que croiras j'en suis très-sûr adoncques,
Que la longueur du tems te fera voir,
Que de t'aimer je fais loyal devoir:
Et si de toi je n'en reçois autant,
A tout le moins de t'aimer suis content,
En t'assurant que rien ne te demande,
Fors seulement que je te recommande
Le cœur & corps brûlant pour ton service
Dessous l'autel d'amour pour sacrifice.
Crois hardiment que si je reviens vif,
Tu reverras un serviteur naïf:
Et si je meurs ton serviteur mourra,
Que jamais Dame un tel ne trouvera,

Ainsi de toi s'en va emporter l'onde ,
 Le plus parfait serviteur de ce monde.
 La mer peut bien ce mien corps emporter ,
 Mais non le cœur , que nul ne peut ôter
 D'avecque toi , où il fait sa demeure ,
 Sans plus vouloir à moi tenir une heure.
 Si je pouvois avoir par juste échange
 Un peu du tien pur & clair comme un Ange ,
 Je ne craindrois d'emporter la victoire ,
 Dont ton seul cœur en gagneroit la gloire.
 Or vienne donc ce qu'il en aviendra ,
 J'en ai jetté le dé , là se tiendra
 Ma volonté sans aucun changement.
 Et pour mieux peindre au tien entendement
 Ma loyauté , ma ferme sûreté ,
 Ce Diamant pierre de fermeté ,
 En ton doigt blanc je te supplie prendre :
 Car puis pourras trop plus qu'heureux me rendre.
 Ce Diamant suis celui qui m'envoie
 Entreprenant cette douteuse voye ,
 Pour meriter par ses œuvres & faits ,
 D'être du rang des vertueux parfaits ,
 Afin qu'un jour il puisse avoir sa place
 Au désiré lieu de ta bonne grace.

La Dévote lût cette lettre tout du long, & s'étonnoit d'autant plus de l'amour du Capitaine , qu'elle ne s'en étoit jamais défiée. Considérant le Diamant qui étoit gros & beau, & la bague émaillée de noir , elle ne sçavoit ce qu'elle en devoit faire. Après y avoir révé toute la nuit , elle fut ravie de trouver sujet de ne pas répondre faute de messager , songeant en elle-même que le porteur ayant au-
tant

tant de peine qu'il en avoit pour le service de son maître, elle devoit lui épargner le chagrin de la fâcheuse réponse qu'elle avoit résolu de lui faire, & qu'elle jugea à propos de remettre jusques au retour du Capitaine. Mais elle fut fort embarrassée du Diamant, sa coutume n'étant point de se parer qu'aux dépens de son mari. Comme elle avoit du sens, elle s'avisa de l'employer à la décharge de la conscience du Capitaine, & dépêcha sur le champ un de ses domestiques à la triste femme du Capitaine, à laquelle elle écrivit comme si c'eût été une Religieuse de Tarracon, en ces termes.

Madame, Monsieur vôtre mari a passé par ici, un peu avant que de s'embarquer. Il s'est confessé, & a reçu son Créateur en bon Chrétien, & m'a déclaré un fait dont il sent sa conscience chargée, c'est le regret de ne vous avoir pas aimée comme il devoit. Il me pria en partant de vous envoyer cette lettre avec ce Diamant, qu'il vous prie de garder pour l'amour de lui, vous assurant que si Dieu le ramene en santé, il réparera le passé par tout l'amour que vous pouvez souhaiter. Ce Diamant sera pour vous un gage de sa parole. Je vous demande pour lui le secours de vos bonnes prières; car il aura toute ma vie part aux miennes.

Cette lettre ainsi composée fut envoyée à la femme du Capitaine. Quand la bonne femme eut reçu la lettre & le Diamant, il ne faut pas demander combien elle pleura de joye & de regret; de joye d'être aimée de son mari, & de regret de s'en voir privée. Elle baisa la ba-

gue

138 LES NOUVELLES DE LA
que plus de mille fois, & la lava de ses larmes.
Elle loua Dieu de lui avoir redonné l'amitié
de son mari sur la fin de ses jours, & dans le
tems qu'elle ne l'esperoit plus. La Religieuse
qui après Dieu lui avoit procuré tant de bien,
ne fut pas oubliée pour les remerciemens. Elle
lui fit réponse par le même homme, qui fit
bien rire sa maîtresse, quand il lui dit de quel-
le maniere la femme du Capitaine avoit reçu
le tout. La Dévote se felicita de s'être défai-
te de son Diamant d'une maniere si pieu-
se, & eut autant de joye d'avoir rétabli la
bonne intelligence entre le mari & la fem-
me, que si elle avoit gagné un Royaume.

Quelque tems après on reçut nouvelles de
la défaite & de la mort du pauvre Capitaine.
Il fut abandonné de ceux qui devoient le se-
courir, & les Rhodiens qui avoient plus d'in-
térêt à cacher son dessein, furent les premiers
à le révéler. Prés de quatre-vingts hommes
qui avoient fait décente, y perirent presque
tous. Il y avoit entr'autres un Gentilhomme
nommé Jean, & un Turc que la Dévote avoit
tenu sur les fonts, & qu'elle lui avoit donné
pour faire le voyage avec lui. Le premier
mourut avec le Capitaine, & le Turc blessé
de quinze coups de flèche gagna à la nage les
vaisseaux François, & ce fut par lui qu'on scût
au vrai comme la chose s'étoit passée. Un cer-
tain Gentilhomme que le Capitaine croyoit de
ses amis, & qu'il avoit avancé auprès du Roi
& des plus Grands de la France, voyant que le
Capitaine avoit fait décente, reprit le large
avec ses vaisseaux. Le Capitaine voyant que
son

son dessein étoit découvert, & qu'il avoit à faire à plus de quatre mille Turcs, se mit en devoir de se retirer. Mais le Gentilhomme en qui il avoit tant de confiance, considérant qu'après sa mort il auroit le commandement & le profit de cette grande flotte, representa aux Officiers, qu'il ne falloit pas hazarder les vaisseaux du Roi, & tant de braves gens qui étoient dessus, pour sauver quatre-vingt ou cent personnes. Ceux qui n'avoient pas plus de cœur que lui, furent de son sentiment. Le Capitaine voyant que plus il les appelloit, plus ils s'éloignoient, tourna tête aux ennemis; & quoi qu'il fût jusques aux genoux dans le sable, il se défendit si vaillamment, qu'il sembloit que lui seul dût défaire les ennemis. Pour son compagnon il avoit plus de peur des ennemis que de desir d'avoir part à sa victoire. Quelque chose qu'il pût faire, il reçût enfin tant de coups de flèches de ceux qui ne pouvoient s'approcher de lui qu'à la portée de l'arc, qu'il commença de s'affoiblir par la perte de son sang. Les Turcs voyant alors la foiblesse des Chrétiens, fondirent sur eux à grands coups de Cimeterre. Nonobstant la superiorité du nombre, les Fidèles se défendirent tant qu'ils eurent de vie. Le Capitaine appella le Gentilhomme nommé Jean que la Dévote lui avoit donné, & le Turc aussi, & mettant la pointe de son épée en terre, baïsa & embrassa la croix à genoux, disant : Seigneur reçois l'ame de celui qui n'a point épargné sa vie pour l'exaltation de ton Nom. Jean voyant qu'en disant ces paroles, les forces lui manquoient, l'embrassa lui & son

épée

épée voulant le secourir : mais un Turc lui coupa par derriere les deux cuisses. Allons, Capitaine, s'écria-t-il tout haut à ce coup, allons en Paradis voir celui pour qui nous mourons. Comme il avoit eu part à la vie du Capitaine, il eut aussi part à sa mort. Le Turc voyant qu'il ne pouvoit servir de rien à l'un ni à l'autre, & qu'il avoit quatre coups de flèche, regagna les vaisseaux à la nage ; & quoi qu'il demandât d'y être reçu, & qu'il fût le seul reschapé de quatre-vingt, le perfide Commandant ne voulut pas le recevoir. Mais comme il nageoit fort bien, il alla de vaisseau en vaisseau, & fit tant qu'il fut reçu dans un petit vaisseau, où il ne fut pas long-tems sans être guéri de ses blessures. Ce fut par cet étranger qu'on scût la verité de cet événement, glorieux au Capitaine & honteux à son compagnon. Le Roi & tous les gens de bien qui en entendoient parler, jugerent l'action si noire envers Dieu & envers les hommes, qu'il n'y avoit point de supplice qu'il ne méritât. Mais à son retour il débita tant de faussetez, & fit tant de presens, que non seulement son crime demeura impuni ; mais succeda à la charge de celui dont il ne méritoit pas d'être le valet. Quand cette triste nouvelle vint à la Cour, Madame la Régente qui estimoit fort le Capitaine, le regretta beaucoup. Autant en fit le Roi, & tous ceux qui l'avoient connu. La Dévote qu'il aimoit passionnément, apprenant une mort si triste, changea en larmes la dureté qu'elle avoit eu pour lui, & quant aux lamentations elle fut suivie de son mari, qui se voyoit frustré de l'esperance de son voyage.

Je ne dois pas oublier qu'une Demoiselle qui appartenoit à la Dévoté, & qui aimoit le Gentilhomme Jean plus qu'elle-même, vint dire à sa maîtresse le propre jour que le Capitaine & lui furent tuez, qu'elle avoit vû en songe celui qu'elle aimoit avec tant de passion, qu'il lui étoit venu dire adieu en habit blanc, & lui avoit dît qu'il s'en alloit en Paradis avec son Capitaine. Mais quand elle apprit que son songe étoit véritable, elle fit tant de doléances, que sa maîtresse étoit assez occupée à la consoler. Quelque tems après la Cour alla en Normandie d'où étoit le Capitaine, la femme duquel ne manqua pas de venir faire la reverence à la Regente. Elle prit pour introductrice la Dévoté que son mari avoit tant aimée. En attendant l'heure qu'elle pût avoir audience, elles entrèrent dans une Eglise. La veuve commença à louer son mari, & à faire des doléances sur sa mort. Je suis, Madame, la plus malheureuse de toutes les femmes, lui dit elle entr'autres choses, Dieu m'a ôté mon mari dans le tems qu'il m'aimoit plus qu'il n'avoit jamais fait. En disant cela elle lui montra le Diamant qu'elle avoit au doigt pour gage de sa parfaite amitié. Cela ne fut pas dit sans larmes; & la Dévoté qui voioit que sa tromperie avoit produit un si grand bien, avoit tant d'envie de rire quelque affligée qu'elle fût, que ne pouvant la présenter à la Regente, elle la donna à une autre, & se retira dans une Chapelle, où elle passa l'envie qu'elle avoit de rire.

Il me semble, Mesdames, que celles à qui
l'on

l'on fait des presens, devoient souhaiter de les employer aussi utilement que fit cette Dévote ; car elles trouveroient qu'il y a du plaisir & de la joye à faire du bien. Il ne faut point l'accuser de tromperie , mais louer son bon sens qui s   t tirer du bien de ce qui ne valoit rien en soi. Vous voulez donc dire , répondit Nomerfide , qu'un beau Diamant de deux cens écus ne vaut rien ? Je vous assure que s'il fût tombé entre mes mains , sa femme ni ses parens n'en eussent jamais rien v  . Rien n'est mieux à soi que ce qui est donné. Le Capitaine étoit mort , personne n'en sçavoit rien , & elle se fût bien passée de faire pleurer cette pauvre vieille. De bonne foi , répliqua Hircan , vous avez raison ; car il y a bien des femmes qui pour faire voir qu'elles valent plus que les autres , font souvent des actions contre leur naturel ; en effet ne s  avons-nous pas tous qu'il n'est rien de si avare qu'une femme ? Cependant la gloire l'emporte souvent sur l'avarice , & leur fait faire des choses où leur cœur n'a point de part. Je croi que celle qui fit si peu de cas du Diamant ne le meritoit pas. Doucement , doucement , dit Oyssille : Je croi la connoître , & je vous prie de ne la point condamner sans l'entendre. Je ne la condamne point , Madame , répondit Hircan : mais si le Capitaine étoit un aussi galant homme que vous le representez , il lui étoit glorieux d'avoir un amant d'un tel merite , & de porter sa bague : mais peut-être qu'un moins digne d'être aimé la tenoit si bien par le doigt , que le Diamant ne pût y entrer. Il est vrai , dit Emar suite ,
quelle

qu'elle le pouvoit bien garder , puis que personne n'en sçavoit rien. Quoi , reprit Guebron ! est-ce que tout est permis à ceux qui aiment , pourvû qu'on n'en sçache rien ? Je n'ai jamais vû , repliqua Saffredant , punir d'un crime que l'imprudencè ; en effet il n'y a point de meurtrier , point de voleur , point d'adultere qui soient punis par la justice , ou blâmez parmi les hommes , pourvû qu'ils soient aussi fins que malins. Mais la malice les aveugle souvent de maniere , qu'ils deviennent insensèz. Ainsi il est vrai de dire que les sages sont punis , & non pas les vicieux. Vous en direz ce qu'il vous plaira ; dit encore Oyfile. C'est à Dieu à juger du cœur de cette Dame : pour moi je ne trouve rien que d'honnête & de vertueux. Et pour écarter cette dispute , je vous prie Parlemente , de donner vôtre voix à quelqu'un. Je la donne très-volontiers à Simontault , répondit Parlemente , & je suis trompée si après ces deux tristes nouvelles il ne nous en va conter une qui ne nous fera point pleurer. Grand-merci , dit Simontault , en me donnant vôtre voix , peu s'en faut que vous ne me nommiez facétieux ; épithete qui me déplaît. Pour m'en venger je vous ferai voir qu'il y a des femmes qui font semblant d'être chastes à l'égard de certaines gens , ou durant quelque tems : mais la fin les démasque , comme vous l'allez voir par cette histoire veritable.





XIV. NOUVELLE.

Subtilité d'un Amant, qui sous le nom de véritable ami, trouva moyen de se récompenser de ses travaux passez.

DU tems que le Grand-maître de Chaumont étoit Gouverneur du Duché de Milan, il y avoit un Gentilhomme nommé Bonnivet, que son mérite a fait depuis Amiral de France. Comme ses grandes vertus le faisoient aimer de tout le monde, il se trouvoit volontiers aux regals où étoient les Dames, auprès desquelles il étoit mieux venu que ne fut jamais François, tant parce qu'il étoit bien fait & agréable, & qu'il parloit bien, que parce qu'il passoit pour le plus adroit & le plus résolu soldat de son tems. Un jour de Carnaval qu'il alloit en masque, il fit dancer une des Dames de la ville la mieux faire & la plus belle. A toutes les pauses que faisoient les Haut-bois il ne manquoit pas de lui parler d'amour ; ce qu'il sçavoit mieux faire que personne. La Belle qui ne se croyoit pas obligée de répondre à ses très-humbles supplications, l'arrêta tout court, & lui dit sur le champ, qu'elle n'aimoit, & n'aimeroit jamais que son mari, & qu'il devoit s'adresser ailleurs. Cette réponse ne rebutant point Bonnivet, qui ne se croyoit pas encore refusé, il poussa sa pointe, & la sollicita

cita vivement jusques à la mi-carême. Il trouva toujours la Belle inébranlable, & ne pouvoit croire ce qu'il voyoit, vû la mauvaise mine du mari, & la beauté de la femme. Sentant donc qu'elle uſoit de diſſimulation, il réſolut d'avoir recours à la fraude, & diſcontinua dès lors ſes ſolicitations. Il ſ'informa de ſa conduite, & apprit qu'elle aimoit un Gentilhomme Italien qui avoit de la ſageſſe & de la vertu. Bonnivet fit connoiſſance peu à peu avec l'Italien, & ſ'y prit ſi adroitement, qu'il ne ſ'aperçût aucunement du motif qui le faiſoit agir. Il eut pour lui une ſi parfaite eſtime, qu'à ſa Belle près c'étoit la perſonne du monde qu'il aimoit le plus. Bonnivet, pour tirer le ſecret du Gentilhomme Italien, fit ſemblant de lui dire le ſien, & lui dit qu'il aimoit une Dame qu'il ne devineroit jamais, le priant au reſte de garder le ſecret, afin qu'ils n'euffent tous deux qu'un cœur & une penſée. L'Italien pour répondre à la confiance que Bonnivet avoit en lui, l'inſtruiſit tout du long de l'amour qu'il avoit pour celle dont il ſ'agit, & dont Bonnivet vouloit ſe venger. Ils ſe voyoient tous les jours, & ſe rendoient reciproquement compte des bonnes fortunes de la journée, avec cette différence que l'un mentoit, & l'autre diſoit la vérité. L'Italien avoua qu'il y avoit trois ans qu'il aimoit la Dame en queſtion, ſans en avoir eu que de bonnes paroles, & des aſſurances d'être aimé. Bonnivet lui donna tous les conſeils dont il pût ſ'avifer; & l'Italien ſe trouva ſi bien de ſes conſeils, qu'en

peu de jours elle lui accorda tout ce qu'il demandoit. Il ne s'agissoit plus que de trouver moyen de se voir : Mais comme Bonnivet étoit fertile en expédiens, ce moyen fut bientôt trouvé. Je vous fais plus obligé qu'à homme du monde, lui dit un jour l'Italien avant soupé : car graces à vos bons conseils j'espere avoir cette nuit ce que je souhaite depuis tant d'années. Je vous prie, dit alors Bonnivet, que je sçache ce que c'est que vôtre entreprise, afin que si c'est un effet du hazard, ou qu'il y entre de l'artifice, je puisse vous aider & servir comme vôtre ami. Il apprit que la Belle pouvoit laisser la grande porte de la maison ouverte, sous pretexte qu'un de ses freres qui étoit malade envoyoit à toute heure en ville querir ce qu'il avoit besoin : Que l'Italien devoit entrer par cette porte dans la cour ; mais ne pas monter par l'escalier, & passant par un petit degré à main droite, entrer dans la premiere galerie qu'il trouveroit, où toutes les portes des chambres de son Beau-pere & de son Beau-frere se rendoient ; de bien choisir la troisiéme porte la plus proche du degré ; & que si en la poussant doucement il la trouvoit fermée, il n'avoit qu'à s'en retourner, bien assuré que le mari étoit de retour, qu'on lui avoit dit néanmoins ne devoir revenir que dans deux jours : mais que s'il la trouvoit ouverte, il n'avoit qu'à entrer doucement, & fermer la porte à verrou, persuadé qu'il n'y auroit dans la chambre que la Belle : mais sur tout qu'il avoit ordre de venir avec des sou-

souliers de feutre , pour ne pas faire de bruit , & de ne partir de chez lui que deux heures après mi-nuit ne fussent sonnées , parce que les Beau-freres de la Belle , qui aimoient fort le jeu , ne se couchoient jamais qu'il ne fût plus d'une heure. Bonnivet le felicita , lui souhaita bon voyage , & lui dit que s'il lui étoit bon à quelque chose , il ne l'épargnât pas. L'Italien le remercia , & lui dit , que comme en ces sortes de choses on ne pouvoit pas prendre trop de precautions , il s'en alloit donner ordre à tout.

Bonnivet de son côté ne dormit pas , & voyant qu'il étoit tems de se venger de la Belle , il se retira de bonne heure , se fit faire la barbe de la longueur & de la largeur que l'Italien la portoit , & se fit couper les cheveux ; afin qu'en touchant on ne pût le reconnoître. Les souliers de feutre ne furent pas oubliez , non plus que toutes les autres choses que portoit l'Italien. Comme il étoit fort considéré du Beau-pere de la Belle , il ne fit point difficulté d'y aller de bonne heure , résolu en cas qu'il fût apperçu d'aller droit à la chambre du bon-homme avec lequel il avoit des affaires. Il vint à mi-nuit chez la Belle ; où il trouva assez d'allans & venans ; mais il passa sans être reconnu , & entra dans la galerie. Il toucha les deux premières portes , & les trouva fermées. La troisième étant ouverte il entra , & ferma la porte à verrou. La chambre étoit toute tendue de blanc , & il y avoit un lit avec une

garniture de la même couleur d'une toile si déliée & si ouvragée, qu'on ne pouvoit rien voir de plus propre. La Belle étoit seule & au lit, parée avec la dernière richesse. A la faveur d'un gros flambeau de cire blanche dont la chambre étoit illuminée, il vit par un coin de rideau la propreté de la Belle sans en être vu. De peur d'en être reconnu il commença par éteindre le flambeau ; ensuite il se deshabilla, & se coucha auprès d'elle. La Belle qui croyoit que c'étoit celui qui l'avoit si long-tems aimée, le reçût avec toutes les caresses qu'il lui fût possible. Mais comme il sçavoit qu'il devoit tout cela à son erreur, il se donna bien de garde de lui dire un seul mot, & ne songea qu'à se venger aux dépens de l'honneur de la Belle ; & sans lui en avoir aucune obligation. Mais elle étoit si satisfaite d'une si douce vengeance, qu'elle croyoit l'avoir recompensé de toutes ses peines. Cela dura jusques à ce qu'une heure fut sonnée, qui étoit le tems de dire adieu. Alors il lui demanda le plus bas qu'il pût, si elle étoit aussi contente de lui qu'il l'étoit d'elle. Elle qui le prenoit toujours pour son Amant, lui répondit, que non seulement elle étoit contente ; mais même surprise de l'excès de son amour, qui l'avoit tenu une heure sans parler. Il ne pût alors s'empêcher d'éclater, & de lui dire : Me refuserez-vous une autre fois, Madame, comme vous avez fait ci-devant. Elle qui le reconnut à la voix, & à ses éclats de rire, fut au desespoir de honte & de regret, & l'apella mille fois trompeur, traître, mé-

méchant. Elle voulut se jeter hors du lit pour chercher un couteau pour s'en tuer du regret qu'elle avoit d'avoir prostitué son honneur à un homme qu'elle n'aimoit pas, & qui pour se venger du mépris qu'elle avoit fait de lui, pouvoit publier la chose. Mais il la retint, & lui promit si fortement de l'aimer plus que celui qui l'aimoit, & l'assura si bien qu'il garderoit le secret, qu'elle le crût & s'apaisa. Il lui dit comme il avoit fait, & lui conta les peines qu'il avoit prises pour elle. Elle loua son adresse, & lui jura qu'elle l'aimeroit mieux que l'autre, qui n'avoit pû garder son secret. Elle ajouta qu'elle voyoit la fausseté des préjuges qu'on avoit contre les François, qui étoient plus sages, plus constans, & plus discrets que les Italiens: Qu'elle abandonnoit désormais les sentimens de sa nation, & qu'elle vouloit s'attacher à lui. Mais elle le pria de ne se trouver de quelque tems dans les lieux ou aux regals où elle seroit, à moins qu'il n'y vint en masque; bien persuadée, disoit-elle, qu'elle auroit tant de honte, que tout le monde jugeroit mal d'elle à sa contenance. Il le lui promit, & la pria à son tour de bien recevoir son ami quand il viendrait à deux heures, & qu'à l'avenir elle pourroit peu à peu s'en défaire. Elle fit de grandes difficultez, & ne se rendit que par la force de l'amour qu'elle avoit pour lui. En prenant congé, il la rendit si contente, qu'elle eût bien voulu qu'il eût fait plus long séjour. S'étant donc habillé, il sortit, & laissa la porte entr'ouverte en l'état qu'il l'avoit

156 LES NOUVELLES DE LA
trouvée. Comme il étoit près de deux heures, & qu'il avoit peur de rencontrer l'Italien, il s'alla poster au haut du degré, & le vit bientôt passer & entrer dans la chambre de la Belle. Bonnivet se retira ensuite à son logis, & pour se reposer des travaux de la nuit il se mit au lit, où il étoit encore à neuf heures du matin. L'Italien ne manqua pas de venir à son lever, & de lui conter son aventure, qui n'avoit pas eu tous les agrémens qu'il en avoit espéré; car il dit, j'ai trouvé la Belle debout, & en manteau de nuit, avec une grosse fièvre, le poux fort ému, le visage en feu, & commençant si fort à suer, qu'elle m'a prié de m'en retourner, n'osant appeler ses femmes de peur d'inconvénient. Elle étoit enfin si mal, qu'elle avoit plus besoin de penser à la mort qu'à l'amour, & d'entendre parler de Dieu que de Cupidon. Je suis bien marrie au reste, m'a-t-elle dit, que vous vous foyez exposé pour l'amour de moi, ne pouvant vous rendre en ce monde ce que j'espère bien-tôt de faire en l'autre. J'ai été si surpris, ajouta-t-il, d'un contre-tems si peu attendu, que mon feu & ma joie se sont convertis en glace & en tristesse, & je me suis incontinent retiré. Ce matin dès que le jour a paru, j'ai envoyé demander de ses nouvelles, & on m'a rapporté qu'elle est extrêmement mal. En faisant cette relation il pleuroit si fort, qu'il sembloit que l'ame dût lui sortir par les yeux. Bonnivet qui avoit autant envie de rire que l'autre de pleurer, le consola du mieux qu'il pût, & lui représenta

senta que les commencemens des choses de longue durée sont toujours difficiles, & que l'amour n'avoit fait naître ce retardement, que pour lui faire trouver plus doux le plaisir de la jouissance. Là dessus ils se separerent. La Belle garda quelques jours le lit, & ne fut pas plutôt debout qu'elle congédia son premier Amant, alleguant pour raison la crainte qu'elle avoit eu de la mort, & les allarmes de sa conscience. Elle fut toute entiere à Bonnivet, dont l'amour dura selon l'ordinaire comme la beauté des fleurs.

Il me semble, Mesdames, que les fineses de Bonnivet valent bien l'hipocrisie de la Milanoise, qui après avoir contrefait la prude, fit voir enfin sa turpitude. Vous direz ce qu'il vous plaira des femmes, dit Emaruïtes; mais Bonnivet fit le tour d'un malhonnête homme. Si une femme aime un homme, s'ensuit-il qu'un autre doive lui faire une supercherie de cette force ? Comptez, repliqua Guebron, que quand ces sortes de marchandises sont en vente, le plus offrant & dernier encherisseur les emporte toujours. Ne vous imaginez pas que ceux qui servent des Dames, se donnassent tant de peines pour l'amour d'elles. Ils ont en cela plus d'égard à eux qu'à elles. C'est de quoi je ne doute aucunement, repartit Longarine ; car pour vous parler franchement, tous les Amans que j'ai eu, ont toujours débuté par mes intérêts, & par me dire qu'ils aimoient ma vie, ma satisfaction, & mon honneur, & le denouement de tout cela a toujours été leur propre intérêt,

intérêt, leur plaisir & leur gloire. Ainsi le meilleur est de les congédier dès la première partie de leur sermon ; car quand on vient à la seconde, on ne peut pas si honnêtement les refuser, attendu que le vice connu est de soi refusable. Il faudroit donc, dit Emar suite, renvoyer un homme dès qu'il ouvre la bouche, sans sçavoir ce qu'il a à dire. Ce n'est pas cela, repliqua Parlamente. On sçait bien qu'une femme d'abord ne doit pas faire semblant n'entendre, & même de croire la déclaration qu'un Amant lui a faite. Mais quand il en vient aux gros sermens, il me semble qu'il est plus honnête aux Dames de le laisser dans ce beau chemin, que d'aller jusqu'à la vallée. Devons-nous croire, Nomerfide, qu'ils nous aiment d'un amour criminel ? N'y a-t-il pas du péché à juger mal de son prochain ? Vous en croirez ce qu'il vous plaira, dit Oyfile ; mais il faut tellement craindre que cela soit, qu'aussitôt que vous en découvriez quelque chose, vous ne sçauriez assez promptement vous éloigner d'un feu, qui a plutôt brûlé un cœur qu'il ne s'en soit aperçu. Ces loix sont bien dures, répondit Hircan. Si les femmes auxquelles la douceur sied si bien, étoient aussi rigoureuses que vous voulez qu'elles soient, nous quitterions la douceur & les supplications, & employerions la ruse & la violence. Le meilleur est, repartit Simonault, que chacun suive son penchant, qu'il aime ou qu'il n'aime point ; mais toujours le cœur sur les levres. Pleût à Dieu, dit Saffredant, que cette loi apportât autant d'honneur qu'elle feroit

roit de plaisir ! Mais Dagoucin ne pût se tenir de dire : Ceux qui aimeroient mieux mourir que de faire connoître leurs sentimens , ne s'accommoderoient pas de vôtre loi. Mourir ? répondit Hircan ! Le Cavalier est encore à naître qui voudroit mourir pour pareille chose. Mais laissons l'impossibilité, & voyons à qui Simontault donnera sa voix. A Longarine, répartit Simontault : Car j'ai tantôt remarqué qu'elle parloit toute seule, & je croi, qu'elle repete quelque bon rôle, & elle n'a pas de coûtume de déguiser la verité ni contre les hommes ni contre les femmes. Puisque vous me croyez si amie de la verité, dit Longarine, je vais vous conter une histoire, qui pour n'être pas tant que je voudrois à la louange des femmes, vous fera voir néanmoins qu'il y en a qui ont le cœur aussi bon, l'esprit aussi juste, & ne sont pas moins rusées que les hommes. Si mon conte est un peu long, je tâcherai de vous dédommager par un peu de gayeté.



XV. NOUVELLE.

Une Dame de la Cour se voyant méprisée de son mari qui aimoit ailleurs, lui rendit la pareille, & aima de son côté.

IL y avoit à la Cour du Roi François I. un Gentilhomme, dont je dirois bien le nom si je voulois. Il étoit pauvre, & n'avoit pas
cinq

cinq cens livres de rente: mais le Roi en fai-
 soit tant de cas pour les grandes vertus dont
 il étoit doué, qu'il lui fit épouser une femme si
 riche, qu'un grand Seigneur s'en seroit con-
 tenté. Comme sa femme étoit encore fort
 jeune, il pria une des plus grandes Dames de
 la Cour de vouloir la tenir auprès d'elle; ce
 qu'elle fit bien volontiers. Le Gentilhomme
 étoit si honnête & avoit si bon air, que tou-
 tes les Dames de la Cour en faisoient fort
 grand cas: une entr'autres que le Roi aimoit,
 & qui n'étoit ni si belle ni si jeune que sa fem-
 me. Le Gentilhomme aimoit cette femme
 avec tant de passion, & faisoit si peu de
 compte de la sienne, qu'à peine en un an cou-
 choit-il une nuit avec elle: Et pour surcroît
 de douleur à cette pauvre petite femme, il ne
 lui parloit jamais, ni ne lui donnoit aucune
 marque d'amitié; ce qu'elle avoit assez de pei-
 ne à soutenir. Il jouissoit cependant de son
 bien, & lui en faisoit si petite part, qu'elle
 n'avoit pas de quoi s'habiller suivant sa quali-
 té, ni comme elle auroit voulu. La Dame,
 auprès de qui elle étoit, en parloit souvent au
 mari par maniere de plainte. Votre femme,
 lui disoit-elle, est belle, riche, & de bonne
 maison: cependant vous la méprisez. Son
 enfance & sa jeunesse lui ont jusqu'ici fait souf-
 frir vos mépris: mais il est à craindre que
 quand elle se verra belle & grande, son mi-
 roir, & quelqu'un qui ne vous aimera pas, lui
 représentera si bien sa beauté que vous dé-
 daignez, que le dépit lui fera faire une chose
 à laquelle elle n'oseroit avoir pensé si vous en
 usiez

tuez mieux avec elle. Le Gentilhomme qui
 avoit le cœur ailleurs, se moqua de cette sage
 rémontrance, & alla toujours son chemin.
 En deux ou trois ans la jeune femme com-
 mença à devenir une des plus belles fem-
 mes de France. Sa reputation fut si grande,
 que le bruit couroit à la Cour qu'elle n'avoit
 pas sa pareille. Plus elle se sentoit digne d'être
 aimée, plus lui étoit sensible le mépris
 que son mari avoit pour elle. Elle en tomba
 dans un si grand accablement, que sans les
 consolations de sa maîtresse elle se fût presque
 jetée dans le desespoir. Après avoir inutile-
 ment tenté tous les moyens de plaire à son
 mari, elle conclut en elle-même, qu'il étoit
 impossible qu'il répondit si mal à l'amour
 qu'elle avoit pour lui, à moins qu'il ne fût
 pris ailleurs. Elle chercha si bien & si fine-
 ment, qu'elle trouva qu'il étoit toutes les
 nuits si occupé ailleurs, qu'il oublioit sa con-
 science & sa femme. Quand elle fut bien assu-
 rée de la vie qu'il menoit, elle tomba dans
 une si profonde mélancolie, qu'elle ne vou-
 loit s'habiller que de noir, & fuyoit tous les
 lieux de divertissement. Sa maîtresse s'en
 apperçut, & n'oublia rien pour la tirer de
 cet accablement : mais tous ses soins furent
 inutiles. Son mari en fut averti ; mais il s'en
 moqua, au lieu de songer au remède. Un
 grand Seigneur proche parent de la maîtresse
 de cette jeune femme, & qui lui rendoit de
 fréquentes visites, ayant appris un jour les
 duretés du mari, en fut si touché qu'il vou-
 lut essayer de consoler la femme. Il la trou-
 va

156 LES NOUVELLES DE LA
va de si bonne conversation, si belle, & si
vertueuse, qu'il souhaita beaucoup plus de
s'en faire aimer, que de lui parler de son ma-
ri, si ce n'est pour lui faire connoître le peu
de sujet qu'elle avoit de l'aimer.

Cette jeune Dame se voyant abandonnée
de celui qui la devoit aimer, & d'autre côté
aimée & sollicitée par un Seigneur si bien fait,
se crut heureuse d'avoir fait une conquête de
cette conséquence. Quoiqu'elle desirât tou-
jours de conserver son honneur, elle prenoit
néanmoins grand plaisir de lui parler, & de
se voir aimée, de quoi elle étoit pour ainsi di-
re affamée. Cette amitié dura quelque tems ;
mais le Roi qui aimoit fort le mari, & qui
ne vouloit pas que personne lui fit affront ni
déplaisir, s'en étant apperçu, pria le Prince de
discontinuer ses soins sous peine d'encourir
son indignation. Le Prince qui aimoit plus
les bonnes grâces du Roi que toutes les Da-
mes du monde, lui promit d'abandonner son
dessein puisqu'il le souhaitoit, & d'aller dès
le soir même prendre congé de la Belle : Ce
qu'il fit aussi-tôt qu'il sçût qu'elle s'étoit re-
tirée à son logis, où logeoit aussi le mari qui
avoit sa chambre au dessus de celle de sa fem-
me. Sur le soir étant à la fenêtre il vit en-
trer le Prince dans la chambre de sa femme :
Le Prince qui le vit bien, ne laissa pas pour
cela d'entrer. En disant adieu à celle qu'il
ne commençoit que d'aimer, il lui alle-
gua pour toutes raisons de son changement le
commandement du Roi. Après bien des lar-
mes & bien des regrets qui durèrent jusques
à

à une heure après mi-nuit, la Belle lui dit en se separant : Je louë Dieu, Monsieur, de la grace qu'il me fait de me priver de vôtre amitié, puisqu'elle est si mediocre & si foible, qu'elle n'est pas à l'épreuve du commandement des hommes. Pour moi je n'ai consulté pour vous aimer ni maîtresse, ni mari, ni moi-même. L'amour, vôtre honnêteté, & vôtre bonne mine ont gagné mon cœur : mais puisque le vôtre est moins amoureux que craintif, vous ne pouvez pas aimer parfaitement, & je ne veux point d'ami qui ne soit à toute épreuve. J'aime parfaitement comme j'avois resolu de vous aimer : mais, Monsieur, je suis contrainte de vous dire adieu, & de vous déclarer que vôtre timidité ne merite pas un amour aussi franc & aussi sincere que le mien. Le Prince sortit les larmes aux yeux, & regardant derriere lui il vit encore le mari qui l'avoit vû entrer & sortir. Il lui dit le lendemain pourquoi il étoit allé voir sa femme, & lui apprit le commandement que le Roi lui avoit fait. Le Gentilhomme en fut fort content, & en remercia le Roi. Mais voyant que sa femme embelissoit tous les jours, & qu'il devenoit vieux & laid, il commença à changer de rôle, & à prendre celui qu'il faisoit depuis long-tems jouer à sa femme ; car il l'aimoit plus que de coûtume, & prenoit plus garde à elle. Mais plus elle voyoit qu'il la recherchoit, plus elle le fuyoit, étant bien-aise de lui rendre une partie des ennuis qu'il lui avoit donné par son indifferance. Pour ne
gou-

158 LES NOUVELLES DE LA
goûter pas si-tôt le plaisir que l'amour com-
mençoit à lui donner, elle s'adressa à un
jeune Gentilhomme, si bien fait, parlant si
bien, & ayant si bon air, qu'il étoit aimé
de toutes les Dames de la Cour. En se
plaignant à lui des duretez qu'on avoit eu
pour elle, elle lui fit naître l'envie d'avoir
pitié d'elle, & le fit si bien qu'il n'oublia
rien pour tâcher de la consoler. La Belle
de son côté pour se dédommager du Prin-
ce qu'elle avoit perdu, aima si fort ce nou-
veau venu, qu'elle oublia ses chagrins pas-
sez, & ne songeoit qu'aux moyens de mé-
nager son intrigue avec adresse. Elle y
réussit si bien que sa maîtresse ne s'en ap-
perçût jamais, se donnant bien de garde
de parler en sa présence à son Amant. Quand
elle avoit quelque chose à lui dire, elle al-
loit voir certaines Dames de la Cour, en-
tre lesquelles il y en avoit une dont son
mari faisoit semblant d'être amoureux. Un
soir après soupé que la nuit étoit fort ob-
scure, la Belle se déroba, & entra toute
seule dans la chambre des Dames, où elle
trouva celui qu'elle aimoit plus qu'elle-mê-
me. Elle s'assit auprès de lui, & appuyée sur
une table ils s'entretenoient ensemble fai-
sant semblant de lire un livre. Quelqu'un
que le mari avoit mis en sentinelle, vint
lui dire où sa femme étoit allée; & lui qui
étoit sage la suivit le plus promptement qu'il
pût. Il entre dans la chambre, & voit sa
femme qui lisoit un livre. La Belle feignant
de ne le point voir, alla d'un autre côté par-
ler

ler aux Dames. La Belle voyant que son mari l'avoit trouvée avec un homme auquel elle n'avoit jamais parlé en sa presence, se trouva si déconcertée, qu'elle perdit la tramontane, & ne pouvant passer le long d'un banc, se glissa le long d'une table, & s'enfuit comme si son mari l'eût poursuivi l'épée à la main. Elle alla retrouver sa maîtresse qui étoit sur le point de se retirer. Après l'avoir déshabillée, elle sortit, & rencontra une de ses femmes qui lui venoit dire que son mari la demandoit. Elle répondit franchement qu'elle ne vouloit point y aller, parce qu'étant aussi bizarre & aussi dur qu'il l'étoit, elle craignoit qu'il ne lui fît quelque violence. Elle y alla pourtant enfin de peur de pis. Son mari ne lui en dit pas un seul mot que quand ils furent couchés. Elle qui ne voyoit pas lieu de dissimuler, s'en prit à ses yeux, & se mit tendrement à pleurer. Il lui demanda le sujet de ses larmes, & elle répondit qu'elle pleuroit parce qu'elle avoit peur qu'il fût fâché contre elle de ce qu'il l'avoit trouvée lisant avec un Gentilhomme. Le mari repliqua qu'il ne lui avoit jamais défendu de parler à personne; & qu'il n'avoit point trouvé mauvais qu'elle parlât à ce Gentilhomme; mais qu'il avoit été surpris de la voir fuir comme si elle avoit fait quelque chose digne de censure; & que cela lui avoit fait croire qu'elle aimoit le Gentilhomme. Le tout aboutit à lui défendre de ne parler désormais à homme ni en public, ni en particulier, l'assurant qu'en cas qu'elle en usât autrement, il la tueroit sans miséricorde. Elle accepta

160 LES NOUVELLES DE LA
volontiers le parti, comptant de prendre mieux
ses mesures à l'avenir. Mais comme il suffit
de nous défendre les choses que nous voulons
pour nous les faire désirer avec plus d'em-
pressement, la pauvre femme eut bien-tôt
oublié les menaces de son mari. Dès le soir
même étant retournée coucher en une autre
chambre avec d'autres Demoiselles & ses gar-
des, elle envoya prier le Gentilhomme de la
venir voir la nuit. Le mari que la jalousie
empêchoit de dormir, & qui avoit entendu
dire que le Gentilhomme alloit voir sa fem-
me de nuit, s'enveloppe dans une cape, prend
avec lui un valet de chambre, & va fraper à
la porte de sa femme. Elle qui n'attendoit
rien moins que lui, se leva toute seule en
brodequins & en manteau, & voyant ses
femmes endormies, elle sort, & s'en va droit
à la porte où elle avoit entendu heurter. Au
qui va là fut répondu le nom de celui qu'elle
aimoit : Mais pour en être plus assurée, elle
entr'ouvrit le guichet, & dit : Si vous êtes
celui que vous dites, donnez-moi la main, je
connoîtrai bien si vous dites vrai. Elle n'eut
pas plutôt touché la main de son mari qu'elle
le reconnut, & refermant vite le guichet,
elle s'écria. Ha, Monsieur ! c'est vôtre main.
Oui, repliqua le mari fort en colere, c'est la
main qui vous tiendra parole : Ainsi ne man-
quez pas de venir quand je vous manderai.
En disant cela il s'en retourna, & elle rega-
gna sa chambre plus morte que vivante. Le-
vez-vous, mes amies, dit-elle tout haut en en-
trant à ses femmes, levez-vous : Vous avez
trop

trop dormi pour moi. J'ai voulu vous tromper, & je me suis trompée moi-même. En achevant elle tomba évanouie. A ce cri ses femmes se levèrent, si étonnées de voir leur maîtresse comme morte, & d'entendre ce qu'elle avoit dit, que le plus pressé pour elles fut de courir aux remèdes pour tâcher de la faire revenir. Quand elle eut recouvré l'usage de la parole, elle leur dit : Vous voyez aujourd'hui, mes amies, la plus malheureuse creature qu'il y ait au monde. Sur cela elle leur conta son aventure, les priant de la secourir, car elle se regardoit déjà comme une femme morte. Dans le tems que ses femmes se mettoient en devoir de la consoler, il arriva un valet de chambre de son mari qui lui mandoit d'aller incontinent le trouver. D'abord elle embrassa deux de ses femmes, & se mit à crier & à pleurer, les priant de ne la laisser point aller, étant bien assurée qu'elle ne reviendrait point. Mais le valet de chambre la rassura, & lui dit qu'il répondoit sur sa vie qu'elle n'auroit aucun mal. Voyant donc que la résistance étoit inutile, elle se jeta entre les bras du valet, & lui dit. Puisqu'il le faut, mon ami, portez ce malheureux corps à la mort. Le valet l'emporta demi évanouie de tristesse. Elle ne fut pas plutôt dans la chambre de son mari, qu'elle se jeta à ses pieds & lui dit : Ayez pitié de moi, Monsieur, je vous en supplie, & je vous jure devant Dieu que je vous dirai la vérité de tout. Je prétens bien que vous me la disiez, repliqua le mari comme un homme outré de

colere ; & là dessus il fit sortir tout le monde. Comme sa femme lui avoit toujours paru fort dévoté , il crut qu'elle ne se parjureroit point s'il la faisoit jurer sur la croix. Il en fit donc apporter une fort belle qu'il avoit empruntée , & étant tous deux seuls , il la fit jurer sur cette croix qu'elle lui diroit la verité sur ce qu'il lui demanderoit. Elle qui avoit eu le tems de se recueillir , & qui n'étoit plus dans les premiers mouvemens de la crainte de la mort , reprit courage , & resolut de ne lui rien cacher , mais en même tems de ne rien dire qui pût exposer son Amant. Après qu'il eut fait les questions qu'il jugea nécessaires. Voici comme elle y répondit.

Je ne veux point me justifier , Monsieur , ni diminuer l'amour que j'ai eu pour le Gentilhomme qui cause vôtre jalousie. Quelque chose que je pûsse vous dire à cet égard , vous ne pourriez & ne devriez pas le croire ; après ce qui vient d'arriver : Mais je dois vous dire ce qui a donné lieu à cet amour. Jamais femme n'aima tant son mari que je vous aime ; & sans les duretez que vous avez eu pour moi , je n'aurois jamais aimé autre que vous. Vous sçavez qu'étant encore enfant , mes parens vouloient me marier à un homme de plus grande maison que vous ; mais jamais ils ne pûrent m'y faire consentir dès le moment que je vous eus parlé. Je me déclarai pour vous malgré tout ce qu'ils pûrent me dire , sans avoir égard à vôtre pauvreté. Vous sçavez de quelle maniere vous m'avez traitée

traitée jusqu'ici. Cela m'a causé tant d'ennui & de déplaisir, que sans le secours de Madame, avec laquelle vous m'avez mise, j'aurois presque succombé à mon desespoir. Mais enfin me voyant grande, & estimée belle de chacun, si ce n'est de vous, je commençai à sentir si vivement le tort que vous me faisiez, que l'amour que j'avois pour vous, s'est converti en haine, & le desir de vous plaire en celui de me venger. Dans ce desespoir j'eus occasion de voir un Prince, qui plus soumis au Roi qu'à l'amour, me quitta dans le tems qu'un commerce honnête commençoit à me faire sentir des consolations. Après avoir perdu le Prince, je trouvai celui-ci qui n'eut pas la peine de me prier; car il est assez bien fait, assez honnête & a assez de vertus pour être recherché de toutes les femmes de bon sens. A ma priere & non à la sienne il m'a aimée avec tant d'honnêteté, qu'il ne m'a jamais rien demandé qui soit contraire à mon honneur. Quoi que le peu d'amour, que j'ai sujet d'avoir pour vous, me donnât lieu de ne vous pas garder la foi matrimoniale, celui que j'ai pour Dieu & pour mon honneur, m'a empêchée jusqu'ici de rien faire dont j'aye besoin de me confesser, ou qui puisse me faire apprehender l'infamie. Je ne nie point que feignant d'aller faire mes oraisons, je ne me sois retirée le plus souvent que j'ai pu dans une Garderobe pour lui parler; car je n'ai jamais confié à personne la conduite de cette intrigue. Je ne nie point aussi, qu'étant dans un lieu si retiré, & hors

264 **LES NOUVELLES DE LA**
de tout soupçon , je ne l'aye baïsé de meilleur cœur que je ne vous baïfai jamais. Mais que Dieu ne me fasse jamais misericorde , si jamais il s'est passé autre chose dans nost tête à tête , si jamais il m'a demandé rien de plus , & si mon cœur même a eu dessein de lui accorder autre chose : car j'étois si aise , qu'il ne me sembloit pas qu'il y eût au monde de plus grand plaisir. Et vous , Monsieur , qui êtes la seule cause de mon malheur , voudriez-vous vous venger d'une action dont il y a si longtemps que vous me donnez l'exemple , avec cette difference que ce que vous avez fait est sans honneur & sans conscience ? Vous sçavez , & je le sçai aussi , que celle que vous aimez , ne se contente pas de ce que Dieu & la raison commandent. Quoi que la loi des hommes condamne à l'infamie les femmes qui en aiment d'autres que leurs maris , la loi de Dieu plus venerable & plus auguste mille fois , condamne les hommes qui aiment d'autres femmes que les leurs. S'il faut mettre à la balance la faute que nous avons tous deux commise , vous vous trouverez plus coupable que moi. Vous êtes un homme sage : vous avez de l'experience & de l'âge pour connoître le mal , & le sçavoir éviter : Mais je suis jeune , & n'ai aucune experience de la force & de la puissance de l'amour. Vous avez une femme qui vous aime , & vous chérit plus que sa propre vie ; & j'ai un mari qui me fuit , qui me haït , & me fait des duretez qu'il ne voudroit pas faire à une servante. Vous aimez une femme âgée,
maigre

maigre & moins belle que moi ; & j'aime un Gentilhomme plus jeune que vous , mieux fait , & plus aimable que vous. Vous aimez la femme d'un de vos meilleurs amis , & violez d'un côté les devoirs de l'amitié , & contrenez de l'autre aux égards que vous devez avoir pour tous deux ; & j'aime un Gentilhomme qui n'est attaché à rien qu'à l'amour qu'il a pour moi. Jugez sur ce pied là , Monsieur , sans prévention , lequel de nous est le plus condamnable , ou le plus excusable. Je ne croi pas qu'il y ait d'homme sage & entendu qui ne vous donne le tort , considerant que je suis jeune & peu éclairée , méprisée de vous , & aimée du Gentilhomme de France le mieux fait & le plus honnête , & que je n'aime nonobstant tout cela que parce que je desespere d'être aimée de vous.

A tant de veritez étalées par une belle femme avec tant de grace & d'assurance , qu'on voyoit aisément qu'elle ne croyoit meriter aucune punition , le mari se trouva si surpris , qu'il ne sçut que lui répondre , sinon que l'honneur d'un homme & d'une femme n'étoit pas la même chose. Que cependant puisqu'elle juroit qu'il ne s'étoit rien passé de criminel entre son Amant & elle , il n'avoit pas résolu de l'en aimer moins ; mais qu'il la prioit de n'y revenir plus , & d'oublier l'un & l'autre le passé. Elle promit , & le raccommodement étant fait , ils s'en allerent coucher ensemble.

Le lendemain une vieille Demoiselle qui craignoit beaucoup pour la vie de sa maîtresse , vint à son lever , & lui dit : Eh ! bien,

Madame, comment vous portez-vous ? Il n'y a point, ma mie, répondit-elle en riant, de meilleur mari que le mien ; car il m'en a cru à mon serment. Ainsi se passerent cinq ou six jours. Le mari cependant ne diminuant rien de ses ombrages, observoit de si près sa femme qu'il la faisoit garder la nuit & le jour : mais quelques vigilans que fussent ses Argus, ils ne le furent pas assez pour empêcher qu'elle n'entretint encore son Amant dans un lieu obscur & suspect. Toutefois la Belle conduisit son affaire si secrètement, que personne n'en a jamais pu sçavoir la vérité. Ce ne fut qu'un valet qui fit courre le bruit, qu'il avoit trouvé un Gentilhomme & une Demoiselle dans une Ecurie qui étoit sous la chambre de la maîtresse de la Dame dont il s'agit. La jalousie du mari en augmenta tellement, qu'il résolut de faire assassiner le Galant ; & assembla pour cette belle expedition grand nombre de parens & d'amis, qui devoient l'expédier en cas qu'ils le rencontraient : Mais le principal des parens étoit si intime ami de celui dont on munitoit la mort, & qu'il faisoit chercher, qu'au lieu de le surprendre, il l'avertissoit de tout ce qu'on tramoit contre lui. Il étoit si fort aimé à la Cour, & avoit toujours si bonne compagnie, qu'il ne craignoit point son ennemi. Aussi ne fut-il point rencontré. Mais il alla dans une Eglise, où il sçavoit qu'étoit la maîtresse de celle qu'il aimoit, & qui n'avoit point entendu parler de ce qui s'étoit passé ; parce qu'il n'avoit jamais parlé à la jeune Dame devant elle.

Il lui apprit la jalousie du mari, & le des-

sein

sein qu'il avoit fait sur sa vie, & lui dit qu'en-
 core qu'il fût innocent, il étoit resolu d'aller
 voyager dans les pais étrangers pour étouffer
 le bruit qui commençoit à devenir grand. La
 Princesse fut fort étonnée d'apprendre une tel-
 le nouvelle, & jura que le mari avoit grand
 tort de soupçonner une femme si sage, & en
 qui elle n'avoit rien connu que vertu & hon-
 nêteté. Cependant, vû le credit du mari, &
 pour faire cesser le bruit, elle lui conseilla de
 s'éloigner pour quelque tems, l'assurant qu'el-
 le ne croiroit jamais ces folies & ces soupçons.
 Le Gentilhomme & sa maîtresse qui étoit avec
 la Princesse, furent bien-aisés que la Princes-
 se eût bonne opinion d'eux, & leur promît la
 continuation de sa bienveillance. Elle conseil-
 la à l'Amant de parler au mari avant son dé-
 part. Il suivit ce conseil, & rencontrant le
 mari dans une galerie près de la chambre du
 Roi, il lui dit d'un visage assuré, & avec le
 respect dû à un homme de son rang. J'ai toute
 ma vie souhaité, Monsieur, de vous rendre
 service, & j'apprens qu'en recompense vous
 me faites chercher pour m'ôter la vie. Je
 vous prie de considérer, Monsieur, que vous
 avez plus de pouvoir & d'autorité que moi ;
 cependant je suis Gentilhomme aussi bien que
 vous, & il me fâcheroit fort de donner ma vie
gratis. Je vous supplie encore de considérer que
 vous avez une femme de bien, & si quelqu'un
 veut dire le contraire, je suis prêt à lui dire qu'il
 en a faussement menti. Pour moi je ne sçache
 pas avoir rien fait capable de vous donner su-
 jet de me vouloir mal : Ainsi si vous le vou-

lez bien, je demeurerai vôtre serviteur, ou si non, je le suis du Roi; & j'ai sujet de me contenter. Le mari répondit, qu'à la verité il l'avoit soupçonné; mais qu'il le croyoit si galant homme, qu'il aimoit mieux être son ami que son ennemi, & en lui disant adieu le bonnet à la main, il l'embrassa comme son ami. Vous pouvez penser ce que disoient ceux qui le soir précédent avoient eu commission de le tuer, en voyant tant de demonstrations d'estime & d'amitié. Chacun en parloit à sa maniere. L'Amant partit donc: mais comme il avoit moins d'argent que de bonne mine, sa maîtresse lui donna une bague de trois mille écus, qu'il mit en gage pour quinze cens. Quelque tems après son départ le mari alla voir la Princesse de sa femme, & la pria de lui permettre d'aller passer quelques mois avec une de ses sœurs. La Princesse surprise d'une proposition si peu attendue, le pria tant de lui en dire le sujet, qu'il lui en dit une partie. La Belle ayant donc pris congé de sa maîtresse & de toute la Cour, sans pleurer ni sans montrer le moindre signe de chagrin, s'en alla où son mari vouloit l'envoyer, sous la conduite d'un Gentilhomme qui eut ordre exprés de la garder avec soin, & sur tout de faire en sorte qu'elle ne parlât en chemin à la personne suspecte. Elle qui savoit les ordres qu'on avoit donné à son égard leur donnoit tous les jours des allarmes, & se moquoit de leur vigilance. Le jour qu'elle partit, entr'autres elle rencontra un Cordelier à cheval, & l'entretint chemin faisant mon-

tée

été sur une Haquenée, depuis la dînée jusques
 à la couchée. A une bonne lieue de l'auber-
 ge elle lui dit : Voilà, mon Pere, deux écus
 que je vous donne pour les consolations que
 vous m'avez données : je les ai enveloppez de
 papier comme vous voyez, parce que je sai que
 vous n'oseriez y toucher autrement. Je vous
 prie de vous en aller au galop à travers les
 champs incontinent que vous m'aurez quittée.
 Il ne fut pas plutôt parti qu'elle dit à ses gens :
 Vous êtes de bons serviteurs & des gardes bien
 vigilans qui exécutez en perfection les ordres
 de vôtre maître qui se fie en vous. Celui au-
 quel on vous a tant recommandé de ne me
 laisser point parler, m'a entretenue toute la
 journée, & vous l'avez laissé faire. Vous
 meriteriez des coups de bâton, & non pas
 des gages. Le Gentilhomme auquel on avoit
 confié la garde de la Belle, entendant cela, en
 eut tant de dépit qu'il ne pût répondre un
 seul mot. Il prit donc deux hommes avec
 lui, donna des deux, courut après le Corde-
 lier qui fuyoit de son mieux, se voyant pour-
 suivi ; mais comme ils étoient mieux mon-
 trez que lui, ils firent tant qu'ils le joignirent.
 Le bon Pere qui ne sçavoit pourquoi on lui
 donnoit ainsi la chasse, cria d'abord miseri-
 corde ; & pour la demander avec plus d'hu-
 milité, il abatit son chaperon, & demeura la
 tête nue. Ils connurent par là que ce n'étoit
 pas celui qu'ils cherchoient, & que leur maî-
 tresse les avoit jouéz ; ce qu'elle fit bien plus
 cruellement encore à leur retour. C'est bien à
 vous, leur dit-elle, qu'il faut donner des fem-
 mes

170 LES NOUVELLES DE LA
mes à garder. Vous les laissez parler sans sçavoir à qui, & puis croyant ce qu'elles vous disent, vous allez faire affront aux serviteurs de Dieu.

Après quelques autres plaisanteries de la même force, elle arriva au lieu où son mari l'envoyoit, & où ses deux belles-sœurs, & le mari d'une d'elles la tenoit fort sujette. Le mari apprit en ce tems-là que sa bague étoit en gage pour quinze cens écus, & en fut fort chagrin. Pour sauver l'honneur de sa femme, & ravoir sa bague, il lui fit dire de la retirer, & qu'il payeroit les quinze cens écus. Elle qui ne se soucioit pas de la bague, puisque l'argent demeurait à son Amant, lui écrivit que son mari la contraignoit de retirer la bague : & afin qu'il ne crût pas qu'elle l'aimât moins qu'auparavant, elle lui envoya un Diamant que sa maîtresse lui avoit donné, & qu'elle aimoit plus que tous ses autres bijoux. Son amant lui envoya volontiers l'obligation du Marchand, bien-aise d'avoir eu quinze cens écus, & un Diamant ; mais sur tout d'être assuré que sa maîtresse l'aimoit toujours. Tant que le mari vécut ils demeurèrent éloignez l'un de l'autre, & ne pûrent se parler que par lettres. Le mari étant mort, l'amant croyant que sa maîtresse avoit toujours pour lui les sentimens qu'elle lui avoit promis, ne perdit pas de tems à la demander en mariage : mais il trouva que la longue absence lui avoit donné un rival qui étoit plus aimé que lui. Il en eut tant de chagrin, que fuyant le commerce des Dames, il chercha les perils, & mourut enfin après s'être
au-

autant signalé que jeune homme ait jamais fait.

Ce conte, Mesdames, où le sexe n'est pas épargné, fait voir aux maris que les femmes qui ont le cœur grand, se laissent plutôt vaincre par la colere & par la vengeance, que par les charmes de l'amour. L'Heroïne de cette nouvelle résista long-tems à cette douce passion ; mais enfin elle s'abandonna à son desespoir. Une femme de bien n'en doit pas faire de même, parce qu'il n'y a point d'excuse à une mauvaise action. Plus on est exposé à faire le mal, plus y a-t-il de vertu à se vaincre & à faire bien, au lieu de rendre le mal pour le mal ; d'autant plutôt que le mal qu'on croit faire à autrui retombe souvent sur celui qui le fait, Heureuses sont celles en qui éclate la vertu de Dieu en chasteté, en douceur, & en patience. Il me semble, Longarine, dit Hircan, que la Dame dont vous venez de parler, a été plus animée de dépit que d'amour ; car enfin si elle eût aimé le Gentilhomme autant qu'elle en faisoit semblant, elle ne l'auroit jamais quitté pour un autre, & partant on la peut nommer dépiteuse, vindicative, opiniâtre, & changeante. Vous en parlez bien à votre aise, répondit Emar suite ; mais vous ne sçavez pas quel crevecœur c'est d'aimer sans être aimé. Il est vrai, repliqua Hircan, que je ne l'ai guere éprouvé ; car on ne me sçauroit faire si peu froide mine, que je ne laisse d'abord là & l'amour & la Dame. C'est fort bien, dit Parla mente, pour un homme comme vous qui n'aime que son plaisir ; mais une honnête femme ne doit pas laisser son mari. Cependant, re-
partit

partit Simontault , la Belle dont il est question ,
oublia pour quelque tems qu'elle étoit femme ;
car un homme n'auroit sçu se venger avec plus
d'éclat. Pour une qui n'est pas sage , dit Oy-
sille , il ne faut pas conclure que les autres soient
de même. Vous êtes pourtant toutes femmes ,
repliqua Saffredant , & quelque parées que
vous soyez , qui chercheroit bien avant sous
vos jupes , trouveroit que vous êtes telles. Qui
voudroit vous écouter , dit alors Nomerfide ,
on passeroit la journée à se chicaner. Mais j'ai
tant d'impatience d'entendre encore une nou-
velle , que je prie Longarine de donner sa voix
à quelqu'un. Longarine jettant alors les yeux
sur Guebron , lui dit : Si vous avez quelque hi-
stoire à conter de quelque honnête femme , je
vous prie de le faire. Puisque vous voulez que
je parle , répondit Guebron , je vais vous faire
un conte qui est arrivé à Milan.



XVI. NOUVELLE.

Une Milanoise approuva la bardieffe & le grand courage de son Amant , & l'aima depuis de fort bon cœur.

DU tems que le Grand-Maître de Chau-
mont étoit Gouverneur de Milán, il y
avoit une Dame qui passoit pour une des plus
honnêtes femmes de la ville. Elle étoit veu-
ve d'un Comte Italien, & demouroit chez
ses beaux-freres, ne voulant point entendre
par-

parler de secondes nœces. Sa conduite étoit si sage & si réglée, qu'elle étoit généralement estimée de tous les François & Italiens qui étoient dans le Duché. Ses beaux-freres & belles-sœurs regalans un jour le Grand-Maître de Chaumont, la veuve fut contrainte de s'y trouver ; ce qu'elle n'avoit pas coûtume de faire en quelque endroit que se fît le regal. Les François ne pûrent la voir sans louer sa beauté & sa bonne grace, & un entr'autres dont je ne dirai pas le nom. Il suffira de vous avertir, qu'il n'y avoit point de François en Italie qui fût plus digne d'être aimé, puisque la nature ne lui avoit épargné aucune des perfections qui peuvent rendre un homme aimable. Quoi qu'il vît la veuve en crépe noir, séparée de la jeunesse, & retirée dans un coin avec plusieurs vieilles, comme il étoit homme à qui jamais ni homme ni femme n'avoit fait peur, il se mit à l'entretenir, ôta son masque, & quitta la dance pour avoir sa conversation. Il passa toute la soirée avec elle & avec les vieilles de sa compagnie, & y trouva plus de plaisir qu'il n'auroit fait avec les plus jeunes & les plus lestes de la Cour. Cette conversation le charma si fort, que quand il falut se retirer, il ne croyoit pas avoir eu le loisir de s'asseoir. Quoi qu'il n'entretint la veuve que de choses communes, & de la portée d'une pareille compagnie, elle ne laissa pas de s'apercevoir qu'il avoit envie de faire connoissance avec elle ; ce qu'elle résolut si bien d'éviter, que jamais depuis il ne pût la voir ni en festin, ni en grosse compagnie.

pagnie. Il s'informa de sa maniere de vivre, & apprit qu'elle alloit souvent aux Eglises & maisons Religieuses. Il mit tant de gens en campagne, qu'elle ne pouvoit aller si secretement dans ces lieux-là, qu'il ne s'y trouvât le premier, & n'y demeurât tant qu'il pouvoit la voir. Il profitoit si bien du tems, & la regatdoit de si bon cœur, qu'elle ne pouvoit ignorer l'amour qu'il avoit pour elle. Pour prevenir ces rencontres, elle resolut de feindre pendant quelque tems d'être malade, & d'entendre la Messe chez elle. Le Gentilhomme en eut un chagrin extrême ; car il ne pouvoit la voir que par ce seul moyen-là. Elle pensant avoir rompu ses mesures, retourna aux Eglises comme auparavant. L'amour prit incontinent soin d'en avertir le Gentilhomme, qui reprit aussi sa premiere dévotion. Craignant qu'elle ne fît naître quelque autre obstacle, & qu'il n'eût pas le tems de lui faire sçavoir ce qu'il sentoit pour elle ; un matin qu'elle croyoit être bien cachée dans une petite Chapelle, où elle entendoit la Messe, il alla se mettre au bout de l'Autel, & la voyant peu accompagnée se tourna vers elle dans le tems que le Prêtre faisoit l'élevation, & lui dit d'une voix douce & pleine d'affection. Je jure, Madame, par celui que le Prêtre tient, que vous êtes la seule cause de ma mort. Quoi que vous m'ôtiez les moyens de vous parler, vous ne pouvez pas ignorer la passion que j'ai pour vous, mes yeux languissans & mon air moribond vous l'ont assez expliquée. La Dame faisant semblant de

ne rien entendre, se contenta de lui dire qu'il ne feroit point prendre le nom de Dieu en vain : mais les Dieux, à ce que les Poëtes disent, se moquent des sermens & des menfonges des amans : ainsi les femmes qui aiment l'honneur ne doivent être ni crédules, ni pitoyables. En disant cela elle se leva, & s'en retourna chez elle. Ceux qui ont passé par là croiront sans peine que le Gentilhomme fut fort affligé d'une telle réponse. Cependant comme il ne manquoit pas de cœur, il aima mieux une réponse chagrinante, que d'avoir manqué l'occasion de lui déclarer son amour. Il fut constant trois ans durant, & ne perdit pas un moment à l'entretenir de son glorieux martyre & par lettres, & par tous les autres moyens qui se presentoient : mais durant tout ce tems-là elle ne lui répondit autre chose sinon qu'elle le fuyoit comme le loup fait le mâtin ; & cela non par aversion qu'elle eût pour lui, mais parce qu'elle craignoit d'exposer son honneur & sa reputation. Le Gentilhomme sentit si bien que c'étoit là le nœud de la difficulté, qu'il poussa les affaires plus vivement qu'il n'avoit jamais fait. Après bien des peines, des refus, & des souffrances, la Belle fût touchée de sa confiance, eut pitié de lui, & lui accorda enfin ce qu'il avoit si long-tems désiré & attendu. Etant convenus des moyens le Gentilhomme ne manqua pas d'aller chez la Belle quelques risques qu'il y eût à courir de la vie, parce qu'elle logeoit avec ses parens. Cependant comme il étoit aussi fin qu'agréable, il fit sa

man-

manœuvre avec tant d'adresse & de prudence, qu'il entra dans sa chambre à l'heure marquée. Il la trouva seule couchée dans un beau lit. Comme il se pressoit de se deshabiller pour se coucher avec elle, il entendit à la porte des gens qui parloient bas, & des épées dont on ferrailloit les murailles. Nous sommes perdus, lui dit alors la Belle plus morte que vive. Votre vie & mon honneur sont en grand danger : Mes freres vous cherchent pour vous tuer. Cachez-vous sous le lit, je vous prie ; Car ne vous trouvant point je ferais en droit de me plaindre de l'allarme qu'ils m'auront donné sans sujet. Le Gentilhomme qui n'étoit pas aisé à épouvanter, lui répondit froidement. Vos freres sont-ils gens à faire peur à un honnête homme ? Quand toute leur race seroit assemblée, je suis assuré que toute leur troupe n'attendroit pas le quatrième coup de mon épée. Demeurez au lit tranquillement, & me laissez garder la porte. Il mit alors l'épée à la main, s'envelopa le bras de sa cape, & ouvrit la porte pour voir de plus près les épées dont il entendoit le bruit. La porte étant ouverte il vit que c'étoit deux servantes qui avec deux épées lui donnoient cette allarme. Pardonnez-nous, Monfr. lui dirent-elles en le voyant. Nous ne faisons ceci que par ordre de notre maîtresse : Mais c'est le seul obstacle que nous vous ferons. Le Gentilhomme voyant que c'étoit des femmes se contenta de leur faire une grosse imprecation, & de leur fermer la porte au nez. Il se coucha auprès de sa maîtresse le plus

plus promptement qu'il lui fut possible. La peur n'avoit point diminué son amour, & sans s'amuser à lui demander la raison de ces escarmouches, il ne songea qu'à satisfaire sa passion. Comme le jour approchoit, il lui demanda pourquoi elle avoit si long-tems différé son bonheur, & quelle raison elle avoit eu de faire faire un tel manége aux servantes ? J'avois résolu, répondit-elle en riant, de ne jamais aimer, & j'ai exécuté ma résolution depuis que je suis veuve : Mais dès la première fois que vous me parlâtes, je trouvais tant d'honnêteté en vous, que je changeai d'avis, & commençai dès lors à vous aimer autant que vous m'aimiez. Il est vrai que l'honneur qui a toujours été le principe de ma conduite, ne pouvoit consentir que l'amour me fit faire quelque chose qui pût donner atteinte à ma réputation. Mais comme la biche mortellement blessée croit changer son mal en changeant de lieu ; de même j'allois d'Eglise en Eglise pensant fuir celui que je portois dans mon cœur. Vous voyez bien présentement que je vous aimois de la bonne sorte, puisque j'ai trouvé le secret d'accorder l'honneur avec l'amour. Mais pour être bien assurée que je donnois mon cœur à un parfaitement honnête homme, j'ai donné ordre à mes servantes de faire ce qu'elles ont fait. Je puis vous assurer que si vous aviez eu peur jusques à vous cacher sous le lit, mon dessein étoit de me lever, de passer dans une autre chambre, & de ne vous voir jamais de plus près : Mais comme je vous ai trouvé bien

fait, de bonne mine, & plein de vertu & d'intrepidité au delà même de ce que la renommée m'en avoit dit ; & que la peur n'a pû vous ébranler, ni refroidir le moins du monde l'amour que vous avez pour moi, j'ai résolu de m'attacher à vous pour le reste de mes jours ; persuadée que je ne scaurois mettre en des meilleures mains ma vie & mon honneur, que de les confier à l'homme du monde qui a je croi le plus de vertu. Comme si la volonté des hommes étoit immuable, ils se promirent & se jurèrent une chose qui n'étoit pas en leur pouvoir, je veux dire une amitié perpétuelle, qui ne peut ni naître, ni demeurer dans le cœur des hommes, comme le savent celles qui en ont fait l'expérience, & qui vous diront que ces fortes d'engagemens ne sont pas de longue durée.

Ainsi, Mesdames, vous vous donnerez de garde de nous, comme feroit le cerf du chasseur s'il avoit de la raison ; Car nôtre félicité, nôtre gloire, & nôtre intelligence est de vous voir prises, & de vous ôter ce qui doit vous être plus cher que la vie. Depuis quand, Guebron, dit Hircan, êtes vous devenu Prédicateur ? Vous n'avez pas toujours parlé de même. Il est vrai, repliqua Guebron, que j'ai tenu toute ma vie un tout autre langage : Mais comme j'ai les dents foibles, & que je ne puis plus mâcher la venaison, j'avertis les pauvres biches de se donner de garde des Veneurs, pour réparer dans ma vieillesse les maux que j'ai faits durant ma jeunesse. Nous vous re-

mer-

mercions, Guebron, repartit Nomerfide, de nous avertir de nôtre profit : Mais nous ne croyons pas vous en être fort obligées ; car vous n'avez pas ainsi parlé à celle que vous avez tant aimée ; ainsi c'est une marque que vous ne nous aimez guères. N'êtes-vous point encore fâché que nous soyons aimées ? Nous nous croyons cependant aussi sages & aussi vertueuses que celle que vous avez si long-tems recherchée étant jeune. Mais c'est la vanité ordinaire aux vieillards qui croient toujours avoir été plus sages que ceux qui viennent après eux. Quand la tromperie de quelqu'un de vos soupirans, repartit Guebron, vous aura fait connoître la malice des hommes, vous croirez alors, Nomerfide, que je vous aurai dit la vérité. Il me semble, dit alors Oyfile, que le Gentilhomme dont vous vantez tant la hardiesse, devrait plutôt être doué de fureur d'amour ; passion si violente, qu'elle fait entreprendre aux plus poltrons, des choses auxquelles les plus hardis penseroient deux fois. S'il n'avoit pas crû, Madame, repartit Saffredant, que les Italiens sont gens à mieux payer de la langue que du bras, il me semble qu'il auroit dû avoir peur. Oui, reprit Oyfile, s'il n'avoit pas eu dans le cœur un feu qui dissipe la crainte. Puisque vous ne trouvez pas la hardiesse de ce Gentilhomme assez louable, vous en sçavez apparemment un autre, dit Hircan, qui vous paroît plus digne de louange. Il est vrai, répondit Oyfile, que celui-ci est louable ; mais j'en sçai un qui mérite d'être admiré. Je vous prie donc,

reprit Guebron , de prendre ma place , & de nous dire comme vous nous promettez , quelque chose de grand , & digne d'un homme de grand cœur. Si un homme a fait voir tant de bravoure contre les Milanois pour sa vie & pour l'honneur de sa maîtresse , & qu'il passe pour si hardi , que ne doit-on point dire , ajouta Oyffille , d'un autre qui sans nécessité & par pure valeur a fait le tour que je vais vous conter.



XVII. NOUVELLE.

*Le Roi François donna une preuve signalée de sa
générosité au Comte Guillaume qui vouloit
le faire mourir.*

UN Comte Allemand nommé Guillaume, de la Maison de Saxe, dont celle de Savoye est si alliée, que ces deux Maisons n'en faisoient anciennement qu'une, vint à Dijon dans la Duché de Bourgogne; & se mit au service du Roi François. Ce Comte qui passoit pour un des hommes aussi bien faits, & aussi hardis qu'il y en eût en Allemagne, fut si favorablement reçu du Roi, qu'il le prit non seulement à son service, mais le tint près de sa personne & de sa chambre. Le Seigneur de la Trimouille Gouverneur de Bourgogne, ancien Chevalier, & fidèle serviteur du Roi, naturellement soupçonneux, & attentif aux intérêts de son maître, avoit toujours bon nom-

nombre d'espions chez les ennemis, pour découvrir leurs intrigues, & se conduisoit avec tant de prudence que peu de chose lui échappoit. On lui écrivit un jour entr'autres choses, que le Comte Guillaume avoit déjà touché quelques sommes d'argent, avec promesse d'en recevoir de plus grandes, pourvu qu'il fît mourir le Roi de quelque maniere que ce pût être. Le Seigneur de la Trimouille ne manqua pas d'en donner avis au Roi, & n'en fit pas un secret à Madame Louise de Savoye sa mere, qui oubliant qu'elle étoit alliée del'Allemand, pria le Roi de le chasser incontinent. Le Roi, au lieu de chasser le Comte, pria Madame Louise de n'en point parler, disant qu'il étoit impossible qu'un si honnête homme fît une si vilaine action. Quelque tems après on reçût encore un second avis confirmatif du premier. Le Gouverneur tout de feu pour la conservation de son Maître, lui demanda permission, ou de le chasser, ou d'y donner ordre : Mais le Roi lui commanda expressement de ne faire semblant de rien, ne doutant pas d'en sçavoir la verité par quelqu'autre moyen. Un jour que le Roi alloit à la chasse, & prit pour toutes armes une parfaitement bonne épée, mena le Comte Guillaume avec lui, & lui commanda de le suivre le premier & de près. Après avoir couru le cerf durant quelque tems, le Roi voyant ses gens éloignez, & se trouvant seul avec le Comte, se détourna du chemin. Quand ils furent bien avant dans la forêt, le Roi tira son épée, & dit au Comte. N'est-

il pas vrai que cette épée est belle & bonne ? Le Comte le prenant par le bout, répondit, qu'il n'en avoit point vu qui lui parût meilleure. Vous avez raison, repliqua le Roi ; & il me semble que si quelqu'un avoit fait dessein de me tuer, & qu'il connût la force de mon bras, la bonté de mon cœur & cette épée, il y penseroit deux fois avant que de m'attaquer : cependant je le regarderois comme un grand scelerat, si étant tête à tête, & sans témoin, il n'osoit executer son dessein. Le dessein seroit bien scelerat, Sire, répondit le Comte bien étonné ; mais l'exécution seroit encore plus scelerate & plus folle. Le Roi remit en riant son épée dans le fourreau, & entendant le bruit de la chasse bien près de lui, il piqua de ce côté là le plus promptement qu'il pût.

Quand il eut rejoint ses gens, il ne dit pas un mot de ce qui s'étoit passé, persuadé que le Comte Guillaume quelque vigoureux & dispos qu'il fût, n'étoit pas homme à faire un coup si déterminé. Cependant le Comte ne doutant pas qu'il ne fût suspect, & craignant beaucoup d'être découvert, alla dès le lendemain trouver Robertet Secrétaire des Finances, & lui dit qu'ayant pensé aux bienfaits & appointemens que le Roi lui avoit proposés pour demeurer à son service, il trouvoit qu'il n'y en avoit pas pour l'entretenir la moitié de l'année ; & que s'il ne plaisoit pas à sa Majesté de lui faire donner le double, il seroit contraint de se retirer : priant Robertet de sçavoir sur cela la volonté du Roi, le

plu-

plûtôt qu'il pourroit. Robertet répondit qu'il ne sçauroit faire plus de diligence que d'aller sur le champ en parler au Roi ; commission qu'il prit d'autant plus volontiers, qu'il avoit vû les avis que la Trimouille avoit donnez. Le Roi ne fut pas plûtôt éveillé que Robertet fit son compliment en présence de Monsieur de la Tremouille & de l'Amiral de Bonnivet, qui ne sçavoient pas ce que le Roi avoit fait. Vous avez envie, dit le Roi, de chasser le Comte Guillaume, & vous voyez qu'il se chasse soi-même. Ainsi vous lui direz que s'il n'est pas content de ce que j'ai fait pour lui lorsqu'il est entré à mon service ; ce que quantité de gens de bonne maison s'estimeroient heureux d'avoir, il peut chercher mieux ailleurs. Bien loin de vouloir l'en empêcher, je serai bien-aïse qu'il trouve un aussi bon parti qu'il le merite. Robertet fut aussi diligent à porter cette réponse au Comte, qu'il l'avoit été d'en faire la proposition au Roi. Puisqu'ainsi est, dit le Comte, il faut donc se retirer. Comme la peur le pressoit de partir, vingt-quatre heures suffirent pour faire le reste. Il prit congé du Roi comme Sa Majesté se mettoit à table, feignant un sensible regret de ce que la nécessité le privoit de sa présence. Il prit aussi congé de la Mere du Roi, qui le lui donna avec la même joie qu'elle l'avoit reçu comme parent & ami. Ainsi le Comte se retira chez lui. Le Roi voyant que sa Mere & ses serviteurs étoient surpris d'un départ si précipité, leur apprit l'alarme qu'il avoit donnée au Comte.

ajoutant qu'encore qu'il fût innocent de ce qu'on lui imputoit, il avoit eu néanmoins assez de peur pour s'éloigner d'un Maître, dont il ne connoissoit pas encore le temperament.

Je ne voi point de raison, Mesdames, qui pût obliger le Roi à exposer ainsi sa personne contre un homme si estimé, si ce n'est que par pure grandeur d'ame il vouloit quitter la compagnie & les lieux, où les Rois ne trouvent point d'inferieurs qui leur presentent le combat, pour se rendre égal à un homme qu'il prenoit pour son ennemi, & pour éprouver en personne sa hardiesse & son grand courage. Il avoit sans contredit raison, dit Parlemente: car les loüanges de tous les hommes ne satisfont pas un grand cœur, comme l'experience qu'il fait des vertus que Dieu a mises en lui. Il y a long-tems, dit Guichon, que les Poëtes ont chanté, qu'on ne peut parvenir au Temple de la Renommée sans passer par celui de la vertu. Comme je connois les deux personnes dont vous avez fait le conte, je sçai fort bien que le Roi est l'homme le plus hardi de son Royaume. Quand le Comte Guillaume vint en France, reprit Hircan, j'aurois eu plus de peur de son épée, que de celle des plus braves Italiens qui étoient alors à la Cour. Vous sçavez bien, répondit Ema suite, que le Roi est si estimé, que toutes les loüanges que nous pourrions lui donner seroient fort au dessous de son merite, & que la journée seroit passée avant que chacun en eût dit ce qu'il en croit. Ainsi, Madame, donnez vôtres voix à quelqu'un

qu'un qui dise encore du bien des hommes, s'il y en a à dire. Il me semble, dit Oyfille à Hircan, qu'il vous est si ordinaire de dire du mal des femmes, que vous n'aurez pas de peine à nous dire du bien des hommes: C'est pourquoi je vous donne ma voix. Il me sera d'autant plus aisé, repartit Hircan, qu'il n'y a que peu de tems qu'on m'a fait un conte à la louange d'un Gentilhomme, dont l'amour, la fermeté, & la patience sont si louables, que je n'en dois pas laisser perdre la mémoire.



XVIII. NOUVELLE.

*Une jeune Dame éprouve la fidélité d'un jeune Eco-
lier son Amant , avant que de lui laisser pren-
dre avantage sur son bonheur.*

IL y avoit dans une des bonnes villes de France un Seigneur de bonne maison qui étoit aux Ecoles, desirant d'aquerir la science qui aquierit aux honnêtes gens l'honneur & la vertu. Quoi qu'il fût déjà si sçavant, qu'à l'âge de dix-sept à dix-huit ans il sembloit qu'il fût la science & l'exemple des autres; l'amour ne laissa pas néanmoins de lui faire encore d'autres leçons. Pour se faire mieux écouter & mieux recevoir, il se cacha sous le visage & dans les yeux de la plus belle Dame du pais, qu'un procez avoit amenée en ville. Avant que l'amour se servît des charmes de cette Belle pour soumettre ce jeune Seigneur

gneur à son Empire, il avoit gagné le cœur de la Dame, en lui faisant voir les perfections du Gentilhomme, qui pour la bonne mine, les agrémens, le bon sens, & le beau parler n'avoit personne qui le surpassât. Vous qui sçavez combien ce feu fait de chemin en peu de tems dès qu'une fois il commence à brûler les faubourgs d'un cœur, vous jugerez sans peine que l'amour ne tarda gueres à se rendre maître de deux sujets si accomplis, & à les remplir tellement de lumiere, que leur pensée, leur volonté, leur parole n'étoient que flamme de cet amour, qui avec la jeunesse, mere de la crainte, lui faisoit pousser les affaires le plus doucement qu'il lui étoit possible. Mais il n'étoit pas necessaire de faire violence à la Belle, puisque l'amour en avoit déjà fait la conquête. Cependant la pudeur, compagne inseparable des Dames, l'obligea de cacher le plus long-tems qu'elle pût les sentimens de son cœur. Mais enfin la citadelle de l'honneur, je veux dire le cœur, fut ruinée de telle sorte, que la pauvre Dame donna son consentement aux choses auxquelles elle n'avoit jamais refusé de consentir. Cependant pour éprouver la patience, la fermeté, & la passion de son Amant, elle ne se rendit qu'à une condition pour lui : Et moyennant qu'il remplît la condition, elle l'assura de l'aimer toujours très-parfaitement ; mais que s'il y manquoit, elle feroit tout le contraire. La condition étoit qu'elle vouloit bien lui parler tous deux couchez en chemise dans le même lit, & qu'il ne lui demanderoit que des baisers

fers & des paroles. Lui qui croyoit qu'il n'y avoit point de joie comparable à ce qu'elle lui offroit, ne balançoit point à promettre. Le soir venu on fit ce qu'on avoit arrêté. Elle eut beau le caresser, il ne voulut jamais fausser sa parole, quelques mouvemens que la nature lui fît sentir. Quoi qu'il fût bien persuadé que sa peine n'avoit rien de moins que celle du Purgatoire, son amour étoit si grand, & son espérance si forte, que comptant sur la perpétuelle amitié qui lui coûtoit tant à acquérir, il triompha par sa patience, & se leva d'auprès d'elle tout tel qu'il s'y étoit couché. La Belle, à mon avis, plus étonnée que contente d'une si grande retenue, alla se mettre en tête ou que son amour étoit moins grand qu'il ne disoit, ou qu'il n'avoit pas trouvé en elle tout le bien qu'il avoit cru, comptant pour rien l'honnêteté, la patience, & la religieuse fidélité de son Amant. Elle résolut donc avant que de se rendre, d'éprouver encore une fois l'amour qu'il disoit avoir. Pour cet effet elle le pria de galantiser une fille qu'elle avoit à son service belle & bien plus jeune qu'elle, afin que le voyant venir si souvent chez elle, on crut qu'il y venoit pour sa Demoiselle, & non pas pour elle. Le jeune Seigneur bien persuadé qu'il avoit donné de l'amour autant qu'il en avoit reçu, fit tous ce qu'on exigeoit de lui, & en conta à cette fille à la sollicitation de sa maîtresse. La jeune fille le voyant bien fait & bien parleur, prit ce qu'il lui dit pour argent comptant, & l'aima comme si elle en avoit été bien aimée. La maîtresse voyant

voyant qu'on en étoit venu si avant, & que son Amant ne laissoit pas néanmoins de la fommer de sa parole; considérant d'ailleurs qu'après avoir mis à d'assez fortes épreuves l'amour qu'il avoit pour elle, il étoit juste enfin de récompenser sa constance & sa soumission, elle lui promit de la venir voir à une heure après mi-nuit. Si cet Amant passionné eut de la joie, & s'il fut ponctuel à se trouver au rendez-vous, cela s'en va sans dire. La Belle pour éprouver tout de nouveau la violence de son amour, dit à sa Demoiselle. Je sçai l'amour qu'un tel Seigneur a pour vous, & je sçai aussi que vous n'en avez pas moins pour lui. J'entre tellement dans vos interêts, que j'ai résolu de vous faciliter à l'un & à l'autre une longue conversation où vous puissiez vous entretenir à vôtre aise. La Demoiselle fut si transportée, qu'elle ne pût lui déguiser sa passion. Suivant donc le conseil de sa maîtresse & pour lui obéir, elle se coucha dans un beau lit, seul & unique dans la chambre, dont la Dame laissa la porte ouverte après avoir allumé des flambeaux pour faire mieux remarquer la beauté de la Demoiselle. Ensuite elle fit semblant de s'en aller, & se cacha si bien auprès du lit, qu'il n'étoit guere possible de la voir. L'Amant croyant la trouver comme elle lui avoit promis, entra à l'heure marquée le plus doucement qu'il pût. Après avoir fermé la porte, & s'être deshillé, il se mit au lit; pensant y trouver ce qu'il desiroit. A peine eut-il avancé les bras pour embrasser celle qu'il prenoit pour sa maîtresse, que la pau-

pauvre fille, qui le croyoit tout à elle, lui porta les siens au cou, & lui parla avec tant d'affection, & avec un vermillon qui lui donnoit tant de grace, qu'il n'y a point de saint Hermite qui n'en eût perdu ses Patenotres. Mais la reconnoissant à la vûe & à la voix, l'amour qui l'avoit fait coucher avec tant de diligence, le fit lever bien plus vite qu'il ne s'étoit couché, dès qu'il reconnut que ce n'étoit pas celle qui l'avoit tant fait souffrir. Pestant donc & contre la maîtresse, & contre la Demoiselle. Votre folie, dit-il à celle-ci, & la malice de celle qui vous a fait mettre là, ne sçauroient me rendre autre que je suis. Tâchez à être femme de bien ; car ce ne sera pas moi qui vous en empêchera. Et en disant cela il sortit en très-grosse colere, & fut long-tems sans revenir voir sa maîtresse. Cependant l'amour qui n'est jamais sans esperance, lui representa que plus sa constance étoit grande & connue par tant d'experiences, plus la jouissance seroit-elle longue & heureuse. La Dame qui avoit tout entendu, fut si contente & si surprise de l'excez & de la solidité de son amour, qu'elle eut de l'impatience de le revoir pour lui faire reparation des maux qu'elle lui avoit fait souffrir pour éprouver son amour. D'abord qu'elle le vit, elle lui parla si honnêtement & avec tant de tendresse, que non seulement il oublia tout ce qu'il avoit souffert ; mais même s'en felicita voyant qu'on en faisoit honneur à sa constance, & qu'on en demeuroit convaincu de son parfait amour. Il
ne

ne lui arriva depuis aucun contre-tems ; ses travaux & son amour furent couronnez , & il eut de la Belle tout ce qu'il pouvoit souhaiter.

Trouvez-moi , je vous prie , Mesdames , une femme qui ait eu en amour la même fermeté , la même patience , & la même fidélité. Ceux qui ont été exposez à de pareilles tentations , trouvent bien petites en comparaison celles que la peinture donne à saint Antoine. Car qui peut être chaste & patient avec la beauté , l'amour , le tems , & le loisir des femmes , peut compter qu'il aura assez de vertu pour vaincre tous les Diables ensemble. C'est dommage , dit Oysille , qu'il ne s'adressât à une femme aussi vertueuse que lui. C'eût été l'amour le plus honnête & le plus parfait dont on ait jamais entendu parler. Dites-moi , je vous prie , dit Guebron , lequel des deux vous trouvez le plus difficile ? Il me semble , dit Parlamente , que c'est le dernier ; car le dépit & la colere est la plus terrible de toutes les tentations. Longarine dit , qu'elle croyoit que ce fut le premier ; parce que pour tenir sa parole il avoit à vaincre l'amour & soi-même. Vous en parlez bien à votre aise , répondit Simontault : Mais nous qui savons ce que la chose vaut , en devons dire nôtre avis. Pour moi je dis qu'il fut fou la première fois , & la dernière sot. Je croy qu'en tenant parole à sa maîtresse elle en souffroit autant ou plus que lui. Elle n'exigeoit cette parole de lui que pour faire plus la femme de bien qu'elle n'étoit ; car elle n'igno-

roit

roit pas qu'il n'y a ni commandement, ni serment, ni rien au monde, qui puisse arrêter les mouvemens d'un amour violent. Elle étoit bien-aïse de couvrir son vice d'une apparence de vertu, & faire accroire qu'elle n'étoit accessible qu'à une vertu héroïque. Il fut sur la seconde fois de laisser celle qui l'aimoit, & qui valoit mieux que l'autre, ayant sur tout une aussi bonne excuse que le dépit dont il étoit outré. Je dis tout le contraire, interrompit Dagoncin. La première fois il parut ferme, patient, & homme de parole; & la seconde fidèle & aimant en perfection. Ex que sçait-on, dit Saffredant, s'il n'étoit point de ceux qu'un Chapitre nomme *de frigidis & maleficiatis*? Mais pour qu'il ne manquât rien à l'éloge de ce Heros, Hircan auroit dû nous dire s'il fit son devoir quand il eut ce qu'il demandoit. On auroit alors jugé sans peine s'il fut sage par vertu ou par impuissance. Vous pouvez croire, repliqua Hircan, que si l'on me l'avoit dit, je ne l'aurois pas plus caché que le reste: Mais connoissant comme je fais l'homme & sa complexion, j'attribue son action à la force de son amour, & nullement à l'impuissance & à la froideur. Si cela est, reprit Saffredant, il devoit se moquer de sa parole. Si la Belle s'en étoit offensée, il n'y auroit pas eu grand peine à l'appaiser. Mais, repartit Emar suite, peut-être qu'alors elle ne l'auroit pas voulu. Belle raison! dit Saffredant. N'étoit-il pas assez fort pour la forcer, puisqu'elle lui avoit donné camp? Vertubleu, dit Nomerfide, comme vous y allez.

Est.

Est-ce ainsi qu'il faut aquerir la bienveillance d'un femme qu'on croit sage & honnête ? Il me semble, reprit Saffredant, que l'on ne sçauroit faire plus d'honneur à une femme de qui l'on veut quelque chose de pareil, que de la prendre par force ; car il n'y a si petite Démonseille qui ne soit bien-aise de se faire long-tems prier. Il y en a d'autres qu'on ne peut gagner qu'à force de presens. D'autres sont si bêtes qu'elles ne sont presque prenables par aucun côté. Avec celles-là il ne faut penser qu'à chercher des moyens. Mais quand on a à faire à une prude, si sage qu'on ne peut la tromper ; & si bonne qu'on ne peut en venir à bout ni par paroles, ni par presens, n'est-il pas juste de chercher tous les moyens possibles pour l'emporter ? Quand vous entendez dire qu'un homme a forcé une femme, concluez qu'elle ne lui avoit laissé que ce seul moyen d'en venir à bout, & n'ayez pas moins d'estime pour un homme qui a exposé sa vie pour s'atisfaire à son amour. J'ai vu autrefois, dit Guebron en riant, assieger & prendre des places par force, parce qu'il n'y avoit pas moyen de faire venir les Gouverneurs à composition, ni par argent, ni par menaces ; car on dit que place qui parle est à demi rendue. Il semble, dit Emar suite, que l'amour ne soit fondé que sur ces folies. Il y a bien des gens qui ont constamment aimé avec d'autres intentions. Si vous sçavez quelque histoire là dessus, dit Hircan, dites la, je vous donne ma voix. J'en sçai une, répondit Parlamente, que je dirai bien volontiers.

XIX. NOUVELLE.

Un homme & une femme au desespoir de ne s'être pas mariez, se mettent en Religion, l'homme à St. François, & la femme à Ste. Claire.

DU tems du Marquis de Mantouë qui avoit épousé la sœur du Duc de Ferrare, il y avoit chez la Duchesse une Demoiselle nommée Pauline, tellement aimée d'un Gentilhomme qui étoit au service du Marquis, que tout le monde étoit surpris de l'excez de son amour, parce qu'étant pauvre, mais bien fait de sa personne, & de plus fort aimé de son maître, il devoit s'attacher à une femme qui eût assez de biens pour tous deux : Mais il croyoit que Pauline étoit un trésor qu'il esperoit de posséder à la faveur du Sacrement. La Marquise qui aimoit Pauline, & qui vouloit qu'elle se mariât plus richement, l'en détournoit tant qu'elle pouvoit, & les empêchoit souvent de parler ensemble, leur représentant que s'ils se marioient, il n'y auroit en Italie rien de plus pauvre & de plus misérable qu'eux. Mais le Gentilhomme ne pouvoit goûter cette raison. Pauline de son côté dissimuloit son amour du mieux qu'il lui étoit possible ; mais pour tout cela elle n'en pensoit pas moins. Leur commerce fut long, & ils esperoient que le tems amelio-

Tous. I. N. reroit

reroit leur fortune. Durant cette attente la guerre survint, & le Gentilhomme fut fait prisonnier avec un François, aussi amoureux en France, que l'autre l'étoit en Italie. Se voyant tous deux dans la même disgrâce, ils commencèrent à se découvrir réciproquement leurs secrets. Le François lui dit que son cœur étoit esclave aussi bien que le sien, sans lui dire où. Mais comme ils étoient tous deux au service du Marquis de Mantouë, le François savoit que son Camerade aimoit Pauline; & ses intérêts lui étant chers, il lui conseilla d'abandonner ce commerce; ce que l'Italien juroit n'être pas en son pouvoir de faire, ajoutant que si le Marquis de Mantouë en récompense de sa prison & des bons services qu'il lui avoit rendus, ne lui donnoit pas sa maîtresse à son retour, il se feroit Cordelier, & ne serviroit jamais d'autre maître que Dieu. Le François qui ne voyoit en lui aucun signe de Religion à la dévotion près qu'il avoit en Pauline, ne pouvoit croire qu'il parlât tout de bon. Au bout de neuf mois le François fut remis en liberté, & fit tant qu'il la procura aussi à son Camerade, qui ne fut pas plutôt libre, qu'il recommença ses sollicitations auprès du Marquis & de la Marquise pour son mariage avec Pauline. On avoit beau lui représenter la pauvreté où ils seroient réduits, & les parens de part & d'autre qui ne vouloient pas y consentir, lui défendoient de parler davantage à Pauline, afin que l'absence & l'impossibilité le guerît de cet entêtement,

ment, tout cela n'étoit pas capable de l'arrê-
 ter. Se voyant forcé d'obéir il demanda per-
 mission à la Marquise de prendre congé de
 Pauline, puisqu'il ne devoit plus lui parler &
 ce qui lui fut incontinent accordé. Puisque le
 Ciel & la terre font contre nous, dit-il à Pau-
 line en l'abordant, & que non seulement on
 ne veut pas que nous nous marions, mais mê-
 me que nous nous voyions & que nous nous
 parlions, le Marquis & la Marquise nos maî-
 tres qui exigent de nous une si cruelle obéis-
 sance, peuvent bien se vanter d'avoir d'une seu-
 le parole blessé deux cœurs, dont les corps ne
 sçauroient plus que languir; & font bien voir
 par un ordre si rigoureux qu'ils n'ont jamais
 connu ni l'amour ni la pitié. Je sçai bien que
 leur vûë est de nous bien & richement marier
 l'un & l'autre; mais ils ne sçavent pas qu'on
 est véritablement riche dès qu'on est content.
 Cependant ils m'ont tant fait de mal & de dé-
 plaisir, qu'il m'est impossible de demeurer plus
 long-tems à leur service. Je crois bien que si
 jamais je n'avois parlé de me marier avec vous;
 ils n'auroient pas porté le scrupule jusqu'à
 nous défendre de nous parler: Mais enfin pour
 moi je puis vous assurer qu'après vous avoir ai-
 mée avec tant d'honnêteté & de vertu, je vous
 aimerai toute ma vie. Et parce qu'en vous
 voyant je ne sçaurois soutenir une si grande du-
 reté, & que ne vous voyant pas, mon cœur
 qui ne sçauroit être vuide, se rempliroit d'un
 desespoir dont la fin me seroit funeste, j'ai re-
 solu depuis long-tems de me mettre en Reli-
 gion. Ce n'est pas que je ne sçache bien qu'on

peut se sauver en toute sorte d'états ; mais je croi que dans ces retraites on a plus de loisir pour méditer la grandeur de la divine bonté, qui aura j'espere pitié des fautes de ma jeunesse, & disposera mon cœur à autant aimer les choses du Ciel, que j'ai aimé celles de la terre. Si Dieu me fait la grace de devenir sçavant, mon occupation continuelle sera de prier Dieu pour vous. Je vous supplie par l'amour fidèle & constant que nous avons eu l'un pour l'autre, de vous souvenir de moi dans vos oraisons, & de prier le Seigneur de me donner autant de constance en ne vous voyant pas, qu'il m'a donné de contentement en vous voyant. Comme j'ai espéré toute ma vie d'avoir de vous par mariage, ce que l'honneur & la conscience permettent, & que je me suis contenté de l'esperance : maintenant que je la perds cette esperance, & que je ne puis jamais être traité de vous comme mari, je vous prie en vous disant adieu, de me traiter comme frere, & de m'accorder un baiser. La pauvre Pauline qui lui avoit toujours témoigné assez de rigueur, voyant l'extrémité de sa douleur & la justice de sa demande, considerant que dans le desespoir où il étoit il se contentoit d'une chose si raisonnable, & ne pouvant lui répondre que par des larmes, se jetta à son cou le cœur si faisi, que la parole, le sentiment, & les forces l'abandonnant, elle tomba évanouie entre ses bras, & l'amour, la tristesse, & la pitié lui en firent faire autant. Une des compagnes de Pauline qui les vit tomber l'un d'un côté, l'autre de l'autre, appella du secours qui les fit venir

venir à force de remèdes. Pauline qui vouloit
 cacher son affection, eut honte quand elle s'ap-
 perçût qu'elle l'avoit fait éclater avec tant de
 vehemence. Cependant la pitié qu'elle avoit
 eu de l'évanouissement du Gentilhomme fut
 pour elle une bonne excuse. Cet amant affligé
 au dernier point, & ne pouvant soutenir ce
 mot de dire adieu pour jamais, s'en alla
 tout au plus vite le cœur & les dents si ferrez,
 qu'entrant dans sa chambre comme un mort,
 il se laissa tomber sur son lit, & passa la nuit à
 faire de si tristes lamentations, que ses dome-
 stiques crurent qu'il avoit perdu tous ses pa-
 rens & amis, & tout ce qu'il avoit de bien au
 monde. Le lendemain au matin il se recom-
 manda à nôtre Seigneur, & après avoir distri-
 bué à ses domestiques le peu de bien qu'il avoit,
 sans en retenir que quelque peu d'argent dont
 il crut avoir besoin, il défendit à ses gens de le
 suivre, & s'en alla seul au Convent de l'Obser-
 vance demander l'habit de Religieux, résolu
 de n'en porter d'autre de sa vie. Le Gardien
 qui l'avoit connu autrefois crut d'abord qu'il
 vouloit rire, ou qu'il révoit lui-même: en effet
 il n'y avoit point d'homme dans tout le pais
 qui eût moins la mine d'un Cordelier, & qui
 fût mieux partagé des agrémens & des vertus
 qu'on pouvoit desirer en un Gentilhomme:
 mais après l'avoir entendu, & l'avoir vû ré-
 pandre des ruisseaux de larmes sans savoir d'où
 en venoit la source, il le reçût humainement.
 Voyant sa perseverance il lui donna l'habit
 bien-tôt après, qu'il reçût avec beaucoup de
 dévotion. Le Marquis & la Marquise en eurent

198 LES NOUVELLES DE LA
avis, & en furent si surpris qu'à peine pouvoient-ils le croire. Pauline pour faire voir qu'elle étoit sans passion, dissimula du mieux qu'elle pût le regret qu'elle avoit de son amant, & le fit si bien, que chacun disoit qu'elle l'avoit bientôt oublié. Elle passa cinq à six mois de cette manière, durant lesquels un Religieux lui donna une chanson que son amant avoit faite peu de jours après qu'il eut pris l'habit. L'air en est Italien & commun. J'ai traduit les paroles en François, & le plus près de l'Italien qu'il m'a été possible.

Que dira-t-elle ?

Que fera-t-elle,

Quand me verra de ses deux yeux

Religieux ?

Las ! la pauvrete ,

Toute seulette

Sans parler long-tems fera ;

Ecbevetée ,

Deconsolée ,

Etranges choses pensera.

Son penser par aventure

En Monastere & Clôture

A la fin la conduira.

Que dira-t-elle ,

Que fera-t-elle ,

Quand elle me verra de ses yeux

Religieux ?

Que diront ceux

Qui de nos feux

Ont traversé l'innocence }

De

*De voir qu'Amour
Par un tel tour
En sanctifie la constance,
Chacun deux en pleurera,
Et voyant ma conscience,
Ils en auront repentance.
Que dira-t-elle, &c.*

*Mais s'ils venoient,
Et nous tenoient
Propos de réjouissance,
Nous leur dirons
Que nous mourrons
Dans cette Maison d'abstinence,
Puisque leur rigueur cruelle
Nous fait prendre robe telle,
Chacun de nous la gardera.
Que dira-t-elle, &c.*

*Et si prier
De marier
Viennent ici pour nous tenter,
Nous remontrant
L'état charmant
Qui pourroit nous contenter,
Nous répondrons que nôtre ame
Qui sent la divine flâme,
A jamais la cherira.
Que dira-t-elle, &c.*

*O amour forte !
Qui cette porte
De dépit m'a fait passer,
Fais qu'en ce lieu*

De prier Dieu
 Je ne puisse me lasser,
 Car nôtre amour mutuel
 Sera tant spirituel
 Que Dieu s'en contentera.
 Que dira-t-elle, &c.

Laissons les biens,
 Ce sont liens
 Plus durs à rompre que le fer.
 Quittons la gloire
 Que l'ame noire
 Par orgueil même en enfer:
 Fuyons la concupiscence,
 Gardons la chasteté innocente,
 Que Jésus nous donnera.
 Que dira-t-elle, &c.

Suis donc, amie,
 La sainte vie
 De ton bon & fidèle ami.
 Ne crains de prendre
 L'habit de cendre,
 Et fuis le Monde ennemi;
 Car d'amitié vive & forte,
 De sa cendre faut que sorte
 Le Phœnix qui durera.
 Que dira-t-elle, &c.

Ainsi qu'au monde
 Fut pure & monde
 Nôtre parfaite amitié
 Faisons paroître
 Dans nôtre Cloître

Qu'et-

*Qu'elle est plus grande de moitié ;
Car l'amour fidèle & ferme ,
Qui n'a jamais fin ni terme ,
Droit au Ciel nous conduira.
Que dira-t-elle ,
Que fera-t-elle ,
En me voyant de ses yeux
Religieux ?*

Après avoir lû & relû cette chanson dans un coin de la Chapelle, elle se mit si fort à pleurer, qu'elle mouïlla tout le papier de ses larmes. Et sans qu'elle eut peur de paroître plus passionnée qu'elle ne devoit, elle n'auroit pas manqué de s'aller confiner sur le champ dans quelques hermitage, à couvert de tout commerce du monde. Quoi qu'elle eût déjà résolu de renoncer entièrement au monde, elle témoignoit néanmoins tout le contraire, & se contraignoit de maniere, qu'elle ne paroïssoit plus la même. Elle fit ce personnage durant cinq à six mois, faisant paroître plus d'enjouement qu'à l'ordinaire. Mais étant allée un jour entendre la Messe à l'Observance avec sa maîtresse, comme le Prêtre, le Diacre, & le Sous-Diacre sortoient du Revestiaire pour aller au grand Autel, son amant qui n'avoit pas encore achevé l'année de son Noviciat, servoit d'Acolite, & portant à ses deux mains les deux canetes, couvertes d'une toile de soye, marchoit le premier les yeux baïssés vers terre. Pauline le voyant en cet équipage qui augmentoit plutôt que de diminuer sa bonne mine & ses agrémens, fût

fi

si surprise & si troublée, que pour couvrir la véritable cause de la rougeur qui lui montoit au visage, elle se mit à tousser. Le pauvre amant qui entendoit mieux ce son-là, que celui des cloches de son Monastere, n'osa tourner la tête ; mais passant devant elle il ne pût empêcher que ses yeux ne prissent le chemin qu'ils avoient si long-tems pratiqué. En regardant tristement sa maîtresse, il fut si saisi du feu qu'il croyoit presque éteint, que le voulant cacher plus qu'il ne pouvoit, il se laissa tomber tout de son long. La crainte qu'il eut que la cause en fût connue, lui fit dire que le pavé de l'Eglise qui étoit rompu en cet endroit là, l'avoit fait tomber. Pauline connoissant par-là que pour avoir changé d'habit, il n'avoit pas changé de cœur ; & croyant qu'il y avoit si long-tems qu'il avoit quitté le commerce du monde, que chacun s'imaginoit qu'elle l'eût oublié, résolut d'exécuter le dessein qu'elle avoit formé d'imiter son amant du côté de la retraite. Comme il y avoit plus de quatorze mois qu'elle mettoit ordre à tout ce qui lui étoit nécessaire pour entrer en Religion, elle demanda un matin permission à la Marquise d'aller à la Messe à sainte Claire ; ce qui lui fut accordé, ne sçachant pourquoi elle le demandoit. En passant par les Cordeliers, elle pria le Gardien de lui faire venir son amant qu'elle appelloit son parent. Elle le vit en particulier dans une Chapelle, & lui dit. Si j'avois pû avec honneur me mettre en Religion aussi-tôt que vous, il y a long-tems que j'y serois. Mais à présent que j'ai prevenu par ma

pa-

patience les discours de ceux qui donnent aux choses un mauvais sens plutôt qu'un bon, je suis résoluë de renoncer au monde, & de prendre l'Ordre, l'habit & la vie que vous avez choisi. Si vous avez du bien, j'y aurai part; & si vous avez du mal, je ne veux pas en être exempt. Je veux aller en Paradis par le même chemin que vous; persuadée que l'Etre souverainement parfait, & le seul digne d'être nommé amour, nous a attirés à son service par une amitié honnête & raisonnable, qu'il convertira toute en lui par son Saint Esprit. Oublions vous & moi, je vous prie, ce corps qui perit, & qui tient du vieux Adam, pour recevoir & revêtir celui de Jesus-Christ qui est nôtre esprit. Cet amant à froc fut si aise & si content d'apprendre un désir si saint, qu'il en pleura de joye, & la confirma du mieux qu'il pût dans ce pieux sentiment. Puisque je ne puis jamais esperer que la satisfaction de vous parler, je m'estime bienheureux d'être en un lieu où je puisse toujours avoir occasion de vous revoir. Nos conversations seront telles, que nous en vaudrons mieux l'un & l'autre, vivant comme nous ferons dans l'état d'un amour, d'un cœur, & d'un esprit, tirez & conduits par la bonté de Dieu, que je supplie de les tenir en ses bonnes mains, où personne ne perit. En disant cela, & pleurant d'amour & de joye, il lui baïsa les mains; mais elle baïssa le visage jusques à la main, & ils se donnerent par vraye charité le baiser d'amour. Pauline partant de là, s'en alla dans le Convent, de sainte Claire, où elle fut reçue & voilée. Quand elle y fut

une

une fois, elle en fit donner avis à la Marquise, qui en fut si surprise, qu'elle ne pouvoit le croire. Sa maîtresse l'alla voir le lendemain, & fit ce qu'elle pût pour la détourner de son dessein. Toute la réponse qu'elle eut de Pauline fut, qu'elle devoit être contente de lui avoir ôté un mari de chair, l'homme du monde qu'elle avoit le plus aimé, sans chercher encore à la separer de celui qui est immortel & invisible, ce que ni elle, ni toutes les creatures ne pouvoient pas faire. La Marquise voyant une resolution si forte & si bonne, la baisa & la laissa dans son Monastere avec un regret extrême. Ces deux personnes vécurent depuis si saintement & si dévotement, qu'il ne faut point douter que celui duquel la fin de la loi est charité, ne leur ait dit à la fin de leur course comme à la Madeleine, vos pechez vous sont pardonnez, puisque vous avez beaucoup aimé, & ne les ait retirez en paix dans l'heureux séjour, où la recompense surpasse infiniment tous les merites des hommes.

Vous ne pouvez disconvenir, Mesdames, que l'amour de l'homme n'ait été le plus grand; mais il lui fut si bien rendu, que je voudrois que tous ceux qui s'en mêlent en fussent si richement recompensez. Il y auroit donc, dit Hircan, plus de fous & de folles qu'il n'y en eut jamais. Appelez-vous folie, repliqua Oysille, d'aimer honnêtement durant la jeunesse, & puis borner tout cet amour à Dieu? Si le dépit & le desespoir sont louables, repondit Hircan en riant, je dirai que Pauline & son Amant méritent fort d'être louez.

louez. Cependant, dit Guebron, Dieu a plusieurs moyens pour nous attirer à lui ; & quoiqu'il semble que les commencemens en soient mauvais, la fin en est néanmoins très-bonne. Je croi encore, dit Parlamente, que jamais personne n'a parfaitement aimé Dieu, qu'il n'ait parfaitement aimé quelque creature en ce monde. Qu'appellez-vous aimer parfaitement, repartit Saffredant ? croyez-vous que ces amoureux transis, qui adorent les Dames de cent pas, sans oser s'expliquer, aiment parfaitement ? J'appelle parfaits Amans, répondit Parlamente, ceux qui cherchent en ce qu'ils aiment quelque perfection, soit la bonté, la beauté, ou le bon air, qui vont toujours à la vertu, & qui ont le cœur si noble & si honnête, qu'ils aimeroient mieux perdre la vie que d'en venir à la conclusion sur des choses basses que l'honneur & la conscience ne permettent pas : car l'ame qui n'est créée que pour retourner à son souverain bien, ne fait, tant qu'elle est dans la prison du corps, que desirer d'y parvenir. Mais parce que les sens qui peuvent lui en donner des nouvelles, sont obscurs & charnels depuis le péché du premier pere, ils ne peuvent lui montrer que les objets visibles qui approchent le plus de la perfection : Après cela l'ame court, & croit trouver dans la beauté extérieure, dans les agrémens visibles, & dans les vertus morales, la beauté, la grace, & la vertu souveraine. Mais après les avoir cherchées & éprouvées, & n'avoir pas trouvé celui qu'elle aime, elle passe outre comme l'enfant, qui aime les pommes,

les

les poires, les poupées, & autres petites choses les plus belles que son œil peut voir ; & qui croit que c'est être riche que d'assembler de petites pierres : mais à mesure qu'il devient grand, il aime les poupées vivantes, & amasse les biens nécessaires à la vie humaine. Après qu'une plus longue expérience lui a fait connoître, qu'il n'y a ni perfection, ni félicité dans les choses de la terre, il cherche la véritable félicité, & celui qui en est la source & le principe. Cependant si Dieu ne lui ouvroit les yeux de la foi, il courroit risque de devenir d'ignorant infidèle Philosophe : Car c'est la foi seule qui montre & fait recevoir le bien que l'homme charnel & animal ne peut connoître. Ne voyez-vous pas, dit alors Longarine, qu'encore que la terre inculte produise quantité d'arbres & d'herbes inutiles, on ne laisse pas de la souhaiter dans l'espérance que quand elle sera bien cultivée & ensemencée, elle produira de bon grain. De même le cœur de l'homme qui ne sent que les choses visibles, ne parviendra jamais à aimer Dieu que par la semence de la parole ; car son cœur est un terroir stérile, froid, & corrompu. De là vient, repartit Saffredant ; que la plupart des hommes sont trompez, parce qu'ils ne s'attachent qu'à l'extérieur, & méprisent l'intérieur qui est le plus précieux. Si je sçavois parler Latin, repliqua Simontault, je vous citerois saint Jean qui dit : *Comment celui qui n'aime point son frere qu'il voit, aimera-t-il Dieu qu'il ne voit point ?* En aimant les choses visibles on vient à aimer les invisibles. Qui est-ce qui
est

est aussi parfait que vous le dites, & *laudabilis eum*, répartit Emar suite ? Il y en a, répondit Dagoucin, qui aiment si fortement & si parfaitement, qu'ils aimeroient mieux mourir que d'avoir des desirs contraires à l'honneur & à la conscience de leurs maîtresses, & qui seroient néanmoins fâchez que ni elles, ni autres s'en apperçussent. Ceux-là, répondit Saffredant, sont comme le Cameleon qui vit de l'air. Il n'y a point d'homme au monde qui ne soit bien-aise qu'on sçache qu'il aime, & qui ne soit ravi de sçavoir qu'il est aimé. Aussi suis-je persuadé qu'il n'y a point de si forte fièvre d'amitié, qui ne passe d'abord qu'on sçait qu'on est le sievreux. Pour moi j'en ai vu des miracles évidens. Je vous prie, dit Emar suite, prenez ma place, & nous faites une histoire de quelqu'un qui soit revenu de mort à vie, pour avoir connu en sa maîtresse le contraire de ce qu'il desiroit : Je crainstant, dit Saffredant, de déplaire aux Dames, de qui j'ai été & serai toujours le très-humble serviteur, que sans un commandement exprés je n'aurois osé parler de leurs imperfections. Mais par obéissance je dirai la verité.





XX. NOUVELLE.

Un Gentilhomme trouve son inhumaine entre les bras de son Palfrenier, & se guerit tout à coup de son amour.

IL y avoit un Gentilhomme en Dauphiné, nommé du Ryant, qui étoit de la Maison du Roi François I. & un des hommes de son tems aussi bien fait & aussi honnête. Il servit fort long-tems une veuve de qualité, qu'il aimoit & respectoit si fort, que de peur de perdre ses bonnes grâces, il n'osoit lui demander ce qu'il souhaitoit avec le plus de passion. Comme il se sentoient bien fait & fort digne d'être aimé, il croyoit fortement ce qu'elle lui juroit souvent, c'est qu'elle l'aimoit plus que tous les hommes du monde; & que si elle étoit contrainte de faire quelque chose pour quelqu'un, ce seroit pour lui seulement qui étoit le plus accompli qu'elle eût jamais connu. Elle le prioit de se contenter de cela, & de n'aller pas plus loin qu'à l'honnête amitié, l'assurant qu'elle ne s'apercevrait pas plutôt qu'il songeât à quelque chose de plus, qu'elle étoit entièrement perdue pour lui. Non seulement le pauvre Gentilhomme se contentoit de ces belles paroles, mais aussi se trouvoit heureux d'avoir gagné le cœur d'une personne qu'il croyoit si vertueuse. Il seroit long de
vous

vous faire un détail circonstancié de son amour, du long commerce qu'il eut avec elle, & des voyages qu'il faisoit pour la venir voir. Il suffit de dire pour conclusion, que ce pauvre martyr d'un feu si plaisant, que plus on en brûle, plus on en veut brûler, cherchoit tous les jours les moyens d'aggraver son martire. L'envie le prit un jour d'aller voir en poste celle qu'il aimoit plus que soi-même, & dont il, faisoit plus de cas que de toutes les femmes du monde. Arrivé chez elle, il demanda où elle étoit ? On lui dit qu'elle ne faisoit que d'arriver de Vêpres, & qu'elle avoit été faire un tour à la garenne pour achever ses dévotions. Il descend de cheval, & s'en va droit à la garenne, & trouva ses femmes qui lui dirent, qu'elle alloit seule se promener dans une grande allée de la garenne. Il commença plus que jamais d'espérer quelque bonne fortune, & continua de la chercher le plus doucement qu'il lui fut possible, desirant sur toutes choses de pouvoir la trouver seule. Mais étant près d'un pavillon d'arbres pliez, lieu aussi beau & agreable qu'il en fut, il y entra brusquement dans l'impatience de voir ce qu'il aimoit : Mais en entrant il vit la Belle couchée sur l'herbe entre les bras d'un Palfrenier de la maison, aussi laid, aussi sale, & aussi infame, que le Gentilhomme étoit bien fait, honnête & aimable. Je n'entreprends pas de vous dire quel fut son dépit à un spectacle si peu attendu : Il suffira de vous dire qu'il fut si grand, qu'il éteignit en un moment un feu qui brûloit depuis long-tems. Grand bien vous fas-

210 LES NOUVELLES DE LA
se, Madame, lui dit-il, aussi plein de dépit
qu'il l'avoit été d'amour. Votre deshonnêteté
connue me guerit aujourd'hui de la passion que
la vertu que je croyois en vous m'avoit inspi-
rée : Et sans autrement lui dire adieu, il s'en
retourna plus vite qu'il n'étoit venu. La pau-
vre femme ne lui répondit qu'en mettant la
main devant son visage, afin que ne pouvant
couvrir sa honte, elle couvrit au moins ses yeux,
pour ne voir pas celui qui ne la voyoit que trop
clairement, nonobstant sa longue dissimulation.

Ainsi Mesdames, à moins que de vouloir
aimer parfaitement, ne vous avisez pas de dis-
simuler avec un honnête homme, & de cher-
cher du plaisir dans le déplaisir que vous pour-
riez lui faire ; car l'hipocrisie est payée comme
elle le merite. Il faut avouer, dit Oyssille, que
vous nous l'avez gardée belle pour la fin de la
journée. Si nous n'avions pas juré de dire la
verité, je ne sçaurois croire qu'une femme de
cette importance eût pû s'oublier si fort que de
quitter un Gentilhomme si bien fait pour un vi-
lain Palfrenier. Si vous sçaviez, Madame, ré-
pondit Hircan, la difference qu'il y a entre un
Gentilhomme qui a toute sa vie porté le har-
nois, & suivi l'armée, & un valet qui a été se-
dentaire, & bien nourri, vous excuseriez cer-
te pauvre veuve. Quelque chose que vous en
disiez, repartit Oyssille, je doute que vous vou-
lussiez recevoir pour elle aucune excuse. J'ai
entendu dire, continua Simontault, qu'il y a
des femmes qui sont bien-aises d'avoir des
Evangelistes pour prêcher leur vertu & leur
chasteté ; elles les traitent le mieux & le plus
fa-

familièrement qu'il leur est possible, & les assûrent qu'elles leur accorderoient ce qu'ils demandent, si la conscience & l'honneur pouvoient le leur permettre. Quand les pauvres benets sont en compagnie ils parlent d'elles, & jurent qu'ils mettroient la main au feu qu'elles sont femmes de vertu, se fondant sur l'épreuve qu'ils croyent en avoir faite. Celles qui se découvrent à leurs semblables toutes telles qu'elles sont, se font louer par ses bonnes gens, pendant qu'elles choisissent pour donner leurs faveurs à des gens qui n'ont pas la hardiesse de parler, & d'une condition si abjecte, que quand ils parleroient, ils ne seroient pas crus. Voilà une chose, repliqua Longarine, que j'ai entendu dire autrefois à des jaloux du premier ordre. Mais cela s'appelle se forger des monstres; car quoi que cela soit arrivé à une malheureuse, faut-il conclure de là que les autres font la même chose? Plus nous parlerons de cette matiere, interrompit Parlamente, & plus nous serons drapées. Il vaut mieux aller entendre Vêpres, pour ne nous pas faire attendre aussi long-tems qu'on fit hier: Chacun fut de son avis. Si quelqu'un de nous, dit Oyssille chemin faisant, rend grâces à Dieu d'avoir dit aujourd'hui la verité, Saffredant doit lui demander pardon d'avoir fait un si vilain conte contre les Dames. Je vous jure, répondit Saffredant, qu'encore que je n'aye parlé que par ouïr dire, ce que j'ai dit néanmoins est la verité même: Mais si je voulois vous dire ce que je sçai des femmes pour l'avoir vû, je vous ferois faire plus de signes de croix, qu'on n'en fait

pour sacrer une Eglise. On est bien éloigné de se repentir quand la confession aggrave le péché. Puisque vous avez si mauvaise opinion des femmes, dit Parlamente, elles doivent vous bannir de leur société. Il y en a, repliqua Saffredant, qui ont si bien pratiqué vôtre conseil, que si je pouvois dire pis d'elles, & faire pis à toutes pour les exciter à me venger de celle qui me fait tant d'injustice, je ne m'y épargnerois pas. Sur cela on entra dans l'Eglise, où l'on trouva Vêpres sonnées, mais point de Religieux pour les dire. Ils avoient appris que cette compagnie s'assembloit dans le pré, & qu'on y disoit des choses fort agréables: Et comme ils préféreroient le plaisir à leurs oraisons, ils s'étoient allez cacher ventre à terre dans un fossé derriere une haye fort épaisse; & avoient écouté avec tant d'attention, qu'ils n'avoient pas entendu sonner Vêpres. Cela parut en ce qu'ils vinrent avec tant de precipitation, qu'ils furent quasi hors d'haleine quand il fut question de commencer Vêpres. Après qu'elles furent dites, ils avouèrent à ceux qui leur demanderent pourquoi ils avoient tant tardé à dire Vêpres, & pourquoi ils avoient si mal chanté? que c'étoit pour les avoir trop bien écoulez. On fit grace à leur bonne volonté, & on leur permit d'écouter à l'avenir derriere la haye, & de s'asseoir à leur aise. On soupa avec joie; & ceux qui avoient oublié quelque chose dans le pré, le dirent alors; ce qui emporta le reste de la soirée, jusques à ce qu'Oyfile les pria de se retirer pour songer au lendemain: Et après un bon & long en-

REINE DE NAVARRE. 213.
entretien, chacun prit le chemin de sa chambre.

TROISIE' ME JOURNE'E.

LA compagnie ne pût le lendemain se rendre si-tôt à la sale, qu'elle n'y trouvât Madame Oyssille, qui méditoit, depuis demi heure ce qu'elle devoit dire. S'ils avoient été satisfaits des conversations précédentes, ils ne le furent pas moins de la seconde. Ils écouroient Madame Oyssille avec tant d'application qu'ils n'entendirent pas la cloche, & qu'un Religieux vint les avertir qu'on alloit dire la Messe. Après avoir entendu la Messe, & dîné sobrement pour avoir la memoire plus libre, chacun se retira dans sa chambre pour visiter son repertoire en attendant l'heure de retourner au pré; ce qu'ils firent dès que le tems fut venu. Ceux qui avoient quelque folie à dire, étoient déjà si joyeux, qu'on ne pouvoit les voir sans se preparer à l'avance à bien rire. Etant assis ils demanderent à Saffredant à qui il donnoit sa voix? La faute que je fis hier, répondit-il, étant aussi grande que vous le dites, & ne sçachant rien qui puisse la reparer, je donne ma voix à Parlamente. Comme elle est fort sensée, elle sçaura si bien louer les Dames, qu'elle fera oublier la verité que je vous ai dite. Je n'entreprends pas, repliqua Parlamente, de reparer vos fautes; mais je me donnerai bien de garde de les imiter. Pour cet effet je veux vous faire voir, sans m'éloigner de la verité que nous avons juré de dire, qu'il y a des Dames

qui n'ont aimé que par un principe de vertu. Comme celle dont je veux parler est de bonne maison, je ne changerai de l'histoire que le nom. Vous verrez, Mesdames, par ce que je vais dire, que l'amour ne peut changer un cœur chaste & vertueux.



XXI. NOUVELLE.

Amour vertueux d'une fille de qualité & d'un Bâtard d'une bonne & grande maison. Empêchement qu'une Reine fit à leur mariage. Sage réponse de la Demoiselle à la Reine.

IL y eut une Reine en France qui entretenoit plusieurs filles de bonne Maison, & une entr'autres nommée Rolandine, qui étoit sa proche parente: Mais la Reine qui n'étoit pas contente du pere de cette fille, châtoit l'innocente pour le coupable, & en ufoit assez mal avec elle. Quoi que cette Demoiselle ne fût pas des plus belles, ni des plus laides, elle avoit tant de sagesse & de douceur, que plusieurs grands Seigneurs la demanderent en mariage, & n'eurent point de réponse, le pere aimant tant son argent, qu'il oublioit l'établissement de sa fille. Elle avoit si peu de part, comme on a déjà dit à la faveur de sa maîtresse, qu'elle n'étoit point recherchée de ceux qui vouloient faire bien leur Cour à la Reine. Ainsi par la négligence du pere, & par le dédain de la maîtresse, cette pauvre fille

fille demeura long-tems sans être mariée. Elle
 s'en chagrina à la longue ; moins par l'envie
 d'être mariée , que par honte de ne l'être
 pas. Son chagrin alla si loin , qu'elle quitta
 les pompes & les mondanitez de la Cour, pour
 ne s'occuper qu'à prier Dieu , & à faire
 quelques petits ouvrages. Elle passa sa jeu-
 nesse dans cette tranquille retraite , où elle
 vivoit si saintement & si dévotement que
 rien plus. Comme elle approchoit de trente
 ans , il se presenta un Gentilhomme Bâtard
 d'une Maison illustre , & un des honnêtes
 hommes de son tems ; mais mal partagé des
 biens de la fortune , & d'un air si mediocre,
 qu'une autre qu'elle ne l'auroit pas volontiers
 choisi pour son Amant. Comme ce pauvre
 Gentilhomme étoit demeuré sans parti , &
 que souvent un malheureux cherche l'autre,
 il aborda un jour Rolandine. Comme ils se
 ressembloient assez du côté du temperament
 & de la fortune , ils se plainrent recipro-
 quement l'un à l'autre , & lierent une ami-
 tié très-intime. Voyant qu'ils étoient tous
 deux dans la même disgrâce, ils se cherchoient
 par tout pour se consoler l'un l'autre , & ce
 long commerce produisit une très-étroite ami-
 tié. Ceux qui avoient vû Rolandine si sau-
 vage qu'elle ne vouloit parler à personne , fu-
 rent incontinent scandalisez de la voir à tout
 moment avec le Bâtard , & dirent à sa Gouver-
 nante qu'elle ne devoit pas souffrir de si longs
 entretiens. Elle en parla à Rolandine , & lui
 remontra qu'on trouvoit mauvais qu'elle eût
 un si grand commerce avec un homme qui n'é-

toit ni assez riche pour l'épouser, ni assez bien fait pour être aimé. Rolandine qui avoit toujours été plus reprise de son austerité que de ses mondaneitez, répondit à sa Gouvernante. Vous voyez, ma mere, que je ne puis avoir de mari de ma qualité. Je me suis toujours attachée aux jeunes & aux bien faits; mais comme je crains de tomber dans l'inconvenient où j'en ai vû tomber tant d'autres, je m'attache à ce Gentil-homme, qui comme vous sçavez est si sage & si vertueux, qu'il ne me parle que de bonnes choses. Quel tort vous fais-je donc, & à ceux qui en parlent, de me consoler de mes ennuis par une honnête societé? La pauvre bonne femme qui aimoit sa maîtresse plus qu'elle-même lui dit: Je vois bien, Mademoiselle, que vous avez raison, & que vôtre pere & vôtre maîtresse ne vous traitent pas comme vous le meritez: Mais puisque ce commerce donne lieu à des discours qui ne sont pas avantageux à vôtre honneur, vous devez rompre avec cet homme fût-il vôtre propre frere. Je le ferai puisque vous me le conseillez, repliqua Rolandine en pleurant: Mais il est bien étrange de n'avoir en ce monde aucune consolation. Le Bâtard la vint voir à son ordinaire; mais elle lui conta tout du long les larmes aux yeux ce que sa Gouvernante lui avoit dit, & le pria de ne la plus voir que ce bruit ne fût un peu passé: ce qu'il fit à sa priere. L'un & l'autre ayant perdu leur consolation durant cet éloignement, commencerent à sentir une inquietude que Rolandine n'avoit jamais éprouvé. Elle ne cessoit de prier Dieu, de

jetner, & de voyager. Car cet amour encore inconnu lui cauſoit un ſi grand trouble, qu'elle n'avoit pas un moment de repos. Le Bâtard n'étoit guere mieux : Mais comme il étoit déjà réſolu de l'aimer, & de tâcher à l'épouſer, & qu'il voyoit qu'il lui feroit bien glorieux d'y pouvoir réuſſir, il ne ſongea plus qu'aux moyens de lui faire déclaration d'amour, & ſur tout de mettre la Gouvernante dans ſes intérêts. Pour cet effet il lui representa la déplorable condition de ſa maîtrefſe à laquelle on vouloit ôter toute ſorte de conſolation. La bonne femme le remercia en pleurant de la part qu'il prenoit genereuſement aux intérêts de ſa maîtrefſe, & chercha avec lui les moyens de le faire parler à elle. Il fut dit que Rolandine feroit ſemblant d'être incommodée d'une migraine, ou rien n'eſt plus inſupportable que le bruit ; que quand ſes compagnes iroient à la chambre, ils demeureroient ſeuls, & pourroient ſ'entretenir en toute liberté. Le Bâtard fut ravi de l'expedient, & ſ'abandonna entièrement aux conſeils de la Gouvernante ; & de cette manière il parloit à ſa maîtrefſe quand il vouloit : Mais ce plaifir ne fut pas de longue durée ; car la Reine qui n'aimoit pas Rolandine, demanda ce qu'elle faiſoit dans ſa chambre. Quelqu'un répondit qu'elle avoit la migraine ; mais quelqu'autre, ou qui ne ſ'accommodoit pas de ſon abſence, ou qui vouloit la chagriner, dit, que le plaifir qu'elle avoit d'entretenir le Bâtard, devoit la guerir de ſa migraine. La Reine qui trouvoit les pechez veniels

LES NOUVELLES DE LA
niels des autres des pechez mortels pour elle,
l'envoya querir, & lui défendit de ne parler
jamais au Bâtard que dans sa chambre, ou
dans sa sale. Rolandine paya d'obéissance, &
répondit, que si elle avoit ctû que le Bâtard
ou un autre eût déplû à Sa Majesté, elle ne lui
auroit jamais parlé. Cependant elle résolut
en elle-même de chercher un autre expedient
dont la Reine ne scauroit rien. Comme elle
jeûnoit les Mercredis, les Vendredis, & les
Samedis, & qu'elle ne sortoit pas de sa
chambre, elle faisoit venir ces jours-là le
Bâtard qu'elle commençoit à aimer, & avoit
le tems de lui parler avec sa Gouvernante,
pendant que les autres soupoient. Moins
ils avoient de tems à se parler, plus ce qu'ils
se disoient étoit vif & passionné ; car ils dé-
roboient le tems de leur entretien comme
fait le larron quelque chose de précieux. Com-
me il n'y a point de secret qui ne se décou-
vre enfin, un valet de pied ayant vû un jour
entrer le Bâtard, le dit en lieu où la chose
ne fut cachée à personne, non pas même à la
Reine, qui se mit en si grosse colere, que le
Bâtard n'osa depuis entrer dans la chambre
des Demoiselles. Il faisoit souvent semblant
d'aller en voyage pour avoir occasion de parler
à l'objet de son amour, & revenoit tous les soirs
à la Chapelle du Château habillé tantôt en
Cordelier, tantôt en Jacobin, & si bien
déguisé, que personne ne le connoissoit.
Rolandine & sa Gouvernante ne man-
quoient pas d'abord d'aller entretenir le bon
Pere.

Le

Le Bâtard bien persuadé que Rolandine Paimoit, ne fit point difficulté de lui dire un soir : Vous voyez, Mademoiselle, à quoi je m'expose pour vôtre service, & les défenses que la Reine vous a fait de me parler. Vous voyez d'un autre côté que vôtre pere ne pense à rien moins qu'à vous marier. Il a refusé tant de bons partis, que je ne connois ni près, ni loin personne qui puisse vous avoir. Je sçai que je suis pauvre, & que vous ne sçauriez épouser Gentilhomme qui ne fût plus riche que moi. Mais si c'est être riche que d'avoir beaucoup d'amour & de bonne volonté, je croirois être le plus opulent homme du monde. Dieu vous a donné de grands biens, & des esperances d'en avoir encore de plus grands. Si j'étois assez heureux pour que vous voulussiez me choisir pour mari, je ferois toute ma vie vôtre époux, vôtre ami, & vôtre serviteur. Si vous en prenez un égal à vous ; ce qui je croi se trouvera difficilement, il voudra être maître, & regardera plus à vos biens qu'à vôtre personne, à la beauté qu'à la vertu, jouira de vos biens, & ne vous traitera pas comme vous meritez. Le desir d'avoir ce contentement, & la peur que j'ai que vous n'en ayez point avec un autre, m'obligent à vous supplier de me rendre heureux, & vous la femme la plus contente & la mieux traitée qui fut jamais. Rolandine écoutant la déclaration qu'elle avoit résolu de lui faire, répondit avec un air tranquille. Je suis très-aise que vous m'ayez prevenu, & que vous me disiez ce que j'avois des-
puis

220 . LES NOUVELLES DE LA
puis long-tems resolu de vous dire. Depuis
deux ans que je vous connois , je n'ai pas été
un moment sans penser & repenser aux rai-
sons que j'ai pû inventer pour & contre vous.
Mais enfin ayant résolu de m'engager dans le
mariage , il est tems que je commence , &
que je choisisse celui avec lequel je croirai vi-
vre avec le plus de repos & de satisfaction.
J'ai eu pour soupirans des gens bien faits , ri-
ches , & de grande qualité ; mais vous êtes
le seul avec lequel je trouve que mon cœur &
mon esprit pourront le mieux s'accorder. Je
sai qu'en vous épousant je n'offense point Dieu,
& que je fais au contraire ce qu'il comman-
de. Pour mon pere , il a si fort negligé mon
établissement , & l'a refusé tant de fois , que
la loi veut que je me marie sans lui. Il ne
peut que me desheriter. Mais quand je n'au-
rai que ce qui m'appartient , je m'estimerai la
femme du monde la plus heureuse ayant un
mari comme vous. Quant à la Reine ma maî-
tresse , je ne dois point faire scrupule de lui
desobéir pour obéir à Dieu , puis qu'elle n'en
a point fait de traverser les avantages qui
se sont presentez pour moi durant ma jeu-
nesse.

Mais pour vous faire connoître que l'amour
que j'ai pour vous , est fondé sur l'honneur &
sur la vertu , je veux que vous me promettiez
qu'en cas que je consente au mariage que vous
me proposez , vous n'en demanderez la con-
sommation que quand mon Pere sera mort,
ou après que j'aurai trouvé les moyens de l'y
faire consentir. Le Bâtard le lui ayant promis
bien

bien volontiers , ils se donnerent mutuellement un anneau en foi de mariage , & se baisèrent dans le Temple de Dieu , qu'ils prirent pour témoin de leur promesse ; & jamais il n'y a eu depuis entr'eux autres privautez que des baisers. Cette legere satisfaction contenta fort ces deux parfaits Amans , qui furent long-tems sans se voir , & sans jamais se défier l'un de l'autre. Il n'y avoit guere de lieu où il y eût de l'honneur à aquerir , que le Bâtard ne s'y trouvât , persuadé qu'il ne pouvoit jamais être pauvre vû la riche femme que Dieu lui avoit donnée , qui durant son absence garda si fidèlement cette parfaite amitié , qu'elle ne fit cas d'aucun homme. Il y eut des gens qui la demanderent en mariage , & qui n'eurent pour réponse , qu'ayant été si long-tems sans être mariée , elle étoit resoluë de ne se marier jamais. Cette réponse fut si publique , qu'elle vint à la connoissance de la Reine , qui lui demanda la raison d'un tel langage. Rolandine répondit que c'étoit pour lui obéir : Qu'elle sçavoit bien que jamais elle n'avoit voulu la marier quoi qu'il se fût présenté des partis avantageux , & que l'âge & la patience lui avoient appris à se contenter de son état present. Toutes les fois qu'on lui parloit de mariage elle faisoit la même réponse. La guerre étant finie , & le Bâtard revenu à la Cour , elle ne lui parloit point devant les gens , mais lui parloit toujours à l'Eglise sous pretexte de Confession ; car la Reine avoit défendu à l'un & à l'autre sous peine de la vie , de ne se parler

ler qu'en compagnie. Mais l'amour honnête qui ne craint point les défenses , étoit plus ingénieux à leur faire trouver les moyens de se voir & de s'entretenir , que leurs ennemis à les en empêcher. Il n'y eut point d'habit de Religieux que le Bâtard ne prit successivement ; & moyenant cela leur commerce se soutint toujours agreablement jusqu'à ce que le Roi alla à une maison de plaisance. Cette maison n'étoit pas si proche que les Dames pussent aller à pied à d'autre Eglise qu'à celle du Château , qui étoit si mal bâtie , & le Confessional étoit si à découvert , que le Confesseur eût été facilement reconnu. Mais à mesure qu'une occasion leur manquoit , l'amour leur en faisoit trouver une autre : car précisément en ce tems-là il arriva à la Cour une proche parente du Bâtard. Cette Dame & son fils furent logez chez le Roi ; & on donna à ce jeune Prince une chambre avancée , & comme détachée de l'appartement du Roi , & placée de maniere , qu'il pouvoit de sa fenêtre voir Rolandine & lui parler , leurs fenêtres étant proprement à l'angle des deux corps de logis. Cette chambre qui étoit sur la Sale du Roi , étoit celle des Dames d'honneur compagnes de Rolandine. Celle-ci ayant vû plusieurs fois ce jeune Prince à la fenêtre en fit avertir le Bâtard par la Gouvernante. Après avoir reconnu le terrain , il fit semblant de prendre grand plaisir à lire le livre des Chevaliers de la table ronde qui étoit un de ceux du Prince , &

sur

Sur-l'heure du dîner il prioit le Valet de chambre de le laisser entrer , & de l'enfermer dans la chambre pour achever de lire son livre. Le valet qui le connoissoit pour parent de son maître & pour honnête homme , le laissoit lire tant qu'il vouloit. Rolandine de son côté venoit à sa fenêtre , & pour avoir occasion d'y demeurer plus long-tems , elle faisoit semblant d'avoir mal à une jambe , & mangeoit de si bonne heure , qu'elle n'alloit plus à la table des Dames. Elle s'avisa de travailler à un lit de soie, qu'elle attachoit à la fenêtre, où elle étoit bien-aise d'être seule. Quand elle étoit seule , elle entretenoit son mari , & lui parloit de maniere , que personne n'auroit sçu les entendre. Quand elle voyoit approcher quelqu'un elle touffoit & faisoit signe au Rôlard de se retirer. Ceux qui avoient ordre de les observer étoient persuadez qu'ils ne s'aimoient plus , car elle ne sortoit pas d'une chambre, où il ne pouvoit la voir , parce que l'entrée lui en étoit défendue.

La Mere du jeune Prince étant un jour dans la chambre de son fils , se mit à la fenêtre où étoit ce gros livre , & n'y eut pas été un moment qu'une des compagnes de Rolandine qui étoit, à la fenêtre de leur chambre , salua cette Dame , & lui parla. La Dame lui demanda comment Rolandine se portoit. L'autre répondit qu'elle la verroit s'il lui plaisoit , & la fit mettre à la fenêtre avec ses coifes de nuit. On parla de la maladie de Rolandine , & puis cha-
cun

cun se retira. La Dame jettant les yeux sur ce gros livre de la table ronde, dit au Valet de chambre qui en avoit la garde : Je m'étonne que les jeunes gens donnent leur tems à lire tant de folies. Le Valet de chambre répondit, qu'il s'étonnoit encore plus que des gens âgez & qui passoient pour sages, y fussent plus attachez que les jeunes, & lui dit là-dessus comme quelque chose de singulier que le Bâtard son parent passoit tous les jours quatre à cinq heures à lire ce livre. La Dame en devina d'abord la raison, & ordonna au Valet de chambre de se cacher, & de bien observer ce qu'il feroit. Le Valet de chambre s'aquitta de sa commission, & trouva qu'au lieu de lire, le Bâtard se tenoit à la fenêtre, où Rolandine venoit lui parler. Il entendit même plusieurs choses de leur amitié qu'ils croyoient tenir bien cachée. Le lendemain il dit à sa maîtresse ce qu'il avoit entendu. Elle envoya querir son cousin le Bâtard, & après lui avoir fait plusieurs remontrances, lui défendit de ne se trouver plus à cette fenêtre. Le soir elle parla à Rolandine, & la menaça d'en avertir la Reine, en cas qu'elle continuât cette folle amitié. Rolandine sans s'étonner jura que quelque chose qu'on en dît, elle n'avoit point parlé au Bâtard depuis les défenses de sa maîtresse, comme pouvoient lui dire ses compagnes & les Domestiques : Qu'à l'égard de la fenêtre dont elle parloit, elle n'y avoit jamais parlé au Bâtard. Cependant le

Le Bâtard craignant que son intrigue n'éclatât , s'éloigna du danger , & fut long-tems sans revenir à la Cour , mais non sans écrire à Rolandine ; ce qu'il fit avec tant d'adresse , que quelque garde que la Reine fit faire , Rolandine recevoit des nouvelles de son Amant deux fois la semaine. Il se servit premierement d'un Religieux : mais ce moyen lui manquant , il envoyoit un petit Page , habillé tantôt d'une couleur , tantôt d'une autre. Il s'arrêtoit aux endroits où les Dames passaient , & se fourant avec les autres , il trouvoit toujours moyen de rendre ses lettres à Rolandine. La Reine allant un jour à la campagne , quelqu'un qui reconnut le Page , & qui avoit ordre de veiller à cette affaire , courut après le Page : mais comme il étoit fin , & qu'il ne douta pas que ce ne fût à lui qu'on en vouloit , il entra chez une pauvre femme qui faisoit bouillir son pot , & jetta incontinent ses lettres au feu. Le Gentilhomme qui le poursuivoit , l'ayant atteint le dépouilla tout nud , & le fouilla par tout sans rien trouver , puis le laissa aller. Quand le Page fut parti , la bonne femme demanda au Gentilhomme pourquoi il avoit ainsi fouillé ce pauvre enfant ? Il répondit qu'il croyoit qu'il portât des lettres. Vous n'aviez garde de les trouver , repliqua la vieille. Il les avoit trop bien cachées. Je vous prie de me dire où , reprit le Gentilhomme , qui croyoit déjà les tenir. Il fut bien étonné quand il scût qu'il les avoit brûlées , & vit bien que le Page avoit été plus fin que lui. Cependant

il alla d'abord rendre compte à la Reine de ce qu'il avoit appris.

Le Bâtard donc ne pouvant plus se servir du Page, y envoya un vieux Domestique, qui sans se mettre en peine des menaces de mort qu'il sçavoit bien que la Reine avoit fait faire à ceux qui se mêleroient de cette affaire, entreprit de faire tenir des lettres à Rolandine. Etant entré au Château où elle étoit, il alla se poster à une porte qui étoit au pied d'un grand degré, par où toutes les Dames passaient : mais un valet qui l'avoit autrefois vû, le reconnut d'abord, & alla le dénoncer au Maître d'Hôtel de la Reine, qui lui donna ordre d'aller l'arrêter sur le champ. Le valet sage & avisé voyant qu'on le regardoit de loin, se tourna vers la muraille comme s'il eût voulu piffer, déchira ses lettres en autant de petits morceaux qu'il lui fut possible, & les jeta derrière une porte. Incontinent après il fut pris & fouillé ; & ne lui trouvant rien, on l'interrogea par serment s'il n'avoit point porté de lettres. On n'oublia rien du côté des promesses, & des menaces pour lui faire confesser la vérité ; mais quelque chose qu'on fit on n'en pût jamais rien tirer. Le rapport en fut fait à la Reine : mais quelqu'un s'étant avisé de regarder derrière la porte auprès de laquelle il avoit été pris, on y trouva les morceaux de lettres. On envoya querir le Confesseur du Roi qui assemble tous ces morceaux sur une table, & lût tout du long la lettre, où le mariage secret se trouva clairement expliqué ; car le Bâtard appelloit Rolandine sa fem-

femme. La Reine qui n'étoit pas d'humeur à cacher la faute de son prochain, fit grand bruit, & voulut qu'on employât toutes choses pour faire confesser au bon homme la vérité de la lettre, qu'il ne pouvoit méconnoître en la lui montrant; mais quoi qu'on pût lui dire ou montrer, il n'y eut pas moyen de lui faire rien avouer. Ceux qui avoient été chargez de cette affaire, le menerent au bord de la riviere, & le mirent dans un sac, lui disant qu'il mentoit à Dieu & à la Reine contre la vérité prouvée. Lui qui aimoit mieux mourir que d'accuser son maître, leur demanda un Confesseur, & après avoir mis à sa conscience le meilleur ordre qu'il lui fut possible, il leur dit. Je vous prie, Messieurs, de dire à Monsieur le Bâtard mon maître, que je lui recommande ma femme & mes enfans, & que je meurs de bon cœur pour son service. Faites de moi ce qu'il vous plaira; & comptez que vous ne tirerez jamais rien de moi au desavantage de mon maître. Alors pour lui faire plus de peur, ils le jetterent dans l'eau envelopé dans le sac, en lui criant, on te sauvera si tu veux dire la vérité: mais voyant qu'il ne répondoit rien, ils le retirèrent, & furent rendre compte à la Reine de la constance de cet homme. Ni le Roi, ni moi, dit alors la Reine, ne sommes pas si heureux en serviteurs, que le Bâtard qui n'a pas de quoi les récompenser. Elle fit ce qu'elle pût pour attirer ce bon homme à son service; mais il ne voulut jamais quitter son maître, qui lui permit d'entrer au service de la Reine, où il vécut heureux & content.

La Reine après avoir découvert le mariage par la lettre du Bâtard, envoya querir Rolandine, & avec beaucoup d'emportement l'appella plusieurs fois malheureuse au lieu de cousine, lui remontrant le deshonneur qu'elle avoit fait à sa maison, & à elle qui étoit sa maîtresse de s'être ainsi mariée sans son consentement. Rolandine qui connoissoit depuis long-tems le peu d'amitié que la Reine avoit pour elle, lui rendit la pareille. Comme l'amour manquoit, que la crainte n'avoit plus de lieu, & que Rolandine voyoit bien qu'une censure si publique venoit moins de l'amour qu'on lui portoit, que de l'envie qu'on avoit de lui faire honte, & qu'on prenoit plus de plaisir à la mortifier, qu'on n'avoit de déplaisir de lui voir faire une faute, répondit d'un air aussi tranquille & assuré, que celui de la Reine marquoit de trouble & de colere. Si vous ne connoissiez pas votre cœur, Madame, je vous représenterois la mauvaise volonté que vous avez depuis long-tems pour Monsieur mon Pere & pour moi; mais vous le sçavez si bien que vous ne serez pas surprise d'apprendre que ce n'est un secret pour personne. Pour moi, Madame, je m'en suis apperçue à mon grand dommage. Si vous aviez eu autant de bonté pour moi que pour celles qui ne vous sont pas si proches que moi, je serois dés l'heure qu'il est mariée d'une maniere qui vous feroit honneur & à moi aussi : mais vous m'avez abandonnée, & ne m'avez pas donné le moindre témoignage de faveur. Les bons partis
qui

qui se sont presentez m'ont tous échapé par la negligence de Monsieur mon Pere, & par le peu de cas que vous avez fait de moi. Un traitement si dur m'avoit jettée dans un tel desespoir, que si ma santé avoit été assez bonne pour les austeritez du Convent, je m'y ferois volontiers jettée pour me délivrer des ennuis continuels que vôtre rigueur me donnoit. Dans ce desespoir s'est présenté celui qui seroit d'aussi bonne maison que moi si l'amour de deux personnes étoit autant estimé que l'anneau matrimonial ; car vous sçavez que son Pere passeroit devant le mien. Il m'a long-tems aimée & soutenue ; mais vous, Madame, qui ne m'avez jamais pardonné la moindre faute, ni loué quelque bonne action que j'aye pû faire, quoi que vous sçussiez par experience que ma coûtume n'étoit point de parler d'amour ni de mondanité, & que je vivois plus religieusement qu'aucune autre, vous n'avez pas laissé de trouver d'abord mauvais que je parlasse à un Gentilhomme aussi malheureux que moi, & en l'amitié duquel je ne cherchois qu'un peu de consolation à mes ennuis. Quand je vis que j'en étois entièrement privée, mon desespoir fut si grand, que je résolus de chercher le repos avec le même soin que vous travailliez à me l'ôter. Dès l'heure même nous nous fîmes des promesses de mariage qui furent scellées par un anneau. Il me semble donc, Madame, que vous me faites tort de m'appeller méchante & malheureuse. La grande & parfaite amitié qu'il y a entre le Bâtard & moi, m'auroit

donné occasion de faire du mal si j'avois voulu, cependant nous n'avons jamais été plus loin qu'au baiser, persuadée que Dieu me feroit la grace d'obtenir le consentement de mon Pere avant que de consommer le mariage. Je n'ai rien fait ni contre Dieu, ni contre ma conscience. J'ai attendu jusqu'à trente ans pour voir ce que vous & mon Pere feriez pour moi ; & ma jeunesse s'est passée avec tant de chasteté & de vertu, que personne au monde ne sauroit là-dessus me faire aucun reproche fondé. Me voyant sur le retour & hors d'esperance de trouver un mari de mon rang, la raison m'a déterminé d'en prendre un suivant mon goût, non pour le plaisir des yeux ; car comme vous sçavez, celui que j'ai choisi n'est pas bien fait. Je n'ai pas eu en vûe non plus de satisfaire aux mouvemens de la nature, puisqu'il n'y a point encore eu de consommation. On ne peut pas dire encore que l'orgueil & l'ambition ayent eu part à mon choix, puisque celui en faveur duquel je me suis déterminée est pauvre & peu avancé : ainsi je n'ai eu d'égard qu'à la vertu, à l'honnêteté, & aux bonnes qualitez qui sont en lui, & sur lesquelles tout le monde est contraint de lui rendre justice, & à l'amour qu'il a eu pour moi, qui m'a fait esperer d'avoir avec lui du repos & de l'agrément. Après avoir bien pensé au bien & au mal qui pouvoit m'en arriver, j'ai pris le parti qui m'a paru le meilleur, & ai enfin résolu après deux ans d'examen, de finir ma vie avec lui ; & si bien résolu, que ni les tourmens qu'on pourroit me faire,

faire, ni la mort même ne me feroient pas changer de sentiment. Ainsi, Madame, je vous supplie de m'excuser autant que je suis excusable, & de me laisser jouir de la paix & du repos que j'espère trouver avec lui.

La Reine voyant tant d'ingennité & de résolution, & ne pouvant répondre rien de raisonnable, fit venir l'emportement au secours de la raison. Continuation de censures & d'injures, & sur le tout beaucoup de larmes. Malheureuse, lui dit-elle, au lieu de vous humilier, & témoigner de la repentance de la faute que vous avez faite, vous parlez avec audace, & au lieu d'en rougir, vous n'en versez pas seulement une larme. C'est une preuve de votre obstination, & de la dureté de votre cœur. Mais si le Roi & votre Pere veulent m'en croire, ils vous mettront en lieu où vous serez contrainte de tenir un autre langage. Puisque vous m'accusez, Madame, de parler avec audace, répondit Rolandine, je suis résoluë de ne plus rien dire, à moins qu'il ne vous plaise de me permettre de parler. La Reine lui ayant permis de répondre. Ce n'est point à moi, Madame, reprit-elle, de vous parler avec audace. Comme vous êtes ma maîtresse & la plus grande Princesse de la Chrétienté, je dois toujours avoir pour vous le respect qui vous est dû; & mon dessein n'a jamais été de m'en éloigner: mais comme je n'ai pour Avocat que la vérité, & qu'il n'y a que moi qui la sçache, je suis obligé de la dire hardiment, dans l'espérance que si j'ai le bonheur de vous

la faire bien connoître, vous ne me croirez pas telle qu'il vous a plu de me nommer. Je suis persuadée que ceux qui sauront de quelle manière je me suis conduite dans l'affaire dont il s'agit, ne me blâmeront point, & je fonde cette certitude sur celle que j'ai de n'avoir rien fait ni contre Dieu, ni contre mon honneur. Voilà, Madame, ce qui me fait parler sans crainte, bien assurée que celui qui voit mon cœur est avec moi, & cela étant j'aurois tort de craindre ceux qui sont soumis à son jugement. Pourquoi donc pleurer, Madame, puisque l'honneur & la conscience ne me reprochent rien ? A l'égard de la repentance, je suis si éloignée, Madame, de me repentir de ce que j'ai fait, que si j'étois à commencer, je ferois la même chose. C'est vous, Madame, qui avez grand sujet de pleurer tant du tort que vous m'avez fait par le passé, que de celui que vous me faites à présent de me censurer publiquement d'une faute dont vous êtes plus coupable que moi. Si j'avois offensé Dieu, le Roi, vous, mes pères, & ma conscience, je devrois témoigner ma repentance par mes larmes : mais je ne dois point pleurer pour avoir fait une action bonne, juste, & sainte, dont on n'a jamais parlé qu'avec avantage, & que vous seule, Madame, avez divulguée trop tôt en lui donnant un air de crime qui fait voir clairement que vous avez plus pour but de me deshonoré, que de conserver l'honneur de votre maison & de vos parens. Mais puisqu'il vous plaît, Madame, d'en user ainsi, je

Je ne dois pas vous contredire. Toute innocente que je suis, je n'aurai pas moins de plaisir à subir la peine qu'il vous plaira m'infliger, que vous en aurez à vouloir me la faire souffrir. Vous & mon Pere, Madame, n'avez qu'à dire ce que vous voulez que je souffre, vous serez promptement obéis. Je compte, Madame, qu'il n'y manquera pas, & je serai bien-aîsé qu'il suive vos sentimens, & qu'ayant été de vôtre avis dans la negligence qu'il a fait paroître à me procurer du bien, il imite vôtre activité à present qu'il s'agit de me faire du mal. Mais j'ai un autre Pere au Ciel, qui j'espere me donnera autant de patience qu'il m'en faudra pour soutenir les maux que je vois que vous me preparez : aussi est-ce en lui seul que je mets toute ma confiance.

La Reine outrée de colere commanda qu'on l'ôrât de devant ses yeux, & qu'on la mît seule dans une chambre sans la laisser parler à personne. On lui laissa néanmoins sa Gouvernante ; & ce fut par ce moyen qu'elle fit sçavoir au Bâtard l'état où elle étoit, lui demandant en même tems ce qu'il croyoit qu'elle devoit faire. Le Bâtard croyant que les services qu'il avoit rendu au Roi seroient comptez pour quelque chose, vint incontinent à la Cour. Il trouva le Roi à la chasse, lui conta la verité du fait, lui remontra sa pauvreté, le supplia d'appaiser la Reine, & de permettre que son mariage fût consommé. M'assûrez-vous, lui dit le Roi pour toute réponse, que vous l'avez épousée ? Oui, Sire, repliqua le Bâtard, par paroles & par presens
seule-

seulement ; mais s'il vous plaît, Sire, la cérémonie sera achevée. Le Roi baissa la tête, & sans dire autre chose reprit le chemin du Château. En arrivant il appella le Capitaine de ses Gardes, & lui donna ordre d'arrêter le Bâtard. Cependant un de ses amis qui devina l'intention du Roi, le fit avertir de s'éloigner, & de se retirer à une de ses maisons qui n'étoit pas éloignée, & si le Roi le faisoit chercher comme il croyoit qu'il feroit, il en auroit incontinent avis afin qu'il sortît du Royaume ; & qu'en cas que les choses se passassent plus doucement il lui manderoit de revenir. Le Bâtard crut son ami, & fit tant de diligence, que le Capitaine des Gardes ne le trouva point.

Cependant le Roi & la Reine ayant vu ensemble ce qu'ils feroient de la pauvre Demoiselle qui avoit l'honneur d'être leur parente, il fut arrêté par avis de la Reine de la renvoyer à son Pere, auquel on feroit sçavoir la vérité du fait. Avant que de partir, plusieurs Ecclesiastiques & gens de conseil allerent la voir, & lui représenterent que n'étant engagée que de parole, elle pouvoit aisément s'en dédire, moyennant que l'un & l'autre le voulussent bien. Le Roi vouloit qu'elle le fît pour l'honneur de la maison dont elle étoit : Mais elle répondit qu'elle étoit prête d'obéir au Roi en toutes choses, pourvu que la conscience n'y fût point engagée, parce, disoit-elle, que les hommes ne peuvent separer ce que Dieu a joint, les suppliant au reste de ne point lui demander une chose si déraisonnable. Si l'amour & la
bonas

bonne volonté, ajoûtoit-elle, qui n'ont pour principe que la crainte de Dieu, sont un vrai & solide engagement de mariage, je suis si bien liée, que ni le fer, ni le feu, ni l'eau ne peuvent rompre ce lien. La mort seule peut le faire, & ce ne sera qu'à elle à qui je rendrai mon anneau & mon serment ; ainsi, Messieurs, je vous prie de ne plus m'en parler. Elle avoit tant de fermeté qu'elle aimoit mieux mourir & tenir parole, que de vivre & de la violer. Cette vigoureuse réponse fut rapportée au Roi, qui voyant qu'il n'y avoit pas moyen de la détacher de son mari, donna ordre qu'on la menât chez son Pere ; ce qu'on fit en si triste équipage, que tous ceux qui la voyoient ne pouvoient s'empêcher de pleurer. Elle avoit manqué à la verité ; mais la punition fut si grande, & sa constance si singuliere, qu'elle fit passer sa faute pour une vertu. Le Pere apprenant cette fâcheuse nouvelle, ne voulut point voir sa fille, & l'envoya à un Château situé dans une forêt, & qu'il avoit autrefois fait bâtir pour un sujet qui merite d'être conté après cette nouvelle. Elle y fut long-tems prisonniere, & tous les jours le Pere lui faisoit dire que si elle vouloit renoncer à son mari, il la traiteroit comme sa fille, & la mettroit en liberté, Rien ne fut capable de l'ébranler, & elle aima mieux être prisonniere en persistant dans son mariage, que toute la liberté du monde en renonçant à son mari. On eût dit à la voir qu'elle se faisoit un divertissement de ses peines, tant elle les souffroit agreablement pour celui qu'elle

le aimoit. Le Bâtard n'en fit pas de même
 quoi qu'il lui eût les obligations que vous avez
 vû. Il s'enfuit en Allemagne, où il avoit
 beaucoup d'amis, & fit voir par son incon-
 stance qu'il s'étoit attaché à Rolandine plus
 par avarice & par ambition que par véritable
 amour; car il se rendit amoureux d'une Da-
 me Allemande, & en fut si passionné, qu'il
 oublia d'écrire à celle qui souffroit tant pour
 l'amour de lui. Quelques cruautéz que la
 Fortune eût pour eux, elle leur laissa toujours
 le moyen de s'écrire; mais l'inconstance fit
 negliger au Bâtard le seul bien que la Fortune
 leur avoit laissé; de quoi Rolandine fut d'a-
 bord si affligée, qu'elle en perdit le repos.
 Voyant donc que les lettres du Bâtard étoient
 froides, & toutes différentes des premières,
 elle ne douta point qu'une nouvelle amitié ne
 lui eût enlevé le cœur de son mari, & n'eût
 fait ce que les tourmens & les persecutions
 n'avoient pas été capables de faire. Mais
 comme l'amour qu'elle avoit pour lui étoit
 trop parfait, elle ne pût se résoudre de rien
 décider sur des conjectures. Pour en sçavoir
 donc la vérité, elle trouva moyen d'envoyer
 un homme de confiance, non pour lui por-
 ter des lettres, ni pour lui parler, mais pour
 l'observer, & pour se bien informer de la vé-
 rité. Le retour de son homme lui apprit que
 le Bâtard étoit fort amoureux d'une Alleman-
 de, & que le bruit couroit qu'elle étoit fort
 riche, & qu'il vouloit l'épouser. Cette nou-
 velle jeta la pauvre Rolandine dans une affli-
 ction si extrême, qu'elle tomba dans une dan-
 gereuse

gereeuse maladie. Ceux qui en sçavoient le sujet, lui disoient de la part de son Pere, que puisque l'inconstance & la lâcheté du Bâtard lui étoient connues, elle étoit en droit de l'abandonner; & firent même tout ce qu'ils pûrent pour lui persuader de le faire. Mais quelques tourmens qu'on lui fît jusqu'au bout, il n'y eut pas moyen de la faire changer, montrant jusqu'à l'extrémité la grandeur de son amour, & en même tems la grandeur de sa vertu. A mesure que l'amour du Bâtard diminuoit, celui de Rolandine augmentoit, & malgré tant de contretens il demeura toujours entier & parfait, parce qu'il gaignoit ce que celui du Bâtard perdoit. Sentant donc qu'en elle seule étoit tout l'amour qui étoit autrefois en deux, elle résolut de le conserver jusques à la mort de l'un ou de l'autre. La bonté divine qui est la parfaite charité & le veritable amour, eut pitié de sa douleur, & eut tant d'égard à sa patience, que le Bâtard mourut bien-tôt après dans la recherche d'une autre femme. Après en avoir reçu l'avis par gens qui avoient assisté à son enterrement, elle envoya supplier son Pere de trouver bon qu'elle lui parlât. Le Pere qui ne lui avoit jamais parlé depuis qu'elle étoit prisonniere, l'alla voir incontinent. Après avoir entendu fort au long ses justes raisons, au lieu de la condamner & de songer à la tuer, comme il l'en avoit souvent menacée, il l'embrassa, & lui dit les yeux baignez de larmes. Vous êtes plus juste que moi, ma fille: car si vous avez
fait

fait une faute , j'en suis la principale cause.
 Mais puisque Dieu a ainsi permis les choses,
 je veux reparer le passé. Il l'emmena donc
 chez lui , & la traita comme sa fille aînée.
 Un Gentilhomme qui portoit le nom & les
 armes de la maison , la fit enfin demander en
 mariage. Ce Gentilhomme fort sage & fort
 vertueux voyoit souvent Rolandine , & con-
 çut tant d'estime pour elle , qu'il la loua de
 ce que les autres la blâmoient , persuadé qu'il
 étoit qu'elle n'agissoit que par un principe de
 vertu. Le Chevalier étant du goût du Pere &
 de Rolandine , le mariage fut incontinent
 conclu. Il est vrai qu'un frere qu'elle avoit,
 & qui étoit le seul heritier de la maison , ne
 voulut jamais lui faire part du bien de la fa-
 mille , sous pretexte qu'elle avoit manqué
 d'obéissance à son Pere ; & la traita après la
 mort du bon homme avec tant de cruauté,
 que son mari qui étoit cadet de sa maison,
 & elle ne subsistoient qu'avec peine. Mais
 Dieu pourvût à tout , car le frere qui vouloit
 tout retenir , mourut , & laissa par sa mort
 & ses biens , & ceux de sa sœur qu'il rete-
 noit injustement. Une si riche succession
 mit Rolandine & son mari dans l'abondance.
 Ils vécurent honorablement selon leur quali-
 té , furent reconnoissans des graces que la Pro-
 vidence leur avoit faites , eurent beaucoup
 d'amitié l'un pour l'autre , & après avoir éle-
 vé deux fils dont il plût à Dieu de benir leur
 mariage , Rolandine rendit joyeusement son
 ame à celui en qui elle avoit toujours mis toute
 sa confiance.

Que les hommes, Mesdames, qui nous regardent comme l'inconstance même, me montrent un mari comme la femme dont je viens de parler, & qui ait la même bonté, la même fidélité, & la même constance. Je suis persuadée qu'ils auroient tant de peine à en venir à bout, que j'aime mieux les en quitter que de les mettre en cette peine. Pour vous, Mesdames, je vous prie pour soutenir votre gloire, ou de n'aimer point du tout, ou d'aimer aussi parfaitement que cette Demoiselle. Ne dites point qu'elle a exposé son honneur; mais dites plutôt que sa fermeté doit augmenter la nôtre. Il est vrai, Oysille, dit Parlamente, que votre Heroïne est une femme d'un très-grand cœur, & d'autant plus recommandable par sa fermeté, qu'elle avoit à faire à un mari infidèle qui voulut la quitter pour une autre. Je croi, dit Longarine que ce chagrin fut le plus difficile à soutenir; car il n'y a fardeau si pesant que l'amour de deux personnes bien unies ne puisse doucement porter: Mais quand une des deux manque à son devoir, & laisse tout le fardeau à l'autre, le poids en est insupportable. Vous devez donc avoir pitié de nous, répondit Guebron, puisque nous avons tout l'amour à soutenir, & que vous ne voulez par faire la moindre chose pour aider à porter un si pesant fardeau. Les fardeaux de l'homme & de la femme sont souvent différens, repliqua Parlamente. L'amour de la femme fondé sur la piété & sur la vertu est si juste & si raisonnable,

que

que celui qui manque aux devoirs d'une telle amitié, doit passer pour lâche & pour méchant envers Dieu & envers les hommes : Mais les hommes n'aimant uniquement que pour le plaisir, les femmes ignorantes toujours les dupes des méchants hommes, s'engagent souvent plus qu'il ne faudroit dans un commerce de tendresse. Quand Dieu leur fait connoître les criminelles intentions de ceux qu'elles avoient cru n'en avoir que de bonnes, c'est beaucoup quand elles peuvent rompre avec honneur & sans donner atteinte à leur reputation. Les folies les plus cachées sont toujours les meilleures. Voilà une raison fondée sur un principe faux, qui est que les femmes vertueuses peuvent honnêtement cesser d'aimer les hommes ; sans que les hommes puissent discontinuer d'aimer les femmes, comme si le cœur des uns étoit différent du cœur des autres. Mais je suis persuadé qu'il y a dans les volontez la même diversité que dans les visages & dans les habits. Toute la différence que j'y trouve, est, que plus la malice est cachée, & plus elle est à craindre. Je comprends bien, reprit Parlamente avec un peu d'émotion, ce que vous voulez dire. Selon vous les femmes les moins dangereuses sont celles de qui la malice est connue. Changeons de matière, interrompit Simonault, & disons pour conclusion au sujet du cœur de l'homme & de la femme, que le meilleur n'en vaut rien. Voyons à qui Parlamente don-

nera

nera sa voix. Je la donne à Guebron ,
répondit Parlamente. Puisque j'ai com-
mencé , dit alors Guebron , à parler des
Cordeliers , je ne dois pas oublier les Moi-
nes de saint Benoît , & ne puis m'empê-
cher de conter ce qui arriva de mon tems
à deux de ces bons Peres , sans pretendre
que ce que je dirai , d'un méchant Religieux ,
vous empêche d'avoir bonne opinion de
ceux qui sont honnêtes gens. Mais com-
me le Psalmiste dit , *que tout homme est men-
teur* , & qu'il *n'y en a pas un seul qui fasse
le bien* , il me semble qu'on ne peut man-
quer d'estimer l'homme tel qu'il est : En
effet s'il y a du bien en lui , on doit l'at-
tribuer non à la creature , mais à celui qui
est le principe & la source de tout bien.
La plupart des gens se trompent en don-
nant trop à la creature , ou en s'estimant
trop eux-mêmes. Et afin que vous ne croyiez
pas qu'il soit impossible de trouver une ex-
trême concupiscence sous une extrême au-
sterité , je vais vous conter un fait arrivé du
tems du Roi François I.





XXII. NOUVELLE.

*Un Prieur contrefaisant l'homme de bien , met
tout en œuvre pour séduire une Religieuse :
Mais enfin sa méchanceté fut découverte.*

IL y avoit à saint Martin des champs à Paris un Prieur, dont je ne dirai point le nom, parce qu'il a été de mes amis. Il vécut avec tant d'austerité jusques à l'âge de cinquante ans, & le bruit de sa sainteté se répandit si fort dans tout le Royaume, qu'il n'y avoit ni Prince ni Princesse qui ne le reçut avec veneration quand il en étoit visité. Il ne se faisoit point de reforme de Religion à laquelle il n'eût part ; aussi le nommoit-on le Pere de la vraye Religion. Il fut élu Visiteur de la celebre Societé des Dames de Fontevraud, qui le craignoient si fort, que quand il venoit à quelqu'un de leurs Monasteres, les Religieuses trembloient de peur, & le traitoient comme elles auroient pu faire le Roi, pour l'obliger par ce moyen à les traiter avec moins de rigueur. Il ne vouloit pas d'abord qu'on eût tant de déference pour lui ; mais approchant de sa cinquante-cinquième année il vint enfin à trouver bon les honneurs qu'il avoit refusez au commencement ; & s'accoutumant insensiblement à se regarder comme le bien public des Sociétez Religieuses, il eut soin de conserver sa santé mieux qu'il n'avoit fait.

fait. Quoi qu'il fût obligé par sa Regle de ne manger jamais de chair, il s'en dispensa lui-même ; ce qu'il ne voulut jamais faire pour personne ; & disoit pour raison que tout le faix de la Religion étoit sur lui. Il se choia si bien , que d'un Moine maigre il en fit un fort gras. En changeant de maniere de vivre , il changea aussi de cœur , & commença à regarder les visages sur lesquels il faisoit autrefois conscience de jeter les yeux. A force de regarder les Beutez que les voiles rendent plus desirables , il commença de les convoiter. Pour satisfaire à sa passion il employa des moyens si subtils , que de Pasteur il devint loup ; & si dans les Monasteres de sa juridiction il rencontroit quelque Agnès , il ne manquoit pas de la corrompre. Après avoir fait long-tems cette méchante vie , la bonté divine ayant pitié des pauvres brebis égarées , voulut démasquer ce scelerat , comme vous allez voir.

Etant allé un jour faire la visite d'un Convent près de Paris qui se nomme Gif , il arriva que confessant les Religieuses , il s'en presenta une nommée Sœur Marie Herouët , dont la parole étoit si douce & si agreable , qu'elle promettoit que le cœur ne l'étoit pas moins. A la seule parole de cette fille le bon Pere sentit une passion qui surpassoit toutes celles qu'il avoit eu de sa vie pour les autres Religieuses. En lui parlant il se baissa pour la regarder , & voyant sa bouche si vermeille & si charmante , il ne pût s'empêcher de hausser le voile pour voir si les yeux répondoient à

tant de beautez. Il trouva ce qu'il cherchoit, & le remarqua si bien, que son cœur fut rempli d'une ardeur si vehemente, qu'il en perdit non seulement le boire & le manger, mais même toute contenance; ce qu'il cachoit pourtant du mieux qu'il pouvoit. De retour à son Prieuré il n'y avoit point de repos pour lui. Il passoit les jours & les nuits dans une inquietude extrême, l'esprit continuellement occupé à chercher les moyens de satisfaire sa passion, & de faire de cette Religieuse ce qu'il avoit fait de plusieurs autres. Comme il avoit remarqué en elle de la sagesse & un esprit fin & delicat, la chose lui paroissoit difficile. D'un autre côté il se voyoit si laid & si cassé, qu'il resolut de ne lui point parler; & prit le parti d'emporter par la crainte ce qu'il ne pouvoit esperer de l'amour. Pour cet effet il retourna peu de jours après au Convent de Gif, & y fit paroître plus d'austerité qu'il n'avoit jamais fait. Il se chagrina contre toutes les Religieuses. L'une n'avoit pas le voile assez bas, l'autre levoit trop la tête, & l'autre ne faisoit pas la reverence en Religieuse. Il étoit si severe pour toutes ces bagatelles, qu'on le craignoit comme un Dieu peint en jugement. Comme le Prieur étoit gouteux, il se fatigua tant à visiter les lieux reguliers, qu'environ l'heure de Vêpres, heure par lui assignée, il se trouva au Dortoir. L'Abbesse lui dit qu'il étoit tems de dire Vêpres. Faites les dire, Mere, répondit le Prieur; car je suis si las que je demeurerai ici, non pour me reposer, mais pour parler à Sœur Marie, de
qui

qui j'apprens quelque chose de scandaleux ; car on m'a dit qu'elle babille comme une mondaine. La Prieure qui étoit Tante de la Mere de Sœur Marie, le pria de la bien cha-pitrer, & la laissa seule entre les mains du Prieur & d'un jeune Religieux qui étoit avec lui. Se voyant seul avec Sœur Marie, il com-mença par lui lever le voile, & lui com-manda de le regarder. Sœur Marie répon-dit, que sa regle lui défendoit de regarder les hommes. C'est bien dit, ma fille, repliqua le Moine, mais vous ne devez pas croire que les Religieux soient hommes. Sœur Marie crai-gnant donc de tomber dans la désobéissance, le regarda, & le trouva si laid, qu'elle crut faire plus de penitence que de péché à le re-garder. Le Reverend Pere après lui avoir par-lé de l'amour qu'il avoit pour elle, voulut lui porter la main au teton. Elle le repoussa com-me elle devoit. Le bon Pere fâché d'un si desagreceable commencement, lui dit en gros-se colere. Faut-il qu'une Religieuse sçache qu'elle a des tetons ? Je sçai que j'en ai, ré-pondit Sœur Marie, & je suis bien assurée, que ni vous ni autre ne les toucherez jamais. Je ne suis ni assez jeune, ni assez ignorante pour ne sçavoir pas ce qui est péché, & ce qui ne l'est pas. Voyant donc qu'il ne la pouvoit gagner par là, il eut recours à un au-tre expedient, & lui dit : Il faut, ma fille, que je vous declare mon infirmité ; j'ai une ma-ladie que tous les Medecins jugent incur-a-ble, à moins que je ne me rejouisse avec une femme que j'aime passionnément : je ne

voudrois pour ma vie faire un peché mortel ; mais quand on en viendroit jusques-là , je sçai que la simple fornication n'est pas à comparer au peché d'homicide. Ainsi si vous aimez ma vie , vous m'empêcherez de mourir , & sauverez vòtre conscience de credulité. Elle lui demanda quelle sorte de jeu il avoit dessein de faire. Il lui répondit , qu'elle pouvoit reposer sa conscience sur la sienne , & demeurer persuadée qu'il ne feroit rien dont l'un ou l'autre fût chargé. Pour lui faire juger par les preliminaires du passe-tems qu'il demandoit , il vint à l'embrasser , & essaya de la jeter sur un lit. Ne doutant plus alors de sa mauvaise intention , elle se défendit si bien de paroles & de bras , qu'il ne pût toucher qu'à ses habits. Voyant alors que rien ne lui réussissoit , & que tous ses efforts étoient inutiles , je ne dirai pas comme un furieux , mais comme un homme sans conscience & sans raison , il lui mit la main sous la robe , & égratigna tout ce qui se trouva sous ses ongles avec tant de fureur & de rage , que la pauvre fille criant de toute sa force tomba évanouie. A ce cri l'Abbesse courut au Dortoir , & se fit des reproches d'avoir laissé sa parente seule avec le Reverend Pere. Elle fut un moment à la porte du Dortoir pour écouter ce qui s'y faisoit ; mais entendant la voix de sa niece , elle poussa la porte que le jeune Moine tenoit. Le Prieur voyant venir l'Abbesse , lui montra sa niece évanouie , & lui dit : Vous avez tort nòtre Mere , de ne m'avoir pas dit le tempelement de Sœur Marie , car ignorant sa debilité ,

lité, je l'ai fait tenir debout devant moi, & comme je la chapitrois elle est tombée évanouie comme vous voyez. On la fit revenir avec du vinaigre, & autres remèdes, & l'on trouva qu'en tombant elle s'étoit blessée à la tête. Quand elle fut revenue, le Prieur craignant qu'elle ne dît à sa Tante l'occasion de son mal, trouva moyen de lui dire tout bas & en particulier. Je vous commande, ma fille, sur peine de désobéissance, & de damnation éternelle, de ne jamais parler de ce que je vous ai fait. Le grand amour que j'ai pour vous me l'a fait faire; & puisque je vois que vous ne voulez pas répondre à ma passion, je ne vous en parlerai de ma vie. Je dois pourtant vous assurer pour la dernière fois, que si vous voulez m'aimer, je vous ferai choisir pour Abbessé d'une des meilleures Abbayes de ce Royaume. Elle répondit, qu'elle aimoit mieux mourir en Chartre perpétuelle, que d'avoir jamais d'autre ami que celui qui étoit mort pour elle en la croix, s'estimant plus heureuse de souffrir avec lui tous les maux, que de jouir sans lui de tous les biens que le monde peut donner: l'avertissant une fois pour toutes de ne lui parler plus sur ceton, s'il ne vouloit pas qu'elle s'en plaignît à l'Abbessé, & lui promettant de ne jamais parler du passé en cas qu'il en demeurât là. Avant que de se retirer ce méchant Pasteur, pour paroître tout autre qu'il n'étoit dans le fond, & pour avoir le plaisir de considérer encore celle qu'il aimoit, se tourna vers l'Abbessé & lui dit: Je vous prie, ma Mere, de faire chan-

ter à toutes vos filles un *Salve Regina* à l'honneur de la Vierge, en qui je mets mon espérance. Le *Salve Regina* fut chanté ; & durant ce tems-là le Renard ne fit que pleurer, non de devotion, mais de regret d'avoir si mal réüssi. Les Religieuses qui prenoient cette devotion pour un effet de l'amour qu'il avoit pour la Vierge Marie, le regardoient comme un saint. Mais Sœur Marie qui connoissoit son hipocrisie, prioit Dieu en son cœur de confondre un scelerat qui avoit tant de mépris pour la virginité.

Cet Hipocrite étant de retour à saint Martin, y apporta le feu criminel qui le consumoit nuit & jour, & n'occupoit son esprit qu'à trouver les moyens de parvenir à son injuste fin. Comme il craignoit l'Abbesse dont il connoissoit la vertu, il crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de la tirer de ce Monastere. Pour cet effet il alla trouver Madame de Vendôme qui demeuroid alors à la Fere, où elle avoit fondé & bâti un Convent de saint Benoît, nommé le Mont Olivet. Il lui representa en qualité de Reformateur souverain, que l'Abbesse du Mont Olivet n'étoit pas capable de gouverner une telle Communauté. La bonne Dame le pria de lui en indiquer une qui fût digne de remplir cette charge. Lui qui ne demandoit autre chose, lui conseilla d'abord de prendre l'Abbesse de Gif, qu'il lui dépeignit comme la plus capable qui fût en France. Madame de Vendôme l'envoya querir incontinent ; & lui donna le gouvernement de ce Monastere du Mont Olivet.

Le

Le Prieur qui étoit le Maître des suffrages de toutes les Communautés, fit élire à Gif une Abbessé à sa devotion. L'élection étant faite, il alla à Gif, pour essayer encore une fois si par priere ou par promesse il pourroit gagner Sœur Marie. Cette seconde tentative ne lui ayant pas mieux réussi que la première, il s'en revint au desespoir à son Prieuré de saint Martin ; & là tant pour parvenir à ses fins, que pour se venger de sa cruelle, & de peur aussi que son affaire n'éclatât, il fit dérober de nuit les Reliques de Gif, & en accusa le Confesseur du Monastere, Religieux âgé & homme de bien. Il le fit mettre en prison à saint Martin. Pendant qu'il le tenoit prisonnier, il suborna deux témoins qui signerent étourdiment, qu'ils avoient vû dans un jardin le Confesseur & Sœur Marie faisant une action infame & deshonnête ; ce qu'il vouloit faire avouer au vieux Religieux. Le bon homme qui sçavoit toutes les fredaines de son Prieur, le supplia d'assembler le Chapitre, & qu'il diroit en presence des Religieux la verité de tout ce qu'il en sçavoit. Le Prieur craignant que la justification du Confesseur ne fit sa condamnation, n'eut garde d'accorder cette demande. Trouvant donc le Confesseur inébranlable, il le traita si mal, que les uns disent qu'il mourut en prison, les autres qu'il le contraignit de quitter l'habit, & de sortir du Royaume. Quoi qu'il en soit, il n'a jamais paru depuis. Le Prieur ayant à son avis une si grande prise sur Sœur Marie, s'en alla à Gif, où l'Abbessé étant à sa devotion ne lui

contredisoit en rien. Il commença par user de son autorité de Visiteur, & fit venir toutes les Religieuses l'une après l'autre, pour les entendre en chambre par forme de confession & de visitation. Sœur Marie qui avoit perdu sa bonne Tante, ayant enfin comparu, le Reverend Pere commença par lui dire. Vous sçavez, Sœur Marie, de quel crime vous êtes accusée, & par consequent vous sçavez aussi que la grande chasteté que vous affectez ne vous a de rien servi : car on sçait fort bien que vous n'êtes rien moins que chaste. Produisez-moi celui qui m'a accusée, répondit Sœur Marie avec un air assuré, & vous verrez comment il soutiendra la chose devant moi. Le Confesseur même en a été convaincu, & cette preuve doit vous suffire, repliqua le Prieur. Je le croi si homme de bien, repartit Sœur Marie, qu'il n'est pas capable de confesser une pareille fausseté. Mais quand il l'auroit fait, faites le venir devant moi, & je prouverai le contraire. Le Prieur voyant qu'elle ne s'étonnoit point, lui dit. Je suis vôtre Pere, & en cette qualité je veux ménager vôtre honneur. Je m'en rapporte à vôtre conscience, & j'en croirai ce que vous direz. Je vous conjure donc sur peine de peché mortel, de me dire la verité. Etiez-vous vierge quand vous entrâtes dans cette maison ? L'âge de cinq ans que j'avois alors, mon Pere, répondit-elle, est le garant de ma virginité. Et depuis ce tems-là, ma fille, lui demanda-t-il encore, n'avez-vous point perdu cette belle fleur ? Elle jura que non, & que jamais elle n'avoit

n'avoit eu de tentation que de sa part. Je ne scaurois le croire, repliqua le cafard, & c'est une chose à prouver. Quelle preuve en voulez-vous, lui dit-elle ? celle que je fais aux autres, répondit le Moine. Comme je suis le Visiteur des ames, je le suis aussi des corps. Vos Abbeſſes & Prieures ont toutes paſſé par mes mains, & vous ne devez point faire ſcrupule de me laiſſer viſiter vòtre virginité. Mettez-vous donc ſur ce lit, & relevez le devant de vòtre robe ſur vòtre viſage. Vouz m'avez tant parlé, répondit Sœur Marie toute en colere, de l'amour criminel que vous avez pour moi, que j'ai ſujet de croire que vòtre deſſein eſt moins de viſiter ma virginité, que de me la ravir : Ainſi comptez que jamais je n'y conſentirai. Vous êtes excommuniée, lui dit-il alors, de refuſer l'obéiſſance ; & ſi vous ne faites ce que je vous diſ, je vous deſhonorerai en plein Chapitre, & dirai tout ce que je ſçai de vous & du Confeſſeur. Sœur Marie répondit ſans s'étonner, que celui qui connoiſſoit le cœur de ſes ſerviteurs la raſſureroit autant devant lui, qu'il pourroit la conſterner devant les hommes. Et puis que vous portez la méchanceté juſques-là, ajouta-t-elle, j'aime mieux être la victime de vòtre cruauté, que la complice de vos deſirs criminels ; parce que je ſçai que Dieu eſt juſte Juge.

Le Prieur dans une rage qu'on peut mieux imaginer que dépeindre, courut ſur le champ aſſembler le Chapitre. Il fit venir Sœur Marie devant lui, la fit mettre à genoux, & lui dit.

dit. C'est avec une douleur extrême, Sœur Marié, que je vois que les bonnes remontrances que je vous ai faites sur une faute si capitale vous ont été inutiles ; & c'est avec regret que je me trouve forcé de vous ordonner une penitence contre ma coutume. J'ai examiné votre Confesseur sur certains crimes dont il étoit accusé, & il m'a confessé qu'il a abusé de vous, & cela en un lieu où deux témoins disent l'avoir vû. Au lieu donc de la charge honorable de Maîtresse des Novices que vous avez, j'ordonne que vous soyez non seulement la dernière de toutes ; mais encore que vous mangiez à terre au pain & à l'eau en présence de toutes les Sœurs, jusques à ce que vous ayez mérité grâce par votre repentance. Sœur Marie ayant été avertie à l'avance par une de ses compagnes qui sçavoit toute son affaire, que si elle répondoit quelque chose qui déplût au Prieur, il la mettroit *in pace*, c'est-à-dire en Chartre perpétuelle, reçut sa sentence sans dire mot, levant les yeux au Ciel, & priant celui qui lui avoit fait la grace de résister au péché, de lui donner dans sa souffrance la patience qui lui étoit nécessaire. Ce ne fut pas encore tout. Ce vénérable Prieur défendit encore de ne la laisser parler de trois ans à sa mère ou à ses parens, ni d'écrire aucunes lettres qu'en Communauté.

Le malheureux s'en alla après ce bel exploit, & ne revint plus. Cette pauvre fille demeura long-tems dans l'état que je viens de dire. Mais sa mère qui avoit pour elle quel-
que

que chose de plus tendre que pour tous les autres enfans , & qui ne recevoit plus de ses nouvelles , surprise d'un tel changement , dit à un de ses fils qui étoit un jeune homme sage & bien tourné , qu'elle croyoit que sa fille étoit morte , & que les Religieuses cachotent sa mort pour jouir plus long-tems de sa pension ; & le pria desçavoir à quelque prix que ce fût ce qui en étoit , & de voir sa sœur s'il étoit possible. Le frere alla incontinent au Convent. On lui dit à l'ordinaire que sa sœur ne quittoit pas le lit. Le jeune homme ne prit point cela en payement , & jura que si l'on ne la lui faisoit voir , il passeroit par dessus les murailles , & forceroit le Monastere. Cette menace fit tant de peur aux Religieuses , qu'elles amenèrent sa sœur à la grille : mais l'Abbesse la suivoit de si près , qu'elle ne pouvoit parler à son frere que la bonne Mere ne l'entendît. Comme Sœur Marie étoit sage , elle s'étoit precautionnée à l'avance , & avoit écrit tout ce que j'ai déjà dit , & circonstancié mille autres stratagèmes que le Prieur avoit mis en œuvre pour la seduire , & que je ne mettrai point ici pour être court. Je ne dois pourtant pas oublier que pendant que sa Tante étoit Abbesse , le Prieur s'étant imaginé qu'on le rebutoit à cause de sa laideur , découpla à Sœur Marie un Religieux jeune & bien fait , esperant que si ce Moine réussissoit , il pourroit ensuite obtenir par la crainte ce qu'il avoit inutilement demandé. Mais d'un jardin où le jeune Moine lui parla d'affaire avec des gestes & des expressions si infames

fames que j'aurois honte de les rapporter, la pauvre fille courut à l'Abbesse qui parloit au Prieur, en criant : ma Mere, ce sont des Demons, & non des Religieux qui viennent nous visiter. Le Prieur craignant alors d'être découvert, dit à l'Abbesse en riant : certainement, ma Mere, Sœur Marie a raison. Il la prit ensuite par la main, & lui dit en presence de l'Abbesse : j'avois entendu dire que Sœur Marie parloit fort bien, & avoit tant de facilité qu'on la croyoit mondaine. C'est pourquoi j'ai fait violence à mon naturel, & lui ai parlé comme les mondains parlent aux femmes, autant que je le puis sçavoir par les livres ; car pour l'experience j'y suis aussi ignorant que je l'étois le jour que je naquis. Et comme j'attribuois sa vertu à ma vieillesse & à ma laideur, j'ai commandé à mon jeune Religieux de lui parler sur le même ton. Elle a fait comme vous voyez une sage & vertueuse resistance. Je lui en sçai bon gré, & l'en estime si fort, que je veux désormais qu'elle soit la premiere après vous, & la Maitresse des Novices, afin que sa vertu se fortifie de plus en plus. Ce venerable Prieur fit plusieurs coups de la même force durant trois ans qu'il fut amoureux de la Religieuse, qui comme j'ai dit, donna à son frere par la grille la relation de ses tristes aventures.

Le frere apporta cette relation à sa mere. Cette femme au desespoir partit incontinent pour Paris, où elle trouva la Reine de Navarre sœur unique du Roi. Elle lui fit voir cette piteyable histoire, & lui dit : ne vous
fiez

Hez plus, Madame, à ces hipocrites. Je croyois avoir mis ma fille dans les fauxbourgs, ou du moins dans le chemin du Paradis, & je l'ai mise en enfer, & entre les mains de gens pires que tous les Diables qui y sont; car les Diables ne nous tentent qu'autant que nous y donnons nôtre consentement, & ceux-ci veulent nous emporter par la violence quand ils ne peuvent le faire par amour. La Reine de Navarre fut fort embarrassée. Elle avoit une confiance entiere au Prieur de saint Martin, & elle lui avoit donné la charge des Abbesses de Montivilier & de Canfes Belles-Sœurs. D'un autre côté elle trouvoit le crime si noir & si horrible, qu'elle ne pouvoit se résoudre à le laisser impuni. Elle prit enfin son parti, qui fut de venger l'innocence de cette pauvre fille. Elle communiqua la chose au Chancelier du Roi, qui étoit alors Légat en France. Le Légat fit venir le Prieur, qui dit pour toute excuse qu'il avoit soixante-dix ans. Le bon Pere parla à la Reine de Navarre, la priant sur tous les plaisirs qu'elle voudroit jamais lui faire, & pour toute recompense de ses services, d'avoir la bonté de faire cesser ce procez, lui protestant qu'il avoueroit que Sœur Marie Herouët étoit une perle d'honneur & de chasteté. La Reine fut tellement étonnée de ce discours, que ne sachant que lui répondre, elle lui tourna le dos, & le laissa là. Le pauvre Moine fort confus se retira dans son Monastere, où il ne voulut plus être vû de personne, & mourut un an après. Sœur Marie Herouët estimée à proportion

256 LES NOUVELLES DE LA
portion des vertus que Dieu avoit mis en elle,
fut tirée de l'Abbaye de Gif, où elle avoit tant
souffert, & faite Abbessse par le Roi de l'Ab-
baye de Gien près de Montargis. Elle refor-
ma l'Abbaye que sa Majesté lui avoit donnée,
& vécut comme une sainte animée de l'Esprit
de Dieu, qu'elle jouïa toute sa vie du repos
qu'il lui avoit procuré, & de la dignité dont
il l'avoit revêtuë.

Voilà une histoire, Mesdames, qui confir-
me bien ce que dit saint Paul aux Corin-
thiens, que Dieu se sert *des choses foibles pour
confondre les fortes*, & de celles qui paroissent
inutiles aux yeux des hommes, pour renver-
ser la gloire & l'éclat fastueux de ceux qui s'i-
magent être quelque chose, & ne sont
pourtant rien dans le fond. Il n'y a de bien
dans tous les hommes que celui que Dieu y
met par sa grace, & il n'est point de tenta-
tion dont on ne sorte victorieux quand Dieu
accorde son secours. Vous le voyez par la
confession d'un Moine qu'on croyoit homme
de bien, & par l'élévation d'une fille qu'il
vouloit faire passer pour criminelle & mé-
chante. En cela se trouve véritable ce que
dit Nôtre Seigneur, *que celui qui s'élèvera se-
ra humilié, & que celui qui s'humiliera sera élevé.*
Que de gens de bien ce Prieur a trompé, dit
Oysille ! car j'ai vû qu'on se fioit plus en lui
qu'en Dieu. Ce n'est pas moi qu'il a trompé,
répondit Nomerfidé ; car je ne me suis jamais
fiée à ces fortes de gens. Il y en a de bons, re-
prit Oysille : & la méchanceté d'un particu-
lier ne doit pas être rejetée sur le general ;
mais

mais les meilleurs sont ceux qui frequentent moins les maisons seculieres & les femmes. C'est fort bien dit, répartit Emar suite ; car moins on les voit , moins on les connoît , & plus on les estime : la raison est , que plus on les frequente , mieux on connoît leur fond. Laissons donc l'Eglise où elle est , dit Nomerfide , & voyons à qui Guebron donnera sa voix. Ce sera à Madame Oyfille , répondit Guebron , à condition qu'elle nous dira quelque chose à l'honneur des freres Religieux. Nous avons tant juré , répliqua Oyfille , de dire la verité , que je ne sçauois m'en éloigner. D'ailleurs en faisant vôtre conte , vous m'avez fait ressouvenir d'une pitoyable histoire , dont je serai obligée de vous regaler , parce que je suis dans le voisinage du Pais où la chose est arrivée de mon tems. Je la choisis de fraîche date , Mesdames , afin que l'hipocrisie de ceux qui se croyant plus religieux que les autres , ne vous enchante l'esprit de maniere , que vôtre foi quittant le droit chemin , ne s' imagine trouver le salut en aucun autre qu'en celui seul qui ne veut point de compagnon dans l'ouvrage de nôtre creation & de nôtre redemption. Celui-là seul est tout-puissant pour nous sauver dans l'éternité , & pour nous consoler durant cette vie , & nous délivrer de toutes nos afflictions. Vous sçavez que Satan prend souvent la forme d'un Ange de lumiere , afin que l'œil trompé par les apparences de la sainteté & de la devotion s'attache aux choses qu'il devroit fuir.



XXIII. NOUVELLE.

Un Cordelier est la cause de trois meurtres, du mari, de la femme & d'un enfant.

IL y avoit en Perigord un Gentilhomme qui avoit tant de devotion pour saint François, qu'il s'imaginait que tous ceux qui en portoient l'habit, devoient être aussi saints que le Saint même. Il fit faire chez lui à l'honneur de ce bon Saint un appartement pour loger les Religieux de cet Ordre, par le conseil desquels il regloit toutes ses affaires, & même jusques aux moindres choses qui-regardoient le ménage, croyant aller bien sûrement en suivant de si bons guides. Il arriva que la femme de ce Gentilhomme qui étoit belle, & aussi sage & vertueuse que belle, accoucha d'un beau garçon; de quoi son mari qui l'aimoit déjà beaucoup, l'aima doublement encore. Pour regaler & divertir sa commere il envoya querir un de ses beaux-freres. A l'heure du souper il arriva un Cordelier, duquel je tairai le nom pour l'honneur de l'Ordre. Le Gentilhomme fut fort aise de voir son Pere spirituel pour lequel il n'avoit rien de secret. Après une longue conversation entre la commere, le beau-frere & le Moine, on se mit à table pour souper. Durant le repas le Gentilhomme regardant sa femme qui avoit assez de beauté & d'agrément pour donner dans la
vue,

vûë, demanda tout haut au bon Pere : Est-il vrai, mon Pere, que c'est un peché mortel de coucher avec sa femme pendant qu'elle est en couche ? Le Cordelier qui paroissoit tout autre qu'il n'étoit, répondit : certainement, Monsieur, je croi que c'est un des grands pechez qui se commette dans le mariage : quand il n'y auroit que l'exemple de la bien-heureuse Vierge qui ne voulut entrer au Temple qu'après le jour de sa Purification, quoi qu'elle n'eût pas besoin de cette ceremonie ; vous devriez indispensablement vous abstenir de ce petit plaisir, puisque la bonne Vierge Marie pour obéir à la loi, s'abstinoit d'aller au Temple, où étoit toute sa consolation. D'ailleurs les Medecins disent qu'il y a à craindre pour les enfans qui en peuvent venir. Le Gentilhomme qui avoit cru que le Pere lui donneroit permission de coucher avec sa femme, ne fut point aise d'une réponse si contraire à son esperance ; cependant il laissa là la chose. Le Reverend Pere après avoir bû un peu plus que de raison durant cette conversation, jetta les yeux sur la commere, & conclut en lui-même, que s'il en étoit le mari, il coucheroit avec elle sans en demander conseil à personne. Comme le feu s'allume peu à peu, & augmente en sorte qu'il brûle la maison, de même le pauvre *Frater* se sentit épris d'une telle concupiscence, qu'il resolut tout à coup de pousser à bout le desir que son cœur cachoit il y avoit plus de trois ans. Après qu'on eut differvi, il prit le Gentilhomme par la main, le mena près du lit de sa femme,

& lui dit devant elle : comme je connois, Monsieur, l'amitié qu'il y a entre vous & Mademoiselle, j'entre dans les mouvemens que vous inspire à tous deux la grande jeunesse où vous êtes. C'est pourquoi je veux vous dire un secret de nôtre sainte Theologie ; c'est que la loi qui est si rigoureuse à cause des abus que les maris indiscrets font, n'a pas la même rigueur pour les maris aussi sages & aussi moderez que vous. Ainsi, Monsieur, après avoir dit devant les gens quelle est la severité de la loi, je dois vous dire en particulier quelle en est la douceur. Sçachez donc qu'il y a femmes & femmes, comme il y a hommes & hommes. Il faut donc avant toutes choses que Mademoiselle qui est accouchée depuis trois semaines, vous dise si elle est hors du flux de sang. La Demoiselle répondit bien positivement qu'elle l'étoit. Cela étant, mon fils, reprit le Cordelier, je vous permets de coucher avec elle sans scrupule, à ces deux conditions : La premiere que vous n'en parlerez à personne, & que vous y viendrez secretement : L'autre que vous n'y viendrez qu'à deux heures après mi-nuit, afin de ne pas troubler la digestion de vôtre épouse. Le Gentilhomme lui promit tout cela, & appuya sa promesse d'un si gros serment, que le Moine qui le connoissoit plus sot que menteur, ne douta point qu'il ne tint ce qu'il promettoit. Après une assez longue conversation, il leur souhaita le bon soir, leur donna nombre de benedictions, & se retira dans sa chambre. Il prit en se retirant le Gentilhomme

homme par la main, & lui dit : certes, Monsieur, il est tems de vous vous retirer aussi, & de laisser reposer Mademoiselle. Le Gentilhomme sortit, & dit à sa femme en présence du bon Pere, de laisser la porte ouverte.

Le bon Moine étant dans sa chambre, ne pensa à rien moins qu'à dormir. Aussi-tôt qu'il n'entendit plus de bruit dans la maison, c'est-à-dire, à l'heure à peu près qu'il avoit coutume d'aller à Matines, il s'en alla droit à la chambre où le Gentilhomme étoit attendu. Il trouva la porte ouverte, & étant entré il commença par éteindre la chandelle, & se coucha le plus vite qu'il pût auprès de la commode. Ce n'est pas, mon ami, lui dit la Demoiselle qui le prenoit pour son mari, ce que vous avez promis au bon Pere, de ne venir ici qu'à deux heures. Le Cordelier plus attentif à l'action qu'à la contemplation, craignant d'ailleurs d'être reconnu, pensa plus à satisfaire la passion criminelle dont son cœur étoit empoisonné depuis long-tems, qu'à lui répondre. De quoi la Demoiselle fut fort étonnée. L'heure que le mari devoit venir approchant, le Cordelier déniche, & regagne sa chambre. Comme l'amour l'avoit empêché de dormir, la crainte qui suit toujours le crime, ne lui permit pas de reposer. Il se leve, s'en va au portier, & lui dit : Mon ami, Monsieur m'a commandé de m'en aller tout à l'heure à notre Convent, où j'ai ordre de faire prier Dieu pour lui : ainsi donnez-moi, je vous prie, ma monture, & m'ouvrez la porte sans que personne en entende.

262 LES NOUVELLES DE LA
rien ; car le secret est ici nécessaire. Le per-
tier sçachant qu'obéir au Cordelier étoit servir
son maître , ouvrit la porte & le lâissa sor-
tir.

Dans ce moment-là le Gentilhomme s'é-
veilla ; & voyant que l'heure qu'il devoit aller
voir sa femme , n'étoit pas éloignée , il se leva
en robe de chambre , & alla se coucher auprès
de sa femme , où il pouvoit aller suivant la loi
de Dieu sans en demander permission à l'hom-
me. Sa femme ignorant ce qui s'étoit passé ,
& entendant parler son mari auprès d'elle , en
fut surprise , & lui dit : Quoi , Monsieur ? Est-
ce la promesse que vous avez faite au bon
Cordelier de ménager votre santé & la mien-
ne ? Non content d'être ici venu avant l'heu-
re , vous y revenez encore. Pensez-y , Mon-
sieur , je vous en supplie. Le Gentilhomme
étourdi d'une telle nouvelle , ne pût cacher
son chagrin , & lui dit. Que me dites-vous
là ? Il y a trois semaines que je n'ai couché
avec vous & vous m'accusez d'y venir trop
souvent. Si vous me parlez davantage sur ce
ton , vous me ferez croire que ma compagnie
vous déplaît , & de me contraindre de faire ce
que je n'ai jamais fait , je veux dire de cher-
cher ailleurs le plaisir legitime que vous me
refusez. La Dame qui crut qu'il plaisantoit ,
lui répondit : Je vous supplie , Monsieur , ne vous
trompez pas vous-même en croyant me trom-
per. Quoi que vous ne m'ayez pas parlé la
premiere fois que vous êtes venu , j'ai pour-
tant bien connu que vous y étiez. Le Gentil-
homme connut alors qu'ils étoient tous deux
dupez ,

dupez, & fit un gros serment qu'il n'y étoit point venu. La femme en eut tant de douleur, qu'elle pria son mari avec larmes de sçavoir au plutôt qui ce pouvoit être, puisqu'il n'y avoit que son frere & le Cordelier qui fussent couchez chez eux. Le Gentilhomme porta d'abord ses conjectures sur le Cordelier, courut à sa chambre, & n'y trouva personne. Pour assuré s'il avoit pris la fuite, il fit venir le portier, & lui demanda s'il ne sçavoit point de quoi le Cordelier étoit devenu ? Le portier lui ayant dit ce qui s'étoit passé, le bon Gentilhomme bien convaincu de la sceleraterie du Moine, s'en retourna d'abord trouver sa femme, & lui dit : soyez assurée, ma mie, que celui qui a couché avec vous, & a fait tant de prouesses, est nôtre Pere Confesseur. La Demoiselle à qui l'honneur avoit toujours été fort précieux, se jeta dans un si grand desespoir, qu'oubliant toute humanité & le naturel de femme, elle supplia son mari à genoux de la venger d'un si cruel outrage. Le mari monta à cheval incontinent, & poursuit le Cordelier.

La femme étant seule dans son lit, sans conseil & sans autre consolation que de son enfant nouveau né, repassant sur l'affreuse aventure qui venoit de lui arriver, & ne comptant pour rien son ignorance, se crut coupable, & la femme du monde la plus malheureuse. Ces tristes reflexions qu'elle fondeoit sur l'atrocité du crime, sur l'amour qu'elle avoit pour son époux, & sur l'hon-

neur qu'elle aimoit sur toutes choses, la troublèrent si fort, & la jetterent dans un desespoir si extrême, qu'elle crut que la mort lui étoit meilleure que la vie. Dans cette cruelle situation d'esprit elle s'abandonna à sa douleur, & perdit non seulement l'espérance que tout Chrétien doit avoir en Dieu, mais aussi le sens commun, & la mémoire de sa propre nature. Ne connoissant donc ni Dieu ni soi-même; mais étant au contraire pleine de rage & de fureur, défit une corde de son lit, & s'étrangla de ses propres mains. A l'agonie d'une mort si cruelle, & lors que la nature fait les derniers efforts, cette malheureuse fit des mouvemens si violens, que portant le pied sur le visage de son enfant, son innocence ne pût le garantir d'une mort aussi douloureuse que celle de sa mere. Mais elle fit un si grand cri en rendant les derniers soupirs, qu'une femme qui couchoit dans sa chambre, se leva promptement, & alluma de la chandelle.

Cette femme voyant sa maîtresse pendue & étranglée à la corde du lit, & son enfant étouffé sous ses pieds, courut toute effrayée à la chambre du frere de la morte, & le mena voir ce triste spectacle. Le frere affligé autant que le peut & doit être un homme qui aimoit tendrement sa sœur, demanda à la servante, qui avoit fait un tel crime? La servante répondit qu'elle n'en sçavoit rien, & qu'elle ne pouvoit dire autre chose sinon qu'il n'étoit entré personne que son maître qui n'étoit sorti que depuis un moment. Le frere allant in-

conti-

continent à la chambre de son beau-frere, & ne le trouvant point, erut fermement qu'il avoit fait le coup. Il monta sans retardement à cheval, & sans plus ample information courut après son beau-frere, & l'attendit dans un chemin comme il revenoit de la poursuite du Cordelier, bien fâché de n'avoir pû le joindre. Défendez-vous, lâche scelerat, dit le frere de la morte au mari, tout aussi-tôt qu'il le vit. J'espere que Dieu me vengera par cette épée du plus méchant de tous les hommes. Le mari voulut s'excuser; mais le beau-frere le serroit de si près, que tout ce qu'il pût faire, fut de se défendre sans s'informer du sujet de la querelle. Ils se donnerent tant de coups l'un à l'autre, que la perte du sang & la lassitude les contraignirent de mettre pied à terre & de se reposer, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. En reprenant ainsi haleine, le mari dit au frere. Que je sçache au moins, mon frere, pourquoi l'amitié que nous avons toujours eu l'un pour l'autre s'est convertie en une si cruelle haine. ? Que je sçache aussi, répondit le frere, pourquoi vous avez fait mourir ma sœur, l'une des femmes de bien qui fut jamais ? & pourquoi sous pretexte de vouloir coucher avec elle, vous l'avez pendue & étranglée à la corde de vôtre lit ? A ces mots le pauvre mari plus mort que vif, dit à son beau-frere: Est-il possible, mon frere, que vous ayez trouvé vôtre sœur en l'état que vous dites ? Je vous prie, mon frere, reprit l'époux, après qu'on l'eut assuré qu'on ne disoit rien que de vrai, de trouver bon que je vous

vous dise pourquoi je suis sorti. Et sur cela il conta l'aventure du Cordelier. Le frere fort étonné, & plus fâché encore de l'avoir attaqué sans raison, lui fit de grandes excuses. Je vous ai fait tort, lui dit-il; mais je vous prie de me le pardonner. Si je vous ai fait tort, répondit l'époux, vous en êtes vengé; car je suis si blessé, que je desespere d'en-rachaper. Le beau-frere le remonta à cheval du mieux qu'il pût, & le remena chez lui, où il mourut le lendemain, & confessa devant tous ses parens & amis qu'il étoit la cause de sa mort. Pour satisfaire à la justice on conseilla au Cordelier d'aller demander sa grace au Roi François I. Pour cet effet après avoir fait enterrer honorablement le pere, la mere, & l'enfant, il partit un Vendredi saint pour aller solliciter sa grace à la Cour, & l'obtint par la faveur de François Olivier Chancelier d'Alençon, & choisi depuis par le Roi, en consideration de ses grandes vertus, pour Chancelier de France.

Je suis persuadée, Mesdames, qu'après cette histoire qui est la verité même, il n'y aura personne de vous qui n'y pense deux fois avant que de loger de pareils hôtes. Que ceci vous apprenne que plus le venin est caché, & plus il est dangereux. Demeurez d'accord, dit Hircan, que ce mari étoit un grand sot de mener souper un tel galant auprès d'une si belle femme. J'ai vû le tems, dit Guebron, qu'il n'y avoit point dans nôtre pais de maison, où il n'y eût une chambre pour les bons Peres: mais à present ils sont si bien connus, qu'on les
crains

Craint plus que les Aventuriers. Il me semble, reprit Parlamente, qu'une femme étant au lit, ne doit jamais faire entrer dans sa chambre ni Moine ni Prêtre, que pour lui administrer les Sacremens de l'Eglise ; & pour moi quand j'en appellerai, on peut compter que je suis dangereusement malade. Si tout le monde étoit aussi austere que vous, répondit Emaruite, les pauvres Prêtres n'ayant plus la liberté de voir les femmes, seroient pis que des excommuniés. Ne craignez rien pour eux, dit alors Saffredant : ces bonnes gens ne manqueront jamais de femmes. Comment, dit Simontault, ce font ceux qui nous unissent aux femmes par les liens du mariage, & ils ont la méchanceté de tâcher à nous desunir, & à nous faire rompre le serment qu'ils nous ont fait faire. C'est une pitié, reprit Oyfile, que ceux qui ont l'administration des Sacremens s'en jouent de cette maniere. On devoit les brûler tout vifs. Vous feriez mieux, repliqua Saffredant, de les respecter, que de les blâmer : & de les flatter, que de les injurier ; Mais passons outre, & voyons qui aura la voix d'Oyfile. Ce sera Dagoucin, répondit Oyfile ; car je le vois si réveur, qu'il me semble prêt à dire quelque chose de bon. Puisque je ne puis, ni n'ose dire ce que je pense, dit Dagoucin, au moins parlerai-je d'un homme à qui la cruauté fut prejudiciable, & puis avantageuse. Quoi que l'amour ait si bonne opinion de sa force & de sa puissance, qu'il veut aller tout nud ; & qu'il lui soit fort ennuyeux, & enfin insupportable de se produire sous le voile ; cependant ceux,

qui

lui feroit pas cette question. La curiosité, peché originel du beau Sexe, lui fit venir l'envie de sçavoir ce qu'il vouloit dire, & le pressa si fort, qu'elle lui fit avouer qu'il aimoit une Dame qu'il croyoit la plus vertueuse qu'il y eût au monde. Elle fit tout ce qu'elle pût & par prieres & par commandemens pour lui faire dire qui elle étoit; mais tout cela fut inutile. Elle fit semblant d'être en si grosse colere contre lui, qu'elle jura qu'elle ne lui parleroit jamais, s'il ne lui nommoit celle qu'il aimoit avec tant de passion. Elle le poussa si loin, qu'elle le reduisit à dire, qu'il aimeroit autant mourir que de faire ce qu'elle lui ordonnoit. Mais voyant enfin qu'il alloit être privé de l'honneur de la voir, & en même tems de sa bienveillance, faute de dire une verité si honnête dans le fond, que personne ne devoit la prendre en mauvaise part, lui dit tout tremblant. Je ne puis, ni n'ose, Madame, vous nommer cette personne; mais je vous la ferai voir la premiere fois que vous irez à la chasse, & je suis sûr que vous direz aussi bien que moi, que c'est la femme la plus belle & la plus accomplie qu'il y ait au monde. Après cette réponse, la Reine alla plutôt à la chasse qu'elle n'auroit fait. Elisor en fut averti, & se prepara à l'aller servir à son ordinaire. Il avoit eu soin de faire faire un grand miroir d'acier en façon de hallectret. Il le mit devant son estomac, & s'envelopa bien d'un manteau de frise noire, tout bordé de Canetille, & d'or richement frisé. Il étoit monté sur un cheval.

270 LES NOUVELLES DE LA
val noir fort richement enharnaché. Le har-
nois étoit tout doré & émaillé de noir à la
Moresque, & son chapeau de soie noire avec
une riche enseigne, où il y avoit pour Devi-
se un amour couvert par force, enrichi de
pierreries. L'épée, le poignard, & lès De-
vises qui y étoient, répondoient au reste : En
un mot il étoit en fort bon équipage, & si
bon homme de cheval, que tous ceux qui le
voyoient quittoient le plaisir de la chasse pour
voir les passades & les sauts qu'Elisor faisoit
faire à son cheval. Après avoir conduit la
Reine au lieu où l'on avoit tendu les toiles,
il mit pied à terre, & alla à la Reine pour
lui aider à descendre de cheval. Dans le tems
qu'elle lui tendoit les bras, il ouvrit son man-
teau qui couvroit sa nouvelle cuirasse, la prit
entre ses bras, lui montra son miroir, & lui
dit : Regardez ici, Madame, je vous en
suplie ; & sans attendre sa réponse il la mit
doucement à terre.

La chasse finie la Reine revint au Palais sans
parler à Elisor. Elle l'appella après souper, &
lui dit, qu'il étoit le plus grand menteur qu'elle
eût jamais vû, parce que lui ayant promis
de lui faire voir à la chasse celle qu'il aimoit le
plus, il n'en avoit cependant rien fait. Mais
aussi qu'elle avoit résolu de ne faire désormais
aucun cas de lui. Elisor craignant que la Rei-
ne n'eût pas entendu ce qu'il lui avoit dit, ré-
pondit qu'il avoit tenu parole, & que non seu-
lement il lui avoit montré la femme, mais
aussi la chose qu'il aimoit le mieux. Elle con-
trefaisant l'ignorante lui dit, qu'elle n'avoit
point

point compris qu'il lui eût montré une seule de ses femmes. Il est vrai, repliqua Elisor : mais que vous ai-je montré en vous descendant de cheval ? Rien, dit la Reine, qu'un miroir que vous aviez devant l'estomac. Et qu'avez vous vû dans ce miroir, repartit Elisor ? Rien que moi seule, repliqua la Reine. Par conséquent, Madame, répondit Elisor, je vous ai tenu parole pour vous obéir. Jamais rien n'entra dans mon cœur que celle que vous avez vûe devant mon estomac, & c'est la seule que je veux aimer, venerer & adorer, non comme une femme, mais comme une divinité en terre, de laquelle dépendent ma vie & ma mort. La seule grace que je vous demande, Madame, est que la parfaite passion qui m'a fait vivre pendant que je l'ai cachée, ne me fasse point mourir après l'avoir déclarée. Si je ne suis pas digne que vous me regardiez, & que vous me receviez pour vôtre plus passionné serviteur, souffrez au moins que je vive comme j'ai fait jusqu'ici, de la satisfaction que j'ai d'avoir osé donner mon cœur à un sujet si parfait & si digne, que je dois me contenter de l'aimer, quoi que je ne puisse pas espérer un amour reciproque. Si la connoissance que vous avez de ma forte passion ne me rend pas plus agreable à vos yeux qu'auparavant, ne m'ôtez pas au moins la vie, qui consiste dans le bien que j'espere de vous voir comme à l'ordinaire. Je ne reçois de vous que le bien qui m'est absolument necessaire. Si j'en ai moins, vous aurez moins de serviteurs, & vous perdrez le meilleur & le plus affectionné que vous ayez eu & aurez jamais.

La

La Reine, soit pour paroître autre qu'elle n'étoit ; soit qu'elle voulût faire une plus longue épreuve de l'amour qu'il avoit pour elle, ou qu'elle eût dessein d'en aimer un autre qu'elle ne vouloit pas quitter pour lui , ou soit enfin qu'elle fût bien aise d'avoir cet amant de réserve en cas que son cœur vint à être vaquant par quelque faute que pourroit faire celui qu'elle aimoit déjà, lui dit d'un air ni fâché ni content. Je ne vous demanderai point, Elisor, comment ne connoissant la puissance de l'amour, vous avez pû être si presomptueux & si extravagant que de m'aimer ; car je sçai qu'on est si peu le maître de son cœur , qu'on ne le fait pas aimer & haïr ce qu'on veut. Mais puisque vous avez si bien sçû me déclarer que vous m'aimez, je veux sçavoir combien il y a de tems que vous êtes dans ces sentimens. Elisor la trouvant si belle , & voyant qu'elle s'informoit de sa maladie, ne desespéra pas qu'elle ne lui donnât quelque remede : mais considerant d'un autre côté la sagesse & la gravité avec laquelle elle l'interrogeoit, il craignit d'avoir affaire à un Juge qui alloit donner contre lui sentence de condamnation. Malgré cette incertitude d'esperance & de crainte, il lui protesta qu'il l'aimoit dès sa grande jeunesse ; & que depuis sept ans seulement il avoit senti sa peine, ou pour mieux dire une maladie si agreable, qu'il aimeroit mieux la mort que la guerison. Puisque vous avez eu sept ans de constance, répondit la Reine, je ne dois pas moins balancer à vous en croire, que vous avez fait à me déclarer vôtre amour. C'est pourquoi si vous dites la verité,

je veux m'en convaincre de maniere, que je n'en puisse jamais douter, & si je suis satisfaite de l'épreuve, je vous croirai à mon égard tel que vous me jurez que vous êtes: vous trouvant alors tel que vous dites, vous me trouverez telle que vous souhaitez. Elisor la supplia de le mettre à telle épreuve qu'il lui plairoit, n'y ayant rien de si difficile qui ne lui parût fort aisé dans l'esperance d'être assez heureux que de lui faire connoître le parfait amour qu'il avoit pour elle, lui protestant au reste qu'il n'attendoit que l'honneur de ses commandemens. Si vous m'aimez, Elisor, autant que vous le dites, repliqua la Reine, je suis assurée que pour avoir mes bonnes graces, rien ne vous sera difficile: ainsi je vous commande par le desir que vous avez de la posseder, & par la crainte de la perdre, que dès demain sans me voir davantage, vous quittiez la Cour, & vous en alliez dans un lieu, où de sept ans vous n'avez aucunes nouvelles de moi, ni moi de vous. Vous sçavez bien que vous m'aimez, puisque vous m'aimez depuis sept ans. Après sept autres années d'experience, je croirai ce que toutes vos protestations ne sçauroient me faire croire.

Ce cruel commandement fit d'abord croire à Elisor, que sa vûe étoit de l'éloigner; mais après y avoir mieux pensé, il accepta le parti esperant que l'experience feroit plus pour lui que tout ce qu'il pourroit dire. Si j'ai vécu sept ans sans aucune esperance, lui dit-il, dans la cruelle necessité de dissimuler mon amour, à present qu'il vous est connu, & que j'ai quelque rayon d'esperoir, je passerai les autres sept

274 **LES NOUVELLES DE LA**
avec plus de patience & de tranquillité. Mais, Madame, ajouta-t-il, comme en obéissant au commandement què vous me faites, je me trouve privé de tout le bien que j'ai jamais eu au monde, quelle esperance me donnez-vous de me reconnoître au bout de sept ans pour vôtre fidèle serviteur ? La Reine tirant un anneau de son doigt : coupons cet anneau en deux, lui dit-elle. J'en aurai la moitié, & vous l'autre, afin que je puisse vous reconnoître à cette moitié d'anneau, en cas que la longueur du tems me fasse perdre la mémoire de vôtre visage. Elisor prit donc l'anneau, & en fit deux moitez, en donna une à la Reine, & garda l'autre. Prenant ensuite congé d'elle plus mort que ceux qui ont déjà rendu l'ame, il s'en alla chez lui donner les ordres pour son départ. Il envoya tout son train en Province, & s'en alla avec un seul valet dans un lieu si solitaire, qu'aucun de ses parens & amis n'eut de ses nouvelles durant les sept ans. Comment il vécut pendant ce tems-là, & quel fut le chagrin que lui fit souffrir l'absence, c'est de quoi je ne puis rien dire ; mais ceux qui aiment ne le peuvent ignorer.

Precisement au bout des sept ans, & au moment que la Reine alloit à la Messe, un Hermite à longue barbe, vint à elle, lui baisa la main, & lui presenta une requête qu'elle ne daigna pas regarder, quoi que sa coutume fût de recevoir toutes les requêtes qu'on lui presentoit, quelque pauvres que fussent les gens. La moitié de la Messe étant dite, elle ouvrit la requête, & y trouva la moitié de
l'an-

L'anneau qu'elle avoit donné à Elisor. Elle fut agreablement surprise ; & avant que de lire ce qu'elle contenoit , elle donna ordre sur le champ à son Aumônier de lui amener l'Hermite qui lui avoit présenté la requête. L'Aumônier le chercha de tous les côtez , & apprit pour toutes nouvelles , qu'on l'avoit vû monter à cheval , sans qu'on scût lui dire quel chemin il avoit pris. En attendant la réponse de l'Aumônier , la Reine lût la requête. Il se trouva que c'étoit une lettre aussi bien faite qu'il étoit possible , & sans l'envie que j'ai eu de vous la rendre intelligible , je n'aurois jamais osé la traduire. Je vous prie au reste, Mesdames, de croire que le Castilian est plus propre que le François à exprimer les mouvemens de l'amour. Voici la lettre.

*Le tems m'a fait par sa force & puissance,
Avoir d'amour parfaite connoissance ;
Le tems après m'a été ordonné
En tel travail durant ce tems donné,
Que par le tems l'incredule a pû voir
Ce que l'amour n'a pû faire sçavoir :
Le tems lequel avoit fait l'amour naître,
Va dans mon cœur le faire enfin paroître
Tous tel qu'il est. C'est pourquoi le voyant,
Ne l'ai connu tel comme en le croyant :
Le tems m'a fait voir sur quel fondement
Mon cœur vouloit aimer si fortement :
Ce fondement étoit vôtre beauté,
Qui cachoit grande cruauté.
Le tems m'apprend que la beauté n'est rien,*

Et que la cruauté est cause de mon bien ;
 Partant je fus de la beauté chassé,
 Dont les regards j'avois tant pourchassé :
 Ne voyant plus v^{otre} beauté que j'aime,
 J'ai mieux senti v^{otre} rigueur extrême.
 A v^{otre} ordre cruel j'obéis cependant,
 Et je m'en tiens très-heureux, très-content,
 V^u que le tems qui produit l'amitié,
 A eu de moi par sa longueur pitié,
 En me faisant un si bonnête tour,
 Que je n'ai point souhaité le retour,
 Fors seulement pour vous dire en ce lieu
 Non un bon jour, mais le dernier adieu.
 Le tems m'a fait voir l'amour pauvre & nud,
 Tout tel qu'il est, & d'où il est venu.
 Et par le tems j'ai le tems regretté,
 Autant ou plus que j'avois souhaité,
 Conduit d'amour qui aveugle mes sens,
 Dont rien de lui fors regrets je ne sens :
 Mais en voyant cet amour decevable,
 Le tems m'a fait voir l'amour veritable,
 Que j'ai connu en ce lieu solitaire,
 Où par sept ans m'a fallu plaindre & taire :
 J'ai par le tems connu l'amour d'en haut,
 Lequel connu soudain l'autre défaut :
 Par le tems fuis du tout à lui rendu,
 Et par le tems de l'autre défendu.
 Mon cœur, mon corps lui donne en sacrifice
 Pour faire à lui & non à vous service.
 En vous servant rien m'avez estimé,
 Et j'ai le rien en offensant aimé.
 Mort me donnez pour vous avoir servié,
 Et le fuyant il m'a donné la vie.
 Or par ce tems amour plein de bonté,

Par

*Par l'autre amour si soumis, si dompté,
 Que mis à rien s'est converti en vent,
 Qui fut pour moi trop doux, trop decevant.
 Je vous le rends tout entier sans témoin,
 N'ayant de lui ni de vous nul besoin;
 Car l'autre amour & parfait & durable,
 M'attache à lui d'une attache immuable.
 A lui je vais, là me veux affermir,
 Sans plus ni vous, ni vôtre Dieu servir.
 Je prends congé de cruauté, de peine,
 Du vrai tourment, du mépris, de la haine,
 Du feu brûlant dont vous êtes remplie,
 De même qu'en beauté vous êtes accomplie.
 Je ne puis mieux dire adieu à tous maux,
 A tous malheurs, & accablans travaux,
 Et à l'enfer de l'amoureuse femme,
 Qu'en un seul mot vous dire adieu, Madame,
 Sans nul espoir qu'où je sois, ou soyez,
 De vous revoir, ou que vous me voyez.*

Cette lettre ne fut pas lûe sans beaucoup de larmes & de surprise, accompagnée d'un regret incroyable. En effet, la perte qu'elle faisoit d'un serviteur qui l'aimoit si parfaitement, devoit lui être si sensible, que tous ses trésors, ni sa Couronne même ne pouvoient l'empêcher d'être la Princesse du monde la plus pauvre & la plus misérable, puisqu'elle avoit perdu ce que tous les biens ne sçauroient recouvrer. Après avoir entendu la Messe, elle entra dans sa chambre, où elle fit les doléances que sa cruauté meritoit. Il n'y eut ni montagne, ni rocher, ni forêt, où elle n'envoyât chercher l'Hermite: mais celui qui l'avoit ti-

278 **LES NOUVELLES DE LA**
ré de ses mains, l'empêcha d'y retomber, &
le mena en Paradis avant qu'elle pût en avoir
des nouvelles en ce monde.

Cet exemple fait voir, que nul sujet ne doit
dire ce qui peut lui faire du mal & ne lui faire
aucun bien. Moins encore devez-vous,
Mesdames, pousser la défiance & l'incrédulité
si loin, que de perdre vos amans en voulant
les mettre à une épreuve trop difficile. J'ai
entendu parler toute ma vie, Dagoucin, dit
Guebron, de la Dame à qui l'aventure est
arrivée, comme de la femme du monde la
plus vertueuse; mais je la tiens de l'heure
qu'il est pour la plus folle & la plus cruelle qui
fut jamais. Il me semble pourtant, dit Par-
lamente, qu'elle ne lui faisoit pas grand tort,
s'il aimoit autant qu'il disoit, d'exiger sept
ans d'épreuve. Les hommes sont si accou-
tumez à mentir dans ces occasions-là, qu'on
ne sçauroit prendre trop de sûreté avant que
de s'y fier, si je puis dire qu'il faille s'y fier.
Les Dames d'aujourd'hui, dit Hircan, sont
bien plus sages que celles du tems passé; car
elles ont en sept jours d'épreuve autant de sû-
reté d'un amant, que les autres en avoient
en sept ans. Il y en a pourtant en cette com-
pagnie, dit Longarine, qu'on a aimé plus de
sept ans à toute épreuve, sans avoir pû s'en
faire aimer. Cela est vrai, dit Simontault;
mais avec votre permission, on doit les met-
tre au rang de celles du vieux tems. Car au-
jourd'hui elles ne seroient pas reçues. Ce-
pendant, dit Oyssille, Elisor eut beaucoup
d'obligation à la Reine, parce qu'elle fut cau-
se

se qu'il tourna entierement son cœur à Dieu. Ce fut un grand bonheur pour lui, dit Saffredant, de trouver Dieu par les chemins; car ayant autant d'ennuis qu'il en avoit, je m'étonne qu'il ne se fût pas donné au Diable. Quand vôtre Dame vous a maltraité, répondit Emar suite, vous êtes-vous donné à tous les Diables ? Je m'y suis donné mille & mille fois, repliqua Saffredant : mais le Diable voyant que les tourmens de l'enfer étoient moindres que ceux qu'elle me faisoit souffrir, & sçachant qu'il n'y a point de Diable plus insupportable qu'une femme fort aimée, & qui ne veut point aimer, n'a jamais voulu me prendre. Si j'étois en vôtre place, & que je fusse dans les sentimens où vous êtes, je n'aimerois jamais femme, repartit Parla mente. Mon penchant a toujours été tel, répondit Saffredant, & mon erreur si grande, que quand je ne puis commander, je m'estime fort heureux de pouvoir servir; & la malice des femmes ne peut pas m'empêcher de les aimer. Mais dites-moi, je vous prie, en conscience, louéz-vous cette Princesse d'une si grande rigueur ? Oui, dit Oyssille; car je croi qu'elle ne vouloit ni aimer, ni être aimée. Cela étant, repliqua Simontault, pourquoi le faire esperer après sept ans passez ? Vous avez raison, dit Longarine; & il me semble que celles qui ne veulent pas aimer rompent d'abord, & ne font esperer aucun retour. Peut-être, dit Nomerfide, en aimoit-elle un autre qui ne valoit pas Elisor, & prefera-t-elle le moindre au meilleur. Je croi,

280 LES NOUVELLES DE LA
reprit Saffredant , qu'elle étoit bien-aïse de
l'entretenir pour pouvoir le prendre à point
nommé quand elle se déferroit de celui qu'elle
lui preferoit alors. Je vois bien , dit alors
Oyfile , que tant que la conversation roulera
sur cette matiere , ceux qui n'aiment pas à être
maltraitez , diront de nous le pis qu'ils pour-
ront : ainsi , Dagoucin , donnez , je vous prie,
vôtre voix à quelqu'un. Je la donne à Lon-
garine , répondit Dagoucin , persuadé qu'elle
nous dira quelque chose de nouveau , & la ve-
rité même sans épargner ni les hommes , ni les
femmes. Puisque vous avez si bonne opi-
nion de ma sincerité , dit Longarine , je con-
terai une aventure arrivée à un grand Prince,
qui surpassa en vertu tous les Princes de son
tems. Permettez-moi de vous dire aussi que
le mensonge & la dissimulation est la chose
dont on doit user le moins , si ce n'est dans
une extrême necessité. C'est un vice fort
laid & fort infame , & principalement quand
il se trouve dans les Princes & grands Sei-
gneurs , auxquels la verité sied beaucoup mieux
qu'aux autres hommes. Mais il n'y a point de
Prince au monde , quelque glorieux & quelque
riche qu'il soit , qui ne reconnoisse l'Empire de
l'Amour , & qui ne soit soumis à sa tyrannie.
On peut dire même que plus un Prince est illu-
stre , & a le cœur grand , plus l'amour fait
d'efforts pour en faire un de ses sujets. En effet,
ce Dieu superbe dédaigne tout ce qui est com-
mun , & ne se plaît qu'à faire tous les jours des
miracles , comme d'affoiblir les forts , de for-
tifier les foibles , de rendre sçavans les igno-
rans,

282 - LES NOUVELLES DE LA
pût ; mais il n'en eut point d'enfans non plus
que de la première ; de quoi la Belle enfin se
chagrina. Comme la jeunesse ne peut pas por-
ter le chagrin fort loin , la Belle qui alloit aux
bals & aux festins , résolut de chercher ailleurs
le plaisir qu'elle ne trouvoit pas chez elle ; ce
qu'elle fit néanmoins si honnêtement & avec
tant de précaution , que son mari ne pouvoit en
prendre ombrage ; car elle étoit toujours avec
celles en qui il avoit de la confiance.

Etant un jour à une nôce , il s'y trouva un
grand Prince qui m'en a fait le conte , & m'a
défendu de le nommer. Tout ce que je puis
vous dire est , qu'il n'y a eu & n'y aura je
croi jamais de Prince en France mieux fait &
de meilleur air. Les yeux & la contenance de
l'Avocate donnerent de l'amour à ce Prince.
Il lui parla si bien & avec tant de grace qu'elle
le prit goût à la harangue. Elle lui avoua in-
genuement qu'elle avoit depuis long-tems
dans le cœur l'amour dont il la prioit , & le
pria de ne pas se donner la peine de vouloir
lui persuader une chose à laquelle l'amour l'a-
voit déjà fait consentir par la seule vûe. La
naïveté de l'amour ayant donné à ce Prince
ce qui meritoit bien être aquis par le tems , il
ne manqua pas de remercier le Dieu qui le
favorisoit. Il poussa si bien sa pointe , qu'ils
convinrent dès lors d'un moyen de se voir en
moins grosse compagnie. Le lieu & le tems
marquez , le Prince n'eut garde de ne pas com-
paroître , mais pour ne pas exposer l'honneur
de la Belle , il comparut travesti. Comme il
ne vouloit pas être connu des Filoux & autres
gens

gens d'industrie qui couroient la nuit, il se fit accompagner par quelques Gentilshommes de confiance. Il ne fut pas plutôt dans la rue où l'Avocate demouroit, qu'il les quitta, & leur dit : Si dans un quart d'heure vous n'entendez point de bruit, retirez-vous, & revenez me querir vers les trois à quatre heures. Le quart d'heure passé, & point de bruit entendu, les Gentilshommes se retirèrent.

Le Prince alla droit chez l'Avocat, & trouva la porte ouverte comme on lui avoit promis. Mais en montant le degré il rencontra l'Avocat avec une bougie à la main, qui le découvrit le premier. Cependant l'amour qui donne de l'esprit & de la hardiesse à proportion des traverses qu'il fait naître, fit aller le Prince droit à l'Avocat auquel il dit : Vous sçavez, Monsieur l'Avocat, la confiance que moi & tous ceux de ma maison avons en vous, & que je vous regarde comme un de mes meilleurs & plus fidèles serviteurs. Je viens vous voir familièrement tant pour vous recommander mes affaires, que pour vous prier de me faire donner à boire ; car j'ai grand soif, & de ne dire à personne que je sois venu ici. Sortant de chez vous il me faut aller ailleurs, où je ne serois pas bien-aïse d'être connu. Le bon homme ravi de l'honneur que le Prince lui faisoit de venir ainsi familièrement chez lui, le pria d'entrer dans sa chambre, & dit à sa femme d'apréter une collation des meilleurs fruits & des confitures les plus exquises qu'elle pourroit trouver ; ce qu'elle fit très-volontiers avec toute la propreté qu'il lui fut possible. Quoi qu'elle

le fût en couvre-chef & en manteau, elle parut dans cette espece de negligé plus belle qu'à l'ordinaire. Le Prince ne fit pas semblant de la regarder, & ne cessa de parler de ses affaires au mari qui en avoit toujours eu la direction. Comme la femme tenoit à genoux les confitures devant le Prince, & que le mari alloit au buffet pour lui donner à boire, elle trouva le tems de lui dire; qu'il ne manquât pas en sortant d'entrer dans une garderobe à main droite, où elle l'iroit bien-tôt trouver. Aussitôt qu'il eut bû il remercia l'Avocat, qui vouloit à toute force l'accompagner; mais il ne le voulut pas, & l'assûra qu'il alloit en lieu où il n'avoit pas besoin de compagnie. Là-dessus il se tourna du côté de la femme, & lui dit: Je ne veux pas vous ôter votre bon mari, qui est de mes anciens serviteurs. Vous êtes si heureuse de l'avoir, que vous avez sujet d'en louer Dieu. Vous devez le bien servir & lui bien obéir, & si vous faisiez autrement, vous seriez bien ingrate. En disant cela il sortit, & ferma la porte après lui pour n'être pas suivi au degré. Il entra dans la garderobe, où la Belle vint le trouver dès que son mari fut endormi. Elle le mena dans un cabinet aussi propre qu'il pouvoit être, quoi qu'au fond il n'y eût rien de plus beau que lui & elle. Je ne doute pas qu'elle ne lui tint tout ce qu'elle lui avoit promis. Il se retira à l'heure qu'il avoit dit à ses gens, & les trouva au lieu où il leur avoit commandé de l'attendre.

Comme l'intrigue fut de longue durée, le Prince choisit un chemin plus court pour aller chez

chez l'Avocat : Ce fut de passer par un Convent de Religieux. Il ménagea si bien le Prieur, que toutes les nuits le Portier lui ouvroit la porte vers le mi-nuit, & faisoit la même chose quand il s'en revenoit. Comme la maison de l'Avocat n'étoit pas éloignée du Monastere, il ne menoit personne avec lui. Quoi que le Prince fît la vie que je viens de dire, cela n'empêchoit pas pourtant qu'il n'aimât & ne craignît Dieu, tant il est vrai que l'homme est un mélange bizarre de bien & de mal, & une contradiction perpetuelle. En allant il ne faisoit que passer, mais il ne manquoit jamais au retour de demeurer long-tems en oraison dans l'Eglise. Les Religieux qui le voyoient à genoux en allant à Matines ou en revenant, le croyoient le plus saint homme du monde.

Le Prince avoit une sœur qui frequentoit fort ce Convent. Comme elle aimoit son frere plus qu'homme du monde, elle le recommandoit aux prieres de toutes les bonnes personnes de sa connoissance. Un jour qu'elle le recommandoit avec beaucoup d'empressement au Prieur de ce Monastere ; le bon Pere lui répondit : Que me dites-vous là, Madame, vous me parlez de l'homme du monde aux prieres duquel j'ai le plus d'envie d'être recommandé : car s'il n'est saint & juste, je n'espere pas être trouvé tel. Il allegua sur cela le passage qui dit : que *bienheureux est celui qui peut faire le mal, & ne le fait pas*. La sœur qui avoit envie de sçavoir quelle preuve le Pere avoit de la bonté de son frere, l'interrogea si bien, qu'il lui dit, comme un secret de confession. N'est-

ce pas une chose admirable de voir un Prince jeune & bien fait, abandonner les plaisirs & le repos pour venir souvent à nos Matines ? Il n'y vient pas comme un Prince qui cherche l'honneur du monde, mais il y vient tout seul comme un simple Religieux, & va se cacher dans une de nos Chapelles. Cette devotion rend mes Freres & moi si confus, que nous ne meritons pas au prix de lui être appelez Religieux. La sœur ne scût que croire là dessus; car quoi que son frere fût bien mondain, elle scavoit néanmoins qu'il avoit la conscience bonne, qu'il croyoit en Dieu & l'aimoit beaucoup; Mais elle ne se seroit jamais imaginée qu'il allât à l'Eglise à une telle heure. D'abord qu'elle le vit, elle lui dit la bonne opinion que les Religieux avoient de lui. Il ne pût s'empêcher de rire, & de rire d'une maniere, qu'elle qui le connoissoit comme son propre cœur, sentit aisément qu'il y avoit quelque chose de caché sous cette pretendue devotion. Elle l'importuna tant, qu'elle lui dit toute la verité telle que je viens de vous la dire, & qu'elle même m'a fait l'honneur de me conter.

Vous voyez par là, Mesdames, qu'il n'y a point d'Avocats si malins, ni de Moines si fins qu'on ne puisse tromper en cas de besoin quand on aime bien. Puis donc que l'amour fait tromper les trompeurs, combien le devons-nous craindre, nous qui sommes de pauvres ignorantes ? Quoi que je sçache à peu près de qui il s'agit, dit Guebron, je ne sçaurois m'empêcher de dire qu'il est louable d'avoir gardé le secret : Car il y a peu de grands Seigneurs

gneurs qui s'embarassent ni de l'honneur des femmes , ni du scandale du public , pourvu qu'ils ayent leur plaisir. Ils font même souvent en sorte qu'on en croit plus qu'il y en a. Il seroit bon , dit Oyfille , que tous les jeunes Seigneurs suivissent cet exemple , car souvent le scandale est pire que le peché. Vous pouvez croire , dit Nomerfide , que les prieres qu'il faisoit au Monastere étoient bien fondées , & bien agreables à Dieu. C'est de quoi vous ne devez pas décider , dit Parlamente ; car peut-être sa repentance étoit-elle au retour , que le peché lui étoit pardonné. Il est bien difficile , dit Hircan , de se repentir d'une chose qui fait tant de plaisir. Pour moi je m'en suis souvent confessé , mais guere repentí. Si l'on ne se repent point , répondit Oyfille , il vaudroit mieux ne se pas confesser. Le peché me déplaît , Madame , repartit Hircan , je suis fâché d'offenser Dieu ; mais le plaisir me plaît. Vous voudriez bien vous & vos semblables , dit Parlamente , qu'il n'y eût ni Dieu ni loi , que celle que vôtre penchant trouveroit bonne. Je vous avoué , dit Hircan , que je voudrois que mes plaisirs plüssent à Dieu autant qu'à moi. En ce cas je lui donneroís souvent matiere de se réjouir. Vous ne ferez pourtant pas un Dieu nouveau , dit Guebron : ainsi le meilleur est d'obéir à celui que nous avons. Mais laissons ces disputes aux Theologiens , & voyons à qui Longarine veut donner sa voix. A Saffredant , dit Longarine , à condition qu'il nous fera le plus beau conte dont il pourra se souvenir , & qu'il ne songera pas tant à dire mal des femmes , que cela

cela l'empêche de leur rendre justice quand il pourra s'en dire quelque chose d'avantageux. Très-volontiers, répondit Saffredant. Je me souviens à point nommé de l'histoire d'une fole & d'une sage. Vous prendrez celle que vous aimerez le mieux. Vous verrez par là que si l'amour fait faire de mauvaises actions à ceux qui ont le cœur mauvais, il fait faire aussi aux honnêtes gens des choses qui méritent d'être louées. L'amour est bon en soi, & ne devient mauvais que par le mauvais usage qu'on en fait. Vous verrez néanmoins par l'histoire que je vais vous conter, que l'amour ne change point le cœur, mais le fait paroître tel qu'il est, fou aux fous, & sage aux sages.



XXVI. NOUVELLE.

*Plaifante barangue d'un grand Seigneur, pour
débaucher une Dame de Pampelune.*

DU tems de Louis XII. il y avoit un jeune Seigneur nommé Monsieur d'Avannes, fils de Monsieur d'Albret, & frere de Jean Roi de Navarre, avec lequel d'Avannes demouroit ordinairement. Ce jeune Seigneur étoit si beau & avoit un si bon air dès l'âge de quinze ans, qu'il sembloit qu'il n'étoit fait que pour être aimé & regardé: Aussi l'étoit-il de tous ceux qui le voyoient, & sur tout d'une femme qui demouroit à Pampelune en Navarre, & étoit mariée à un homme puissamment

ment riche avec lequel elle vivoit fort bien. Quoi qu'elle n'eût que vingt-trois ans, comme son mari en avoit près de cinquante, elle s'habilloit si modestement, qu'elle sembloit plutôt veuve que mariée. On ne la voyoit jamais ni à nêces ni à festins qu'avec son mari, de la vertu duquel elle faisoit tant de cas, qu'elle le préféroit à la bonne mine de tous les autres hommes. Le mari de son côté la connoissoit si sage, & avoit tant de confiance en elle, qu'il se reposoit sur sa prudence de toutes les affaires de la maison.

Ce Richart & sa femme furent un jour invitez aux nêces d'une de leurs parentes. D'Avannes s'y trouva pour faire honneur à la nêce, & parce aussi qu'il aimoit la dance, dont il s'aquittoit mieux qu'homme de son tems. Le dîné fini, & le bal commencé, le Richart pria d'Avannes de dâncer. D'Avannes lui demanda qui il vouloit qu'il fît dâncer. Le Riche prit sa femme par la main, & la présentant à d'Avannes, lui dit : S'il y en avoit, Monsieur, une plus belle, & qui fût autant à ma disposition, je vous la presenterois comme je fais celle-ci, vous priant, Monsieur, de me faire l'honneur de dâncer avec elle. Le Prince le fit volontiers, & étoit encore si jeune, qu'il prenoit plus de plaisir à sauter & à dâncer, qu'à regarder la beauté des Dâmes. Il n'en étoit pas de même de la dâceuse qui faisoit plus d'attention à la bonne mine & aux agrémens du dânceur qu'à la dânce même. Cependant elle n'en faisoit pas semblant.

L'heure du soupé venue, Mr. d'Avannes prit congé de la compagnie, & se retira au Château. Le Riche l'y accompagna monté sur sa mule, & lui dit chemin faisant. Vous avez fait aujourd'hui, Monsieur, tant d'honneur à mes parens & à moi, que je serois ingrat si je ne vous offrois tout ce qui dépend de moi. Je sçai, Monsieur, que des Seigneurs comme vous qui ont des peres durs & ferrez, ont souvent plus besoin d'argent que nous, qui par nôtre petit train & bon ménagement ne pensons qu'à en amasser. Dieu m'ayant donné une femme à souhait, a jugé à propos de me laisser encore quelque chose à souhaiter en ce monde, puisque je me trouve privé de la joie que les peres ont des enfans. Je sçai, Monsieur, qu'il ne m'appartient pas de vous adopter ; mais s'il vous plaît de me regarder comme vôtre serviteur, & de me confier vos petites affaires, tant que cent mille écus de mon bien pourront s'étendre, je ne manquerai jamais de vous secourir dans vos besoins. Mr. d'Avannes fut fort aise de cet offre ; car il avoit un pere tout tel que le Riche l'avoit dépeint ; & après l'avoir remercié, il l'appella son pere par alliance. Le Riche aimâ dès lors Mr. d'Avannes avec tant d'attachement, qu'il ne manquoit pas de lui demander le matin & le soir s'il avoit besoin de quelque chose. Il n'en fit point un secret à sa femme qui lui en sçût très-bon gré. Depuis ce tems-là Mr. d'Avannes ne manquoit de rien qu'il pût souhaiter. Il alloit souvent voir son pere d'alliance, & manger
avec

avec lui. Quand il ne le trouvoit pas, la femme lui donnoit tout ce qu'il demandoit, & lui parloit si sagement pour l'exhorter à la vertu, qu'il la craignoit, & l'aimoit plus que toutes les femmes du monde. Elle qui avoit Dieu & l'honneur devant les yeux se contentoit de le voir & de lui parler; ce qui suffisoit à l'amour honnête. Jamais elle ne lui fit aucun signe par lequel il pût conjecturer qu'elle eût pour lui d'autre amour qu'un amour fraternel & Chrétien. Durant cette amitié cachée Mr. d'Avannes fut fort propre & fort leste. Vers les dix-sept ans il commença de s'attacher plus aux Dames qu'il n'avoit de coutume. Quoi qu'il eût aimé plus volontiers sa bonne Dame qu'aucune autre, la peur de perdre son amitié l'empêcha de parler, & lui fit prendre parti ailleurs.

Il s'adressa à une Demoiselle près de Pampelune qui avoit maison en ville, & avoit épousé un jeune homme dont la passion dominante étoit les chiens, les chevaux, & les oiseaux. Il fit faire pour l'amour d'elle mille divertissemens, comme tournois, jeux, courses, luttés, mascarades, festins, & autres jeux, à tous lesquels se trouva la Belle. Mais comme le mari étoit bourru, & que son pere & sa mere qui la connoissoient belle & legere, craignoient qu'elle ne donnât une croquignolle à la vertu, ils la tenoient de si près, que tout ce que pouvoit faire Mr. d'Avannes étoit de lui dire deux mots à quelque bal, quoi qu'il sentât bien pour surcroît de

mortification qu'il ne manquoit à leur amitié que le tems & le lieu. Il s'en alla trouver son bon pere, lui dit qu'il avoit envie d'aller visiter Notre-Dame de Montferrat, & le pria de prendre tout son train chez lui, parce qu'il vouloit y aller seul; ce qui lui fut incontinent accordé. Mais comme l'amour est un grand prophete, & que la femme étoit amoureuse, elle fut d'abord au fait, & ne pût s'empêcher de dire à Mr. d'Avannes La Notre-Dame que vous adorez, Monsieur, n'est pas hors des murailles de cette ville. Prenez garde sur tout à vôtre santé, je vous en supplie. Lui, qui comme on a déjà dit, la craignoit & l'aimoit, rougit à ses paroles, lui avoua la verité, & s'en alla. Après avoir acheté deux beaux chevaux d'Espagne, il s'habilla en palfrenier, & se déguisa si bien, qu'il n'étoit pas connoissable. Le mari de cette femme, que j'appellerai désormais la fole, qui aimoit les chevaux par dessus toutes choses, vit les deux de Mr. d'Avannes, & les vint incontinent acheter. Le marché étant conclu, il considéra le palfrenier, & trouva qu'il les menoit si bien, qu'il lui demanda s'il vouloit le servir. Mr. d'Avannes lui dit d'abord qu'oui, & qu'il étoit un pauvre palfrenier qui ne sçavoit faire autre chose que penser des chevaux; ce qu'il feroit si bien qu'il en seroit content. Le Gentilhomme bien-aise lui donna la charge de tous ses chevaux, & en entrant chez lui il dit à sa femme, qu'il lui recommandoit ses chevaux & son palfrenier, & qu'il s'en alloit au Château. La fole tant
pour

pour plaire à son mari, que pour n'avoir d'autre divertissement, alla voir les chevaux, & regarda le nouveau palfrenier qui lui parut homme de bonne mine : cependant elle ne le reconnut point. Lui qui vit qu'elle ne le connoissoit point, vint lui faire la reverence à l'Espagnole, lui prit & donna la main, & en la baissant la ferra si fort qu'elle le reconnut, car il lui avoit souvent fait la même chose en dansant. Elle ne cessa dès ce moment de chercher les moyens de lui parler en particulier ; ce qu'elle fit dès le soir même. Elle étoit priée à un festin où son mari devoit la mener ; mais elle fit semblant d'être malade, & dit qu'elle ne pouvoit y aller. Le mari qui ne vouloit pas faire ce chagrin à ses amis lui dit, que puisqu'elle ne vouloit pas venir, il la prioit d'avoir l'œil à ses chiens & à ses chevaux, & de prendre garde qu'il ne leur manquât rien ; commission qui lui fut très-agréable : Mais pour mieux jouer son rôle, elle lui répondit, que puisqu'il ne vouloit pas l'employer à des choses plus relevées, elle lui feroit connoître par les plus abjectes combien elle desiroit de lui plaire.

A peine son mari étoit-il sorti qu'elle alla à l'écurie, où elle trouva que quelque chose manquoit. Pour y donner ordre elle donna tant de commissions aux valets, qu'elle demeura seule avec le maître palfrenier. Et de peur que quelqu'un ne survint, elle lui dit de s'en aller au jardin, & de l'attendre dans un cabinet au bout de l'allée : Ce qu'il fit avec tant de précipitation qu'il n'eut pas le tems de la

remercier. Après avoir donné ses ordres à l'écurie, elle alla voir les chiens, & témoigna tant d'empressement à les faire bien traiter, qu'il sembloit que de maîtresse elle fût devenue servante. Tout cela étant fait, elle s'en retourna dans sa chambre, & se trouva si fatiguée, qu'elle se mit au lit, disant qu'elle avoit besoin de repos. Toutes ses femmes se retirèrent, à la réserve d'une en qui elle se fioit, & à laquelle elle commanda d'aller au jardin, & de lui amener l'homme, qu'elle trouveroit au bout de l'allée. La femme de chambre trouva le maître palfrenier, & l'amena incontinent à sa maîtresse, qui la fit mettre en sentinelle dehors pour être avertie du retour de son mari. Monsieur d'Avannes se voyant seul avec la Belle, dépouilla ses habits de palfrenier, ôta son faux nez & sa fausse barbe, & non comme palfrenier craintif, mais comme Monsieur d'Avannes qu'il étoit, se coucha hardiment auprès d'elle sans lui en demander permission, & fut reçu comme l'homme de son tems le mieux fait de la Dame du pais la plus sôle. La seance dura jusqu'au retour du mari, qu'il reprit son masque, & abandonna le plaisir qu'adroitement & malicieusement il usurpoit. Le mari entrant dans la cour, apprit que sa femme avoit bien executé ses ordres, & l'en remercia. Je n'ai fait que mon devoir, mon ami, lui dit-elle. Il est vrai que si l'on n'avoit l'œil sur les valets, vous n'auriez chien qui ne fût gâleux, ni cheval qui ne fût maigre : Mais comme je sçai leur paresse & vos intentions,

vous

vous serez mieux servi que vous ne l'avez jamais été. Son mari qui croyoit avoir choisi le meilleur palfrenier du monde, lui demanda ce qu'elle en croyoit. Je vous assure, Monsieur, dit-elle, qu'il sçait aussi bien son métier qu'un homme que vous pouviez choisir; Cependant il a besoin d'être sollicité; car c'est le valet le plus endormi que j'aye jamais vu. Ils furent long-tems en meilleure intelligence qu'ils n'avoient été, & le mari se guerit entièrement de sa jalousie, parce qu'autant que la femme avoit aimé les festins, les dances, & les compagnies, autant étoit-elle attachée à son ménage. Auparavant elle étoit toujours quatre heures à la toilette à compasser son ajustesse; mais alors elle étoit mise fort simplement: Son mari & ceux qui ne sçavoient pas que le pire Diable chassoit le moindre, la louoient d'un si heureux retour. Cette hypocrite revêtue des apparences de la vertu vécut avec tant de desordre & de dereglement, que la raison, la conscience, l'ordre, ni la mesure n'avoient plus de lieu en elle. Monsieur d'Avannes qui étoit jeune & d'un temperament délicat, ne pût pas long-tems soutenir la gageure; car il devint si pâle & si maigre, qu'il n'avoit pas besoin de masque pour n'être pas reconnu. L'extravagant amour qu'il avoit pour cette femme, l'avoit tellement infatué qu'il croyoit avoir des forces de reste pour remplir des devoirs auxquels celles d'Hercule n'auroient pas été suffisantes. Etant enfin tombé malade, & sollicité par la Dame qui ne l'aimoit pas tant malade que

296 LES NOUVELLES DE LA
sain, il demanda son congé, & se retira. Il
ne le lui donna qu'à regret, & lui fit pro-
mettre de revenir quand il seroit guéri. Il ne
falut point de cheval à Monsieur d'Avannes
pour s'en aller, car il n'avoit qu'une rue à
traverser. Il alla d'abord chez son bon pere
où il ne trouva que sa femme, à laquelle
l'absence n'avoit rien fait perdre de l'amour
plein de vertu qu'elle avoit pour lui. Lors
qu'elle le vit si maigre & si pâle, elle ne pût
s'empêcher de lui dire : Je ne sçai, Monsieur,
quel est l'état present de vôtre conscience ;
mais je ne vois pas que vôtre pelerinage ait
augmenté vôtre embonpoint. Je suis trom-
pée si le chemin que vous avez fait la nuit,
ne vous a plus fatigué que celui du jour. Si
vous aviez fait à pied le voyage de Jerusalem,
vous en seriez revenu plus hâlé, mais non si
maigre & si foible. Souvenez-vous de cette
cavalcade, & ne servez plus de telles ima-
ges, qui au lieu de ressusciter les morts font
mourir les vivans. Je vous en dirois davan-
tage ; mais je vois que si vous avez peché,
vous en êtes si bien puni, qu'il y auroit de la
cruauté de vous faire un nouveau chagrin.
A ces paroles Monsieur d'Avannes moins re-
pentant que honteux, répondit : J'ai entendu
dire autrefois, Madame, que le repentir suit
de près la faute. Je l'éprouve à mes dépens,
& je vous prie, Madame, d'excuser ma jeunef-
se, qui est punie par l'expérience du mal
qu'elle n'a voulu croire. La Dame chan-
geant de conversation, le fit coucher dans
un beau lit, où il fut quinze jours ne prenant
que

que des restaurans. Le mari & la femme lui tinrent si bonne compagnie, que l'un ou l'autre étoit toujours auprès de lui. Quoi qu'il eût fait la folie qu'on vient de dire contre le sentiment & le conseil de la sage Dame, elle ne laissa pas néanmoins de l'aimer comme auparavant, dans l'esperance que ce grand feu de la jeunesse étant passé, il se reformeroit, & viendrait enfin à aimer honnêtement, & qu'alors il seroit entièrement à elle. Durant les quinze jours qu'il fut chez elle, elle lui dit tant de bonnes choses pour le porter à l'amour de la vertu, qu'il commença à haïr le vice, & avoir du déplaisir de sa faute.

Considerant un jour la sage qu'il trouvoit bien plus belle que la fole, & connoissant mieux qu'il n'avoit jamais fait les vertus qui étoient en elle, bannissant toute crainte il ne pût s'empêcher de lui dire. Je ne vois point de meilleur moyen, Madame, de devenir aussi sage que vous voulez que je le sois, que de tourner mon cœur tout entier à aimer la vertu. Pour cet effet, Madame, je vous supplie de me dire, si vous ne voudriez point avoir la bonté de me donner pour cela tout le secours qui dépend de vous. La Dame bien joyeuse de le voir venu à son point, répondit. Je vous promets, Monsieur, que si vous aimez autant la vertu qu'il est du devoir d'un Prince de votre rang, je n'épargnerai rien pour vous rendre tous les services dont je serai capable. Souvenez-vous de votre promesse, Madame, repliqua d'Avannes, & considérez
que

que Dieu, que le Chrétien ne connoît que par la foi, a daigné prendre la chair semblable à celle du pecheur, afin qu'attirant nôtre chair à l'amour de son Humanité, il attirât aussi nôtre esprit à l'amour de sa Divinité, se servant ainsi des choses visibles pour nous faire aimer les invisibles. Comme cette vertu que je veux aimer toute ma vie, n'a de visible que les effets extérieurs qu'elle produit, il est nécessaire qu'elle prenne quelque corps pour se faire connoître aux hommes. Elle l'a prise ce corps, Madame, en revêtant le vôtre, le plus parfait qu'elle auroit pû trouver. Je reconnois donc que vous êtes non seulement vertueuse, mais aussi la seule & même vertu. Moi qui la vois briller cette vertu sous le voile du plus beau corps qui fut jamais, je veux la servir & l'honorer toute ma vie, & renoncer pour jamais à l'amour criminel & vain. La Dame aussi contente que surprise d'un tel discours, scût bien cacher son contentement, & lui dit, Je n'entreprends pas, Monsieur, de répondre à votre Theologie: Mais comme j'ai bien plus de penchant à craindre le mal, qu'à croire le bien, je vous prie de ne plus me tenir un langage qui vous fait estimer si peu celles qui ont eu la foiblesse de le croire. Je sçai fort bien que je suis femme comme une autre, & femme qui a tant de défauts, que la vertu feroit quelque chose de plus grand de me transformer en elle, que de se transformer en moi, à moins qu'elle ne voulût être inconnue dans le monde. On n'auroit garde de la

reconnoître telle qu'elle est sous un habit comme le mien. Cependant avec tous mes défauts, je ne laisse pas, Monsieur, de vous aimer avec autant d'attachement que doit & peut faire une femme qui craint Dieu & chérit l'honneur : Mais cet amour ne vous fera déclaré que quand votre cœur sera susceptible de la patience qu'exige l'amour vertueux. Alors, Monsieur, je sçai ce qu'il faudra vous dire. En attendant, foyez persuadé que votre bien, votre personne, votre honneur me sont plus chers qu'à vous-même.

Monsieur d'Avannes tremblant & la larme à l'œil la supplia de lui laisser prendre un baiser pour gage de sa parole : mais elle le refusa, disant, qu'elle ne vouloit pas violer pour lui la coutume du pais. Sur ces entrefaites arriva le mari. Je me sens si redevable, mon pere, à vous & à votre femme, lui dit Monsieur d'Avannes, que je vous supplie de me regarder toujours comme votre fils : ce que le bon homme lui promit volontiers. Que je vous baise donc, je vous prie, ajouta d'Avannes pour sûreté de cette amitié. Ce qui fut fait. Si je ne craignois, lui dit-il ensuite, de contrevenir à la loi, je demanderois la même grace à ma mere votre épouse. Le mari commanda à sa femme de le baiser ; ce qu'elle fit sans témoigner ni repugnance, ni empressement. Le feu que la conversation avoit déjà allumé dans le cœur de Monsieur d'Avannes, commença de s'augmenter par ce baiser si souhaité, si demandé, & si cruellement

300 LES NOUVELLES DE LA
lement refusé. Après cela Monsieur d'Avan-
nes s'en alla chez le Roi son frere, & fit
mille contes de son voyage de Montferrat,
& apprit que le Roi son frere vouloit aller à
Oily & à l'affaires. Ce voyage qu'il crut de-
voir être long, lui donna tant de chagrin,
qu'il lui fit prendre la resolution de tenter
avant le depart, si la Dame n'étoit point
mieux intentionnée pour lui qu'elle ne pa-
roissoit. Dans ce dessein il alla loger en vil-
le, & prit dans la rue où elle demouroit une
maison de bois vieille & en desordre, à la-
quelle il mit le feu sur le mi-nuit. L'allarme
fut grande dans toute la ville. Le Riche en
eut sa part, & demandant par la fenetre où
étoit le feu, on lui dit que c'étoit chez
Monsieur d'Avannes. Il y courut incont-
nient avec tous ses domestiques, & trouva
d'Avannes en chemise dans la rue. Il en eut
tant de pitié, qu'il le prit entre ses bras, &
le couvrant de sa robe le mena chez lui au
plus vite, & dit à sa femme qui étoit au lit.
Voici un prisonnier, ma mie, que je vous
donne en garde. Traitez-le comme moi-mê-
me. Il ne fut pas plutôt parti, que Monsieur
d'Avannes, qui auroit bien voulu être traité
en mari, sauta legerement dans le lit, espe-
rant que l'occasion & le lieu inspireroient à
cette sage Dame des sentimens plus humains :
mais il trouva tout le contraire ; car à mesu-
re qu'il entroit d'un côté, elle sortoit de l'au-
tre emportant sa Simarre qu'elle se mit sur le
corps, & s'étant assise à son chevet, elle lui
dit : Quoi ! Monsieur, avez-vous cru que
l'ot.

L'occasion puisse changer un chaste cœur ?
 Comptez que comme l'or s'épure dans le creuset, de même un cœur chaste s'affermir au milieu des tentations. Il s'y trouve souvent plus vertueux qu'ailleurs, & il se refroidit à mesure qu'il est attaqué par son contraire. Soyez donc assuré que si j'avois eu d'autres sentimens que ceux que je vous ai dit, je n'aurois pas manqué de moyens, que je neglige, parce que je ne veux pas m'en servir. Si vous voulez que je continue à vous aimer, bannissez non seulement le desir, mais même la pensée de me trouver autre que je suis, quelque chose que vous puissiez faire. Là-dessus ses femmes étant survenues, elle leur commanda d'apporter une colation de toute sorte de confitures : mais d'Avannes n'avoit alors ni faim ni soif, tant étoit grand le desespoir d'avoir manqué son coup, craignant que la demonstration de son desir ne lui fit perdre la familiarité qu'il avoit avec elle.

Le mari ayant donné ordre au feu, revint, & pria Monsieur d'Avannes de passer la nuit chez lui : ce qu'il lui accorda. Mais il la passa de maniere, que ses yeux furent plus occupez à pleurer qu'à dormir. Il leur alla dire adieu au lit de fort bon matin, & connut bien en baisant la Dame que sa faute lui faisoit plus de pitié que de chagrin. Nouveau tison au feu de son amour. Il partit après dîné avec le Roi pour Taffares ; mais ayant que de partir il alla encore dire adieu à son bon pere & à sa femme, qui depuis le premier commandement de son mari, ne fit plus
 diffi-



302 LES NOUVELLES DE LA
difficulté de le baiser comme son fils. On ne
sçauoit se tromper de dire, que plus la vertu
faisoit violence à ses yeux & à sa contenance
pour cacher le feu qu'elle avoit dans le cœur,
plus il augmentoit, & devenoit insupportable.
Ne pouvant donc plus soutenir le combat de
l'honneur & de l'amour qui se faisoit en son
cœur ; combat qu'elle avoit pourtant résolu
de ne jamais faire paroître, n'ayant plus le
plaisir & la consolation de voir & d'entretie-
nir celui pour qui elle vivoit, elle tomba dans
une fièvre continue, causée par une humeur
melancolique qu'elle étoit contrainte de ca-
cher, & qui rendoit les extrémités de son
corps tout-à-fait froides, quoi que le dedans
brûlât continuellement. Les Medecins de
qui ne dépend pas la santé, commencerent
fort à desespérer de son mal, à cause d'une
opilation de rate, qui la rendoit mélancoli-
que, & conseillerent au mari d'avertir sa
femme de penser à sa conscience, disant
qu'elle étoit entre les mains de Dieu ; com-
me si ceux qui se portent bien n'y étoient
pas aussi. Le mari qui avoit pour sa femme
une extrême tendresse, fut si accablé de cet-
te fâcheuse nouvelle, qu'il écrivit pour se
consoler à Monsieur d'Avannes, le suppliant
de prendre la peine de les venir voir, dans
l'espérance que sa présence soulageroit la ma-
lade. Monsieur d'Avannes n'eut pas plutôt
reçu la lettre qu'il partit en poste. En en-
trant il trouva les domestiques de l'un & de
l'autre sexe affligés comme le meritoit leur
maîtresse. Monsieur d'Avannes en fut si
étonné

étonné & sifaisi qu'il demeura à la porte, jusques à ce que son bon pere vint l'embrasser en pleurant sans pouvoir lui dire un seul mot. Il mena Monsieur d'Avannes à la chambre de la malade, qui tournant ses yeux languissans vers lui, le regarda, lui tendit la main, & le tira à proportion du peu de forces qui lui restoit. Voici le moment, Monsieur, lui dit-elle en l'embrassant, qu'il faut que toute dissimulation cesse, & que je vous declare la verité que j'ai eu tant de peine à vous cacher : c'est que si vous avez eu beaucoup d'amour pour moi, je n'en ai pas eu moins pour vous. Mais ma douleur est plus grande que la vôtre, parce que j'ai été forcée de la cacher. La conscience & l'honneur ne m'ont jamais permis de vous declarer les sentimens de mon cœur, de peur d'augmenter en vous une passion que je voulois diminuer. Mais sçachez, Monsieur, que le mot que je vous ai dit si souvent, & qui m'a tant coûté à prononcer, est la cause de ma mort. Je meurs avec satisfaction, puisque Dieu m'a fait la grace malgré l'excez de mon amour, de n'avoir rien à me reprocher du côté de la pieté & de l'honneur. Je dis l'excez de mon amour ; car un feu moins grand que le mien a consumé de plus grands & de plus forts édifices. Je meurs contente, puisqu'avant que de quitter le monde je puis vous déclarer mon affection qui répondit à la vôtre, à ceci près que l'honneur des hommes & celui des femmes n'est pas la même chose. Je vous supplie, Monsieur, de ne vous contraindre

traindre plus, & de ne pas faire difficulté de
 formais de vous adresser aux plus grandes &
 vertueuses Dames que vous pourrez ; car ce
 sont des cœurs de ce caractère qui ont les
 plus fortes passions, & qui les ménagent avec
 le plus de sagesse. La grace, la bonne mine
 & l'honnêteté qui sont en vous, vous feront
 toujours recueillir les fruits de vôtre amour.
 Souvenez-vous donc, je vous prie, de ma
 constance, & n'imputez point à la cruauté
 ce qui ne doit être rapporté qu'à l'honneur,
 à la conscience, & à la vertu ; vertus qui
 doivent nous être mille fois plus chères que
 nôtre propre vie. Adieu, Monsieur, je vous
 recommande vôtre bon pere mon bon mari.
 Dites-lui, je vous en prie, au vrai, ce que
 vous sçavez de moi, afin qu'il connoisse com-
 bien j'aime Dieu & lui. Donnez-vous bien de
 garde aussi, de revenir me voir ; car je ne veux
 desormais occuper mon esprit, qu'à me met-
 tre en état de recevoir les promesses que Dieu
 m'a faites avant la fondation du monde. En
 disant cela elle l'embrassa de toute la force
 de ses foibles bras. Monsieur d'Avannes en
 qui la compassion faisoit le même effet que la
 douleur en la Dame, se retira sans pouvoir
 lui dire un mot, & se jeta sur un lit qui
 étoit dans la chambre où il évanouit plusieurs
 fois. La Dame alors appella son mari, &
 après lui avoir fait plusieurs sages remontran-
 ces, elle lui recommanda Monsieur d'Avan-
 nes, & l'assura qu'après lui c'étoit la person-
 ne du monde qu'elle avoit le plus aimé. El-
 le baisa son mari, & lui dit adieu. Elle se
 fit

fit apporter le saint Sacrement de l'Autel, & ensuite l'Extrême-Onction qu'elle reçût avec joye, & avec une entiere assurance de son salut. Sentant enfin que sa vûe diminuoit, & que les forces lui manquoient, elle se mit à dire tout haut son *in manus*. Monsieur d'Avannes accourut à cette voix, & lui vit rendre l'ame avec un doux soupir. Quand il s'aperçût qu'elle étoit morte, il courut au corps duquel il n'approchoit qu'en tremblant durant sa vie, & l'embrassa de telle sorte, qu'on eût bien de la peine à l'en arracher. Le mari qui n'avoit jamais cru qu'il l'aimât si fort, en fut surpris, & lui dit : C'en est trop, Monsieur ; & sur cela ils se retirèrent. Après avoir long-tems pleuré, l'un sa femme, & l'autre sa maîtresse, Monsieur d'Avannes fit au mari le recit de son amour, & lui dit que la défunte ne lui avoit jamais fait jusqu'à la mort aucun signe qui lui marquât autre chose que rigueur. Le mari plus content que jamais, eut encore plus de douleur d'avoir perdu sa femme, & rendit service toute sa vie à Monsieur d'Avannes, qui n'avoit alors que dix-huit ans. Il s'en retourna à la Cour, & y fut long-tems sans vouloir parler à aucune femme, non pas même les voir, & sans pouvoir se résoudre pendant plus de deux ans à quitter le noir.

Vous voyez, Mesdames, quelle difference il y a entre une femme sage & une fole. Leur amour produisit aussi des effets bien differens ; car l'une mourut d'une mort glorieuse, & l'autre ne vécut que trop long-tems après la

306 LES NOUVELLES DE LA
perte de son honneur & de sa reputation.
Autant que la mort du saint est precieuse à
Dieu, autant l'est peu celle du pecheur. A
la verité, Saffredant, dit Oyfile, on ne peut
rien souhaiter de plus beau que l'histoire que
vous venez de conter; & si l'on connoissoit
comme moi les personnes, on la trouveroit
encore plus belle: car je n'ai pas vû de Gen-
tilhomme ni mieux fait, ni de meilleur air que
Monsieur d'Avannes. Convenez, reprit Saf-
fredant, que voilà une sage & bonne Dame,
puisque pour paroître plus vertueuse qu'elle
ne l'étoit dans le fond, & pour cacher l'a-
mour que la raison & la nature vouloient
qu'elle eût pour un si honnête homme, elle
se laissa mourir faute de se donner le plaisir
qu'elle desiroit sans le dire. Si elle avoit eu
ce desir, dit Parlamente, elle n'eût manqué
ni de lieu ni d'occasion pour s'en expliquer:
mais elle eut tant de vertu, que la raison re-
gla toujours son desir. Vous en ferez le por-
trait que vous voudrez, dit Hircan; mais je
sçai bien qu'un grand Diable en chasse tou-
jours un petit, & que chez les Dames l'or-
gueil cherche plutôt la volupté, que la crainte
& l'amour de Dieu. Ce sont des énigmes
perpetuels, & elles sçavent si bien dissimuler,
qu'il n'est pas possible de connoître ce qu'el-
les ont dans le cœur. Si l'on n'avoit pas
joint l'infamie aux atteintes que reçoit leur
honneur, on trouveroit par tout que la
nature les a faites avec le même penchant
& les mêmes affections que nous. N'osant
prendre le plaisir qu'elles souhaitent, el-
les

les ont changé ce vice en un plus grand qu'elles trouvent plus honnête , je veux dire une cruauté tant feinte que véritable , par laquelle elles prétendent aquerir la gloire de l'immortalité , par la petite vanité de résister au vice de la loi de la nature. Si la nature est vicieuse , elles ressemblent non seulement aux brutes pour la cruauté , & l'inhumanité , mais même aux Diables dont elles empruntent l'orgueil & la malice. Il est dommage , dit Nomerfide , que vous ayez une femme de bien , puisque non content de mépriser la vertu des autres , il ne tient pas à vous qu'on ne croie qu'elles sont toutes vicieuses. Je suis bien-aise , répondit Hircan , d'avoir une femme qui ne donne point à parler ; ce que je ne veux point faire aussi : mais pour la chasteté de cœur , je croi qu'elle & moi sommes enfans d'Adam & d'Eve. Ainsi si nous nous examinons bien , nous n'avons que faire de couvrir nôtre nudité de feuilles , mais plutôt de confesser nôtre foiblesse. Je sçai bien , dit Parlamente , que nous avons tous besoin de la grace de Dieu , ayant comme nous avons un penchant naturel au péché ; mais il faut néanmoins convenir que nos tentations ne sont pas pareilles aux vôtres : & si nous pechons par orgueil , personne n'en souffre , & nôtre corps & nos mains n'en reçoivent aucune souillure. Mais vôtre plaisir consiste à deshonorer les femmes , & vôtre gloire à tuer les hommes

308 LES NOUVELLES DE LA
en guerre ; qui sont deux choses formel-
lement contraires à la loi de Dieu. Je
conviens de ce que vous dites , repliqua
Guebron ; mais Dieu qui dit , que *quicon-
que regarde une femme pour la convoiter , est
déjà adultère en son cœur , & que quicon-
que hait son prochain , est homicide* , n'en-
tend-t-il point à votre avis parler aussi des
femmes ? Dieu qui sonde les cœurs , dit
Longarine , en décidera. En attendant ,
c'est toujours beaucoup que les hommes
ne puissent pas nous accuser : car la bon-
té de Dieu étant si grande , il ne nous
jugera point sans accusateur. Que dis-je ,
il ne nous jugera point ? La fragilité de
nos cœurs lui est si bien connue , qu'il
nous sçaura bon gré de n'en être point ve-
nues à l'action. Ne disputons plus , je vous
prie , dit Saffredant. Nous sommes ici
pour conter des nouvelles , & non pour
faire des prédications. Je donne donc ma
voix à Emar suite , que je prie de se sou-
venir de nous faire rire. Je n'ai garde
d'y manquer , répondit Emar suite. En
venant ici on m'a fait un conte de deux
Amans d'une Princesse , que j'ai trouvé si
plaisant , qu'à force de rire j'ai oublié l'hi-
stoire lugubre que j'avois préparé pour au-
jourd'hui , & que je remettrai à demain ,
mon visage étant trop joyeux pour vous la
faire trouver bonne.



XXVII. NOUVELLE.

Temerité d'un Secretaire imprudent qui demanda la faveur à la femme de son hôte, & n'eut que la honte de l'avoir fait.

IL y avoit à Amboise un homme qui servoit d'homme de chambre à une Princesse, & qui avoit de l'honnêteté, & regalloit volontiers les gens qui venoient chez lui, & sur tout ses compagnons. Il n'y a pas longtemps qu'un des Secretaires de sa maîtresse vint loger chez lui, où il demeura dix à douze jours. Ce Secretaire étoit si laid qu'il ressembloit moins à un Chrétien qu'à un Roi des Canibales. Quoi que son hôte le traitât en frere & en ami, & le plus honnêtement qu'il lui étoit possible, il ne laissa pas de lui faire un tour, je ne dirai pas d'un homme qui ne se souvient pas de l'honnêteté ; mais qui ne l'eut jamais dans le cœur, qui fut de demander la dernière faveur à la femme de son compagnon, qui n'avoit rien d'aimable, & qui étoit l'antipode du plaisir criminel, & autant vertueuse & femme de bien qu'il y en eût à Amboise. Cette femme connoissant la mauvaise volonté de cet homme, & aimant mieux faire connoître sa turpitude en la dissimulant, que de la cacher par un refus prompt & absolu, fit semblant de l'écouter. Lui qui croyoit en avoir fait la conquête, la pressoit incessamment

ment sans confiderer qu'elle avoit cinquante ans, qu'elle n'étoit pas belle, & qu'elle passoit pour honnête femme qui aimoit beaucoup son mari. Un jour entr'autres que le mari étoit au logis, & eux dans une sale, elle feignit qu'il n'étoit question que de trouver un lieu sûr pour le tête à tête où ils pussent s'entretenir comme il le souhaitoit. Il lui proposa d'abord de monter au galetas. Elle se leva d'abord, & le pria d'y aller le premier, avec promesse de le suivre. Lui riant & faisant le douxereux comme un magot quand il caresse quelqu'un legerement, grimpe les degrez, & va se camper au grenier. Dans le tems qu'il attendoit ce qu'il avoit tant désiré, & qu'il brûloit par maniere de dire, non d'un feu clair comme celui de genevre, mais comme un gros charbon de forge, il écoutoit de toutes ses oreilles s'il ne l'entendrait point venir : Mais au lieu de l'entendre venir, il l'entendit parler, disant : Attendez, Monfr. le Secretaire, je m'en vais sçavoir de mon mari s'il veut bien que j'aille à vous. Imaginez-vous quelle mine pût faire en pleurant celui qui en avoit fait une si vilaine en riant. Il descendit incontinent les larmes aux yeux, la priant pour l'amour de Dieu de ne rien dire, & de ne le point brouiller avec son mari. Je suis assurée, répondit-elle, que vous l'aimez tant, que vous ne voudriez rien dire qui ne pût lui être redit : ainsi, je m'en vais lui en parler : Ce qu'elle fit, quelque chose qu'il pût faire pour l'en empêcher. Il s'enfuit, & fut aussi honteux, que le mari content d'apprendre la piece que sa femme

me lui avoit faite. Il fut si satisfait de la vertu de sa femme, qu'il ne s'émût aucunement du vice de son compagnon, le croyant assez puni d'avoir emporté la honte qu'il vouloit lui faire.

Ce conte nous apprend, Mesdames, que les gens de bien ne doivent jamais s'attacher à ceux qui n'ont ni assez de conscience, ni assez de cœur, ni assez d'esprit pour connoître Dieu, l'honneur, & le véritable amour. Quoi que votre conte soit court, dit Oysille, il est aussi plaisant qu'aucun que j'aye entendu. Il n'est pas fort glorieux à une honnête femme, dit Simontault, de refuser un homme aussi laid que vous dépeignez ce Secrétaire. S'il avoit été honnête & bien fait, elle auroit en cela fait paroître de la vertu. Comme je croi sçavoir qui est l'homme, si c'étoit à moi à conter, je vous dirois une histoire qui n'est pas moins plaisante que celle-ci. A cela ne tiens, répondit Emar suite, je vous donne ma voix. Les Courtisans, dit alors Simontault, ou les habitans des grandes villes, ont si bonne opinion de leur capacité, qu'ils regardent les autres comme de fort petites gens au prix d'eux. Quoi que la finesse & la malice soient de tous les pays & de toutes les conditions, cependant comme ceux qui se croient les plus fins, ne le croient que par un principe de vanité, ils n'en font que mieux moquez quand il leur arrive de faire quelque faute, comme vous allez le voir par le conte arrivé depuis peu que je vais vous faire.



XXVIII. NOUVELLE.

Un Secrétaire pensant duper quelqu'un , fut lui-même la dupe. Ce qui en arriva.

LE Roi François I. étant à Paris avec la Reine de Navarre sa sœur ; cette Princesse avoit un Secrétaire qui n'étoit pas de ceux qui laissent tomber le bien sans le ramasser. Il n'y avoit ni Président ; ni Conseiller , ni marchand , ni homme riche qu'il ne fréquentât ; & avec lequel il n'eût correspondance. Dans le même tems arriva aussi à Paris un marchand de Bayonne nommé Bernard du Ha. Comme ce Marchand avoit des affaires , & qu'il avoit besoin de conseil & de protection , il s'adressoit au Lieutenant civil qui étoit de son pays. Ce Secrétaire de la Reine de Navarre alloit aussi voir souvent le Lieutenant civil , comme bon serviteur de son Maître & de sa Maîtresse. Etant allé un jour de fête chez le Lieutenant , il n'y trouva ni le Lieutenant , ni la Lieutenante ; mais il entendit Bernard du Ha , qui avec une vielle ou autre instrument apprenoit à dancer aux servantes de la maison les brames de Gascogne. Quand le Secrétaire le vit , il voulut lui faire accroire qu'il faisoit mal , & que si la Lieutenante & son mari le sçavoient , ils seroient très-mécontents de lui. Après lui avoir bien fait envisager la crainte , jusqu'à se faire prier de n'en point parler , il lui

de-

demanda : Que me donnerez-vous , & je n'en dirai mot ? Bernard du Ha qui n'avoit pas tant de peur qu'il en faisoit semblant , sentant que le Sectetaire vouloit le duper , promit de lui donner un pâté du meilleur jambon de Basque qu'il eût jamais mangé. Le Sectetaire bien content le pria de faire en sorte qu'il pût avoir le pâté le Dimanche après dîné ; ce qu'il lui promit. Comptant sur cette promesse il alla voir une Dame de Paris , qu'il souhaitoit passionnément d'épouser , & lui dit. Dimanche, s'il vous plaît , Madame , je viendrai souper avec vous ; mais ne vous mettez en peine que de bon pain & de bon vin ; car j'ai si bien dupé un sot de Bayonnois , qu'il fera la dépense du reste. Je vous ferai manger le meilleur jambon de Basque qui sè soit jamais mangé à Paris. La Dame le crut , fit venir deux ou trois de ses voisines , & les assûra de leur faire manger de quelque chose de nouveau , & dont elles n'avoient jamais tâté. Le Dimanche étant venu , le Sectetaire cherchant son marchand , le trouva sur le pont au change. Il le salua honnêtement , & lui dit : A tous les Diables soyez-vous , de m'avoir donné tant de peine à vous chercher. Bien des gens ont pris plus de peine que vous , répondit Bernard du Ha , & n'ont pas été enfin si bien recompensez. En disant cela il lui fit voir le pâté qu'il avoit sous le manteau , & d'une taille à donner à manger à une petite armée. Le Sectetaire fut si aise , qu'encore qu'il eût la bouche extrêmement laide & grande , il la fit si petite qu'on n'eût pas cru qu'il eût pû mordre dans le jambon. Il prit

314. LES NOUVELLES DE LA
prit vite le pâté, & laissa-là le marchand sans
l'inviter d'en manger sa part. Il le porta chez
sa maîtresse qui avoit grande envie de sçavoir
si les vivres de Guienne étoient aussi bons que
ceux de Paris. L'heure du soupé étant venue,
& la compagnie commençant à donner sur la
soupe avec beaucoup de vigueur. Laissez-là
ces viandes fades, leur dit le Secretaire, &
goûtons de cet aiguillon de vin. En disant cela
il ouvre le pâté, & s'étant mis en devoir d'en-
tamer le jambon, il le trouva si dur, qu'il ne
pût y mettre le couteau. Il essaya plusieurs
fois, & connut enfin qu'il étoit la dupe, &
qu'au lieu de jambon on lui avoit donné un sa-
bot de bois, espece de soulier de Gascogne
qu'on avoit emmanché au bout d'un tison, &
poudré par dessus de fuye, & de poudre de fer,
& d'épiceries qui rendoient une fort bonne
odeur. Le Secretaire fut bien honteux tant
d'avoir été dupé de celui qu'il croyoit duper,
que d'avoir trompé celle qu'il n'avoit pas des-
sein de tromper : sans compter qu'il lui faisoit
fort de borner son soupé à une soupe. Les
Dames aussi mécontentes que lui, l'eussent
accusé d'avoir fait la piece, si elles n'a-
voient pas connu à sa mine qu'il en étoit plus
fâché qu'elles. Après avoir ainsi soupé à la le-
gere, le Secretaire se retira fort en colere.
Voyant donc que Bernard du Ha n'avoit pas
tenu sa parole, il crut n'être pas obligé de te-
nir la sienne. Pour cet effet il s'en alla chez le
Lieutenant civil, résolu de dire de Bernard le
pis qu'il pourroit : Mais il avoit été prevenu,
& Bernard avoit déjà conté l'aventure au
Lieu-

Lieutenant, qui dit au Secrétaire en riant qu'il avoit appris à ses dépens à tromper les Gascons. De sorte qu'il s'en revint avec la honte d'avoir été la dupe de sa finesse.

La même chose arrive à bien des gens qui veulent tromper & se trouvent trompez. C'est pourquoi le meilleur est de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qu'on nous fit. Je vous assure, dit Guebron; que j'ai vû souvent de pareilles aventures, & ceux qui passent pour des sots de village trompent souvent des gens qui croient être bien fins; car il n'est rien de plus sot qu'un homme qui se croit fin, ni rien de plus sage que celui qui connoît qu'il ne l'est pas. Celui qui connoît son incapacité sçait encore quelque chose, dit Parlementé. De peur que le tems ne nous manque, reprit Simon-tault, je donne ma voix à Nomerfide, persuadé qu'elle est trop éloquente pour nous tenir long-tems. Vous aurez, dit Nomerfide, la satisfaction que vous esperez de moi. Je ne suis point surprise, Mesdames, si l'amour donne aux Princes, & aux personnes bien élevées, les moyens de sçavoir se tirer du danger. En effet, ils sont nourris avec tant de gens sçavans, qu'il seroit fort surprenant qu'ils ignorassent quelque chose. Mais l'adresse de l'amour paroît avec bien plus d'éclat, quand les sujets ont moins d'esprit. Je vais donc vous conter un tour que fit un Prêtre par les seules lumieres de l'amour; car il étoit si ignorant pour toutes les autres choses, qu'à peine pouvoit-il dire la Messe.



XXIX. NOUVELLE.

Un Villageois de qui la femme faisoit l'amour avec son Curé, se laissa tromper aisément.

IL y avoit à Arcelles, Village de la Comté du Maine, un riche laboureur, lequel étant vieux épousa une belle & jeune femme dont il n'eut point d'enfans ; mais elle se consola de ce chagrin avec plusieurs amis. Quand les Gentilshommes & gens d'apparence lui manquoient, elle revenoit à son pain quotidien qui étoit l'Eglise. Elle choisit pour complice de son peché celui qui pouvoit l'en absoudre, c'est-à-dire son Curé, qui rendoit de frequentes visites à sa Brebis. Le mari vieux & pesant ne se défioit de rien. Mais comme c'étoit un homme dur & assez robuste pour son âge, elle jouoit son rôle le plus secretement qu'elle pouvoit, craignant que son mari ne la tuât s'il venoit à s'en appercevoir. Un jour que le mari étoit allé à la campagne, & que sa femme ne croyoit pas qu'il revint si-tôt, elle envoya querir Monfr. le Curé pour la confesser. Dans le tems qu'ils faisoient bonne chere ensemble, le mari arriva si brusquement, que le Curé n'eut pas le tems de s'évader. Songeant donc à se cacher, il monta dans un grenier par le conseil de la femme, & couvrit d'un van à vaner la trape par où il étoit monté. Le mari étant entré, & la femme craignant qu'il ne se doutât

doutât de quelque chose , lui fit si bonne chere à dîner , & le vin y fut si peu épargné , que le mari en ayant pris un peu plus que de raison , s'endormit près du feu dans une chaise fort embarrassée des fumées du vin & de la lassitude de sa promenade. Le Curé qui s'ennuyoit dans son grenier , n'entendant point de bruit dans la chambre , s'avança sur la trape , & allongeant le cou tant qu'il pût , il vit que le bon homme dormoit. Comme il regardoit il s'appuya par mégarde sur le van si pesamment , que le van & le Curé tomberent tous deux près du bon homme que le grand bruit réveilla. Le Curé qui fut plutôt debout que l'autre n'eut ouvert les yeux , lui dit : Voilà vôtre van , mon compere , & grand merci : Et cela dit , il gagna au pied. Le pauvre laboureur tout étonné demanda à sa femme ce que c'étoit ? c'est vôtre van , mon ami , répondit-elle , que le Curé avoit emprunté , & qu'il est venu rendre. C'est rendre bien lourdement ce qu'on a emprunté , dit le bon homme en grondant ; car j'ai cru que la maison tomboit. Par ce moyen le Curé se sauva aux dépens du laboureur , qui ne trouva rien de mauvais que la brusquerie avec laquelle il avoit rendu son van.

Le maître qu'il servoit, Mesdames, le sauva pour lors , afin de le posséder & de le tourmenter plus long-tems. Ne vous imaginez pas, dit Guebron , que les petites gens soient exempts de malice non plus que nous : Bien loin de cela ils en ont beaucoup davantage. Voyez les larrons , les meurtriers , les forciers , les faux monnoyeurs , & autres gens de ce caractère
dont

318 LES NOUVELLES DE LA
dont l'esprit est toujours en action, ce sont tous
de petites gens. Je ne suis point surprise, dit
Parlemente, qu'ils ayent plus de malice que
les autres, mais je le suis qu'ayant l'esprit à
tant d'autres choses, ils puissent avoir de l'a-
mour. N'est-ce pas étrange qu'une si belle pas-
sion puisse entrer dans de si vilains cœurs ?
Vous sçavez, Madame, ce qu'a dit maître
Jean de Meun :

*Qu'aussi bien sont amourettes
Sous le bureau que sous brunettes.*

Aussi l'amour de qui le conte parle, n'est pas
celui qui fait porter le harnois. Comme les
pauvres n'ont pas comme nous les biens & les
honneurs, ils ont aussi en recompense plus que
nous des commoditez de la nature. Leurs vian-
des ne sont pas délicates, mais le bon apérit
suplée à la délicatesse, & ils sont meilleure
chère avec de gros pain, que nous avec des re-
staurants. Leurs lits ne sont ni si beaux, ni si
bien faits que les nôtres, mais ils dorment de
meilleur sommeil que nous. Leurs Dames ne
sont ni peintes ni parées, comme les nôtres
que nous idolâtrons, mais ils en reçoivent les
plaisirs bien plus souvent que nous, sans crain-
dre d'autres langues que celles des bêtes & des
oiseaux qui les voient. En un mot ils ont faute
de ce que nous avons, & ont abondance de ce
que nous n'avons pas. Laissons-là, je vous prie,
ce païsan & son opulence, & achevons la jour-
née avant Vêpres. Ce sera Hircan qui la finira.
Je la finirai donc par un conte bien lugubre, dit
Hircan.

Hircan: Quoi que je ne médise pas volontiers des Dames, sçachant comme je fais que les hommes sont assez malins pour tirer des conséquences de la faute d'une seule au préjudice de tout le reste; cependant la singularité de l'aventure me fera oublier la crainte; & l'ignorance découverte rendra peut-être les autres plus sages.



XXX. NOUVELLE.

Exemple notable de la foiblesse humaine, qui pour couvrir un mal, en fait encore un plus grand.

DU tems de Louis XII. étant alors Légat à Avignon un Seigneur de la maison d'Amboise, neveu du Légat de France qui se nommoit George, il y avoit en Languedoc une Dame dont je ne veux pas dire le nom à cause de ses parens, qui avoit plus de quatre mille écus de rente. Elle étoit encore fort jeune quand son mari mourut, & ne lui laissa qu'un fils. Elle resolut de ne jamais se remarier soit qu'elle regretât son mari, ou qu'elle aimât son fils. Pour en fuir donc l'occasion, elle ne frequentoit que des Devots, n'ignorant pas que le peché forge l'occasion. Elle se donna toute entiere au service divin, fuyant toutes compagnies & tout ce qui s'appelle mondanité, en sorte qu'elle faisoit conscience d'assister à une nòce, ou d'en rendre

tendre jouer des orgues à l'Eglise. Son fils étant à l'âge de sept ans elle lui donna pour Precepteur un homme de sainte vie pour l'élever dans la piété & dans la sainteté. Lors qu'il eut quatorze à quinze ans, la nature qui est un maître d'école bien secret, le trouvant trop grand & trop oisif, lui apprit une tout autre leçon que son Precepteur; car elle commença à lui faire regarder & désirer les choses qui lui paroissent belles, & entr'autres une Demoiselle qui couchoit dans la chambre de sa mere. Personne n'eut garde d'en rien soupçonner, parce qu'on le regardoit comme un enfant, & que dans toute la maison on n'entendoit parler que de Dieu. Le jeune homme commença de presser vivement cette fille, qui le vint dire à sa maîtresse. La mere aimoit tant son fils qu'elle regarda cela comme un rapport qu'on lui faisoit pour le lui rendre odieux. Mais la fille en parla si souvent à sa maîtresse, qu'elle lui dit qu'elle sçau-roit ce qui en étoit, & qu'elle le châtieroit si ce qu'elle disoit se trouvoit vrai. Mais aussi, ajouta-t-elle, s'il n'en est rien vous en porterez la peine. Pour en sçavoir donc la verité elle ordonna à la Demoiselle de dire à son fils de venir à mi-nuit coucher avec elle dans sa chambre, en un lit près de la porte où elle couchoit toute seule. La Demoiselle suivit les ordres de sa maîtresse, & le soir étant venu, la mere se mit au lit de la Demoiselle, résolue si son fils venoit de le châtier si bien, qu'il ne coucheroit jamais avec femme qu'il ne s'en souvint. Dans cette pensée & dans
cette

cette colere son fils vint coucher avec elle ; mais ne pouvant croire encore qu'il voulût rien faire de deshonnête, elle attendit à lui parler jusques à ce qu'elle connût quelque signe de sa mauvaise volonté, ne pouvant se persuader que son desir fût criminel. Mais sa patience fut si longue, & la nature si fragile, que sa colere aboutit à un plaisir abominable, & ne se souvint plus de la qualité de mere. Comme l'eau qu'on retient par force a plus d'impetuosité quand on la laisse aller, que celle qui court ordinairement, de même cette pauvre femme tourna sa gloire à la violence qu'elle faisoit à son corps. Quand elle vint à descendre du premier degré de son honnêteté, elle se trouva tout à coup au dernier ; & devint grosse dès cette nuit-là de celui qu'elle vouloit empêcher de faire un enfant à sa Demoiselle. Le peché ne fut pas plutôt commis, que le remors lui causa un si cruel tourment, que sa repentance fut aussi longue que sa vie. Elle eut une si vive douleur quand elle se leva d'auprès de son fils qui l'avoit toujours prise pour la Demoiselle, qu'entrant dans un cabinet, & se rappelant la belle resolution qu'elle avoit faite, & qu'elle avoit si mal executée, elle passa toute la nuit seule à se tourmenter & à pleurer. Mais au lieu de s'humilier & de reconnoître que de nous-mêmes & destituez du secours de Dieu nous ne pouvons que pecher, voulant par elle-même & par ses larmes reparer le passé, & prevenir par sa prudence le mal à venir, imputant toujours son peché à l'occasion, &

312 LES NOUVELLES DE LA
non à sa malice, à laquelle il n'y a que la grâce de Dieu qui puisse remédier, elle s'avisa de faire une chose pour ne plus tomber en pareil inconvenient. Comme s'il n'y avoit qu'une espece de peché qui pût damner, elle occupa tout son esprit à éviter ce peché-là. Mais la racine de l'orgueil que le peché extrême doit guérir, croissoit dans son cœur de maniere, que pour éviter un mal elle en fit plusieurs autres.

Le lendemain dès qu'il fut jour elle envoya querir le Gouverneur de son fils, & lui dit : Mon fils commence à être grand, & il est tems de le mettre hors de la maison. J'ai un de mes parens qui est au de-là des monts avec Mr. le Grand Maître de Chaumont, qui sera bien-aïse de l'avoir. Emmenez-le donc tout à l'heure ; & afin que je n'aye nul regret de lui, faites en sorte qu'il ne vienne point me dire adieu : Et sans attendre davantage elle lui donna l'argent qu'il lui falloit pour son voyage, & partit dès le lendemain avec son élève, qui en fut fort aïse, & qui après avoir eu de sa maîtresse ce qu'il desiroit, ne demandoit pas mieux que d'aller à la guerre. La Dame fut long-tems dans une tristesse extrême, & sans la crainte de Dieu elle eût souvent souhaité la fin du malheureux fruit dont elle étoit en-cainte. Pour couvrir sa faute elle feignit d'être malade. Quand elle fut sur le point d'accoucher, considerant qu'un frere bâtard qu'elle avoit, étoit l'homme du monde en qui elle se confioit le plus, elle lui fit de grands biens à l'avance, l'envoya querir, & lui commu-
niqua

Hiqua l'accident qui lui étoit arrivé, sans lui dire la part qu'y avoit son fils, le priant de lui sauver l'honneur par son secours ; ce qu'il fit. Quelques jours avant qu'elle dût accoucher il lui conseilla de changer d'air, & d'aller chez lui où sa santé se rétablirait plutôt que chez elle. Elle y alla peu accompagnée, & y trouva une sage-femme qu'on avoit fait venir pour la femme de son frere, & qui sans la connoître l'accoucha de nuit d'une belle fille. Le Gentilhomme la donna à Nourrice, disant que c'étoit la sienne. Après un mois de séjour la Dame s'en retourna chez elle, où elle vécut avec plus d'austerité que jamais.

Son fils étant grand, & l'Italie tranquille, il envoya supplier sa mere de trouver bon qu'il retournât auprès d'elle. Mais comme elle craignoit de retomber dans le même crime, elle temporisa le plus qu'elle pût ; mais il la pressa si fort, qu'elle lui permit enfin de revenir, n'ayant aucune bonne raison pour appuyer un plus long refus. Cependant elle lui manda de ne se presenter jamais devant elle qu'il ne fut marié, de choisir une femme qu'il aimât avec passion ; qu'il ne s'attachât point au bien, & que pourvu qu'il choisît une femme bien faite c'étoit assez. Durant ce tems-là le frere bâtard voyant que la fille qu'il avoit en garde, étoit grande & fort belle, songea à l'éloigner, & à la placer dans un lieu où elle ne fût point connue. Il consulta là-dessus la mere qui voulut qu'on la donnât à la Reine de Navarre. Cette fille nommée Cathé-

324 LES NOUVELLES DE LA
rine étoit si belle & si honnête à l'âge de treize
ans, que la Reine de Navarre, qui avoit con-
çu beaucoup d'amitié pour elle, souhaitoit fort
de la marier : Mais comme elle étoit pauvre, il
se presentoit beaucoup d'amans & point de
maris. Le pere inconnu de cette fille, revenant
d'Italie, passa chez la Reine de Navarre, &
n'eut pas plutôt vû sa fille qu'il en fût amou-
reux. Comme il avoit permission de sa mere
d'épouser telle femme qu'il voudroit, il de-
manda seulement si elle étoit d'extraction no-
ble, & ayant appris qu'oui, il la demanda pour
femme à la Reine de Navarre qui la lui donna
bien volontiers ; sçachant fort bien que le Ca-
valier étoit aussi riche qu'honnête & bien fait.
Le mariage étant consommé, le Gentilhomme
l'écrivit à sa mere, disant qu'elle ne pouvoit
desormais lui refuser la porte de sa maison, at-
tendu qu'il lui amenoit une femme aussi belle
& aussi parfaite qu'elle pouvoit souhaiter. Sa
mere s'informant de la femme qu'il avoit pri-
se, trouva que c'étoit leur propre fille ; ce qui
lui causa une affliction si excessive, qu'elle en
pensa mourir subitement. Elle fit sur cela mil-
le tristes reflexions ; mais rien ne la desespéroit
davantage que de voir que les moyens qu'elle
employoit pour arrêter son malheur, ne ser-
voient qu'à le rendre plus grand. N'y trouvant
point de remede, elles'en alla au Légat d'A-
vignon, lui confessa l'énormité de son crime,
& lui demanda conseil. Le Légat pour satis-
faire à sa conscience fit venir plusieurs Théolo-
giens, auxquels il communiqua l'affaire, sans
nommer les personnes. Le resultat de ce conseil

de conscience, fut que la Dame n'en devoit jamais parler à ses enfans, qui n'avoient point péché, d'autant qu'ils n'avoient rien sçu : mais que pour elle, elle en devoit faire penitence toute sa vie. Ainsi s'en retourna la pauvre Dame chez elle ; où bien-tôt après arriverent son fils & sa fille, qui s'entr'aimoient si fort, que jamais mari & femme ne se sont plus aimez. Car elle étoit sa fille, sa sœur, & sa femme ; & lui son pere, son frere, & son mari. Ils s'aimerent jusqu'à l'extrémité, pendant que la mere commune dans son extrême penitence ne les voyoit jamais se caresser, qu'elle ne se retirât pour pleurer.

Voilà ce qui arrive, Mesdames, à celles qui s'imaginent pouvoir vaincre par leurs propres forces l'amour & la nature, avec toutes les facultez que Dieu lui a données. Le meilleur seroit de reconnoître son foible, de ne s'exposer point, & de dire à Dieu comme David, *Seigneur, je te satisferai, répons pour moi.* On ne peut pas, dit Oyssille, rien voir de plus étrange. Il me semble qu'il n'y a ni homme, ni femme qui ne doive s'humilier & craindre Dieu, voyant que l'esperance de faire un bien a produit tant de maux. Sçachez, dit Parlemente, que le premier pas que l'homme fait en la confiance de soi-même, l'éloigne d'autant de la confiance qu'il doit avoir en Dieu. L'homme est sage, dit Guebrón, quand il ne reconnoît pas un plus grand ennemi que soi-même, & qu'il se défie de sa volonté & de son propre conseil, quelque apparence de bonté & de sainteté qu'il y trouve. Quelque grande que

X 3

soit,

soit, dit Longarine, l'apparence du bien, une femme ne doit jamais s'exposer à coucher avec un homme quelque proche parent qu'il soit. Le feu auprès des étoupes n'est guere sûr. Apparemment, dit Emar suite, c'étoit une folle orgueilleuse, qui se croyoit si sainte, qu'elle ne pouvoit pas pecher, comme quelques-uns veulent faire accroire aux simples : Erreur grossiere & pernicieuse. Est-il possible, repartit Oyfile, qu'il y ait des gens assez fous pour croire quelque chose de pareil ? Ils font bien encore autre chose, repliqua Longarine. Ils disent qu'il faut s'habituer à la chasteté ; & pour éprouver leurs forces ils parlent aux plus belles, & à celles qu'ils aiment le plus : Et en baisant & touchant ils éprouvent s'ils sont dans une entiere mortification. Quand ils sentent que ce plaisir les émeut, ils vivent dans la retraite, jeûnent, & se disciplinent. Et quand ils ont matté leur chair en sorte, que ni la conversation, ni le baiser ne leur causent point d'émotion, ils essayent la sorte tentation de coucher ensemble, & de s'embrasser sans aucun desir de volupté. Mais pour un qui résiste, il y en a mille qui succombent. De-là sont venus tant d'inconveniens, que l'Archevêque de Milan, où cette Religion s'étoit introduite, fut d'avis de les séparer, & de mettre les femmes au Convent des hommes, & les hommes dans celui des femmes. Y eut-il jamais folie plus outrée, répondit Guebron ? On veut se rendre impeccable, & l'on cherche avec empressement les occasions de pecher. Il y en a, repliqua Saffredant, qui font tout le contraire.

Ils

Ils fuyent tant qu'ils peuvent les occasions, & cependant la concupiscence les suit par tout. Le bon saint Jérôme après s'être bien discipliné & caché dans les deserts, avoüa qu'il ne pouvoit éteindre le feu de convoitise qui brûloit dans ses moëllles. Le souverain remede est donc de se recommander à Dieu; car à moins qu'il ne nous retienne par sa puissance, par sa vertu & par sa bonté, non seulement nous tombons, mais nous nous faisons un plaisir de tomber. Vous ne voyez pas ce que je vois, repartit Hircan: C'est que pendant que nous avons conté nos histoires, les Moines qui étoient derrière cette haye, n'ont point entendu sonner Vêpres, Nous n'avons pas plutôt parlé de Dieu, qu'ils s'en sont allez, & sonnent de l'heure qu'il est le second coup. Nous ferons bien de les suivre, dit Oyfille, & de louer Dieu de la grace qu'il nous a faite de passer cette journée avec toute la joye possible. Sur cela tout le monde se leva pour aller à l'Eglise, où l'on entendit Vêpres devotement. Le souper se passa à parler de la conversation de la journée, & de plusieurs choses arrivées de leur tems, chacun choisissant ce qu'il croyoit le plus digne d'être retenu. Après avoir gayement passé la soirée, chacun alla chercher son lit dans l'esperance de reprendre le lendemain un exercice qui leur étoit si agréable.

QUATRIÈME JOURNÉE.

M Adame Oyfille selon sa bonne coûtume, se leva plus matin que les autres, & en attendant la compagnie qui se rassembla peu à

peu, elle médita l'Ecriture sainte à son ordinaire. Les plus paresseux s'excusèrent sur la parole de Dieu, disant : *J'ai une femme, & ne puis y aller si tôt.* C'est pourquoi Hircan & sa femme trouverent la lecture commencée : Mais Oyfille scût fort bien chercher les passages, où sont censurez ceux qui negligent d'entendre cette sainte parole. Non seulement elle lût le texte, mais elle leur fit aussi de si bonnes & de si saintes exhortations, qu'il n'y avoit pas moyen de s'ennuyer. La devotion étant finie, Parlamente lui dit : J'étois fâchée en arrivant d'avoir été paresseuse, mais je me félicite de ma paresse, puisqu'elle vous a fait si bien parler. J'en tire un double avantage, le repos du corps, & la satisfaction de l'esprit. Pour penitence, répondit Oyfille, allons donc à la Messe, pour prier nôtre Seigneur de nous donner la volonté & la force de faire ses commandemens, & puis qu'il commande ce qu'il lui plaira. En disant ces paroles ils se trouverent à l'Eglise, où après avoir entendu la Messe avec beaucoup de devotion, ils se mirent à table, où Hircan ne manqua pas de dauber la paresse de sa femme. Après dîné chacun alla étudier son rôle, & l'heure ne fût pas plutôt venue, que chacun marcha au rendez-vous ordinaire. Oyfille demanda à Hircan à qui il donnoit sa voix pour commencer la journée ? Si ma femme, répondit-il, n'avoit pas commencé celle d'hier, je lui donneroïis ma voix. Car quoi que j'aye toujours crû qu'elle m'ait plus aimé que tous les hommes du monde, elle m'a fait voir ce matin qu'elle m'aimoit beaucoup.

le manger, & toute raison naturelle. Résolu d'exécuter son dessein, il s'en alla un jour tout seul chez le Gentilhomme. Le Moine ne le trouvant point au logis, demanda à la femme où il étoit allé. Elle répondit, qu'il étoit allé à une de ses terres, où il devoit demeurer deux ou trois jours ; mais que s'il avoit besoin de lui elle enverroit un homme exprés pour le faire revenir. Le Cordelier lui dit que cela n'étoit pas nécessaire, & commença d'aller & venir dans la maison, comme s'il avoit eu en tête quelque affaire de conséquence. Le Moine ne fut pas plutôt sorti de sa chambre qu'elle dit à une de ses femmes, qui n'étoient que deux en tout : Courez après le Pere, & sçachez ce qu'il veut ; car je connois à sa mine qu'il n'est pas content. Cette fille le trouvant dans la cour, lui demanda s'il vouloit quelque chose ? Il lui répondit qu'oui ; & la tirant dans un coin, il tira un poignard qu'il avoit dans sa manche, & le lui enfonça dans le sein. A peine avoit-il fait le coup, qu'un valet du Gentilhomme qui portoit la rente d'une ferme, entra dans la cour à cheval. Il n'eut pas plutôt mis pied à terre, qu'il salua le Cordelier, qui l'embrassa & lui enfonça en même tems par derrière le poignard dans le corps. Après cela il ferma la porte du Château sur lui. La Demoiselle voyant que sa servante ne revenoit point, fut surprise qu'elle demeurât si long-tems avec le Cordelier, & dit à l'autre : Allez voir pourquoi votre compagne ne revient point ? La servante y va, & ne fut pas plutôt descendue & apperçue du Cordelier, qu'il la tire dans un coin,

soin, & lui fit ce qu'il avoit fait à l'autre. Se voyant alors seul dans la maison, il vint à la Demoiselle, & lui dit, qu'il y avoit long-tems qu'il l'aimoit, & qu'il étoit tems qu'elle lui obéit. Elle qui ne s'en seroit jamais défiée lui dit : Je croi, mon Pere, que si j'avois une si malheureuse volonté, vous seriez le premier à me condamner & à me jeter la pierre. Allez dans la cour, lui dit le Religieux, & vous verrez ce que j'ai fait. La pauvre femme voyant ses deux servantes & son valet par terre, fut si effrayée qu'elle demeura immobile & ne parla non plus qu'une statue. Le scelerat qui ne vouloit pas l'avoir pour une heure, ne voulut point alors lui faire violence, & lui dit : Ne craignez point, Mademoiselle, vous êtes entre les mains de l'homme du monde qui vous aime le plus. En disant cela, il dépouilla son habit sous lequel il en avoit un plus petit qu'il presenta à la Demoiselle, avec menaces que si elle ne le prenoit, il la traiteroit comme les autres qu'elle voyoit. La Demoiselle plus morte que vive, fit semblant de lui obéir, tant pour sauver sa vie, que pour temporiser dans l'esperance que son mari reviendrait. Elle se décoiffa par ordre du Cordelier le plus lentement qu'elle pût. Quand elle fut décoiffée, le Moine sans se mettre en peine de la beauté de ses cheveux les coupa avec precipitation, la fit mettre en chemise, lui fit prendre le petit habit qu'il avoit dessous, reprit le sien de l'ordinaire, & partit le plus diligemment qu'il lui fut possible avec son petit Cordelier qu'il souhaitoit depuis si long-tems.

Dieu

Dieu qui a pitié de l'innocent opprimé, fut touché des larmes de cette pauvre Demoiselle, & conduisit les choses de manière, que le mari ayant expédié ses affaires plutôt qu'il ne pensoit, prit pour s'en retourner chez lui le même chemin par lequel le Cordelier emmenoit sa femme. Le Cordelier appercevant le mari de loin, dit à la Demoiselle : Voici votre mari qui vient ; je sçai que si vous le regardez, il voudra vous tirer de mes mains : ainsi marchez devant moi, & ne tournez point la tête de son côté ; car si vous faites le moindre signe, je vous aurai plutôt plongé le poignard dans le sein, qu'il ne vous aura délivrée. Sur cela le Gentilhomme approcha, & lui demanda d'où venoit ? De chez vous, Monsieur, répondit le Cordelier. J'ai laissé Mademoiselle en bonne santé, & elle vous attend. Le Gentilhomme passa outre sans appercevoir sa femme : mais le valet qui l'accompagnait, & qui avoit toujours de coutume d'entretenir le compagnon du Cordelier, nommé Frere Jean, appella sa maîtresse, croyant que ce fût Frere Jean. La pauvre femme qui n'osoit tourner la tête du côté de son mari, ne répondit rien au valet. Le valet pour voir au visage ce prétendu Frere Jean, traversa le chemin. La pauvre Demoiselle sans rien dire lui fit signe de l'œil qu'elle avoit tout plein de larmes. Le valet rejoignit son maître, & lui dit : en conscience, Monsieur, Frere Jean ressemble à Mademoiselle votre femme. Je l'ai regardé à la traverse. Ce n'est assurément point Frere Jean de l'ordinaire : au moins puis-je vous dire que si
c'est

e'est lui il pleure abondamment, & m'a jetté une œillade bien triste. Le Gentilhomme lui dit qu'il révoit, & méprisa ce qu'il lui disoit. Le valet soutenant toujours qu'il y avoit quelque chose, lui demanda permission de courre après pour s'en éclaircir, & le pria de l'attendre. Le Gentilhomme le laissa aller, & attendit pour voir quel en seroit le denouement. Mais le Cordelier entendant le valet qui le suivoit en criant Frere Jean, & ne doutant pas que la Demoiselle n'eût été reconnue, s'avança avec un grand bâton ferré qu'il avoit, & en donna un si grand coup par le côté au valet, qu'il le jetta de son cheval à terre, & sautant incontinent sur lui le poignard à la main, il l'eut bien-tôt expédié. Le Gentilhomme qui avoit vû de loin tomber son valet, & qui crut que cela étoit arrivé par quelque accident, piqua d'abord à lui pour le relever. Aussi-tôt qu'il fut à portée, le Cordelier le regala d'un coup du même bâton ferré dont il avoit regala son valet, & l'ayant desharçonné, il se jetta sur lui: mais le Gentilhomme qui étoit fort & puissant, embrassa le Cordelier, & le serra si rudement, qu'il le mit non seulement hors d'état de lui faire du mal, mais lui fit tomber le poignard de la main. La femme s'en saisit d'abord, & le donna à son mari. Elle prit en même tems le Cordelier par le capuchon & le tint de toute sa force pendant que son mari lui donnoit plusieurs coups de poignard. Le Cordelier ne pouvant faire autre chose, demanda quartier, & confessa le crime qu'il avoit fait. Le Gentilhomme lui donna la vie, & pria sa

fem.

femme d'aller querir ses gens, & un chariot pour l'emporter : ce qu'elle fit. Elle quitta son habit de Cordelier, & courut toute en chemise & ses cheveux coupez jusques à sa maison. Tous ses gens coururent d'abord à leur maître, pour lui aider à mener le loup qu'il avoit pris. Il fut donc remené chez le Gentilhomme, qui le fit conduire en Flandres pour y être jugé par les Officiers de l'Empereur. Non seulement il confessa son crime ; mais avoua aussi un fait qui se trouva vrai après l'information faite sur le lieu par des Commissaires à ce députez ; qui est que plusieurs autres Demoiselles & belles filles avoient été menées à ce Convent de la même maniere que le Cordelier y avoit voulu mener celle dont nous parlons : & s'il ne réussit pas, c'est un pur effet de la bonté de Dieu qui prend toujours la défense de ceux qui esperent en lui. Les filles & autres rapines qui se trouverent dans le Convent furent enlevées, & les Moines brûlez avec le Monastere, en memoire perpetuelle d'un crime si horrible. On voit par là qu'il n'est rien de plus cruel que l'amour, quand le vice en est le principe, comme il n'est rien de plus humain ni de plus louable quand il est fondé sur la vertu.

Je suis bien fâché, Mesdames, que la vérité ne nous fournisse pas autant de contes à l'avantage des Cordeliers, qu'elle nous en fournit contre eux. J'aime cet Ordre, & je serois bien aise d'en sçavoir quelque un où je pusse les louer. Mais nous avons tant juré de dire la vérité, que je ne puis la cacher après le raport de personnes

« nés si dignes de foi, vous assurant que si les Religieux d'aujourd'hui faisoient quelque chose digne de memoire qui leur fût glorieux, je le ferois valoir avec plus d'empressement, que je n'ai dit la verité de l'histoire que je viens de vous conter. En bonne foi, Guebron, dit Oy-sille, voilà un amour qu'on devoit nommer cruauté. Je suis surpris, dit Simontault, qu'il ne fît violence à la Demoiselle, lors qu'il la vit en chemise, & en lieu où il étoit le maître. Il n'étoit pas friand, dit Saffredant; mais il étoit gourmand. Comme il avoit envie des'en souler tous les jours, il ne voulut pas s'amuser à entâter. Ce n'est point cela, dit Parlemeute, un furieux est toujours traintif. La peur d'être surpris & de perdre sa proye, lui fit emporter son agneau, comme le loup emporte sa brebis pour la manger à son aise. Je ne sçaurois croire qu'il l'aimât, dit Dagoucin, & je ne conçois pas qu'une aussi belle passion que l'amour puisse entrer dans un cœur si lâche & si vilain. Quoi qu'il en soit, dit Oy-sille, il en fut bien puni. Je prie Dieu que ceux qui font de pareilles actions souffrent aussi de pareilles peines. Mais qui donnez-vous vôtre voix? A vous, Madame, dit Guebron; car je sens que vous ne manquerez pas de nous faire un bon conte. Si les choses nouvelles sont bonnes, répondit Oy-sille, je vais vous entretenir d'un fait qui ne doit pas être mauvais, puisqu'il est arrivé de mon tems, & que je le tiens d'un homme qui en a été le témoin oculaire. Vous n'ignorez pas sans doute, que la mort étant la fin de tous nos malheurs, on peut par consequent la
nom.

336 LES NOUVELLES DE LA
nommer le commencement de nôtre felicité
& de nôtre repos. Ainsi le malheur de l'hom-
me est de souhaiter la mort, & de ne pouvoir
l'obtenir. Le plus grand mal qu'on puisse fai-
re à un criminel n'est pas de le faire mourir;
mais de le faire tant souffrir qu'il souhaitela
mort, par des souffrances si legeres quoi que
continuelles, qu'elles ne soient pas capables
d'avancer sa mort : c'est ce que fit un Gentil-
homme à sa femme, comme vous allez voir.



XXXII. NOUVELLE.

*Le mari surprend sa femme en flagrant délit,
& la punit d'une peine plus rigoureuse que
la mort même.*

LE Roi Charles VIII. envoya en Allema-
gne un Gentilhomme nommé Bernage,
Seigneur de Civré près d'Amboise. Ce Gen-
tilhomme marchant nuit & jour pour avan-
cer chemin, arriva un soir bien tard à la mai-
son d'un Gentilhomme où il demanda lo-
ger, & ne l'obtint qu'avec peine. Le Gen-
tilhomme néanmoins apprenant à qui il ap-
partenoit, alla au devant de lui, & le pria
d'excuser la malhonnêteté de ses gens, ajoû-
tant que certains parens de sa femme qui lui
vouloient mal, l'obligeoient de tenir ainsi
sa porte fermée. Bernage lui dit le soir le sujet
de son voyage, & en eut des offres de rendre
au Roi son Maître tous les services possibles.

Il le mena donc chez lui , où il fut logé & regalé splendidement. L'heure du souper étant venue, il le mena dans une sale richement tapissée. La table étant servie, il sortit de derriere la tapisserie la plus belle femme qu'il étoit possible de voir ; mais elle avoit la tête tonduë , & des habits noirs à l'Allemande. Après que le Gentilhomme eut lavé avec Bernage , on apporta l'eau à cette femme qui se lava aussi , & fut se placer au bout de la table sans parler à personne, ni personne à elle. Bernage la regardoit souvent , & la trouvoit l'une des plus belles qu'il eût jamais vûes , à cela près que son visage lui paroissoit bien pâle , & son air extrêmement triste. Après qu'elle eut un peu mangé , elle demanda à boire. Un domestique lui donna à boire dans un vaisseau bien singulier. C'étoit une tête de mort dont les trous étoient bouchés d'argent. Elle bût ainsi deux ou trois fois dans le même vaisseau. Après qu'elle eut soupé & lavé ses mains , elle fit une reverence au Seigneur de la maison , & s'en retourna derriere la tapisserie sans parler à personne. Bernage fut si surpris de voir une chose si extraordinaire , qu'il en devint tout triste & tout pensif. Son hôte s'en aperçût , & lui dit. Je voi bien que vous êtes surpris de ce que vous avez vû à table : mais l'honnêteté que j'ai trouvé en vous ne me permet pas de vous en faire un secret , afin que vous ne croyiez pas que je sois capable de faire une telle cruauté sans en avoir grand sujet. Cette Dame que vous avez vûe est ma

438 LES NOUVELLES DE LA
femme, que j'ai plus aimée que jamais homme n'aima la sienne. J'ai tout risqué pour l'épouser, & je l'amenaï ici malgré tous ses parens. Elle me témoignoit aussi tant d'amour, que j'eusse hazardé mille vies pour l'avoir. Nous avons vécu long-tems avec tant de douceur & de plaisir, que je m'estimois le Gentilhomme de la Chrétienté le plus heureux. Mais l'honneur m'ayant obligé de faire un voyage, elle oublia le sien, sa conscience, & l'amour qu'elle avoit pour moi, & se rendit amoureuse d'un jeune Gentilhomme que j'avois nourri ceans, peu s'en falut que je ne m'en apperçusse à mon retour. Cependant je l'aimois avec tant de passion, que je ne pouvois me défier d'elle. Mais enfin l'expérience m'ouvrit les yeux, & je vis ce que je craignois plus que la mort. L'amour que j'avois pour elle se changea en fureur & en desespoir. Je l'observai si bien, que feignant un jour d'aller à la campagne, je me cachai dans la chambre où elle demeure à présent. Bien-tôt après mon prétendu départ elle se retira, & y fit venir ce jeune Gentilhomme, que je vis entrer, & prendre avec elle des privautés qui n'auroient dû être que pour moi. Quand je vis qu'il vouloit monter sur le lit avec elle, je sortis de ma niche, l'allai prendre entre ses bras, & le tuai. Mais comme le crime de ma femme me parut si grand, que je ne l'aurois pas assez punie en la tuant comme j'avois fait son galant, je lui ordonnai une peine, qui lui est, je croi, plus insupportable que la mort; c'est de l'enfermer
dans

dans la chambre où elle se retiroit pour dérober ses plus doux plaisirs. Je lui ai pendu dans une armoire tous les os de son galant, comme on pend quelque chose de précieux dans un cabinet. Et afin qu'elle n'en perde pas la mémoire en mangeant & en buvant, je lui fais servir à table au lieu de coupe vis-à-vis de moi la tête de cet ingrat, afin qu'elle voye vivant celui qu'elle a rendu par sa faute son ennemi mortel, & mort pour l'amour d'elle celui dont elle a préféré l'amitié à la mienne. Par ce moyen elle voit en dînant & en soupant les deux choses qui doivent l'affliger le plus, c'est-à-dire, l'ennemi vivant, & l'ami mort ; & tout cela par son crime. Au surplus je la traite comme moi, si ce n'est qu'elle est tonduë ; car les cheveux sont un ornement qui ne sied pas mieux à l'adultère, que le voile à une impudique. Ainsi sa tête tonduë marque qu'elle a perdu l'honneur & la chasteté. S'il vous plaît prendre la peine de la voir, je vous y menerai. Bernage accepta volontiers, & étant descendu il trouva qu'elle étoit dans une très-belle chambre, assise toute seule auprès d'un bon feu. Le Gentilhomme tira un rideau qui couvroit une grande armoire, où il vit tous les os d'un homme pendus. Bernage avoit grande envie de parler à cette femme ; mais il n'osa de peur du mari. Le Gentilhomme s'en étant aperçu, lui dit : si vous voulez lui dire quelque chose, vous verrez comme elle s'exprime.

Si votre patience, Madame, lui dit alors Bernage, est égale au tourment, je vous re-

340 LES NOUVELLES DE LA
garde comme la femme du monde la plus heu-
reuse. La Dame les yeux baignez de larmes,
& avec une grace & une humilité sans pareil-
les, répondit : Je confesse, Monsieur, que ma
faute est si grande, que tous les maux que le
Seigneur de ceans, que je ne suis pas digne de
nommer mari, me sçauroit faire, ne me font
rien au prix du regret que j'ai de l'avoir offen-
sé. Et en disant cela, elle se mit à pleurer
abondamment. Le Gentilhomme tira Berna-
ge par le bras, & l'emmena. Il partit le len-
demain au matin pour aller s'aquitter de la
commission que le Roi lui avoit donnée. Ce-
pendant en prenant congé du Gentilhomme, il
ne pût s'empêcher de lui dire. L'estime que j'ai
pour vous, Monsieur, & les honnêtetez que
vous m'avez fait chez vous m'obligent de vous
dire, qu'il me semble, attendu la grande re-
pentance de vôtre pauvre femme, que vous
devez lui faire grace, d'autant plus que vous
êtes jeune, & que vous n'avez point d'enfans.
Il seroit dommage qu'une maison comme la
vôtre tombât, & que ceux qui peut-être ne
vous aiment pas fussent heritiers de vos biens.
Le Gentilhomme qui avoit resolu de ne par-
donner jamais à sa femme, pensa long-tems à
ce que lui avoit dit Bernage, & connut enfin
qu'il lui avoit dit la verité. Il lui promit que si
elle perseveroit dans cette humilité, il lui par-
donneroit dans quelque tems. Bernage étant
revenu à la Cour, fit ce conte tout du long au
Roi, qui voulut s'en informer, & qu'il trou-
va tel que Bernage lui avoit dit. Le portrait
qu'il fit de la beauté de cette Dame, plût tant

au Roi, qu'il envoya son peintre nommé Jean de Paris, pour la peindre au naturel ; ce qu'il fit du consentement du mari. Après une longue pénitence le Gentilhomme qui souhaitoit beaucoup des enfans, eut pitié de sa femme, qui recevoit cette pénitence avec la même humilité, la reprit, & en eut depuis plusieurs beaux enfans.

Si toutes celles à qui pareille chose est arrivée, beuvoient à de semblables vaisseaux, je crains fort, Mesdames, qu'il y auroit bien des coupes de vermeil qui deviendroient têtes de morts. Dieu veuille nous en garder, car si sa bonté ne nous retient, il n'y a aucune d'entre nous qui ne puisse faire pis ; mais si nous avons confiance en lui, il gardera celles qui reconnoissent qu'elles ne peuvent pas se garder elles-mêmes. Celles qui se fient à leurs propres forces courent grand risque d'être tentées, & contraintes par l'expérience de reconnoître leur infirmité. Je puis bien vous assurer qu'il y en a eu plusieurs que l'orgueil a fait broncher en pareil cas, & que celles qui passoient pour moins sages, se sont sauvées à la faveur de leur humilité. Aussi le vieux proverbe dit, *que ce que Dieu garde est bien gardé*. Je trouve, dit Parlamente, cette punition tout-à-fait raisonnable car comme l'offense est pire que la mort, la peine doit être aussi pire que la mort. Je ne suis pas de vôtre avis, dit Emar suite. J'aimerois mieux voir toute ma vie les os de tous mes Amans pendus dans mon cabinet, que de mourir pour eux. Il n'y a point de crime qui ne se puisse reparer ; mais à la mort point de retour.

Comment pouvoir reparer l'infamie, dit Longarine ? Quelque chose qu'une femme puisse faire après un crime de cette nature, vous sçavez qu'elle ne sçauroit reparer son honneur. Dites-moi, je vous prie, repartit Emar suite, si la Madelaine n'a pas plus d'honneur maintenant parmi les hommes, que sa sœur qui étoit vierge. Je vous avoué, repliqua Longarine, que nous la louons de l'amour qu'elle a eu pour Jesus-Christ, & de sa grande pénitence ; mais cependant le nom de pechieresse lui demeure toujours. Je me soucie bien, reprit Emar suite, quel nom les hommes me donnent, pourvû que Dieu me pardonne, & à mon mari aussi ; il n'y a rien pourquoi je voulusse mourir. Si cette Demoiselle aimoit son mari comme elle devoit, dit alors Dagoucin, je suis surpris qu'elle ne mourût point de chagrin en regardant les os de celui que son crime avoit fait mourir. Comment Dagoucin, dit Simontault, êtes-vous encore à sçavoir, que les femmes n'ont ni amour, ni regret ? Oui, dit-il, car je n'ai jamais osé éprouver leur amour, de peur d'en trouver moins que je n'aurois souhaité. Vous vivez donc de foi & d'esperance, dit Nomérfide, comme le pluvier fait de vent : Vous êtes bien aisé à nourrir. Je me contente, repliqua-t-il, de l'amour que je sens en moi, & de l'esperance qu'il y a au cœur des Dames : Mais si j'étois bien sûr que cet amour répondit à mon esperance, j'aurois un plaisir si extrême, que je ne sçauois le soutenir sans mourir. Gardez-vous de la peste, dit Guebron ; car pour de l'autre maladie je vous en garantis. Mais voyons

Voyons à qui Madame Oyfile donnera sa voix, Je la donne, répondit-elle à Simontault, qui se sçai n'épargnera personne. Il vaudroit autant dire que je suis un peu médifant, repliqua Simontault. Je ne laisserai pas néanmoins de vous montrer, que des gens qu'on regardoit comme médifans ont dit la vérité. Je crois, Mesdames, que vous n'êtes pas assez simples par ajoûter foi à tout ce qu'on vient vous dire, quelque air de sainteté qu'on lui donne, à moins que la preuve n'en soit si claire, qu'elle ne puisse être mise en doute. Aussi sous le nom de miracle il se glisse souvent bien des abus. C'est pourquoi j'ai fait dessein de vous conter une histoire qui ne sera pas moins glorieuse à un Prince fidele, que honteuse pour un méchant Ministre de l'Eglise.





T A B L E

Des Contes & Nouvelles de
Marguerite de Valois, Rei-
ne de Navarre.



I. J O U R N E'E.

I. Nouvelle.

UN femme d'Alençon ayant deux amans,
l'un pour le plaisir, l'autre pour l'inté-
rêt, fait assassiner celui qui s'en apperçût le
premier. Elle eut grace pour elle, & pour
son mari qui s'étant voulu mêler de diable-
rie, fut découvert & puni. Pag. I

II. Nouvelle.

Triste & chaste mort de la femme d'un des
Muletiers de la Reine de Navarre. 12

III. Nouvelle.

Un Roi de Naples fait cocu un Gentilhom-
me, & le Gentilhomme le fait cocu par
représailles. 17

IV. Nou-

ET NOUVELLES.

IV. Nouvelle.

Temeraire entreprise d'un Gentilhomme contre une Princesse de Flandres. La honte & le préjudice qu'il en reçût. 26

V. Nouvelle.

Une Bateliere échape à deux Cordelières qui vouloient la forcer, & rend leur crime public. 36

VI. Nouvelle.

Adresse d'une femme qui fit évader son amant, & trompa la vigilance de son mari qui étoit borgne, & qui croyoit les surprendre ensemble. 46

VII. Nouvelle.

Un Marchand de Paris trompe la mere de sa maîtresse pour couvrir leur faute. 48

VIII. Nouvelle.

Un homme couche avec sa femme, croyant que ce fût sa servante, & y fit coucher son ami, qui le fit cocu sans que sa femme s'aperçût de l'équivoque. 48

IX. Nouvelle.

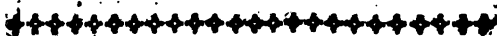
Triste mort d'un Gentilhomme amoureux, pour

TABLE DES CONTES

Pour avoir sçu trop tard les bons sentimens
que sa maîtresse avoit pour lui. 57

X. Nouvelle.

Amours d'Amateur & de Florinde, où l'on
voit diverses ruses & dissimulations, avec
la notable chasteté de Florinde. 65



II. JOURNÉE.

XI. Nouvelle.

Agreables pagnoterics d'un Cordelier préa
chant. 111

XII. Nouvelle.

L'incontinence d'un Duc. Son impudence
pour parvenir à ses fins. Juste punition de
sa mauvaise volonté. 119

XIII. Nouvelle.

Un Capitaine de Galere sous ombre de dévo-
tion se rend amoureux d'une Demoiselle. Ce
qui en arriva. 127

XIV. Nouvelle.

Adresse d'un Amant qui faisant le véritable
ami, reçoit d'une Dame de Milan la re-
compense de ses peines passées. 144

XV.

ET NOUVELLES.

XV. Nouvelle.

Une Dame de la Cour se voyant méprisée de son mari qui aimoit ailleurs, se venge par la même voye. 153

XVI. Nouvelle.

Une Dame de Milan approuva la hardiesse & le grand cœur de son Amant, & l'aima depuis avec affection. 172

XVII. Nouvelle.

Le Roi François fit voir son grand cœur au Comte Guillaume qui vouloit le faire mourir. 180

XVIII. Nouvelle.

Une belle & jeune Dame éprouve un jeune Ecolier son Amant avant que de lui rien accorder. 185

XIX. Nouvelle.

Deux Amans n'ayant pû se marier se mirent de desespoir en Religion, l'homme à saint François, & la fille à sainte Claire. 193

XX. Nouvelle.

Un Gentilhomme trouvant sa Maîtresse cruelle entre les bras de son palfrenier, se guérit incontinent de son amour. 208

TABLE DES CONTES



III. JOURNÉE.

XXI. Nouvelle.

Amour vertueux d'une fille de qualité & d'un
Bâtard d'une bonne & grande Maison. Em-
pêchement qu'une Reine fit à leur mariage.
Sage réponse de la Demoiselle à la Reine.

214

XXII. Nouvelle.

Un Prieur contrefaisant l'homme de bien ;
met tout en œuvre pour séduire une Reli-
gieuse ; mais enfin sa méchanceté fut dé-
couverte.

242

XXIII. Nouvelle.

Un Cordelier est la cause de trois meurtres, du
mari, de la femme, & de l'enfant.

258

XXIV. Nouvelle.

Ingenieuse invention d'un Castillan pour faire
déclaration d'amour à une Reine, & ce qui
en arriva.

268

XXV. Nouvelle.

Subtilité d'un grand Prince pour jouir de la
femme d'un Avocat de Paris.

281

XXVI.

ET NOUVELLES!

XXVI. Nouvelle.

Plaisante harangue d'un Seigneur pour débâucher une Dame de Pampelune. 288

XXVII. Nouvelle.

Temerité d'un Secrétaire imprudent qui demanda la faveur à la femme de son hôte, &c n'eut que la honte de l'avoir fait. 309

XXVIII. Nouvelle.

Un Secrétaire pensant duper quelqu'un fut lui-même la dupe. Ce qui en arriva. 312

XXIX. Nouvelle.

Un Villageois de qui la femme faisoit l'amour avec son Curé, se laissa tromper aisément. 316

XXX. Nouvelle.

Exemple notable de la foiblesse humaine, qui pour couvrir un mal en fait un plus grand encore. 319



IV. JOURNÉE.

XXXI. Nouvelle.

Horrible cruauté d'un Cordelier pour parvenir

TABLE DES CONTES &c.
nir à sa criminelle fin. Punition de cet in-
fame. 329

XXXII. Nouvelle.

Un mari surprend sa femme en flagrant dé-
lit, & la punit d'une peine plus rigoureu-
se que la mort même. 336

F I N.



833879



